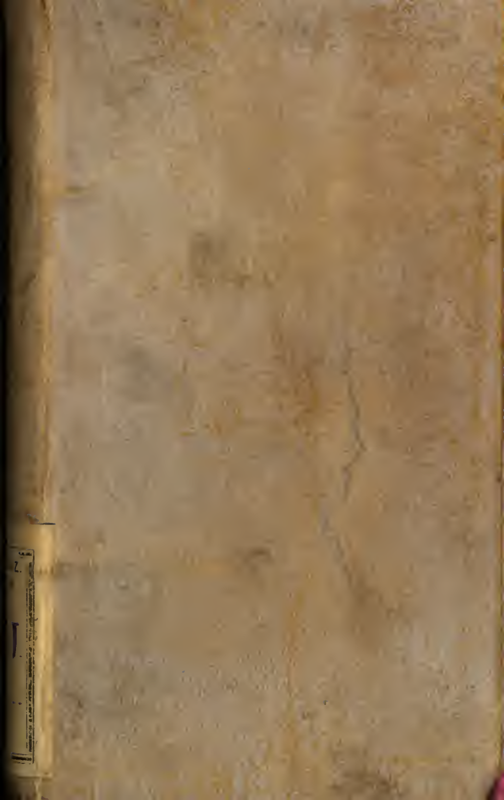









CAM-HY
Empereur de la Chine
et de la Tartarie orientale,
agé de 41 an et peint a lage
de 32.

NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

Par le P. LOUIS LE COMTE *de la Compagnie de* JESUS, *Mathématicien du Roy.*

TOME PREMIER.

Quatriéme Edition.



A PARIS,
Chez ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCI.

Avec Privilege du Roy.



AU ROY.

IRE,

Ce n'est pas tant un Recueïl de Lettres, que je prens la liberté d'offrir à Vostre Majesté, que le Portrait du plus grand Prince de l'Orient. Il a receu le vostre avec des

marques d'estime qui estonnérent toute sa Cour; & je puis dire, que ce fut en le voyant, qu'un Empereur de la Chine sentit pour la premiere fois, qu'il y avoit plus d'un Souverain dans le monde.

Jusqu'alors cette nation fiere & orgueilleuse, ne croyoit pas deshonorer les Rois, en les regardant tous comme soûmis à son Empire; les Ambassadeurs des Estats le plus florissans, qui n'y ont jamais esté receus que comme tributaires, avoient par leur propre aveu establi plus fortement cette idée dans les esprits; & l'Europe entiere se trouvoit en quelque sorte sous le joug en Asie, lorsqu'elle se flatoit de la Monarchie universelle.

Le nom, SIRE, & si je l'ose dire, la seule ombre de Vostre Ma-

jesté, a effacé ces injustes préjugez. Dés que le Prince, dont j'ay l'honneur de vous parler, jetta les yeux sur vostre Portrait, il y trouva un air de grandeur si particulier, des traits si marquez d'authorité, de sagesse & de valeur, qu'il jugea déslors, que l'Europe avoit un maître, comme l'Asie avoit le sien.

Que ne penseroit-il point, SIRE, s'il voyoit comme nous en vostre propre personne, ce que la peinture la plus parfaite ne peut que foiblement representer? s'il y consideroit un moment, ce que vos Ennemis n'ont jamais envisagé sans frayeur; ce que vos Alliez ne regardent qu'avec confiane; ce que la Cour la plus delicate & la plus spirituelle voit toûjours avec un nouveau plaisir; ce que vos peu-

ples ne se lassent point d'admirer ; ce qu'on ne peut dire, & qu'on croit à peine quand on vous a vû.

Quelque desir secret qui ait pû là-dessus échaper à ce Prince, il a bien conçu, que le Ciel en formant l'un pour le bonheur & la gloire de l'ancien monde, & donnant à l'autre l'Empire du nouveau, vous avoit apparemment separez pour toûjours. Mais s'il n'a pû esperer de voir Vostre Majesté, il s'est du moins appliqué tout entier à la connoître.

C'a esté pour nous, SIRE, une joie bien sensible, d'estre souvent obligez pour obeïr à ses ordres, de luy faire l'histoire de vostre vie, de luy conter les heureux présages de vostre auguste naissance, les troubles de vostre minorité, les pré-

miers miracles de vostre régne. Il a voulu sçavoir par quelles routes, inconnuës jusqu'alors aux autres Souverains, vous estes parvenu en si peu de temps à ce haut point de grandeur, qui entretient depuis tant d'années, & la jalousie dans l'esprit de vos voisins, & la tranquilité dans le cœur de vos sujets.

Il avoit, SIRE, déja oüi parler de vos Victoires: car où le bruit ne s'en est-il pas répandu? mais plus touché de vos qualitez personnelles, que de tous ces succés, il s'est fait un plaisir singulier d'apprendre de nostre bouche, que Vostre Majesté avoit plus d'intrepidité dans la guerre que ses propres Capitaines, plus de conduite que ses Generaux, plus de vûës

que ses Ministres, plus de soins & d'exactitude que ses moindres Officiers: que dans le gouvernement politique, son application inspiroit l'équité, la moderation, la politesse, l'ordre & la discipline à tous les membres de l'Etat: enfin que dans le domestique, vostre égalité d'humeur, vos manieres douces, nobles, & engageantes vous avoient attiré l'amour & l'admiration de tous ceux qui vous approchent.

Charmé luy-mesme, SIRE, de ces qualitez de l'ame, qui forment le Heros: il n'a pu douter que Vostre Majesté n'eust encore celles du corps, qui achevent de rendre le heros parfait. Pour contenter sur ce point la curiosité de ce grand Prince, nous n'avons pû

nous dispenser, d'entrer dans un détail infini de ce qui vous regarde, de luy parler de cet air majéstueux, de cette noble fierté, de cet agrément qui anime vos moindres actions, & qui se mesle à tout ce que vous faites, de descendre enfin jusqu'aux plus petites choses, si néanmoins il y a quelque chose de petit dans un Roy, où tout paroist grand, où tout est auguste.

Voilà, SIRE, ce qu'un Empereur, qui fait gloire d'ignorer le reste du monde, n'a pû s'empescher de connoistre. Un Prince de ce caractere mérite bien que Vostre Majesté le connaisse à son tour, & jette un moment les yeux sur son Portrait & sur ces Mémoires, où elle verra ce que le sang Tartare, temperé par une éducation Chi-

noise, luy a inspiré pour le gouvernement, de force & de sagesse tout ensemble.

Son pere à l'âge de six ans fit sous la conduite d'un tuteur, la conqueste entiere de la Chine *: celuy-ci encore enfant luy succeda, & affermit luy-mesme bien-tost aprés, son thrône chancelant. Il dissipa les pirates des costes & des Royaumes maritimes. Il obligea les Roys de* Canton *& de* Fokien *à se soumettre : il domta celuy de* Chensi*, & reconquit toutes les Provinces du couchant. Il a depuis rendu tributaires de l'Empire la plusspart des Princes Tartares : il vient de repousser de ses frontieres les Moscovites, qui avoient porté le commerce & la guerre, jusqu'à la mer orientale.*

A present, il protége ses vassaux : il tient ses peuples dans le devoir, il vit tranquille, püissant heureux : & animé d'une portion de ce mesme genie, que le Ciel semble avoir versé tout entier dans vostre Personne, il est devenu le plus grand Prince qui ait jamais gouverné la Chine.

Mais ce qui l'approche encore davantage de Vostre Majesté, c'est la protection qu'il donne en ses Estats, à la Religion Chrétienne. On n'est pas étonné, SIRE, que vous la défendiez en Europe contre les efforts les plus violens de l'heresie & de l'ambition. Vous devez ce zele à vostre foy, aux exemples de vos Ancestres, à la qualité de Fils Aisné de l'Eglise, qui vous éleve au dessus des autres Roys en-

core plus que toutes les autres prérogatives de vostre Couronne : Vous le devez aux benedictions que Dieu a si abondamment repanduës sur vostre glorieux regne, & à celles qu'il prépare encore à vostre pieté, dont les augures certains sont la juste consolation de vos peuples, & les esperances de toute la Chrestienté.

Mais on ne peut assez admirer qu'un Empereur, né dans le sein de l'idolatrie, imbu dés son enfance des erreurs populaires, élevé dans la superstition, se soit de luy-mesme fait jour au travers de ces épaisses tenebres : & que parmi tant de fausses Réligions dont il est environné, il ait demeslé la sainteté & la verité de la nostre.

Il en fait souvent l'éloge : il en-

richit nos autels de ſes offrandes : il ſe proſterne devant la Majeſté du Dieu que nous adorons : il vient tout récemment de donner à ſes peuples par un Edit , l'entiere liberté d'embraſſer publiquement la Foy de Jeſus-Chriſt : & ſans les intereſts de la politique & de la ſageſſe mondaine, peut-eſtre leur en euſt-il luy-meſme donné l'éxemple.

C'eſt à voſtre Majeſté, SIRE, que nous devons particuliement cette grace , qu'on avoit depuis cent ans inutilement deſirée, & que ce Prince accorde aujourd'huy aux Miſſionnaires qu'elle luy a envoyez ; comme ſi Dieu vouloit par là couronner voſtre zele , plutoſt que récompenſer nos travaux , ou éxaucer nos foibles prieres.

Cét événement , l'un des plus

mémorables qui soit arrivé depuis la naissance de l'Eglise, est non-seulement pour Vostre Majesté le sujet d'une sensible consolation, mais encore un motif bien pressant d'achever ce grand ouvrage, qu'elle a si heureusement commencé.

Ce n'est pas, SIRE, dans le desseín d'agrandir vos Etats, que je viens de si loin soliciter ce nouveau secours. Le Ciel en vous faisant le plus puissant Prince de la terre, ne vous laisse rien plus à y desirer. Ce que nous souhaitons par là, c'est de vous engager à conquerir ces vastes Royaumes à Jesus-Christ ; & d'avoir nous-mesmes occasion d'y contribuer de nos travaux & de nos vies. C'est aussi de faire connoistre à toute l'Europe, que si nostre profession ne nous per-

met pas comme à tant d'autres, de nous ſacrifier aux intereſts de voſtri gloire ; nous ſommes du moins toûjours preſts de ſuivre les impreſſions de voſtre zele. Je ſuis, avec le plus profond reſpect & le plus parfait dévouëment,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble, tres-obéïſſant, & tres-fidelle ſujet & ſerviteur, LE COMTE, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

JE ne sçay quel est le plus à plaindre, ou d'un Voyageur qui donne trop aisément des *relations* au public, où de celuy qui les lit sans précaution & sans discernement.

Ce genre d'écrire n'est pas tout-à-fait si facile qu'on se l'imagine. Pour y réüssir, il faut non-seulement de l'esprit & du goût ; mais encore de la bonne foy, de l'exactitude, un stile simple, naturel, & qui persuade.

Il faut mesme de l'érudition: & comme un Peintre, pour estre parfait en son Art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut estre exprimé par les couleurs, de mesme, celuy qui entreprend de peindre les mœurs des peuples, & de répresenter les Arts, les Sciences, les Religions du nouveau Monde, ne peut toucher avec succés tant de differentes matieres, sans une grande étenduë de connoissance, & sans avoir en quelque sorte un esprit universel.

Tout cela mesme ne suffit pas, s'il n'a de plus esté témoin de la plûpart des évenemens qu'il raconte ; s'il ne s'est instruit des coûtumes & de la Langue des Habitans ; s'il n'a eu soin de lier commerce avec les

honneſtes gens; & s'il n'a meſme pratiqué les perſonnes d'une qualité diſtinguée.

Enfin pour parler ſeûrement de l'abondance qui ſe trouve dans un Empire, de ſa beauté, de ſa puiſſance; il eſt neceſſaire de conſiderer de ſes yeux la multitude des peuples, le nombre & la ſituation des Villes, l'étenduë des Provinces; c'eſt-à-dire, qu'il faut employer une partie de ſa vie dans des courſes continuelles, & dans une recherche curieuſe de ce qu'il y a de plus rare dans le pays; ce qui ſans doute couſte un peu plus que de ſe trouver icy dans les aſſemblées des ſçavans; ou meſme ſans ſortir de ſon cabinet, de parcourir en repos & à loiſir toute l'antiquité.

Cependant il y a peu de gens à qui on ſache moins de gré de leur travail, qu'aux Auteurs des *relations*.

Quelques-uns peu touchez des nouvelles étrangeres, ne s'arreſtent guere qu'à ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux; d'autres n'ont point de foy à tout ce qui vient de ſi loin; ils ſe font un merite & une maxime de ne rien croire, amis de la verité, juſqu'à n'en vouloir reconnoiſtre aucune.

Il y en a qui ne peuvent ſouffrir dans les relations, ni miracle, ni événement extraordinaire, ni tout ce qui paſſe les pré-

jugez les plus communs ; comme si la nature épuisée à nous enrichir icy, n'avoit rien pû produire ailleurs de rare ; ou si Dieu estoit moins puissant dans les nouvelles Eglises de l'Orient, qu'il ne l'est encore aujourd'huy parmi nous.

Enfin il en est d'un caractere tout opposé, qui ne lisent ces sortes d'ouvrages que pour y trouver du merveilleux: ils ne sont jamais contens qu'ils n'admirent. Ce qui est naturel, leur paroît insipide & indigne d'estre écrit; & si on ne les réveille par des avantures inoüies, & des prodiges continuels, ils s'endorment sur les histoires les mieux écrites & les plus raisonnables : de sorte que pour leur plaire, il faudroit, ce semble, faire des peuples d'une nouvelle espece, & créer exprés pour eux un nouveau Monde.

Il n'est pas aisé de contenter tant de goûts differens ; & les Voyageurs qui reviennent en leur pays, n'ont guere moins de peine à se faire écouter de leurs Compatriotes, qu'ils en avoient eu peu de temps auparavant, à se faire entendre parmi les Etrangers.

Il est vray qu'ils ne méritent pas toûjours d'estre écoutez ; le vuide, le peu d'ordre qui se trouve souvent dans leurs

relations, la passion qui y regne par tout, & qui fait quelquefois d'une histoire, une suite continuelle de calomnies, mais sur tout la hardiesse avec laquelle on y debite, mesme dans les matieres indifferentes, des fables ridicules pour des veritez constantes, rebutent avec raison les honnestes gens, & rendent mesme suspects les Auteurs les plus discrets & les plus sinceres.

Il arrive encore que plusieurs Voyageurs nous abusent, parce qu'ils ont esté trompez eux-mesmes les premiers. Combien s'en trouve-t-il qui arrivant dans un nouveau pays, s'imaginent pouvoir en un moment s'instruire de ce qui le regarde. A peine sont-ils débarquez qu'ils courent de toutes parts, comme des gens affamez, ramasser avec avidité tout ce qui se présente, & charger indifferemment leur recueil des contes publics & des discours populaires. Ce qui a fait dire fort plaisamment à un Espagnol; qu'un certain Auteur, au lieu d'intituler son livre; *Relation de ce qu'il y a de plus considerable dans le nouveau Monde*, eust beaucoup mieux fait de luy donner pour titre, *Relation de ce que toute la canaille des Indes, les Mores, les Cafres, les Esclaves, &c. m'ont fidellement rapporté, dans les entretiens que*

j'ay eu regulierement avec eux.

D'autres quoyque plus reservez, sont naturellement portez à éxagerer toutes choses. Et certainement quand on a fait cinq ou six mille lieuës par curiosité, on seroit bien fâché d'avoir entrepris un si pénible voyage, pour ne rien voir que ce qu'on a vû si souvent en Europe. Alors si l'on n'y prend garde, on estime tout, on louë tout, le climat, les coûtumes, l'esprit des Habitans; & ce qu'il y a de plus barbare devient quelquefois un sujet d'admiration.

Mais quand on écrit aux autres ce qu'on a soy-mesme admiré, les idées grossissent encore beaucoup plus sous la plume, & deviennent avec le tems monstrueuses: soit qu'on veuille plaire à son lecteur, ou qu'on se fasse une secrete vanité de luy enseigner ce qu'il n'avoit jamais apris de personne.

J'en ay vû de plus scrupuleux en apparence, mais en effet aussi peu sinceres que les premiers, qui croyent raconter fidellement les choses, lors mesme qu'ils abusent ordinairement de nos termes. Je m'explique. Nous lisons tous les jours des Livres, qui parlent de certains Royaumes des Indes, comme nous parlons de ceux d'Europe. Les Villes capitales, les Provin-

ces, les gouvernemens de Places frontieres, le Louvre, les Ministres d'Etat, les Généraux d'armées, & cent autres termes de cette nature entrent naturellement dans leurs discours; de sorte qu'on s'imagine en les lisant voir Paris, Versailles, & nos plus formidables armées. Cependant ce Louvre est une maison de bois mal entenduë; cette Cour & ces Ministres, une cohuë d'esclaves à demi-nuds; ces Vice-Rois commandent à quinze ou vingt petits Villages dispersez çà & là dans les bois, & ainsi du reste.

Certainement ces termes qui réveillent en nous de si grandes idées, ne sont nullement faits, pour ces sortes de Royaumes équivoques, qui n'ont presque rien de commun avec les nostres que le nom. Pour moi je crois qu'on ne s'en doit servir qu'avec quelque précaution; & qu'en user autrement, c'est mentir en quelque maniere, en disant la verité.

Mais quand le pays dont on écrit la relation, renferme en effet quelque chose de grand & de singulier; il est encore plus aisé de s'y méprendre. Alors on ne se contente pas de l'estime, on veut attirer l'admiration. Dans ces rencontres il faut estre en garde contre son propre témoignage, si

j'ose m'expliquer de la sorte, & en user comme ces personnes humbles & modestes, qui retranchent toûjours dans leur esprit, la moitié du mérite que leur imagination leur donne, & qui peut-estre n'en laissent encore que trop ; afin d'approcher du moins un peu plus prés de la vérité.

Aprés tout il ne faut pas confondre par une injuste prévention, les bonnes relations avec les mauvaises : Et comme c'est une grande imprudence de donner à tout sans choix, sans examen, sans distinction; aussi est-ce une affectation ridicule de rejetter indifferemment ce que les Voyageurs nous rapportent, quand leur état, leur desinteressement, & leur capacité nous les doivent rendre croyables.

Pour moy, quelque passion que je me sois toûjours senti pour l'exacte verité, je n'ay pas osé entreprendre de rapporter dans un ouvrage entier, ce qu'un long sejour & une assez grande application m'ont fait connoistre de l'Empire de la Chine ; persuadé que le défaut de plusieurs autres qualitez, necessaires pour y réüssir, ne seroit pas suffisamment compensé par ma bonne foy.

Cependant comme il est difficile de se taire tout-à-fait, quand on revient de si

soin, & que pour ce qui regarde la Religion, je ne puis guere m'empescher de publier les progrés qu'elle fait dans l'Orient, j'avouë que j'ay esté bien aise d'en entretenir souvent ceux qui sont les mieux intentionnez, & qui ont quelque zele pour notre sainte foy.

C'est aussi ce qui m'a fait prendre la liberté d'écrire sur ce sujet à diverses personnes de qualité ; soit pour satisfaire à l'obligation où j'estois de leur rendre compte de mon voyage ; soit pour obeïr à leurs ordres exprés ; soit encore pour répondre à leurs honnestetez.

Comme ces Lettres sont un abregé des entretiens particuliers dont ils m'ont honoré, elles renferment une grande partie de ce qui regarde l'état present de la Chine ; & j'ay crû que j'en pouvois donner le recueil au public, non pas comme une relation reguliere & universelle de ce grand Empire ; mais comme des memoires, qui ne seront peut-estre pas tout-à-fait inutiles à ceux qui dans la suite en voudroient composer l'histoire. Au reste l'on voit assez que dans l'arrangement des Lettres, je n'ay point eu d'égard à la qualité des personnes à qui je les adresse ; mais que je les ay disposées de la maniere la plus propre

à conſerver l'ordre des matieres que j'y traite.

D'ailleurs je crains bien que ce qui a paru la premiere fois ſupportable dans le diſcours, plaiſe moins quand on l'examinera de prés. Les défauts ſont toûjours plus ſenſibles ſur le papier, & on n'y pardonne guere le deſordre, qui fait ſouvent l'agrément de la converſation. Mais enfin une perſonne, qui depuis dix ans, taſche d'oublier ſa langue, pour ſe remplir l'eſprit de mots barbares & d'idées étrangeres, quelque choſe qu'elle ait perdu d'ailleurs, a du moins acquis par là, le droit de mal écrire, ſans qu'on en ait beaucoup de la blâmer. Aprés que nous avons paſſé la *ligne* quatre ou cinq fois, il ſemble que noſtre ſtile ſoit au-deſſus de la critique; & peut-eſtre meſme que trop de politeſſe dans un Miſſionnaire, édifieroit moins qu'un peu de negligence.

Aprés cet avertiſſement general, que j'avois crû neceſſaire dans la premiere édition de mon Livre, on ne trouvera peut-eſtre pas mauvais que j'ajoûte ici quelques nouvelles reflexions, pour juſtifier certains points particuliers, qui n'ont pas également plû à tout le monde.

1°. L'Hiſtoire de la fauſſe Chinoiſe eſt ſi

extraordinaire, que quelques-uns ont en cela voulu douter un peu de ma sincerité. Sur quoi je n'ay rien à dire, si ce n'est que j'ay rapporté avec beaucoup de fidelité, ce que j'ay oüy moy-mesme, ce que plusieurs personnes dignes de foy ont entendu aussi-bien que moy, & ce que tout le monde pourra entendre, dés qu'on voudra l'interroger en ma presence.

Quand je la vis pour la premiere fois, je ne pensay qu'à satisfaire à l'ordre de Monsieur le Marquis de Croissy, mais j'ay connu depuis, que j'y avois plus d'interest que je ne m'estois imaginé.

Des gens que je ne nommeray point, & que j'épargne tres-volontiers par un esprit de Christianisme, s'estoient persuadé qu'en instruisant nostre Chinoise, ils luy pourroient bien-tost inspirer leurs sentmiens contre les Missionnaires de la Chine, sentimens tres-conformes à ceux qui sont répandus dans les Livres de la Morale Pratique ; & si je fusse arrivé plus tard en France, je ne sçay ce qu'elle n'auroit point dit. Par bonheur j'ay rompu, mesme sans le sçavoir, toutes ces mes mesures, & ceux qui les avoient prises ont esté bien étonnez d'avoir si mal concerté leur dessein, ou de le voir si-tost échoüer.

2°. Quelques-uns ont crû que les discours que font les Chinois dans mes Memoires, sont plus de mon invention, que de la leur : je suis bien-aise qu'on sçache qu'en ce point comme en tous les autres, j'ay tasché de dire exactement la verité. Ce sont pour l'ordinaire de pures versions, & si je n'y conserve pas toûjours le stile serré & obscur des Chinois, ce n'est que pour tascher de faire mieux sentir en nostre langue, toute la force & toute la délicatesse que j'ay moy-mesme senti dans la leur.

3°. J'ay vû depuis peu dans Journal des Sçavans, un extrait de mes Memoires, si peu fidele, que je ne puis entierement dissimuler le peu de satisfaction que j'en ay. Je compterois pour rien ce qui me regarde, mais je suis obligé d'empescher au moins le public d'y estre surpris sur deux articles, dont l'un regarde les Sciences, & l'autre la Religion.

Dans l'extrait de ma derniere Lettre, on ne dit rien des observations celestes qui servent dans la Geographie à déterminer la *longitude*. Et diverses personnes ont soupçonné que l'Auteur en Journal en avoit usé de la sorte, pour faire plaisir à ceux qui n'approuvent pas l'usage que nous en faisons, préferablement à tous les

routiers & aux itineraires des anciens. Ils voudroient peut-estre que je parusse, du moins par mon silence, entrer un peu dans leurs sentimens.

Aprés ce que nos plus celebres Astronomes, Monsieur Cassini, & Monsieur de la Hire en ont dit, aprés les remarques du Pere Gouye, aprés ce que j'en ay écrit moy-mesme, je ne sçay comment on peut juger qu'il y ait deux partis à prendre là-dessus. Ce ne sont point ici des opinions où il soit permis de disputer, ce sont des demonstrations dont on convient sans peine, dés qu'on les comprend. Monsieur * Vossius qui estoit fort habile homme, sans estre Mathematicien, s'est repenti sur la fin de sa vie de s'estre trop avancé en cette matiere, & je crois que ceux qui s'y sont trop facilement engagez avec luy, devroient sans façon suivre son exemple.

Ce qui regarde l'extrait de ma seconde Lettre, est encore de plus gran de importance; & je ne veux que rapporter simplement ce que j'ay écrit & ce qu'on me fait dire, pour faire connoistre à tout le monde l'injustice que me fait M. Cousin, ou celuy qu'il employe pour l'aider à composer ses extraits; car je voudrois bien pouvoir le

* Isaac Vossius.

justifier dans l'esprit des honnestes gens.

Aprés avoir parlé de l'estime que l'empereur de la Chine paroist avoir pour les Missionnaires, je dis qu'il reconnoist en eux un zele tres-pur & tres-desinteressé, qui n'a d'autre fin que la gloire de Dieu & le salut des ames. J'ajoute ensuite ces propres termes :

» Il est sur tout si convaincu que c'est-là » l'unique motif de toutes leurs entreprises, » qu'il se fait un plaisir secret de contribuer » à l'establissement du Christianisme, malgré » l'aversion qu'on luy en a voulu inspirer, » dans la pensée qu'il ne sçauroit par aucune » autre voye, payer les services que ces Peres » taschent de luy rendre.

Tome I. page 75. » Aussi le P. Verbiest estant à l'extremité » laissa un écrit pour luy estre presenté, dans » lequel entre autres choses, il luy disoit, *Si-* » *re, je meurs content : puisque j'ay employé* » *presque tous les momens de ma vie au service* » *de vostre Majesté. Mais je la prie tres-hum-* » *blement de se souvenir aprés ma mort, qu'en* » *tout ce que j'ay fait, je n'ay eu d'autre vuë* » *que de procurer en la personne du plus grand* » *Prince de l'Orient, un Protecteur à la plus* » *sainte Religion de l'Univers.*

Il faut ce me semble, estre un Critique bien severe, pour trouver à redire à ces sen-

timens; cependant M. Cousin n'a pas jugé qu'ils fussent assez édifians pour un Missionnaire; & voicy ce qu'il en rapporte & ce qu'il en pense.

Le P. Verbiest (dit-il dans le Journal du Lundy 21. Janvier 1697.) estant à l'extremité de sa vie, laissa un écrit pour luy estre presenté dans lequel entre autres choses il luy disoit, *Je meurs content puisque j'ay employé presque tous les momens de ma vie au service de vostre Majesté.* L'auteur du Journal passe sous silence tout ce qui suit, touchant les vûës que ce Pere avoit dans le service de ce Prince, & ajoûte ensuite cette refléxion: *Les deux Apostres qui moururent à Rome n'en auroient pas pû dire autant à Neron.*

En verité y a-t-il de la bonne foy dans l'extrait, ou de la charité dans la refléxion? Pourquoy comparer *Neron*, le plus cruel persecuteur des Chrestiens, à l'Empereur de la Chine, qui depuis trente ans en est le protecteur declaré? Pourquoy opposer saint Pierre & saint Paul au P. Verbiest, comme ayant des sentimens tres-opposez à ce Missionnaire, lors mesme qu'il s'explique d'une maniere digne des premiers Apostres de l'Eglise; car qu'y a-t-il de plus heroïque que de dire à un grand

Prince, comme il fait, qu'on ne le ſert ni par ambition, ni par intereſt, ni par eſprit de politique, mais uniquement par un motif pur & deſintereſſé de religion ? Tout le monde conviendra que c'eſt-là le ſens naturel de ſes paroles.

Le P. Verbieſt a paſſé pour un des plus ſages, des plus habiles, & des plus zelez Miſſionnaires, qui ait jamais porté la lumiere de l'Evangile dans l'Orient. Juſques ici les vrais ſçavans & les bons Catholiques de l'Europe l'avoient également eſtimé ; je ne ſçay pourquoy *M. Couſin* l'attaque & le blaſme ſi facilement.



TABLE

des Lettres contenuës dans ce premier Volume.

1. A Monseigneur de Pontchartrain. *Voyage de Siam jusqu'à Pekin.* pag. 1.

2. A Madame la Duchesse de Nemours. *La maniere dont l'Empereur nous receut, & ce que nous vismes dans la Ville de Pekin.* 58.

3. A Monseigneur le Cardinal de Furstemberg. *Des villes, des bastimens, & des ouvrages les plus considerables de la Chine.* 93.

4. A Monsieur le Comte de Crecy, *Du climat, des terres, des canaux, des rivieres, & des fruits de la Chine.* 159.

5. A Monsieur le Marquis de Torsi Secretaire d'Etat pour les affai-

res étrangeres. *Du caractere particulier de la nation Chinoise, son antiquité, sa noblesse, ses modes, ses bonnes & ses mauvaises qualitez.* 203

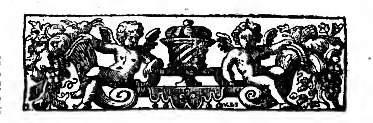
6. A Madame la Duchesse de Boüillon. *De la propreté & de la magnificence des Chinois.* 250

7. A Monseigneur l'Archevesque Duc de Reims premier Pair de France. *De la langue, des caracteres, des livres, de la morale des Chinois.* 295

8. A Monseigneur de Philipeaux Secretaire d'Etat. *Du caractere particulier de l'esprit des Chinois.* 354



NOUVEAUX



NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ESTAT PRESENT DE LA CHINE.

LETTRE PREMIERE.

A Monſeigneur
DE PONTCHARTRAIN,
Miniſtre & Secretaire d'Etat.

Voyage de Siam juſqu'à Pekin.

MONSEIGNEUR,

Quoy-qu'on ſe faſſe ordinairement un plaiſir de parler de ſes voyages, & que celuy de la Chine, d'où je viens, ſoit l'un des

plus grands & des plus beaux qu'on puisse faire au monde, je n'ay pû jusqu'icy me résoudre d'en écrire une Relation dans les formes. Le mot de *Relation* est à present si usé, qu'on n'est plus guere curieux d'en lire de nouvelle : d'ailleurs le public est trop occupé des affaires du temps, des guerres, des negociations, des mouvemens où se trouve toute l'Europe, pour s'appliquer long-temps à ce qui touche les Païs éloignez. On n'a des yeux que pour voir la gloire de la France, qui seule, sous le plus grand de ses Rois, résiste à tant de puissances liguées ; & quand on jette la veuë sur le prodigieux nombre d'ennemis qui l'attaquent, à peine se souvient-on qu'il y ait d'autres peuples & d'autres Royaumes dans le monde.

Pour vous, MONSEIGNEUR, dont l'esprit est universel aussi-bien que le zele, & qui estes du moins aussi sensible aux victoires que Jesus-Christ remporte sur l'idolatrie dans les Indes, qu'à toutes les batailles que nous gagnons en Europe, je suis persuadé que vous trouverez toûjours du temps pour écouter les Ministres de l'Evangile. J'ay eu déja l'honneur de vous entretenir à loisir, & je puis dire, qu'aprés les motifs surnaturels & divins qui nous ani-

ment dans nos travaux, rien ne peut nous exciter davantage à les continuer, que l'interest que vous témoignez y prendre.

Et certes, le projet d'envoyer des Missionnaires Mathématiciens jusqu'au bout du monde, est si glorieux au regne du Roy, & si avantageux à la Religion, que nos Ministres les plus éclairez n'ont rien oublié pour le faire réüssir.

Monsieur Colbert le fit d'abord agréer à Sa Majesté; il donna ordre ensuite, qu'on préparast les instrumens necessaires pour un nombre considérable d'observateurs, qui devoient tous se rendre à la Chine, les uns par la Moscovie & la Tartarie, les autres par la Syrie & par la Perse, & les derniers par l'Ocean, sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

La mort de ce Ministre, qui arriva pour lors, suspendit quelque temps l'exécution de ce grand dessein; mais Monsieur de Louvois ne luy eut pas plûtost succedé dans la charge de Surintendant des Arts & des Sciences, qu'il demanda par ordre du Roy, à nos Superieurs des sujets sçavans, zelez, capables d'entrer en toutes ces veûës, & disposez à partir au premier embarquement. Il procura à ceux qui luy furent presentez toute sorte d'instrumens & de ma-

chines, des pensions, des lettres de recommandation pour les Princes de l'Orient, & generalement tout ce qui pouvoit contribuer au succés de l'entreprise.

Monsieur de Seignelay jugeant dans la suite, que sans le secours de la Marine il estoit difficile de soûtenir ces nouvelles Missions, souhaita d'en estre chargé, & obtint en effet qu'elles seroient doresnavant attachées à son ministere. Cependant Monsieur de Louvois ne les abandonna pas entierement: il contribua mesme de ses liberalitez particulieres à chercher par terre un chemin facile jusqu'à la Mer Orientale, par la Pologne, la Moscovie, la Siberie, & la grande Tartarie.

C'est ainsi, MONSEIGNEUR, que la Providence engageoit trois celebres Ministres à donner commencement à ce grand ouvrage, que vous devez sans doute conduire à sa perfection. Les raisons particulieres que chacun d'eux a eû de s'y interesser, se trouvent toutes réünies en vostre personne; l'établissement de la Religion, la gloire du Roy, l'avantage de ses sujets, vos employs mesme qui regardent également le soin de la Marine & celuy des Arts & des Sciences.

Les effets, MONSEIGNEUR, que ces

fervens Missionnaires ont déja ressenti de vostre protection, ne permettent pas de douter à l'avenir du succés de leurs travaux; & c'est ce qui les oblige de lever pour vous les mains au Ciel avec toute la ferveur que leur peut inspirer la conversion du nouveau monde.

Mais outre cette marque de reconnoissance, ils ont encore une obligation étroite de vous rendre compte de leurs actions, de leurs voyages, de l'usage qu'ils ont fait des liberalitez du Roy. Ce sont des Mémoires que vostre zele éxige d'eux, & qui peuvent contribuer à l'augmenter. Ainsi je crois que vous agréerez la liberté que je prens de vous en écrire quelque chose de leur part, pour suppléer à ce qui a pû m'échaper dans les diverses audiences dont il vous a plû m'honorer.

LE Roy poussé, beaucoup plus encore par la passion qu'il a d'étendre en tous lieux la Religion Chrétienne, que par le desir de perfectionner les sciences, ordonna il y a dix ans, à six de ses sujets Jesuistes, d'aller à la Chine en qualité de ses Mathematiciens; afin qu'à la faveur des sciences naturelles, ils fussent en estat d'y répandre plus aisément les lumiéres de l'Evangile.

J'eûs le bonheur d'estre de ce nombre : & nous nous embarquasmes au commencement de l'année 1685. sur le vaisseau qui portoit M. le Chevalier de Chaumont Ambassadeur extraordinaire à Siam.

Jusques-là, la navigation fut tres-heureuse, mais les vents contraires qui regnoient alors dans les Indes ; ne nous permirent pas de passer outre, & nous fusmes obligez de demeurer prés d'un an dans ce Royaume, pour attendre le temps ordinaire de l'embarquement.

Le Roy de Siam qui se piquoit d'Astrologie, voulut nous voir, nous connoistre, & observer les astres avec nous. Il admira sur-tout la justesse avec laquelle nous luy prédismes une éclypse de Lune ; & dés-lors il eut la pensée de nous retenir tous auprés de sa personne. Mais estant informé de nos ordres, il permit à quatre de nous, de passer à la Chine ; à condition que le Pere Tachard retourneroit en France, pour demander au Roy de nouveaux Mathématiciens, & que je demeurerois cependant en son Royaume.

Le Pere Tachard partit en effet pour l'Europe : je fus retenu à Siam, & les Peres de Fontaney, Gerbillon, de Visdelou & Bouvet s'embarquerent pour Macao petite

ville située sur la pointe d'une Isle, à l'entrée de la Chine, où les Portugais ont une forteresse.

Nostre fortune fut differente, selon les differens endroits où nous nous trouvasmes. Le Pere Tachard arriva heureusement à Paris avec les Ambassadeurs Siamois: mais ceux qui s'estoient embarquez pour la Chine, furent surpris peu de jours aprés leur départ d'une violente tempeste, qui rompit le voyage, & qui les mit dans un extréme danger. Leur vaisseau appartenoit à Monsieur Constance, & paroissoit bon; mais il fut si tourmenté, qu'en peu d'heures il commença à s'ouvrir de toutes parts.

Le Capitaine homme de teste & fort experimenté dans son Art, animoit tout le monde, de la voix & par son exemple, à bien faire son devoir; mais on eût beau travailler & jetter à l'eau une partie de la charge; la Mer estoit si rude, & le vent qui fraîchissoit à tout moment, devint si furieux, que les matelots perdirent courage, & abandonnerent la manœuvre. Les Peres jugeant que tout estoit desesperé, ne songerent plus qu'à la mort. D'un costé ils taschoient par leurs exhortations, d'en procurer une bonne aux gens de l'équipage, qui dans ces sortes d'occasions paroissoient

toûjours penetrez des sentimens d'une veritable penitence; & de l'autre ils ne cessoient d'offrir leur propre vie en sacrifice à Jesus-Christ, pour l'amour duquel, ils avoient si long-temps desiré de la perdre parmi les infideles.

Dans la necessité de faire naufrage, on ne crût pas devoir tenir le vent, & le Pilote aima encore mieux échoüer sur la coste avec quelque esperance de se sauver, que de se voir tout d'un coup enseveli dans les flots. Dés qu'on eut fait vent arriere pour y arriver, le vaisseau fit moins d'eau, & on eut le temps avant la nuit d'approcher des Terres qu'on ne connoissoit point. Le vaisseau toucha plusieurs fois sans s'ouvrir: enfin on se mit à l'abri derriere une Isle auprés de Cossomet, Province du Royaume de Siam, qui confine avec celuy de Camboje.

Dés-lors le Capitaine desespera de pouvoir continuer le voyage, soit à cause qu'on n'estoit pas en état de tenir la Mer, soit parce qu'estant tombé sous le vent, qui selon le cours ordinaire des saisons, devoit encore durer plusieurs mois, il estoit impossible de se relever, pour doubler la pointe de Camboje.

Cependant les quatre Missionnaires plus

sensibles à ce retardement, qu'au danger qu'ils avoient couru, résolurent de se rendre à Siam par terre, pour s'embarquer sur un vaisseau Anglois, qui partoit au mois d'Aoust pour Canton. Ils s'engagerent donc dans les bois, esperant trouver quelque village & des guides ; mais ils s'égarerent bien-tost, & leur vie ne fut pas moins exposée sur terre, qu'elle avoit esté sur mer peu de temps auparavant. Les ruisseaux grossis par les pluyes, rendoient les chemins impraticables : ils marchoient pieds nuds au travers des torrens & des campagnes inondées, où un nombre infini de sangsuës, & une nuée de moucherons, qui dans les Indes sont le fleau des Etrangers, les tourmentoient également. D'ailleurs les bois estoient pleins de Serpens, de Tigres, de Bufles, & d'Elephans, qui ne leur permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais ce qui les pressoit le plus, estoit la faim. Le peu de vivres qu'ils avoient porté avec eux fut bientost consommé, & ils se trouverent dans une extréme disette : de sorte que sans un village qu'ils découvrirent par hasard, ils seroient infailliblement péris de misere. Ce n'est pas que les habitans du lieu fussent en état de leur donner

un grand secours, estant eux-mesmes dépourveûs de toutes choses; mais ils les remirent au moins dans le chemin, & les conduisirent à leur vaisseau, où ils arriverent aprés quinze jours de voyage, demi-morts de faim & de fatigues.

Je receûs ces tristes nouvelles à Siam par une Lettre du Pere Fontanay: elle estoit touchante & pleine de ces tendres sentimens, que l'amour des souffrances inspire: on ne pouvoit la lire sans en estre soy-mesme pénétré, & sans reconnoistre la difference de ce que sent une ame à l'oratoire, quand de loin elle desire la Croix de Jesus-Christ, & de ce qu'elle éprouve quand elle a le bonheur de la porter au milieu des bois & d'une affreuse solitude.

Cependant MONSEIGNEUR, je n'étois guere moins embarrassé de mon costé; j'estois demeuré à Siam, à condition, que Monsieur Constance me placeroit dans une maison de *Talapoins*, c'est ainsi qu'on nomme les Prestres ou les Religieux du païs. Jusqu'alors on n'avoit pû en gagner aucun à la Religion Chrétienne, quoy-que ce soit de leur conversion, que dépende celle du peuple. On croyoit que le seule moyen d'en venir à bout, estoit de vivre familierement avec eux, de s'habiller à leur maniere, &

de mener une vie aussi austere que la leur. Je sçavois que cet expedient avoit réüssi dans la Mission de Maduré, & je me persuadois avec plusieurs autres qu'il réüssiroit également à Siam. Mais la conjuration des Malaïes & des Macassars, qui arriva en ce temps-là, donna tant d'occupation à Monsieur Constance, qu'il n'eut pas le temps de songer à moy. Le Roy, qui favorisoit la Religion Chrétienne, & son Ministre qui en estoit le plus ferme appui, furent sur le point d'estre égorgez une nuit, avec tous les Chrétiens du Royaume. Mais enfin Nostre Seigneur nous retira de cet extréme danger, & le mal finit par la mort de la plûpart des conjurez.

Cet accident donna le temps aux Peres qui estoient partis pour la Chine, de retourner à Siam avant que je fusse bien engagé dans la nouvelle vie que je meditois: & lors qu'ils furent arrivez, ils souhaiterént que je m'embarquasse avec eux, dés que la saison seroit venuë, puis qu'aussibien, c'estoit à peu-prés en ce temps-là que le Pere Tachard devoit estre de retour avec un bon nombre de Missionnaires & de Mathematiciens.

Ce fut donc en l'année 1687. le 17. de Juin que nous partismes pour *Nimpo*, ville

& port considérable de la Chine dans la Province de *Chékiam* : car nous ne crusmes pas devoir aller à Macao, comme l'année précedente ; parce qu'on nous avertit que nous ne ferions pas plaisir aux Portugais ; & que si nous y allions, ils estoient encore moins disposez à nous en faire.

Je ne sçay, MONSEIGNEUR, si vous seriez bien-aise de voir le détail de ce voyage, & la route que nous en avons dressée. Ces sortes de relations, où l'on ne parle presque jamais que du Nord & de Sud, d'Est & d'Ouest ; où l'on s'explique toûjours en termes durs & barbares, qui semblent n'estre faits que pour gourmander les vents, ne sont guére d'un goust aussi délicat que le vostre. Elles ne laissent pas d'estre tres-utiles aux voyageurs, & je suis seur que ceux qui travaillent à perfectionner la navigation, en trouveroient le style supportable. Je prendray mon temps pour vous le presenter avec quelques autres mémoires de Geographie : cependant agréez s'il vous plaist que je continuë de vous dire ce qui nous regarde.

Malgré les soins de Madame Constance & les ordres du Roy de Siam, rien, par la grace de Dieu, ne nous manquoit, de ce qui peut contribuer à une véritable morti-

fication. Nous estions dans un petit vaisseau Chinois, que les Portugais appellent *Somme*, placez jour & nuit dans un lieu découvert & exposé à la pluye ; si fort à l'étroit que nous n'avions pas assez d'espace pour nous étendre ; auprés d'une Idole noircie de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en son honneur : &, ce qui nous causoit encore plus de déplaisir, reverée chaque jour à nos yeux avec des superstitions diaboliques. Le Soleil étoit alors directement sur nos testes, & nous n'avions presque point d'eau pour temperer la soif extréme que nous causoient les chaleurs de la saison : on se contentoit de nous donner du ris trois fois le jour & rien plus. Il est vray que le Capitaine nous faisoit quelquefois presenter de la viande, quand on en servoit à l'équipage ; mais comme on l'offroit toûjours auparavant à l'idole, nous ne pusmes jamais nous résoudre d'en manger. Nous passâmes ainsi plus d'un mois, tâchant par nôtre patience & par nos priéres, d'inspirer à ces idolâtres de l'estime pour nostre sainte Religion : car nous ne sçavions pas assez la langue, pour leur en faire connoistre la verité.

Nous ne laissions pas néanmoins de leur

parler quelquefois par interprete, des erreurs où leur naissance les avoit malheureusement engagez : sur tout un jour que les matelots s'attrouperent, on disputa avec chaleur ; & à l'occasion de ce que nostre interprete leur expliquoit, ils s'échaufferent, de maniere que nous fusmes malgré nous obligez de finir la dispute. Les matelots sont naturellement brusques, & la nation du monde la moins traitable : ceux-cy parurent outrez de ce qu'on avoit mal parlé de leur idole, & peu de temps aprés ils vinrent à nous armez de lances & de demi-piques, avec un air qui nous fit douter de leur intention. Et certes dans ce moment nous aurions eû quelque raison de craindre, si la mort pour des Missionnaires eust esté un sujet d'apprehension : mais peut-on craindre de mourir pour sa Religion ? Pour moy, MONSEIGNEUR, je vous avoûë que non-seulement j'irois jusques aux Indes, mais que je ferois volontiers plusieurs fois le tour du monde, si aprés toutes ces courses, je croyois trouver l'occasion de donner ma vie pour Jesus-Christ. C'est cette espérance ; qui nous anime durant les voyages, qui nous console dans nos travaux, qui nous fortifie dans les persecutions. Nous menons volontiers une vie du-

re & pleine d'amertume, haïs des infideles dans l'Orient, calomniez par les hérétiques en Europe, & devenus à l'imitation de l'Apostre, le rebut de toutes les nations; dans la veûë que peut-estre cette vie humiliante sera un jour couronnée d'une glorieuse mort.

Aprés avoir attendu avec impatience la résolution de ces infideles, nous nous apperceûmes enfin, que le danger n'estoit pas si grand: les matelots n'avoient pris les armes qu'afin de se préparer à une procession, dont ils vouloient honorer leur idole; peut-estre pour réparer le tort que la dispute luy avoit fait. Il n'y a gueres de peuples au monde plus superstitieux que les Chinois, ils rendoient un culte divin a la boussole mesme de leur vaisseau, brûlant continuellement en son honneur des pastilles, & luy offrant des viandes en sacrifice. Ils jettoient régulierement deux fois le jour, de la monnoye de papier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages, & l'empêcher par là de se soulever: quelquefois ils y joignoient des gondoles de ce mesme papier, afin qu'estant occupée à renverser & à dévorer ces petits vaisseaux, elle épargnast plus facilement le nostre. Mais lors que la Mer, malgré toutes ces précautions, se mettoit

en colere, & que l'esprit qui selon eux la gouverne, l'agitoit extraordinairement; on mettoit sur le feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaise odeur qui empestoit tout l'air, devoient asseûrément l'éloigner, s'il eust esté capable de sentiment.

Un jour que nous passâmes auprés d'une montagne, où l'on a basti un petit temple d'idoles, ils se surpasserent eux-mêmes dans leurs superstitions. Car outre les cérémonies ordinaires, qui consistent à offrir des viandes, à allumer des cierges, à brûler des parfums, à jetter en Mer diverses figures de papier doré, à faire une infinité d'inclinations jusques à terre; outre cela, dis-je, ils préparerent dans les formes durant cinq ou six heures un vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds. Tous les matelots furent occupez à ce bâtiment; il avoit ses masts, ses cordages, ses voiles & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, ses armes, sa baterie de cuisine, ses vivres, ses marchandises & son livre de compte. On y avoit placé en differens endroits autant de petites figures de papier barboüillé, qu'il y avoit d'hommes en nostre *Somme*. Ce vaisseau qui portoit sur un large brancard, capable de le bien soustenir, fut élevé avec beau-

oup de cérémonie au bruit du tambour &
'un bassin de cuivre : un matelot habillé
n Bonze conduisoit la marche, s'escrimant
vec un baston à deux bouts, & jettant sou-
ent des cris de joye. Enfin la machine
nystérieuse fut descenduë lentement dans
'eau, suivie des yeux, autant qu'elle put
stre veuë : & accompagnée des acclama-
ions du Bonze qui estoit sur la dunette &
qui crioit de toutes ses forces. Cette ridi-
cule feste divertissoit l'équipage, durant
que nous estions sensiblement touchez d'es-
tre témoins d'un aveuglement si pitoyable,
& de ne pouvoir y remedier.

Il arriva peu de temps aprés, un accident qui occupa d'abord l'équipage avec moins de plaisir, & qui ne laissa pas de nous divertir dans la suite. Les matelots apperceûrent un bastiment, dans un parage où l'on trouve ordinairement des corsaires. On avoit d'excellentes lunettes d'approche, avec lesquelles plusieurs distinguerent les masts, les voiles & presque les cordages. Aprés s'en estre bien asseûré, on ne douta point à sa manœuvre qu'il ne voulust tomber sur nous & nous attaquer. Tout fut en mouvement pour se mettre en estat de deffense : les Chinois, gens s'il y en a au monde, qui ne veulent point mourir, estoient

fort troublez ; & l'air effrayé avec lequel ils préparoient leurs sabres, leurs piques, & leurs perriers, car ils n'avoient point de canon, nous causoit plus de crainte que les ennemis, qui nous en donnoient pourtant beaucoup ; car il faut avoüer de bonne foy que nous estions devenus alors aussi Chinois que les Chinois mesmes. Il n'estoit plus question de Religion ni de Martyre, il s'agissoit d'estre égorgez en moins d'un quart d'heure par des voleurs, qui en ces occasions ne font jamais quartier à personne. C'est leur coustume, qu'ils n'auroient pas changé pour l'amour de nous. Tout le remede estoit de se jetter dans la Mer & de differer sa mort, en se noyant deux ou trois heures plus tard ; mais le remede estoit violent & n'empeschoit pas que nous ne fussions allarmez. On regardoit de temps en temps avec des lunettes : cependant nous estions fort surpris, de voir qu'à mesure qu'on s'approchoit, le vaisseau devenoit plus petit : cette réflection commença à nous rasseûrer, & nous doutasmes que ce fust un vaisseau. Ce fut durant quelque temps un monstre marin, & puis une isle flotante; ensuite je ne sçay quoy, qui nous tenoit en admiration, & que nous ne pouvions démesler. Enfin on reconnut que c'é-

toit un arbre : un vent violent l'avoit détaché de la coste, les racines chargées de terre & de cailloux le tenoient à plomb dans l'eau, desorte que tout le tronc qui estoit droit & extrémement grand, paroissoit de loin comme un mast : de longues branches étenduës à droit & à gauche faisoient la vergue, d'autres plus petites, à demi rompuës, & de couleur grise, representoient assez bien les cordages : d'ailleurs le vent qui le poussoit & la Mer qui brisoit tout au tour, faisoient un sillage semblable à celuy d'un vaisseau;enfin des gens qui trembloient en tenant la lunette, pouvoient aisément s'y méprendre.

Dés que l'ennemi fut connu, on cessa de travailler. Ce fut à regret ; car tout l'équipage protesta qu'il eust esté ravi de se battre : mais ce courage estoit nouveau & ne s'échauffa que quand il n'y eut rien à apprehender. Pour nous, qui connusmes alors entre les mains de qui nous estions, nous continuasmes de craindre jusqu'à la fin du voyage.

Nous en eusmes encore d'autres sujets dans la suite. A peine fusmes-nous à la hauteur d'Emouïs, Isle de la Chine, célebre par la bonté de son Port, & par le grand nombre des vaisseaux qui s'y rendent de

toutes parts, que les vents contraires, & enſuite un calme obſtiné, joint à des nuages obſcurs qui occupoient tout l'horiſon, furent au jugement des Pilotes, un ſigne preſque ſeûr de quelque Typhon. Rien n'eſt plus à craindre dans les Mers de la Chine & du Japon; & à moins qu'on n'ait un tres-bon vaiſſeau, un Capitaine experimenté & un équipage nombreux, il eſt rare qu'on éxite le naufrage. C'eſt un vent furieux, ou plûtoſt c'eſt l'aſſemblage. de tous les vents qui preſque en meſme temps ſouflent des quatre parties du monde; de maniere que les flots confondus & pouſſez irrégulierement les uns ſur les autres, aſſiegent un vaiſſeau de toutes parts, ſans luy donner un moment pour ſe relever. Le vent eſt ſi violent qu'on n'ôſe porter aucune voile, & ſi opiniaſtre, qu'il dure ordinairement trois jours. Au commencement le travail & l'adreſſe des matelots réſiſtent à la tempeſte, mais à la continuë on ſe décourage & l'on cede; les maſts ſe rompent, le gouvernail eſt emporté, le vaiſſeau s'entr'ouvre, ou s'il eſt encore aſſez fort pour tenir contre les ſecouſſes & les coups de Mer, dont il eſt continuellement battu, comme les terres ſont proches, on échouë bientoſt & l'on ſe briſe ſur les rochers, ſans que perſonne puiſſe eſperer de ſe ſauver.

Nous estions depuis quatre jours dans l'attente d'une semblable tempeste, & les signes qui nous en menaçoient, augmentant à chaque moment, nous avertissoient de nous préparer à tout ce que la Providence en voudroit ordonner ; quand il nous vint en pensée de nous adresser à S. François Xavier, qui a rendu autrefois ces mers si fameuses par ses miracles. Nous le priasmes de détourner cét orage, & nous fismes mesme à son honneur un vœu pour cela. A peine nos prieres estoient-elles achevées, que, soit miracle, soit que ce fust le cours ordinaire de la nature, il s'éleva un vent favorable, qui nous porta à la route, & qui en peu de jours conduisit nostre vaisseau au milieu des Isles qui sont à l'entrée du port où nous devions aller.

Je n'ay jamais rien veu de si affreux que cette multitude infinie de rochers & d'Isles desertes, au travers desquelles il falloit naviger. Elles sont si prés les unes des autres, qu'on en passe souvent à dix pas, en danger à tout moment de se briser. Nous traversâmes néanmoins une baye assez large, dans laquelle les Chinois ont coûtume de garder un profond silence ; de crainte, disent-ils, de réveiller le Dragon qui habite dans les montagnes voisines : il fallut nous

taire à leur exemple. Je ne sçay comment on nomme ce lieu, qui est fort celebre dans le pays : pour nous, nous l'appellasmes la Baye des Muets.

Aprés avoir long-temps continué nostre route au travers de ces rochers, nous découvrismes enfin une petite Ville nommée, *Tim-hai*, c'est-à-dire Ville qui arreste la Mer : elle est située à l'embouchûre d'une riviere où nous entrasmes avec la marée, & dans laquelle nous moüillasmes à trois lieuës plus haut, auprés de la Ville de Nimpo, qui estoit le terme de nostre voyage, où nous arrivasmes enfin aprés trente-six jours d'une navigation, que les dangers continuels, les chaleurs excessives, la faim, la soif, & l'incommodité du vaisseau, avoient renduë extrémement rude.

Ce fut avec une joye bien sensible, que nous apperceûmes pour la premiere fois la terre, où nous souhaitions depuis tant d'années porter la lumiere de l'Evangile. Alors nous sentismes une nouvelle ferveur, & la seule veuë de ce grand champ, que tant de zelez Missionnaires avoient déja consacré par leurs travaux, nous fit oublier ceux que nous avions soufferts dans le voyage.

Cependant, quoy-que nous touchassions à la Ville, il n'estoit pas si facile d'y entrer.

La Chine est un pays de formalitez, où les François plus que toute autre nation, ont besoin de phlegme, & où tous les Estrangers trouvent matiere de patience. Quand nous arrivasmes, le Capitaine du vaisseau jugea à propos de nous cacher; on nous mit au fond de cale, où les chaleurs qui augmentoient auprés des terres, & mille autres incommoditez nous reduisirent à l'extrémité. Neanmoins malgré les précautions qu'on prenoit, nous fusmes reconnus; un Commis de la Doüane nous remarqua; & aprés avoir fait un estat de la charge du vaisseau, il y mit un garde & se retira pour en avertir son maistre. Ce Mandarin qui est immediatement deputé de la Cour, & pour cela mesme fort considerable dans la Province, donna ordre qu'on nous conduisist à son tribunal, où il se trouva accompagné de ses Assesseurs & de plusieurs Officiers subalternes, nous nous y rendismes suivis d'une multitude infinie de peuple, plus curieux encore de connoistre les Européans, que nous ne le sommes icy de voir les Chinois.

Dés que nous fusmes dans la sale d'audiance, au fond de laquelle les Officiers estoient assis chacun en son rang, on nous avertit de nous mettre à genoux, & de cour-

ber neuf fois la teste jusqu'à terre, pour saluer, selon la coûtume du pays le premier Mandarin, qui en cet estat represente la personne de l'Empereur. Ces Messieurs sont d'un grand froid, & paroissent avec un air de gravité capable d'attirer le respect, & d'inspirer la crainte; laquelle augmente encore à la veuë des Officiers de justice qui les environnent, dont quelques-uns portent des chaisnes, & les autres de gros bastons, toûjours prests au moindre signe, de lier & de charger de coups ceux que le Mandarin voudroit faire punir.

Aprés nous avoir relevez, il nous demanda qui nous estions, & ce que nous prétendions faire à la Chine. Seigneur, luy dismes-nous par nostre interprete, nous avons appris en Europe, que plusieurs de nos freres, & en particulier le Pere Verbiest, travailloient icy avec succés, à faire connoistre la sainteté & la verité de nostre Religion; le mesme zele nous a portez à les suivre; & l'idée que nous avons conceûë de la grandeur de la Chine, de l'esprit & de la politesse de ses peuples, nous a fait prendre la résolution de leur procurer la seule chose qui manque à un si florissant Empire, à sçavoir la connoissance du vray Dieu, sans laquelle il n'y a point de veritable grandeur.

D'ailleurs nous ſommes inſtruits des graces extraordinaires que l'Empereur a faites à nos freres, & nous eſperons que les Mandarins, qui connoiſſent en cela ſon inclination, auront auſſi la bonté de nous ſouffrir.

La déclaration parut hardie dans une Province où noſtre Religion eſtoit à peine tolerée, & dans une ville où il n'y avoit pas un ſeul Chrétien. C'eſt ce que nous ne ſçavions pas encore : nous nous imaginions que les Eſtrangers, depuis que les ports eſtoient ouverts pour le commerce, avoient droit d'entrer dans les terres, & de s'y établir ; ce qui eſtoit expreſſément contre les loix. Le Mandarin qui devoit eſtre extrémement ſurpris de noſtre liberté, diſſimula ſes ſentimens ; & comme s'il euſt approuvé noſtre zele, il nous dit que l'Empereur en effet conſideroit particulierement le Pere Verbieſt, dont le mérite eſtoit fort connu dans l'Empire ; que pour luy il deſiroit en ſon particulier nous rendre ſervice. Je parleray, ajoûta-t-il, au Gouverneur de la Ville, & nous verrons enſemble ce qu'il y a à faire pour vous. Cependant retournez dans noſtre vaiſſeau, où je vous feray ſçavoir noſtre détermination.

Quelques jours aprés, le General des troupes Chinoiſes, qui eſtoient dans la vil-

le ou aux environs au nombre de quinze à vingt mille hommes, fut bien aise de nous voir chez luy : il nous traita de la maniere du monde la plus honneste ; & quand nous sortismes de sa maison pour nous rendre à celle du Gouverneur, il l'envoya prier par un Officier de nous bien recevoir ; l'asseûrant que nous estions de fort bonnes gens. Le gouverneur nous traita avec quelques marques de distinction, mais il ne voulut rien resoudre jusques à ce qu'il eust conferé de nos affaires avec les premiers Officiers de la ville ; desorte qu'il fallut encore revenir au vaisseau, qui estoit pour nous une prison tres-rigoureuse.

Plusieurs de nous estoient malades, & les autres sur le point de le devenir ; mais notre-Seigneur qui permettoit tous ces délais pour éprouver nostre patience, fléchit enfin les cœurs, & tourna les esprits de ces Payens en nostre faveur. Aprés huit jours de consultations, le Mandarin de la Doüane parut dans un lieu peu éloigné de nostre Navire, où ses commis tenoient ordinairement leur bureau : c'est là que nous nous rendismes par son ordre, & où l'on fit aussi porter tous nos balots, remplis de livres, d'images de dévotion, de machines & d'instrumens de Mathematique. Il se contenta

d'ouvrir trois coffres ; & sans prendre les droits qui luy estoient deûs, il nous permit de nous loger dans le faux-bourg, jusqu'à-ce qu'on eust receû nouvelle du Vice Roy de la Province, à qui le Gouverneur avoit donné avis de nostre arrivée. Cependant nous profitasmes de l'honnesteté du Mandarin, & nous commençasmes dans nostre nouvelle demeure, de gouster le repos, dont nous avions un extréme besoin.

Avant que de passer outre, vous voulez bien, MONSEIGNEUR, que je vous donne une idée generale de ce grand Empire, formée non-seulement sur les Mémoires de nos premiers Geographes, mais encore sur ceux que nous y avons faits dans la suite avec beaucoup de soin.

La Chine, que les gens du païs appellent * *le Royaume du milieu*, parce qu'autrefois ils se croyoient placez au milieu du monde, est divisée en quinze grands gouvernemens. *Quantum, Fokien, Chekiam, Nankin, Chanton* & *le Pechely* s'étendent tout le long de la mer Orientale, depuis le Midy jusqu'au Nord. Du Nord au Midy en tournant par l'Occident, on trouve le *Chansi*, le *Chensi, Sout-choüen, Yunnan* & *Couansi*. Ceux de *Koüei-tchéou*, de *Kiansi*, de *Houquam*, & de *Honan* sont renfermez

* Tchoum-coüé.

dans les terres & font presque le milieu du Royaume. Il n'est divisé que par un bras de Mer, du Japon & de l'Isle de Formose ; & une muraille extraordinairement longue, le separe de la Tartarie.

Surquoy il faut s'il vous plaist, MONSEIGNEUR, pour vous faire un plan juste de sa veritable situation, remarquer que les Geographes ont fait icy deux fautes considerables. La premiere, en plaçant toute la Province de Leauton au-deça de cette grande muraille. Il est certain qu'elle est au-delà, quoy-qu'elle ait toûjours appartenu à la Chine. C'est un point sur lequel on ne doit plus disputer, & il ne faut qu'avoir esté comme nous sur les lieux, pour s'en convaincre. La seconde faute des Geographes, est de mettre tout l'Empire de la Chine du costé de l'Orient, environ cinq cens lieuës plus loin qu'il n'est en effet. Cela ne se découvre pas à l'œil, mais les observations que nous avons faites sur les costes Orientales ne laissent aucun lieu d'en douter : desorte que la Chine se trouve beaucoup plus prés de l'Europe qu'on ne s'estoit imaginé.

Si les observateurs dans la suite pouvoient chaque fois nous la rapprocher d'autant de lieuës, bientost nous ne serions plus

obligez de faire de si longs voyages, & ceux qui souhaitent avec passion de voir ce pays, n'auroient pas tant de peine à contenter leur curiosité : mais par malheur cela n'arrivera pas ; & je puis dire que nos observations, jointes à celles de l'Academie Royale des Sciences, sont de nature à ne laisser rien à esperer de ce costé-là, à moins que M. Vossius, qui a si fort blâmé nostre methode, n'y aille luy-mesme la réformer. Car en ce cas, je ne desespererois pas de voir dans sa nouvelle Carte, la Chine au-delà du Japon, ou le Japon auprés de Mexique.

Outre ces deux fautes essentielles, on a encore manqué dans la situation de toutes les villes particulieres ; mais ce n'est pas icy le lieu de vous en faire le détail. Le Pere Gouye Mathematicien du College de Loüis le Grand, à qui j'ay laissé les Mémoires de nos observations, les doit bientost donner au public. Cependant MONSEIGNEUR, vous serez bien-aise de sçavoir en general la veritable estenduë de cet Empire. Depuis la ville de Canton, que nous establissons un peu au-dessus du 23e degré, jusqu'à Pekin, qui est au 40e il y a du Nord au Sud 17. degrez ; mais nous en pouvons mettre 18. parce qu'au-delà de Pekin & de Canton, l'on compte encore vingt lieuës ou

environ, jusqu'aux confins du Royaume. Ces 18 degrez font 450. lieuës communes, & la longueur entiere de l'Empire en latitude. Son estenduë de l'Orient à l'Occident, qu'on nomme la longitude n'est guere moindre : d'ailleurs la Chine est presque ronde, desorte qu'elle a prés de quatorze cens lieuës de tour : ces mesures sont justes & fondées sur des observations exactes.

Je ne compte pas, comme vous voyez, MONSEIGNEUR, les Isles de Formose, de Haynan, & plusieurs autres moins considerables, qui toutes ensemble feroient un fort grand Royaume, non plus que le *Leauton*, qui est au-delà de la grande muraille. Pour ce qui regarde la Corée, le Tunquin & Siam, ils doivent à la verité un tribut reglé à l'Empereur, qui outre cela en nomme les Rois ou les approuve quand ils prennent possession de la Couronne ; mais neanmoins tous ces Estats ont leur gouvernement particulier, & sont en effet tres-differens de la Chine, soit qu'on ait égard à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes ; soit qu'on considere l'esprit, la politesse, la religion & les mœurs des habitans. Aussi les Chinois les regardent-ils si fort au-dessous d'eux pour toutes choses, qu'ils les traitent

tous de barbares, évitant avec ſoin leurs alliances, auſſi-bien que celle des autres Indiens; de crainte de perdre, par ce mélange, quelque choſe de leur ancienne Nobleſſe.

Je ne parle pas non plus de la Tartarie qui eſt en partie ſoumiſe à la Chine, ce qui augmente beaucoup ſa puiſſance : car les peuples en ſont braves, & ont meſme de l'eſprit. D'ailleurs, quoy-que la Tartarie ſoit pleine de foreſts & de ſables, elle n'eſt pourtant pas tout-à-fait ſterile : ces belles peaux de zibelines, de renards, de tygres qui ſervent aux fourrures, beaucoup de racines & de ſimples tres-utiles dans l'uſage de la Medecine ; une infinité de chevaux qu'on en tire pour la remonte des troupes, ſont d'un commerce preſque neceſſaire à la Chine. Cependant quelque profit que les Chinois y trouvent, c'eſt avec une extréme déplaiſir qu'ils ſe voyent obligez d'avoir une étroite union avec ces peuples : il faut connoiſtre leur vanité & l'idée outrée qu'ils ont de leur propre grandeur, pour concevoir l'excés de l'humiliation où le joug des Tartares les a réduits. Car vous ſçavez, MONSEIGNEUR, que les Tartares ſe ſont rendus Maiſtres de la Chine : peut-eſtre n'avez-vous pas eu le loiſir d'ap-

prendre la maniere dont on a fait une si grande conqueste. Voicy en peu de mots comme la chose s'est passée.

L'un des petits Rois de la Tartarie Orientale (car il y en a un tres-grand nombre) dont les sujets, nommez *Mouant-chéou*, faisoient un commerce reglé auprés de la grande muraille, s'estant plaint à Pekin de l'injustice des marchands Chinois, & n'en ayant receû aucune satisfaction, entra, pour s'en venger, dans le Leauton à la teste d'une puissante armée. L'Empereur de son costé y envoya une partie des troupes qui se trouverent alors auprés de sa personne, & la guerre se fit durant quelque temps avec un égal avantage de part & d'autre. Un Chinois nommé *Li*, prit ce temps pour faire revolter les Provinces les plus éloignées de la Cour. Ce seditieux qui fut suivi d'une infinité de mécontens, aprés s'estre emparé de plusieurs villes considerables, inonda comme un torrent tout le païs, & eût la hardiesse de marcher droit à Pekin dont il sçavoit que les meilleures troupes estoient sorties.

L'Empereur * y avoit neanmoins encore soixante & dix mille hommes, mais presque tous déja gagnez par les Emissaires des revoltez. Ainsi tandis que les uns le retenoient en son Palais sous divers pretextes,

* çoum-chim.

les autres firent ouvrir les portes de la ville au Chef des rebelles, qui commença par mettre tout à feu & à ſang. Dés que ce pauvre Prince ſe vit trahi, il réſolut de ſortir de ſon Palais à la teſte de ſix cens de ſes Gardes qui luy reſtoient encore, & de mourir au moins glorieuſement les armes à la main. Mais parmi ce petit nombre il ne s'en trouva pas un ſeul qui vouluſt le ſuivre. Alors croyant que le plus grand de tous les maux, eſtoit de tomber vif entre les mains des rebelles, il ſe retira dans un jardin avec ſa fille, où aprés avoir écrit de ſon propre ſang ces paroles ſur le bord de ſa veſte; *les miens m'ont abandonné, fais de moy ce qu'il te plaira, mais épargne mon peuple*; il fit tomber à ſes pieds d'un coup de ſabre cette jeune Princeſſe, dont les larmes & les cris devoient fléchir le cœur le plus barbare; & il ſe pendit enſuite luy-meſme à un arbre; plus injuſte à l'égard de ſa fille, & plus barbare envers ſoy-meſme, que ne l'euſt eſté ſon plus cruel ennemi.

Aprés ſa mort tout plia ſous la puiſſance de l'uſurpateur, excepté le Prince *Ouſangouëy* qui commandoit les troupes Chinoiſes en Tartarie, & qui ne voulut jamais le reconnoiſtre, aimant mieux détruire la tyrannie, que de la partager honteuſement

Le nouvel Empereur aprés l'avoir inutilement assiegé dans le Leauton ; pour l'obliger enfin de se rendre, luy fit voir son pere chargé de fer, & protesta qu'il l'égorgeroit à ses yeux, s'il differoit à se soumettre. Ce grand homme, à qui la memoire de son Prince estoit encore plus chere que la vie de son pere, sacrifia toute sa tendresse naturelle à son devoir ; & le sang qu'il vit répandre ne fit que l'animer davantage, en luy inspirant le desir d'une double vengeance. Il appella à son secours le Tartare, avec qui il ménagea secretement la paix, & dés que par cette union il se vit en estat de combattre, il marcha droit à l'ennemi, résolu de perir ou de vaincre. Mais l'usurpateur plus lasche encore qu'il n'estoit cruel, n'osa tenir contre ces deux armées. Il regagna Pekin ; & aprés avoir bruslé le Palais & tout ce qui avoit échapé à sa premiere fureur, il s'enfuit dans la Province de Chensi, chargé des dépouilles de l'Empire, & de la malédiction des peuples. On le suivit inutilement, car il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais le découvrir, ni même sçavoir ce qu'il estoit devenu.

Cependant les Tartares entrerent dans Pekin, & tournerent tellement les esprits en leur faveur, qu'on les pria mesme de

rendre le soin de l'Empire; dont ils se rendirent ensuite les maistres absolus, soit par force, soit par adresse. En quoy il est difficile de dire ce qu'on doit admirer le plus, ou le courage & la politique de cette nation, qui réüssit dans l'entreprise du monde la plus difficile; ou la lascheté & la mésintelligence des Chinois qui se soumirent à une poignée de gens, qu'ils n'auroient pas voulu peu de temps auparavant reconnoistre pour leurs sujets. Tant il est vray qu'en ce monde, nous ne devons rien regarder au-dessous de nous; toutes les grandeurs humaines estant sujettes à la révolution, & n'y ayant rien de constant que la vicissitude & le changement de la fortune.

Le Roy Tartare, nommé *Tsonté*, n'eut pas le temps de joüir de sa nouvelle conqueste: il mourut en y entrant, & laissa à Amavan son frere le gouvernement de l'Estat & le soin de l'éducation de son fils, qui n'estoit encore âgé que de six ans. Ce fut cet Amavan qui acheva de soumettre toutes les Provinces durant le temps de la minorité; Prince veritablement grand par son courage, par sa sagesse, par ses succés, mais plus recommandable encore par sa fidelité & par son desinteressement. Car pouvant ensuite retenir l'Empire pour luy, il le remit

entre les mains de son neveu, dés qu'il eut atteint l'âge de gouverner, & prit autant de soin de l'établir sur le Trosne, qu'il en avoit eu auparavant de s'en rendre le maistre.

Il s'est fait par l'union de ces deux nations un seul Empire d'une estenduë prodigieuse : car, quoy-que toute la Tartarie n'appartienne pas à l'Empereur de la Chine, il est pourtant vray, que la plus grande partie des Etats qui la composent, luy obéïssent, ou sont devenus ses tributaires. Au reste ce qu'on appelloit autrefois le grand Kam de Tartarie, ce puissant, ce formidable Prince, à qui les Chinois mesme payoient tribut, est une chimere. Mais il ne faut pas s'étonner que les Européans fussent si mal instruits sur un point que M. Constance luy-mesme qui avoit tant de communication avec les Chinois, ignoroit aussi-bien que nous. Je ne sçay sur quels memoires il s'estoit persuadé que la Tartarie obéïssoit à un seul Empereur, dont la Chine ne se deffendoit qu'à force de présens & d'argent. Cela me fait comprendre qu'en matiere de relation on ne sçauroit trop estre sur ses gardes, & que quand on s'en fie aux bruits communs, on est presque toûjours en danger de se tromper.

Depuis la paix que les Ch inois ont con

uë avec les Moſcovites, il eſt aiſé de marıer au juſte les bornes de leur Empire, ırce qu'on eſt convenu de ſes limites. Elles ıt eſté fixées au 55ᵉ degré. Le reſte du païs ui s'étend entre le Nord & l'Orient eſt deıeuré indécis dans le traité. Ainſi en comtant depuis la pointe la plus méridionale e Haynan, juſqu'à l'extrémité de la Tarırie, qui appartient à l'Empereur de la Chine, on trouvera que les Eſtats de ce Prince ont plus de * neuf cens lieuës d'éenduë. Toutes ces terres ne ſont pas égaement cultivées: mais il eſt certain qu'on peut par tout y faire une grande recolte pour la Religion, & que tous les Miſſionnaires du monde auroient de quoy occuper utilement leur zele, s'ils eſtoient tous employez dans un champ ſi vaſte.

Dés que nous arrivaſmes à Nimpo, nous eſtions aſſez inſtruits des biens qu'on y pouvoit faire, & nous le regardions déja comme le partage que le Pere de famille avoit fait en noſtre feveur, tout preſt d'y entrer, & d'en joüir; quand on nous ſignifia que le Vice Roy de la Province avoit trouvé fort mauvais qu'on nous euſt permis de ſortir de noſtre bord, & qu'il eſtoit réſolu de nous renvoyer dans les Indes. Il écrivit en effet

* Ces 900. lieuës ſont des lieuës communes de France de 25. au degré.

au Gouverneur de Nimpo, une lettre dure & menaçante. Il donna en mesme temps avis de nostre arrivée au grand Tribunal de Pekin, qui prend soin des affaires estrangeres, & qui a esté de tout temps declaré contre la Religion Chrétienne. Il le fit mesme de si mauvaise foy, que bien qu'il fust parfaitement instruit de nos veritables intentions, il ne parla pas de nous que comme de cinq Européens, qui par curiosité ou par interest, vouloient s'établir dans la Province contre les loix de l'Estat. Ainsi le Tribunal conclut à nous chasser, & en presenta selon la coustume l'Arrest à l'Empereur, pour en obtenir la confirmation.

Si cet ordre eust esté executé, nous estions perdus & peut-estre que les Mandarins de Nimpo qui nous avoient traitez avec tant d'honnesteté, l'estoient aussi. Le Vice-Roy, homme avare & ennemi des Chrétiens, se seroit emparé de tous nos balots, & pour punir le Capitaine de nostre vaisseau, il en auroit confisqué la charge avec ordre de se retirer sur le champ & de nous ramener avec luy: desorte que cet homme, dont nons eussions causé la ruïne, nous auroit asseûrément jettez dans la mer.

Ce danger où nous nous trouvasmes alors, estoit inévitable, sans la précaution

que nous prifmes en arrivant. Par bonheur nous avions écrit au Pere Intorcetta Miſſionnaire Italien, Superieur General des Jeſuites dans ces Miſſions, pour nous mettre ſous ſon obéïſſance. Le Pere de Fontaney avoit auſſi donné avis de noſtre arrivée au Pere Verbieſt, & le prioit de nous marquer la maniere dont il falloit ſe comporter, dans un pays que nous ne connoiſſions pas encore. Ce Pere avoit de grandes raiſons de nous abandonner à noſtre conduite & à la Providence: car en nous protegeant il s'expoſoit à l'indignation du Vice-Roy de Goa & du Gouverneur de Macao, dont il avoit receu des Lettres qui aſſeûrément n'eſtoient conformes, ni aux intentions du Roy de Portugal, ni à la charité chrétienne. Mais un homme toûjours preſt de ſacrifier ſa vie pour le ſalut des Idolâtres, n'eſtoit guere diſpoſé à voir froidement perir ſes freres, qui venoient de l'extrémité du monde le ſecourir dans ſes travaux. Quand il receût nos lettres, l'Empereur eſtoit en Tartarie; deſorte qu'il fut obligé, pour luy donner avis de noſtre arrivée, d'en écrire un mot à un Gentilhomme du Palais. Il fit gliſſer ſon billet dans un paquet qui devoit tomber entre les mains de l'Empereur, lequel ne manqua pas, comme

ce Pere l'avoit préveû, de l'ouvrir & de le lire. Ainsi quand le Tribunal presenta son Arrest pour en obtenir la confirmation, ce Prince déja prévenu en nostre faveur, répondit qu'il examineroit cette affaire à Pekin, & passa encore quinze jours à prendre le divertissement de la chasse. Ce retardement étonna le Tribunal, parce que l'Empereur, selon la coustume, doit aprés trois jours signer ou rejetter ces sortes de Requestes. Le Pere Verbiest paroissoit encore plus en peine du succés de sa lettre, & du parti que l'Empereur avoit pris en la lisant. Pour nous qui estions à Nimpo, attendant chaque jour ce que la Providence en ordonneroit, nous taschions par nos prieres de nous rendre favorable celuy qui tient en sa main les cœurs des Rois.

Le Pere Intorcetta Superieur General des Missions, qui connoissoit mieux que personne l'extréme danger où le Vice-Roy nous avoit jettez, faisoit aussi pour cela des prieres publiques dans son Eglise de *Hamtchéou*; & estant persuadé que les cris des innocens, & la loüange qui vient de leur bouche, ont un pouvoir particulier auprés de Dieu : il assembloit tous les jours dans l'Eglise les enfans des Chrétiens, depuis l'âge de trois ans jusques à dix; lesquels

-prés s'estre prosternez plusieurs fois jusques à terre, levoient tous les mains au Ciel, & repetant ce qu'on leur faisoit dire, * *Répandez Seigneur*, disoient-ils, *vostre colere sur les Nations qui ne vous ont pas connu, & sur les Royaumes où vostre Nom n'a pas esté invoqué ; mais protegez ceux qui vous adorent comme nous, & n'abandonnez pas aux bestes féroces vos serviteurs, qui viennent icy de l'extrémité du monde, pour confesser vostre Saint Nom, & pour l'y faire connoistre.* Ces paroles que ces petits innocens repetoient souvent, attiroient toûjours les larmes des Chrétiens, & sur tout celles du Pere Intorcetta, qui les répandoit en la presence de Dieu avec des gémissemens dignes de la charité d'un des plus fervens Missionnaires de la Chine. Il a eu l'honneur de confesser Jesus-Christ devant les Tribunaux des Gentils, & de souffrir pour son saint Nom les chaisnes, les prisons, & l'éxil. Ainsi luy seul estoit capable d'attirer sur nous les benedictions du Ciel.

L'Empereur ne fut pas plûtost de retour à Pekin, qu'il apprit plus distinctement du Pere Verbiest, que nous estions ses Freres, & que la connoissance que nous avions des

* Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt. Psal. 78.
Ne tradas bestiis animas confitentes tibi. Ps. 73.

Mathematiques, pouvoit estre de quelque utilité à sa Majesté; ce qui luy fit dire, *ce ne sont pas des gens de ce caractere qu'il faut chasser de nos Estats.* Il assembla son Conseil Privé où les Princes du Sang ont séance, & il prit avec eux la résolution de nous appeller tous à la Cour avec quelques marques de distinction. L'ordre en fut donné au *Lipou*, c'est ainsi que se nomme le Tribunal dont j'ay déja parlé; & le Lipou l'envoya au Vice-Roy de Hamt-chéou pour l'executer: desorte que par une Providence particuliere celuy qui avoit tasché de nous chasser honteusement de la Chine, fut obligé luy-mesme de nous en procurer l'entrée, & de nous y établir beaucoup plus avantageusement, qu'il n'eust pû faire par toute son autorité particuliere. Ce fut pour luy un chagrin d'autant plus grand, que sans nous faire aucun tort il s'estoit mis au hazard d'encourir la disgrace de l'Empereur par les instructions peu sinceres qu'il avoit données. Aussi eût-il beaucoup de peine à executer ses ordres, & ce ne fut que quinze jours aprés les avoir receus, qu'il pût se résoudre a nous les communiquer.

Cependant le long séjour que nous fismes à Nimpo, nous donna occasion de connoistre plus particulierement les Manda-

ns ; quelques-uns nous envoyerent des resens, d'autres nous inviterent à manger, c tous nous donnerent des marques d'une stime particuliere. Nous cherchions à proter du temps pour la Religion, & à leur nspirer de bons sentimens : mais il est difficile de faire gouster les choses du Ciel, à les esprits ensevelis dans la chair & dans le ang. Neanmoins le Gouverneur de la ville it une démarche qui nous donna d'abord uelque esperance de sa conversion. Voicy comme la chose se passa.

Depuis cinq mois on n'avoit point eu de pluye dans la Province; les ruisseaux & les canaux dont les Chinois se servent pour arroser les terres estoient à sec, & faute d'eau on apprehendoit la famine. Les Prêtres du pays offroient continuellement des sacrifices, & les Mandarins n'oublioient rien pour flechir la colere de leurs Dieux. Ils nous avoient souvent demandé de quel moyen nous nous servions en Europe en semblables occasions ; & ayant sçeû que les Chrétiens s'humilioient, & prioient avec ferveur le Seigneur du Ciel & de la terre, ils crurent aussi par des prieres publiques obliger leurs Idoles de les secourir : mais ils prioient des Dieux *qui ont des oreilles & qui n'entendent point*; de sorte que le Gou-

verneur de la ville résolut enfin d'invoquer le seul Dieu à qui la nature obéït. Il sçavoit que dans nostre maison nous avions pratiqué une Chapelle assez propre, où nous celebrions tous les jours les divins mysteres; il nous envoya demander si nous trouverions bon qu'il y vinst luy-mesme en ceremonie joindre ses prieres aux nostres. Non-seulement, répondismes-nous, il peut venir, mais nous souhaitons de tout nostre cœur que tous les peuples qu'il gouverne, suivent son exemple : nous pouvons mesme l'asseûrer par avance, que si sa priere est sincere & sa foy bien vive, il obtiendra facilement ce qu'il demande. Dés ce moment nous résolusmes d'orner extraordinairement nostre Chapelle, & nous prenions déja d'autre mesures pour rendre cette action éclatante, quand le Secretaire du Gouverneur nous avertit, que son maistre viendroit le lendemain de grand matin, parce qu'à huit heures, il devoit se rendre sur une montagne voisine avec tous les Mandarins, afin d'y sacrifier à un dragon. Nous fusmes bien étonnez de sa résolution, & nous luy envoyasmes sur le champ nostre interprete, pour luy representer que le Dieu des Chrétiens estoit un Dieu jaloux, qui ne souffroit point qu'on partageast avec d'autres des

honneurs qui n'estoient deûs qu'à luy, & qu'on mit sa confiance en des statuës ou en des creatures impuissantes ; que nous le prions tres-humblement de mépriser ces superstitions populaires, indignes d'un homme d'esprit, & de s'attacher uniquement au service du Seigneur du Ciel, que la raison seule luy devoit découvrir. Je crois qu'il n'estoit pas éloigné de ces sentimens; mais il avoit donné sa parole aux autres Mandarins, & le respect humain l'empescha de se dédire : ainsi il adora de fausses divinitez ; qu'il désavoüoit peut-estre en son cœur ; & abandonna le veritable Dieu qu'il commençoit de reconnoistre.

Pour lors, MONSEIGNEUR, touchez de l'aveuglement des Idolâtre, & indignez de la victoire que le demon venoit de remporter, nous eusmes la pensées, à l'exemple de saint Xavier de proposer aux Mandarins d'élever au milieu de leur ville une grande Croix, à ces deux conditions. La premiere, que nous nous obligerions d'obtenir par nos prieres la pluye dont ils avoient un extréme besoin ; la seconde, que si Dieu leur faisoit cette grace, ils s'engageroient de leur costé avec tout le peuple de renverser les Idoles, & de reconnoistre uniquement le Dieu des Chrétiens. Les

ſentimens parmi nous furent partagez, ſelon que chacun ſe ſentoit inſpiré ; quelques-uns pleins d'une foy, que les ſecours miraculeux de la Providence avoient animée, parmi les dangers continuels d'un long voyage, ne doutoient point du ſuccés d'une ſi ſainte entrepriſe ; les autres qui ne ſentoient pas la meſme ardeur, & qui étoient perſuadez que la prudence doit eſtre noſtre regle ordinaire, quand Dieu ne nous découvre pas évidemment d'autres voyes, crurent que nous ne devions rien faire qui puſt expoſer la Religion. Ainſi nous nous contentaſmes de gémir dans le ſecret de nos cœurs, & de demander à Dieu, qu'au lieu de pluye, il répandiſt ce feu celeſte que Jeſus-Chriſt avoit apporté ſur la terre, & dont il ſouhaittoit que tous les peuples fuſſent embraſez.

Durant que nous nous occupions à inſpirer de l'eſtime & de l'amour pour noſtre ſainte Religion, le Vice-Roy ſongeoit à executer les ordres de l'Empereur. Il chargea le Gouverneur de Nimpo de tout ce qui regardoit noſtre voyage juſques à *Hamt-chéou* : on nous fournit des barques, & on nomma un petit Mandarin pour nous y accompagner, afin que rien ne nous manquaſt en chemin. C'eſtoit un voyage de

cinq jours, & nous y arrivasmes avec tous nos balots & tous les gens de nostre suite, sans aucun de ces accidens ausquels sont sujets les Estrangers, quand on les soupçonne de porter des choses précieuses. Les Chrétiens de la ville de Hamt-chéou qui s'estoient si fort interessez dans nostre affaire, se surpasserent eux-mesmes quand nous y arrivasmes. Ils vinrent en foule au-devant de nous sur le bord de la riviere, d'où ils nous conduisirent comme en triomphe jusques à l'Eglise, peut-estre avec plus de zele que de prudence. Car sans demander avis au Pere Intorcetta Missionnaire de cette Province, ils avoient fait preparer pour chacun de nous une chaise à bras, portée par quatre hommes, & suivie de quatre autres, dans laquelle nous fusmes obligez de nous laisser conduire, sans prévoir encore ce qu'ils prétendoient; parce que ne sçachant pas la langue, nous ne pouvions les faire expliquer. Cependant dés qu'ils nous y eûrent engagez, en partie par adresse, & en partie par force, il n'y eut pas moyen d'en sortir, & il fallut suivre malgré nous le cortége. Ils avoient conduit dix ou douze joüeurs d'instrumens avec quelques trompettes qui marchoient à la teste; ensuite venoient des gardes à cheval portant

divers estendarts, d'autres à pied paroissoient armez de lances & de piques : ceux-cy estoient suivis de quatre officiers, chargez chacun d'un grand ais de vernis rouge, sur lequel on lisoit ces paroles écrites en gros caracteres d'or ; *Docteurs de la loy celeste appellez à la Cour.* Nous fermions la marche entourez d'un gros de Chrétiens, & d'une foule de Gentils que la curiosité avoit attirez à ce nouveau spectacle : Nous traversasmes toute la ville, c'est-à-dire que nous fismes une bonne lieuë en cet équipage, tres-mortifiez de n'avoir pas préveû le zele indiscret des fidelles, & bien résolus en arrivant de nous en plaindre. Le Pere Intorcetta nous attendoit à la porte de son Eglise, d'où il nous mena jusques à l'Autel. Aprés nous y estre prosternez neuf fois jusques à terre, & avoir rendu de ferventes actions de graces à la Majesté divine, qui nous avoit enfin miraculeusement conduits dans la terre promise, au-travers des mers, & malgré la résistance de nos ennemis, nous revinsmes trouver les Chrétiens les plus considerables, à qui nous fismes dire par le Pere Intorcetta, que nous estions bien sensibles à tous les témoignages de leur affection, & tres-édifiez de leur zele pour la gloire du veritable Dieu, mais
que

que la maniere éclatante dont ils nous avoient receûs, estoit peu conforme à l'humilité Chrétienne ; * *qu'il n'appartenoit qu'aux Payens d'accompagner ainsi leurs triomphes des ornemens de la vanité mondaine, & que les Chrétiens pour triompher n'employoient que le Nom du Seigneur.* Ces bonnes gens ne nous répondirent qu'en se jettant à genoux, & en nous priant de leur donner nostre benediction. Cette ferveur & un certain air de modestie & de devotion, que les Chinois quand ils veulent, prennent mieux que nation du monde, nous desarma : nous pleurions tous de joye & de tendresse ; & je vous avouë, MONSEIGNEUR, que ce seul moment de consolation, estoit capable de me faire oublier toutes mes peines.

Mais quel plaisir quand il nous fut permis de nous retirer, & de joüir des premiers embrassemens du Pere Intorcetta, dont Dieu s'estoit servi pour ménager nostre entrée ! Nous respections déja en luy les glorieuses marques de Confesseur de Jesus-Christ qu'il avoit receuës dans les chaisnes & dans les prisons de Pekin ; mais nous fusmes encore plus touchez de sa douceur,

* Hi in curribus & in equis, nos autem in nomine Domini.

de sa modestie, de sa charité, qui luy avoient gagné les cœurs de tous les Chrétiens, qui nous charmerent nous-mesmes, & qui nous le firent dés-lors regarder comme le modele d'un parfait Missionnaire. Durant que nous fusmes à *Hamt-chéou* ; la qualité d'*Appellez* à la Cour par l'Empereur, qui est aussi considerable que celle d'un Envoyé, nous obligea de visiter les principaux Mandarins. Le Vice-Roy qui s'estoit si ouvertement opposé à nostre entrée, eut honte de nous voir, & nous fit dire que les pressantes occupations dont il estoit accablé, l'empeschoient d'avoir cet honneur : mais au contraire le General des Tartares nous receut avec mille démonstrations d'amitié, & joignit à toutes ses carresses un present considerable.

Cependant quand il fallut partir, le Vice-Roy qui craignit qu'on ne luy fist auprés de l'Empereur une méchante affaire de la maniere dont il en usoit à nostre égard, envoya des chaises, pour nous porter jusques à la barque Imperiale, qu'il nous avoit fait préparer : il ordonna qu'on fist embarquer avec nous une troupe de joüeurs de haut-bois, & quelques trompettes: il nous fit mesme present de dix pistoles, & nous remit un ordre particulier de la Cour,

qu'on nomme *Cam-ho*, en vertu duquel on devoit par tout nous fournir des barques bien équipées, quand nous irions par eau; avec 62. portefaix, & mesme plus, s'il étoit besoin, quand les glaces nous obligeroient de prendre le chemin de terre. Outre cela chaque Ville par où nous passions, nous donnoit environ demi-pistole. C'est ainsi qu'on en use à l'égard des principaux Mandarins qui sont ainsi défrayez par l'Empereur, quoy-que cela ne suffise pas pour la dixiéme partie de leur dépense. De plus le Vice-Roy donna ordre à un Mandarin de nous accompagner jusques à Pekin, & de nous faire rendre par tout les honneurs qui sont dûs à la qualité d'*Appellez*. Nous avions beau nous en deffendre; l'estat où la Providence nous avoit engagez, sans que nous y eussions rien contribué de nostre part, ne nous permettoit plus de résister.

La barque que nous montasmes estoit du second ordre, large de seize pieds en dedans, longue de soixante & dix, & profonde à proportion. Outre la cuisine, les chambres du patron & de sa famille (car il n'a point d'autre maison) celles des mariniers, & une autre pour les valets; il y avoit encore une assez grande salle où nous mangions, & trois chambres de plein pied où

six personnes pouvoient commodément coucher. Tout estoit orné de vernis, de peintures & de dorures. Voici l'ordre qu'on tenoit chaque jour: Dés qu'on levoit l'ancre, les haut-bois & les trompettes commençoient à joüer, on tiroit ensuite le coup de partance avec une espece de *boëte*, composée de trois canons de fer, qui font plus de bruit que les plus gros mousquets: on ne les tiroit pas tout à la fois, mais aprés chaque coup les trompettes sonnoient une fanfarre, & continuoient ensuite durant quelque temps, aprés le commencement de la marche. Toutes les fois que nous rencontrions une barque de Mandarin, ou que nous approchions des villages, ils recommençoient encore, & dés que nous estions obligez de moüiller, soit à cause du vent contraire ou à cause de la nuit, on sonnoit & l'on tiroit comme le matin. C'est pour les Mandarins, non-seulement une marque d'honneur, mais encore un divertissement; mais pour nous c'estoit un concert assez desagreable, & je puis dire des plus ennuyans, qui nous faisoit payer bien cher l'honneur qu'on prétendoit nous faire.

Outre cela on faisoit la garde exactement toute la nuit devant nostre barque, & voicy comme cela se pratiquoit. Environ les huit

heures du soir, dix ou douze habitans du village où nous nous arrestions, se rangeoient en file sur le bord du canal : nostre patron paroissoit alors sur la dunette, & commençoit par leur faire un long discours sur l'obligation où ils estoient de conserver avec soin tout ce qui appartenoit à l'Empereur, & de veiller à la seûreté des Mandarins, qui veilloient eux-mesmes à la seûreté du peuple, & à la tranquillité de l'Etat. Ensuite il leur expliquoit en détail, les accidens qu'on pouvoit craindre, le feu, les voleurs & l'orage, leur ordonnant d'y prendre garde, & les chargeant de tout le mal qui arriveroit par leur negligence. Ils répondoient à chaque article par un grand cry, aprés quoy ils se retiroient plus loin, comme pour faire un corps de garde, & laissoient auprés de la barque une sentinelle qui se promenoit sur le quay, frappant continuellement deux bastons l'un sur l'autre, afin qu'on fust seûr qu'elle ne s'endormoit pas. Elle continuoit ainsi durant une heure, jusques à ce qu'elle fust relevée par un de ses camarades, qui faisoit le mesme manége & le mesme bruit : de sorte qu'il y avoit toute la nuit des gens gagez pour nous empescher de dormir. C'est ainsi qu'on en use à l'égard de tous les Mandarins considerables.

Cependant il faut avoüer que de toutes les voitures, il n'y en a point de si douce que celle-cy. Aprés treize jours de voyage, nous arrivâsmes à la ville de * *Yamt-chéou*, aussi frais que si nous eussions toûjours esté dans nostre maison. Ce fut-là que le R. P. Aleonisa Franciscain, Provicaire de Monsieur l'Evesque de Basilée, & le Pere Gabiani Jesuite vinrent au-devant de nous ; le premier pour nous offrir de la part de ce Prelat tout ce qui dépendoit de luy dans son diocese, & l'autre pour nous faciliter par son credit & par son experience ce qui nous restoit de chemin à faire. L'un & l'autre sçavoient que nous avions des lettres de recommandation du Roy, & ils vouloient nous marquer par là les égards qu'on devoit avoir pour tout ce qui appartient à ce grand Monarque. Aussi avons-nous receu d'eux dans la suite des services si essentiels que nous ne pouvons assez leur en témoigner nostre reconnoissance.

C'est icy que nous laissasmes le grand canal qui commençoit à n'estre plus navigable à cause des glaces : on fournit des chevaux à nos gens, & un grand nombre de portefaix pour nos balots. Pour nous, les neiges & le froid extréme nous obligerent

* Nous arrivons à Yamt-chéou le 3. Janvier.

de prendre des litieres, que quelques cavaliers escortoient pour une plus grande seûreté. Nous changions de portefaix à chaque Ville, & souvent à tous les gros villages ; & c'est une chose estonnante qu'en moins d'une heure on en rencontroit par tout plus de cent, aussi facilement qu'on en auroit trouvé cinq ou six en France. A mesure que nous avançions, le froid augmentoit, & il devint si violent, que nous trouvasmes le *Hoambo*, l'un des plus grands fleuves de la Chine, presque tout pris : de sorte qu'il fallut travailler un jour entier à en rompre la glace ; & ce ne fut pas sans une peine & un danger extréme, que nous le traversasmes. Nous estions partis de Nimpo le 26. de Novembre de l'année 1687. & nous arrivasmes à Pekin le 8. de Février de l'année suivante : mais comme nous nous arrestasmes en differens endroits sur la route, on peut compter que nous ne fusmes proprement qu'un mois & demi en chemin.

Toutes ces marques de distinction dont l'Empereur nous avoit honorez, & l'heureux succés d'un si long voyage nous devoient faire quelque plaisir, dans la pensée que la Religion en retireroit des avantages considerables ; quand on nous apprit,

à la veuë mesme de Pekin, la mort affligeante du Pere Verbiest. Ce fut pour nous un de ces coups dont la douleur accable & estourdit dans les commencemens, & que le temps ne diminuë que pour la faire ensuite ressentir plus vivement. C'est luy qui nous avoit procuré l'entrée de la Chine : outre cela en nous retirant des mains du Vice-Roy de Hamt-chéou, il nous avoit sauvé la vie ; & ce que nous estimions beaucoup plus que nostre propre vie, il estoit résolu d'appuyer de son autorité les desseins que nous avions pour la gloire de Dieu & pour l'établissement de nostre sainte Foy.

Au reste, il n'y eust presque personne dans la Chine qui ne perdist à sa mort : on devoit à ses soins, à son zele, à sa prudence, le rétablissement de la Religion Chrétienne desolée & presque entierement ruinée par la derniere persecution. Il conservoit la ferveur des anciens fideles, & il soûtenoit la foiblesse des nouveaux, par l'interest qu'il prenoit en toutes leurs affaires ; il donnoit par ses lettres de recommandation, du credit aux Missionnaires des Provinces ; il avoit sauvé Macao qui devenoit suspect aux Tartares ; l'Estat mesme, qu'il avoit servi en plusieurs occasions importan-

tes, ne luy estoit pas peu redevable; de sorte que les Européens, les Chinois, & l'Empereur le regardoient presque également comme leur pere. Ce grand homme si honoré dans l'Orient, mériteroit bien, MONSEIGNEUR, que vous le connussiez, & dans le dessein que j'ay eu de me borner en cette lettre, au voyage de Siam jusques à la capitale de la Chine, je ne pouvois finir par un endroit qui fust plus capable d'attirer vostre estime. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur, L. J.

LETTRE II.

A Madame

LA DUCHESSE DE NEMOURS.

La maniere dont l'Empereur nous receût, & ce que nous visme dans la Ville de Pekin.

MADAME,

Il faut avoir un esprit capable de tout ; & un zele pour la Religion que rien ne borne, pour s'occuper avec plaisir comme vous faites, de ce qui se passe à l'extrémité de l'Univers. Non-contente des belles connoissances que l'Europe nous fournit, vous avez cherché dans les pays les plus reculez tout ce qu'il y a de curieux & d'édifiant ; & je puis dire sans flaterie, que l'Orient n'a presque point de secrets que vous ne connoissiez, ni de beautez que vous n'ayez découvertes.

J'ay moy-mesme appris de Vostre Altesse des choses que la plûpart de nos voya-

geurs ont ignorées ; & aprés avoir esté jusques au bout du monde, je suis obligé d'avoüer que vostre esprit vous a conduit encore beaucoup plus loin que moy.

Aprés cela, MADAME, que puis-je vous dire de la Chine que vous ne sçachiez depuis long-temps ; si ce n'est peut-estre quelques particularitez de mon voyage, le dernier que les Européens y ayent fait, & qui par cet endroit aura du moins l'agrément de la nouveauté ? Comme j'ay esté obligé d'en rendre compte à un grand Ministre, je prends la liberté, MADAME, de vous communiquer la Lettre, que je luy en écrivis il y a quelques jours ; celles que j'ay l'honneur d'adresser à present à Vostre Altesse en sera, s'il vous plaist, la continuation, & un témoignage de la déference & du profond respect que j'ay pour tous ses ordres.

QUand nous arrivasmes à Pekin la Cour portoit le deüil de l'Imperatrice Doüairiere: les Tribunaux estoient fermez, & l'Empereur ne parloit à personne. Mais ce Prince aprés les 27. jours de solitude, que les loix luy prescrivent en cette occasion, envoya un de ses Officiers en nostre maison, pour apprendre de nos nouvelles, & pour

nous faire diverses questions. Ce Mandarin nous dit de sa part mille choses obligeantes & en particulier, que l'Empereur n'auroit pas moins d'estime & d'affection pour nous qu'il en avoit eu pour les autres Peres de sa Cour, puisque nous estions tous de la mesme Compagnie.

Ensuite il voulut sçavoir ce qu'on pensoit en France de ses voyages de Tartarie, & de la défaite d'*Ousangoüay*. C'estoit un Chinois revolté qui luy avoit donné beaucoup de peine. Il nous demanda aussi en quel estat estoient les Sciences, & jusqu'à quel point de perfection on les avoit portées; s'il y avoit quelque invention nouvelle en Europe ou quelque découverte considerable. Ensuite il s'étendit sur les honneurs que l'Empereur avoit dessein de faire à la Memoire du Pere Verbiest, qu'il aimoit tendrement. Ce nom, MADAME, ne vous est pas inconnu, & vous prenez trop de part à ce qui touche la Religion dans l'Orient, pour ne sçavoir pas la perte qu'elle a faite par la mort de cet illustre Missionnaire.

Nous répondismes tous, que nous étions infiniment sensibles aux marques de bonté que sa Majesté nous donnoit, mais que parmi les ceremonies dont les Chinois u-

ſoient pour honorer les morts, il y en avoit qui paroiſſoient contraires à la ſainteté de la Religion Chrétienne. Comment, repartit le Mandarin, ſi l'Empereur le veut, vous y opposerez-vous ? A quoy l'un des Peres répondit, Seigneur, l'Empereur eſt le maiſtre de nos vies ; il peut nous faire mourir, mais rien au monde n'eſt capable d'alterer tant ſoit peu la pureté de noſtre foy. Je n'ay rien à vous dire là-deſſus, ajouſta cet Officier; mais j'ay ordre de vous demander le placet que vous devez preſenter ſelon la couſtume, à l'occaſion de la mort de ce Pere. L'Empereur par une faveur, ſans exemple, eſt bien-aiſe de le revoir en particulier & de le corriger luy-meſme, en cas qu'il y ait quelque choſe à y réformer.

Tout ce qu'on preſente à l'Empereur doit eſtre conceû en des termes ſi conformes aux loix, à la couſtume, à la qualité de celuy qui parle, à la nature des affaires dont il traite, que ce n'eſt pas un petit embarras, ſur-tout pour un Eſtranger. Un mot mis de travers, une lettre hors de ſa place, une expreſſion peu propre, ſuffit quelquefois pour ruïner la fortune d'un Mandarin, & il y en a qui ont perdu leur Charge pour avoir commis de ſemblables fautes, meſme

par mégarde ou par ignorance. L'Empereur parfaitement instruit de ces formalitez se défioit en cette matiere de nostre capacité, & ne voulut point s'en rapporter à un autre; ainsi par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il s'appliqua luy-mesme à le composer, afin que les plus critiques n'y trouvassent rien à redire.

Quelques jours aprés, le mesme Officier revint encore nous faire d'autres questions. Il nous interrogea particulierement sur les motifs de la derniere guerre de Hollande, & sur le fameux passage du Rhin. Car enfin, dit-il, ce qu'on en a rapporté à l'Empereur n'est pas croyable. Peut-estre que ce fleuve est moins large, moins profond, moins rapide qu'on ne dit: peut-estre aussi que les Hollandois avoient leurs raisons pour ne se pas opposer avec plus de vigueur aux victorieux.

Ce fut alors, MADAME que nous souhaitasmes sçavoir parfaitement la langue Chinoise, pour faire connoistre la grandeur d'ame, le bonheur, l'intrepidité de Loüis le Grand, dont les troupes ne trouvent rien d'impossible lors qu'elles combattent à sa vûë, & qu'elles sont animées par son exemple. Le Pere qui nous servoit d'interprete luy en dit neanmoins assez pour luy

persuader qu'il n'appartient qu'à un Heros de former & d'executer heureusement de semblables entreprises. Le détail que nous en fismes l'étonna, & il se leva sur le champ pour aller au plûtost en faire le recit à l'Empereur.

En sortant il se tourna de nostre costé, & nous dit : Tout ce que j'ay oüy, Messieurs, est extraordinaire ; mais ce que je vois ne l'est guere moins. Est-il possible que ces Peres, qui demeurent icy depuis long-temps, qui sont d'une nation differente de la vostre, qui ne vous connoissent point, vous regardent néanmoins comme leurs freres ? Vous les traitez de mesme, & vous en usez les uns à l'égard des autres, comme si vous vous estiez veûs toute vostre vie ; seulement, parce que vous estes unis par les liens d'une mesme Religion. En verité cette charité me charme ; & ne me permet pas de douter un moment des veritez que vous nous preschez. Une declaration si ouverte pouvoit faire croire que cet Officier n'estoit pas éloigné du Royaume de Dieu, & en effet, il croyoit. Mais helas ! que sert la foy, qu'à nous rendre plus coupables, quand nous n'avons pas le courage de pratiquer ce qu'elle enseigne ?

Si nostre entrée à la Chine eust esté se-

crete, nous n'aurions eu rien à démesler avec les Mandarins de la Cour, mais nous estions venus à Pekin en vertu d'un Arrest du *Lipou*, l'un des grands Tribunaux de l'Empire; le Vice-Roy de la Province d'où nous estions partis, nous remettoit entre ses mains, & c'est par ce canal que nous devions aller à l'Empereur. Ainsi dés que le grand deüil de la Cour eût fini, nous fusmes citez à comparoistre devant les Mandarins de ce Tribunal, avec ordre d'y transporter tous nos instrumens & nos autres machines de Mathematique dont ils avoient déja le rôle.

L'Empereur qui ne vouloit pas que nous fissions la moindre démarche sans son avis, en fut averti, & nous envoya dire qu'il n'estoit point à propos de faire paroistre nos instrumens; que nous pouvions mesme nous excuser sous divers pretextes d'y aller en personne. Nous y fusmes néanmoins, parce qu'on nous invita plusieurs fois, d'une maniere fort obligeante, & nous crusmes qu'il ne falloit pas, par un refus hors de saison, choquer un corps aussi puissant que celui-là, qui est le Juge né des Estrangers, & qui n'estoit déja que trop animé contre la Religion.

Quelques Deputez du premier President,

nous y receûrent avec plusieurs marques de distinction: on nous fit asseoir, & les Mandarins nous obligerent de prendre du thé avant que d'en avoir pris eux-mesmes, ce qu'ils ne font pas aux Ambassadeurs, comme nous l'asseura le Pere Pereira Portugais de nation, qui quelques années auparavant, avoit esté témoin de la maniere dont on avoit receû ceux du Roy de Portugal.

Cette visite n'estoit proprement qu'une formalité : on vouloit pouvoir dire à l'Empereur, que nous estions arrivez comme sa Majesté l'avoit souhaité. Ainsi aprés quelques civilitez, ces Messieurs nous prierent de nous rendre le lendemain au Palais, où ils devoient particulierement s'instruire de ce qui nous regardoit.

Nous nous y trouvasmes au temps marqué, & aprés avoir attendu plusieurs heures dans une vaste cour où les Mandarins s'assemblent pour leur audience. Enfin le premier President du *Lipou*, nous apporta la réponse au placet qu'il avoit presenté à l'Empereur, écrite sur une petite planche de bois vernissé & enveloppé dans une piece de taffetas jaune, par laquelle il nous étoit permis d'user de nos instrumens, & de nous établir en quelque Province de l'Empire que nous voudrions, conformément

aux premiers ordres de la Cour, quand on nous y avoit appellez ; que cependant le *Lipou* nous pouvoit remettre entre les mains des autres Peres qui nous presenteroient à l'Empereur, quand il jugeroit à propos de nous admettre en sa presence.

Neanmoins l'intention de ce Prince n'étoit pas de nous laisser sortir de Pekin : au contraire il vouloit nous y retenir tous, & nous loger en son Palais. Il s'estoit mesme expliqué si clairement là-dessus, que nous eusmes besoin de toute l'application & de toute l'adresse du Pere Pereira, pour conjurer la tempeste. Ce Pere, Superieur pour lors des Missions, touché de voir plusieurs Eglises abandonnées faute d'ouvriers, se persuada que nous serions d'un grand secours dans les Provinces : d'ailleurs il connoissoit l'aversion que nous avions pour la Cour, & nous ne cessions tous les jours de la luy representer. Tout cela & beaucoup d'autres raisons l'obligerent de s'employer efficacement auprés de l'Empereur pour obtenir nostre congé, & son zele luy suggera tant d'expediens, qu'enfin ce bon Prince se relascha, à condition neanmoins, dit-il à ce Pere, que nous partagerons le different : j'en retiendray deux pour moy, que vous choisirez vous-mesme, & j'en laisseray

trois à voſtre diſpoſition : vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, puiſque je vous abandonne la meilleure part.

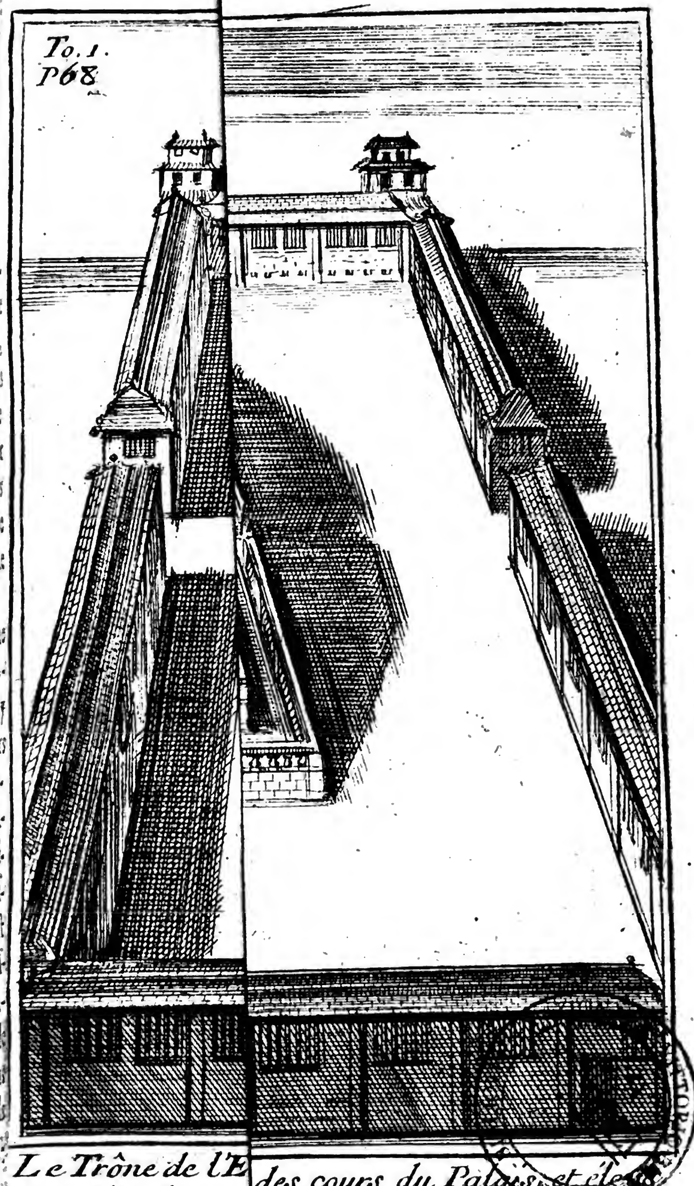
Juſques ici nous n'avions point eû l'honneur de voir l'Empereur ; il falloit que ces formalitez du *Lipou* precedaſſent noſtre audience : mais dés que le premier Preſident de ce Tribunal nous eût remis entre les mains de nos Peres, deux Eunuques vinrent au College avertir le Superieur de ſe trouver le lendemain avec tous ſes compagnons dans une cour du Palais qu'il luy marqua. On nous inſtruiſit des ceremonies qu'il faut obſerver dans ces occaſions; nous eſtions déja devenus Chinois, & on n'eût pas de peine à nous former.

Il fallut aller en chaiſe juſqu'à la premiere porte ; d'où nous traverſaſmes à pied huit cours d'une longueur ſurprenante, entourées de corps de logis de differente architecture, mais d'une beauté fort mediocre, excepté les gros pavillons quarrez, baſtis ſur les portes de communication, qui avoient quelque choſe de grand & de magnifique. Ces portes par leſquelles on paſſe d'une cour à l'autre, eſtoient d'une épaiſſeur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées & baſties d'un marbre blanc, dont le temps avoit diminué le poli

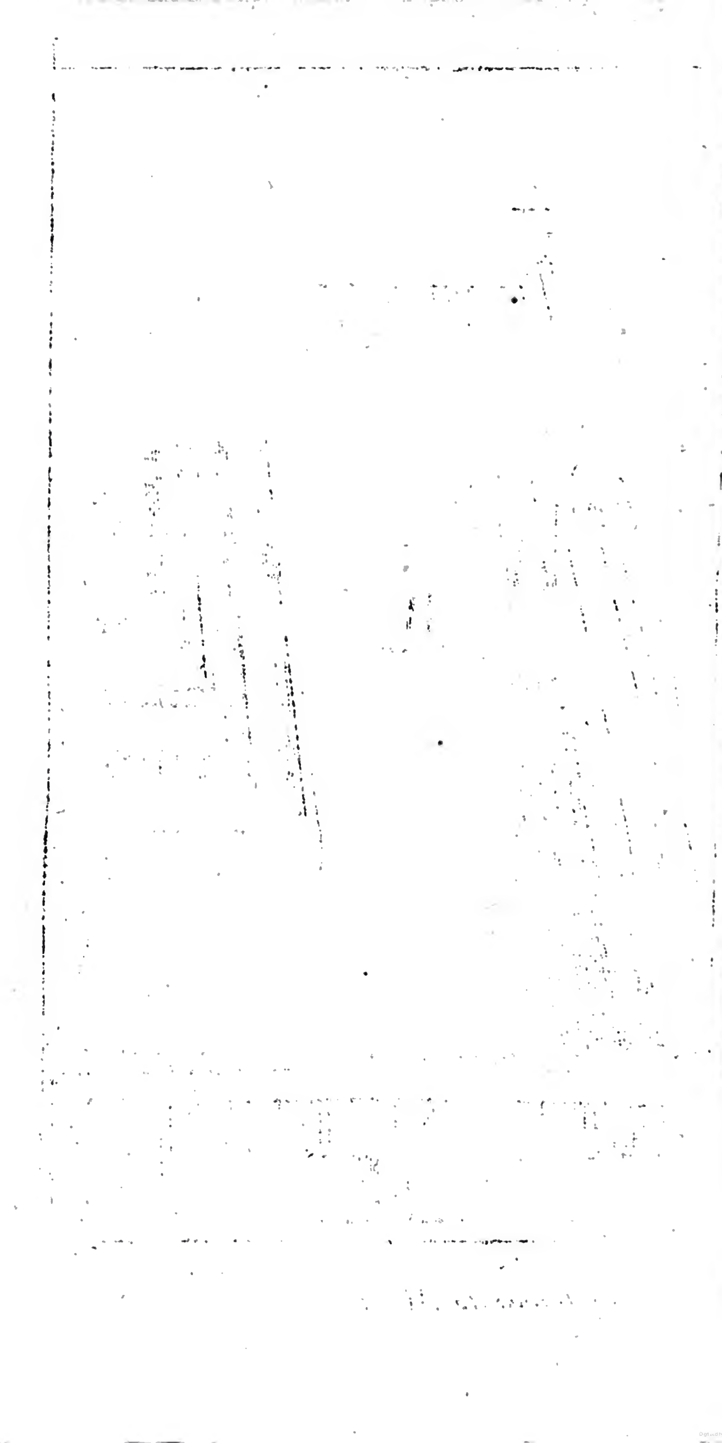
& la beauté. L'une de ses cours estoit coupée par un ruisseau d'eau vive, qu'on passoit sur plusieurs petits ponts d'un marbre pareil, mais plus blanc & mieux travaillé.

Il est difficile, MADAME, de descendre dans un grand détail, & de faire une description de ce Palais qui vous plaise, parce que sa beauté ne consiste pas tant dans les differens morceaux d'architecture qui le composent, que dans un amas prodigieux de bastimens & une suite infinie de cours & de jardins placez regulierement, dont le tout est veritablement auguste, & marque la puissance du maistre qui l'habite.

L'unique chose qui me frappa, & qui me parut singuliere en son genre, fut le Trône de l'Empereur. Voicy l'idée que j'en ay retenuë. Au milieu d'une de ces vastes cours on voit une base ou un massif d'une grandeur extraordinaire, quarré & isolé de toutes parts, qui porte tout au tour sur son piédestal une balustrade, dont l'ouvrage est assez de nostre goust. Cette premiere base est surmontée d'une autre qui va en rétrecissant, ornée d'une seconde balustrade semblable à la premiere. L'ouvrage s'éleve de cette maniere jusques à cinq étages, les uns plus petits que les autres; au-dessus desquels on a basti une grande sale quarrée de ma-



Le Trône de l'E[...] des cours du Palais et éle[...]
sur cinq bases [...]



çonnerie, dont le toit couvert de tuiles dorées porte également ſur les quatre murs & ſur une ſuite réguliere de groſſes colonnes de vernis, qui ſoûtiennent la charpente, & qui renferment au-dedans le Trône de l'Empereur.

Ces vaſtes baſes, ces cinq baluſtrades de marbre blanc qui s'élevent les unes au-deſſus des autres, & qui, quand le ſoleil luit, paroiſſent couronnées d'un palais brillant d'or & de vernis, ont quelque choſe de fort magnifique, d'autant plus qu'elles ſont placées au milieu d'une grande cour, & entourées de quatre corps de logis. Que ſi l'on ajoûtoit à ce deſſein les ornemens de noſtre architecture, & cette belle ſimplicité qui donne tant de relief à nos ouvrages, ce ſeroit peut-eſtre le plus beau Trône que l'art ait jamais élevé à la gloire des plus grands Princes.

Enfin, aprés avoir marché plus d'un quart d'heure nous arrivaſmes à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de magnifique; mais l'antichambre eſtoit ornée de ſculpture, de dorures, & de marbres, dont la propreté & le deſſein relevoient encore la matiere. Pour la chambre, elle paroiſſoit à cauſe du petit deüil qui continuoit encore, tout-à-fait dégarnie, & n'avoit rien

de recommandable que la personne du Prince, qu'on voyoit assis à la Tartare sur une estrade ou un Sopha élevé de trois pieds:& couvert seulement d'un tapis blanc tout uni & fort semblable à nostre feutre, qui occupoit le fond de la chambre dans toute sa largeur. Il avoit auprés de luy des livres, de l'ancre & quelques pinceaux : son habit estoit de satin noir, fourré de zibeline : à droit & à gauche paroissoient debout deux files de jeunes Eunuques, vestus d'une maniere assez negligée, sans armes, les pieds joints l'un auprés de l'autre, les bras pendans & serrez par respect le long des costez.

C'est dans cet estat le plus simple & le plus modeste qu'un particulier eust pû choisir, qu'il affecta de paroistre, aimant mieux que nous remarquassions sa pieté envers l'Imperatrice sa mere, & la douleur qu'il ressentoit encore de sa perte, que la grandeur & l'éclat dont il a coûtume d'estre environné.

Dés que nous fusmes à la porte, nous courusmes assez viste, car il faut se presser, jusques à ce que nous fussions arrivez au fond de la chambre, qui estoit vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors estant tous de front sur une mesme ligne, nous demeurasmes un

moment debout, tenant les bras eſtendus ſur les coſtez.

Enſuite ayant fléchi les genoux, & porté les mains jointes juſques à la teſte, de maniere que nos bras & nos coudes eſtoient élevez à la meſme hauteur, nous nous courbaſmes juſques à terre, à trois differentes repriſes ; aprés quoy nous nous relevaſmes comme nous eſtions au commencement. Un moment aprés il fallut refaire les meſmes cérémonies une ſeconde fois, & encore une troiſiéme ; juſques-à-ce qu'on nous avertit de nous avancer & de nous tenir à genoux auprés de l'Empereur.

Ce bon Prince, dont je ne ſçaurois aſſez admirer la douceur, aprés nous avoir interrogé ſur la grandeur & ſur l'état preſent de la France, ſur la longueur & les dangers de noſtre voyage, ſur la maniere dont les Mandarins en avoient uſé à noſtre égard, nous dit à la fin: *Voyez, ſi je puis encore ajoûter quelque choſe aux graces que je vous ay faites. Que ſouhaitez-vous de moy? Vous pouvez librement icy-meſme me le demander.* Nous luy rendiſmes de tres-humbles actions de graces, & nous le priaſmes d'agréer, pour marque de noſtre parfaite reconnoiſſance, que nous levaſſions tous les jours de noſtre vie les mains au Ciel, afin d'attirer

sur sa personne Royale & sur son Empire les benedictions du veritable Dieu, qui peut seul rendre les Princes de la terre solidement heureux.

Il parut content de nostre réponse & nous permit de nous retirer : ce qui se fait sans aucune ceremonie. Le respect que la presence du plus grand Roy de l'Asie nous inspiroit, n'empescha pas que nous ne le regardassions assez fixement: & dans la crainte qu'un peu trop de liberté ne fust un crime, car en ce qui touche l'Empereur, on ne fait point à la Chine de petite faute, nous luy en avions auparavant demandé la permission.

L'Empereur me parut d'une taille au-dessus de la mediocre, plus gros que ne sont les gens ordinaires qui se piquent en Europe d'estre bienfaits, mais un peu moins qu'un Chinois ne souhaite de le paroistre; il a le visage plein & marqué de petite verole, le front large, le nez & les yeux petits à la maniere des Chinois, la bouche belle & le bas du visage fort agreable. Enfin, il a l'air bon, & on remarque dans ses manieres & dans toute son action quelque chose qui sent le maistre & qui le distingue.

Nous sortismes de son appartement pour entrer dans un autre, pavé de marbre & assez

propre,

propre, où un Officier du Palais, aprés nous avoir fait boire du thé, nous offrit de sa part environ cent pistoles. Ce present estoit mediocre pour un aussi grand Roy que celuy de la Chine; mais ce n'est pas peu, si on a égard aux coûtumes du païs, où les grands Seigneurs se font une maxime de recevoir beaucoup, & de ne donner presque rien. En récompense il nous combla d'honneurs, & il voulut qu'un Mandarin nous conduisist jusques à nostre maison.

Je vous avoûë, MADAME, qu'il faut estre tout-à-fait insensible aux choses de la terre, pour n'estre pas touché de quelque secrete complaisance, quand on se voit honoré par l'un des plus puissans Monarques de l'Univers. Cependant on ne doit pas tout-à-fait juger de nostre disposition à cet égard, par celle où se trouvent d'ordinaire les gens du monde en semblables occasions.

Le plaisir que donne ici la faveur des Princes, vient ordinairement de l'interest. On sçait que les honneurs sont toûjours accompagnez de quelque chose de plus solide, & un courtisan seroit asseurément moins sensible à un bon mot ou à une marque de l'affection de son Roy, s'il n'esperoit en tirer de grands avantages pour sa fortune: mais pour nous que l'estat de Religieux &

de Missionnaires a dépouillez de toutes ces esperances, nous comptions presque pour rien, tout ce que le monde, & sur tout ce nouveau monde, pouvoit faire d'éclatant en nostre faveur.

Il est vray que Dieu prend quelquefois plaisir d'honorer la Religion dans la personne de ses Ministres; que c'est souvent par de semblables voyes qu'il fortifie la foiblesse des nouveaux Chrestiens; lesquels, comme des enfans dans la foy, ont besoin d'estre preparez aux épreuves & aux tentations par ces soulagemens naturels; que les Gentils mesme sont par là plus disposez à recevoir les premieres impressions du Christianisme. C'est aussi dans cette veûë que nous estions touchez de toutes ces marques de distinction dont l'Empereur nous honoroit, ou plûtost c'est ce qui nous les rendoit supportables.

Vous devez sans doute, MADAME, estre surprise de voir le Prince d'un peuple idolâtre, favoriser si ouvertement la Religion, & peut-estre serez vous bienaise d'apprendre les motifs qui l'obligent à en user de la sorte. Cette bienveillance pour des Estrangers comme nous, vient sans doute de l'estime singuliere qu'il a conceûë depuis long-temps pour les Missionnaires de Pe-

kin : outre la ſcience qui les a rendus recommandables ; il a toûjours reconnu en eux de la droiture, de la bonne foy, un zele ardent pour ſon ſervice, un entier dévoûëment à toutes ſes volontez, quand la Religion n'y a pas eſté intereſſée, une innocence de vie qu'il ne peut aſſez admirer, un deſir immenſe de faire connoiſtre le vray Dieu.

Il eſt ſur tout ſi convaincu que c'eſt là l'unique motif de toutes leurs entrepriſes, qu'il ſe fait un plaiſir ſecret de contribuer à l'établiſſement du Chriſtianiſme, malgré l'averſion qu'on luy en a voulu inſpirer, dans la penſée qu'il ne ſçauroit par aucune autre voye, payer les ſervices que ces Peres taſchent de luy rendre.

Auſſi le Pere Verbieſt eſtant à l'extremité, laiſſa un écrit pour luy eſtre preſenté, dans lequel entre-autres choſes, il luy diſoit, *Sire, je meurs content, puiſque j'ay employé preſque tous les momens de ma vie au ſervice de Voſtre Majeſté. Mais je la prie treshumblement de ſe ſouvenir aprés ma mort, qu'en tout ce que j'ay fait, je n'ay eû d'aûtre veûë que de procurer en la perſonne du plus grand Roy de l'Orient, un Protecteur à la plus ſainte Religion de l'Univers.*

Peut eſtre, MADAME, avez-vous veû

certains libelles diffamatoires, car on ne peut güéres leur donner d'autre nom, où l'on fait passer les Jesuites pour des gens possedez de l'esprit d'avarice & d'ambition, qui courent le monde, afin de s'enrichir par un commerce sacrilege & scandaleux. Vous n'aurez pas esté surprise que la calomnie toûjours attachée à l'esprit de secte & d'heresie, non contente de persecuter la Religion en Europe, vienne à l'extremité de l'Univers, noircir ceux qui taschent de l'y établir, pure, sainte, & telle que nous l'avons receûë de nos Peres. Vous serez neanmoins bien-aise d'apprendre, que l'idolatrie mesme que nous détruisons, ne peut s'empescher de rendre témoignage à nos bonnes intentions, & que si la Chine voyoit le portrait qu'on fait ici de ses Missionnaires, elle auroit de la peine à les reconnoistre; mais ce n'est pas auprés de vostre Altesse qu'il faut les justifier.

Parmi toutes les choses qui se passerent alors à Pekin, il n'y en eût aucune, ni plus touchante, ni plus honorable pour nous, que les obseques du Pere Verbiest qui avoient esté differées par ordre exprés de l'Empereur, jusques à ce qu'on eust rendu les derniers honneurs à l'Imperatrice. Le Pere Thomas Jesuite, qui prit depuis sa pla-

ce dans le Tribunal des Mathematiques, a décrit toute cette cérémonie. Je ſuis perſuadé, MADAME, que vous lirez avec plaiſir l'extrait que j'en ay fait, non-ſeulement parce qu'il vous donnera quelque idée de ce qui ſe paſſe en de ſemblables occaſions, mais encore parce qu'il vous fera connoiſtre plus particulierement un homme, que ſon mérite a rendu celebre dans tout le monde. Voicy donc à peu aprés ce qu'il en écrit.

Il a plû à la bonté divine de retirer de cette vie mortelle le Pere Ferdinand Verbieſt, Flamand de nation, pour le faire joüir de la récompenſe de ſes Saints. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer la douleur que ſa mort a cauſé aux Miſſionnaires de la Chine; mais il eſt encore plus difficile de dire, par combien de vertus & de ſervices importans, il avoit merité leur eſtime & leur reconnoiſſance.

Parmi ſes autres qualitez, on a particulierement admiré ſa grandeur d'ame, qui l'a ſoûtenu au milieu des plus cruelles perſecutions, dans leſquelles il a toûjours triomphé des ennemis de noſtre ſainte Foy: on luy offrit dés le commencement, la direction des Mathematiques, & il receût cette dignité, pour eſtre en eſtat de relever les Miſſions qui ſe trouvoient alors preſ-

que entierement ruinées.

Il obtint en effet, le rétablissement des ouvriers Evangeliques, qui aprés un long exil furent enfin renvoyez dans leurs Eglises. Il étouffa dans leur source les persecutions naissantes, & il en prévint plusieurs autres dont on estoit menacé. Les Mandarins l'estimerent dés qu'ils le connurent, & l'Empereur conceût une si haute idée de sa vertu & de sa capacité qu'il le tint durant plus de trois mois auprés de sa personne, passant chaque jour avec luy dans son cabinet trois & quatre heures, à parler de sciences & sur tout de Mathematique.

Ce fut dans ces entretiens que ce fervent Missionnaire tascha de luy inspirer de l'amour pour la Religion; il luy en expliquoit les mysteres les plus sublimes; il luy en faisoit remarquer la sainteté, la verité, la necessité: de sorte que ce Prince frappé de ces grandes veritez, protesta souvent qu'il croyoit un Dieu: il luy donna mesme par écrit ce témoignage de sa foy; marquant en particulier que les Religions de l'Empire luy sembloient toutes superstitieuses, que les Idoles n'estoient rien, & qu'il prévoyoit que le Christianisme s'éleveroit un jour sur leurs ruines. Un Docteur dans un de ses li-

vres, ayant eû la hardiesse de mettre la Religion des Européans au nombre des heresies qui avoient cours dans la Chine ; ce Prince à qui le Pere s'en plaignit fortement, effaça luy-mesme ces lignes ; ajoûtant qu'il feroit connoistre à tout l'Empire ce qu'il venoit de faire.

Le credit du Pere Verbiest fut si grand, qu'il renversa les anciennes machines, élevées depuis tant de siecles sur la plateforme de l'Observatoire, pour y en substituer d'autres de sa façon. Il fit des canons de fonte qui furent le salut de l'Estat ; il travailla à une infinité d'ouvrages, tous utiles au public, ou propres à contenter la curiosité de l'Empereur ; de sorte qu'en ce dernier point, on peut dire qu'il a épuisé tout ce que les arts & les sciences nous ont jusqu'icy découvert de plus rare & de plus ingénieux.

Toute la Cour le regardoit comme le plus habile homme de son temps ; mais elle estoit sur-tout charmée de sa modestie. Il est vray qu'on ne pouvoit estre plus doux & plus humble qu'il l'estoit ; il s'humilioit & il s'abbaissoit devant tout le monde, d'autant plus que tout le monde sembloit s'empresser à l'élever ; insensible à toutes les choses de la terre, excepté quand elles avoient quelque rapport à celles de la Reli-

gion : car alors, ce c'estoit plus le mesme homme, & comme s'il eust esté animé d'un nouvel esprit, son air, ses paroles, ses sentimens, tout devenoit grand en luy & digne d'un Heros Chrestien. L'Empereur mesme en ces occasions sembloit le craindre, & ne l'admettoit pas facilement en sa presence. *Il se portera*, disoit-il, à *quelque excès*, & *peut-estre serois-je obligé malgré moy, d'en témoigner du ressentiment.*

Cette sainte hardiesse venoit d'une vive foy & de l'extréme confiance qu'il avoit en Dieu : il ne se rebutoit de rien, lors mesme que tous les secours humains luy manquoient. *Il faut*, disoit-il souvent, *avoir toûjours en venuë ces deux grandes maximes de la morale Chrestienne. La premiere ; quoy-que tout semble appuyer nos projets, ils échoüeront infailliblement, si Dieu nous abandonne à nostre prudence. La deuxiéme ; en vain l'univers entier s'armeroit pour détruire l'ouvrage de Dieu : tout est foible contre le Tout-puissant, & tout réüssit quand le Ciel s'en mesle.* Ainsi il n'entreprenoit jamais rien sans avoir imploré son secours : quoyque d'ailleurs il ne negligeast aucun des moyens que la raison & la prudence Chrestienne luy avoient suggerez.

C'est par là que son zele devenoit tous

les jours plus pur & plus ardent ; il ne songeoit qu'à établir solidement la Foy; & tout ce qui n'avoit aucun rapport à la Religion, luy devenoit une croix, dés qu'on l'obligeoit à s'y occuper. Il retranchoit toutes les visites & toutes les conversations inutiles; il ne pouvoit souffrir qu'on s'appliquast à la lecture des livres, où la curiosité avoit quelque part; il ne lisoit pas mesme les nouvelles qui venoient d'Europe, & qui ont ordinairement tant de charmes pour ceux qui en sont éloignez ; mais il se contentoit d'en apprendre le points principaux quand on les luy vouloit dire en peu de paroles : il passoit tout le jour, & perçoit souvent la nuit à écrire des lettres de consolation, d'instruction, où de recommandation pour les Missionnaires ; à faire divers ouvrages pour l'Empereur, ou pour les principaux Seigneurs de la Cour ; à composer le Calendrier de l'Empire, calculant chaque année avec un travail infatigable les mouvemens des astres.

Tout cela joint à la sollicitude de toutes le, Eglises, diminua tellement ses forces, que malgré la bonté naturelle de sa constitution, il tomba enfin dans une espece d'épuisement ; ce qui ne l'empeschoit pas neanmoins de former toûjours de grands des-

seins pour l'avancement de la Religion ; il avoit pris des mesures si justes pour l'établir dans les Provinces les plus reculées de la Chine, dans la Tartatie Orientale, & jusques dans les Royaume de Corée, que la mort seule fut capable de les rompre.

Pour ce qui regarde sa conduite particuliere, voicy ce qu'on en a remarqué. Dés son entrée dans nostre Compagnie, ce fut un tres bon Religieux, exact dans l'observance des regles, appliqué à tous ses devoirs, obéïssant & facile à recevoir toutes les impressions des Superieurs, aimant sur tout l'étude & la retraite, qualité qu'il conserva mesme dans le grand monde & dans la foule de ses occupations, où il paroissoit aussi recueilli, qu'on a coustume de l'estre dans la solitude.

Il eût toute sa vie une delicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule; de sorte qu'on ne peut prendre plus de précaution qu'il en prenoit, pour estre à tout moment en estat de paroistre devant celuy qui trouve des taches dans les Saints & dans les Anges. Pour conserver son innocence, outre un grand nombre d'austeritez corporelles dont il usoit régulierement, jamais il ne sortoit de la maison en habit de Mandarin, sans prendre un rude cilice ou une chaisne

de fer, & il avoit couſtume de dire qu'il eſtoit honteux à un Religieux de paroiſtre aux yeux des Anges avec les livrées du monde, ſans porter en meſme temps les livrées de Jeſus-Chriſt.

Il avoit naturellement l'ame grande, & quand il s'agiſſoit de pouvoir aux beſoins des autres, ſa charité ne connoiſſoit preſque point de bornes : mais il eſtoit dur à ſoy-meſme, & il aimoit la pauvreté juſques ſous la ſoye; de ſorte que l'Empereur, qui l'examinoit de prés, luy a ſouvent envoyé des étoffes, avec ordre de s'en ſervir & d'eſtre plus propre. Son lit, ſa table, tous ſes meubles faiſoient honte au Mandarin ; car il comptoit pour rien ſa dignité, quand il s'agiſſoit de remplir les devoirs de l'eſtat Religieux. Il proteſta meſme que jamais il n'auroit accepté cette charge, s'il n'euſt eſperé, en devenant par là aux yeux des Idolâtres le chef de la Religion, attirer ſur luy leur envie, & porter le premier tout le poids des perſecutions.

Cette eſperance de mourir un jour pour Jeſus-Chriſt luy faiſoit aimer ſon eſtat, & l'on voit dans ſes papiers de devotion, des deſirs ſi ardens du martyre, que rien, ce ſemble, ne luy a manqué pour eſtre martyr, que le martyre meſme; il l'eſtoit pourtant

en quelque maniere, parce qu'il le demandoit à Dieu avec ces gemissemens du cœur, qui font souffrir un martyre continuel à ceux qui ne le peuvent obtenir. *Mettez, moy, Segneur*, dit-il souvent dans son recüeil, *en la place de ceux qui ont voulu, & qui n'ont pû répandre leur sang pour vous. Je n'ay ni leur innocence, ni leur vertu, ni leur courage ; mais vous pouvez m'appliquer leurs mérites, & ce qui est infiniment plus, me revestir de tous les vostres. C'est sous ce voile de vostre misericorde infinie que j'ose vous offrir ma vie en sacrifice. J'ay eû le bonheur, mon Dieu de confesser vostre Saint Nom parmi le peuple, à la Cour, au milieu des Tribunaux, sous le poids de chaîsnes & dans l'obscurité des prisons ; mais que me sert cette confession, si je ne la signe de tout mon sang ?*

Penetré de sentimens si héroïques & déja meûr pour le Ciel par la pratique de toutes les vertus Chrestiennes, il fut attaqué de la maladie dont il mourut: elle commença par une langueur & un épuisement universel, qui degenererent en une espece de Phtisie. Les Medecins de l'Empereur le soûtinrent durant quelque temps à force de remedes, & sur tout de cordiaux, qui sont admirables

à la Chine ; mais la fievre augmentant tous les jours, il fallut enfin que l'art cedast à la nature. Il receût ses Sacremens avec une ferveur qui charma tout le monde, & quand il rendit l'esprit, tous les assistans furent également penetrez de devotion & de tristesse.

L'Empereur qui le jour precedent, avoit perdu l'Imperatrice sa mere, sentit renouveller sa douleur, quand il apprist la mort du Pere Verbiest : il voulut qu'on en differast l'enterrement jusqu'à ce que la Cour eust quitté le grand deüil : alors il envoya deux Seigneurs de marque, pour luy rendre de sa part les mesmes devoirs, dont les particuliers à la Chine ont accoustumé d'honorer la memoire des morts. Ils se mirent à genoux devant le cercüeil qu'on avoit exposé dans une sale, ils se prosternerent plusieurs fois, tenant la face colée à terre, ils pleurerent ensuite, ils pousserent de longs gemissemens, car c'est ainsi qu'on en use : & aprés plusieurs autres marques de douleur, ils leûrent tout haut l'éloge du mort que l'Empereur avoit luy-mesme composé, & qui devoit estre attaché auprés du corps. Voicy comme il estoit conçeû.

Je considere serieusement en moy-mesme, que le Pere Ferdinand Verbiest a quité de son propre mouvement l'Europe pour venir

dans mon Empire, & qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je luy dois rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a pris soin des Mathematiques, jamais ses predictions ne se sont trouvées fausses ; elles ont toûjours esté conformes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien loin de negliger l'execution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidele, & constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, & toûjours égal à luy-mesme. Dés que j'ay appris sa maladie, je luy ay envoyé mon Medecin, mais quand j'ay sceû que le sommeil de la mort l'a enfin separé de nous, mon cœur a esté blessé d'une vive douleur. J'envoye deux cens écus d'or & plusieurs pieces de soye pour contribuer à la dépense de ses obseques, & je veux que cet Edit, soit un témoignage public de la sincere affection que je luy porte.

Les Mandarins du premier rang, & plusieurs Seigneurs de la Cour suivirent l'exemple du Prince. Quelques-uns écrivirent des discours à sa loüange sur de grandes pieces de satin, qu'ils suspendirent dans la salle où le corps estoit exposé ; d'autres luy envoyerent des presens : tous le pleurerent. Enfin dés qu'on eût pris jour pour l'enterrement, il n'y eût presque personne

qui ne voulust contribuer de quelque chose à la ceremonie. *

Dés le matin l'Empereur envoya son beaupere, qui est aussi son oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour, accompagnez d'un Gentilhomme de la chambre & de cinq officiers du Palais, pour y tenir sa place ; ils commencerent tous par se prosterner devant le corps, & ils le pleurerent assez long-temps, durant que tout se disposoit pour la marche.

Le College est placé auprés de la porte méridionale, d'ou l'on va à celle du septentrion par une ruë tirée au cordeau, large environ de cent pieds, & longue d'une grande lieuë : vers le milieu elle est coupée d'une autre ruë parfaitement semblable à celle-cy, qui aboutit d'un costé à la porte de l'Ouest, éloignée de six cens pas du lieu de nostre sepulture, que l'Empereur *Vanlie* avoit autrefois donnée au Pere Ricci, & qui, par une faveur speciale du Prince qui regne à present, nous a esté renduë aprés la derniere persecution. Ce fut par ces deux grandes ruës que passa le convoy dans l'ordre que je vas dire.

On voyoit d'abord une machine élevée de trente pieds, sur laquelle on avoit écrit

* Le onziéme de Mars 1688.

en gros caracteres d'or ſur un fond de vernis rouge, le nom & les qualitez du Pere Verbieſt ; c'eſtoit comme le ſignal de la pompe qui devoit ſuivre, & qui commençoit enſuite par une grande croix ornée de banderolles, & portée entre deux rangs de Chreſtiens tous habillez de blanc, tenant un cierge allumé dans une main, & un mouchoir dans l'autre pour eſſuyer leurs larmes. Les Gentils en ſemblables occaſions n'en verſent que de feintes, mais ceux-cy avoient fait une perte qui les obligeoit d'en répandre de véritables. A quelque diſtance de la Croix, ſuivoit en meſme ordre & entre deux rangs de luminaires, l'Image de Noſtre-Dame dans un cadre entouré de pluſieurs pieces de ſoye, plicées de diverſes manieres, & formées en cartouche : on portoit enſuite le tableau de Saint Michel avec des ornemens ſemblables. Au reſte les Chreſtiens en deüil qui marchoient des deux coſtez, & qui prioient devotement, inſpiroient meſme aux Gentils de la veneration pour ces precieuſes marques de noſtre foy.

Immédiatement aprés, paroiſſoit l'éloge du Pere, composé par l'Empereur, & écrit ſur une grande piece de ſatin jaune; une foule de Chreſtiens l'entouroit, & deux rangs de ceux qu'on avoit invitez à la ceremonie

le suivoient avec respect. Enfin le cercüeil fait d'un bois ordinaire, mais verni & doré à la mode du pays, estoit porté par soixante personnes & accompagné des Missionnaires, des deputez de la Cour, & d'une foule de Seigneurs & de Mandarins qui fermoient la marche : elle s'étendoit plus de mille pas, bordée des deux costez d'un peuple infini qui s'estoit rangé en haye, surpris de voir les ceremonies des Chrestiens triompher de la superstition Payenne, jusques dans la Capitale de l'Empire.

Dés qu'on fut arrivé au lieu de la sepulture, les Missionnaires en surpelis firent à la veûë des Mandarins, les prieres de l'Eglise; on jetta plusieurs fois de l'eau beniste, & on fit les encensemens ordinaires, aprés lesquels le corps fut descendu dans un tombeau fort profond, de figure quarrée & entouré de quatre bonnes murailles de briques, qu'on devoit fermer par une voûte; c'estoit une espece de chambre soûterraine, & pour parler le langage de l'Ecriture, ce fut pour le Pere *la maison de son éternité.* Aprés y avoir prié assez long-temps, nous écoutâmes à genoux ce que le beaupere de l'Empereur vouloit nous dire de sa part. Voicy de quelle maniere il nous parla. Le « Pere Verbiest a rendu de grands services à «

» l'Etat : sa Majesté qui en est tres-persuadée
» m'a aujourd'huy envoyé avec ces Seigneurs
» pour en rendre un témoignagne public ; afin
» que tout le monde sçache l'affection singu-
» liere qu'elle a toûjours eûë pour sa person-
» ne, & la douleur qu'elle a de sa mort.

Nous estions si touchez de la ceremonie, des cris continuels des Chrestiens, de nostre propre perte, & des faveurs surprenantes de l'Empereur, qu'à peine pouvions-nous ouvrir la bouche. Il n'y en avoit aucun parmi nous qui ne fondist en pleurs : de sorte que ce Prince fut obligé de nous presser de répondre. Enfin le Pere Pereira répondit au nom de tous de cette maniere.

» Ce n'est pas tant la douleur, Seigneur,
» qui nous empesche de parler, que l'extréme
» bonte de l'Empereur : car que dire & que
» penser, quand on considere que ce grand
» Prince traite des Estrangers, inconnus, inu-
» tiles, & peut-estre incommodes, comme s'ils
» avoient l'honneur de luy appartenir? Il nous
» aime comme ses enfans, il prend soin de
» nostre santé, de nostre reputation, de nostre
» vie ; il honore mesme nostre mort, non seu-
» lement par ses éloges, par ses liberalitez,
» par la presence des plus grands Seigneurs
» de sa Cour, mais encore, ce qu'on ne sçau-
» roit assez estimer, par sa douleur. Aprés cela,

Seigneur, comment pouvons-nous répondre, je ne dis pas à toutes ces faveurs, mais aussi à ce que vous nous avez fait l'honneur de nous declarer de sa part ? Tout ce que nous vous prions de luy dire, c'est que nous pleurons aujoud'huy, parce que nos larmes peuvent bien faire connoistre la grandeur de nostre affection ; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne sont pas capables d'exprimer nostre reconnoissance.

On rapporta à l'Empereur ce qui s'estoit passé, & quelques jours aprés le Tribunal souverain de Rites luy presenta une Requeste pour le prier de souffrir qu'on decernast encore de nouveaux honneurs à cet illustre défunt. Ce Prince non-seulement y consentit, mais il ordonna que dans la déliberation, la Cour fist reflexion qu'un étranger aussi distingué par son mérite que celuy-cy, ne devoit pas estre traité comme un homme ordinaire. Dés la premiere séance on destina sept cens écus d'or à luy élever un mausolée ; il fut resolu qu'on y graveroit sur une table de marble l'éloge que l'Empereur avoit luy-mesme composé, & qu'on deputeroit pour la derniere fois des Mandarins, afin de luy rendre au nom de l'Empire les derniers devoirs. Enfin on luy donna une nouvelle dignité c'est-à-dire un titre d'hon-

neur plus considerable que ceux qu'il avoit portez durant sa vie.

Tandis que l'Empereur s'appliquoit à l'honorer sur la terre, ce saint homme prioit sans doute pour luy dans le Ciel : car c'est une chose digne de remarque, que jamais ce Prince n'a paru plus inquiet sur le point de la Religion, qu'il le paroissoit alors ? Il envoyoit continuellement un de ses Officiers aux Peres pour s'instruire de l'estat des ames en l'autre monde, de l'Enfer, du Paradis, du Purgatoire, de l'existence de Dieu, de sa Providence, des moyens necessaires aut salut : de sorte que Dieu paroissoit agiter extraordinairement son cœur, & y mettre ce saint trouble qui a coûtume de preceder la conversion ; ce qui neanmoins n'eût alors aucun effet. Cet heureux moment n'estoit pas venu; mais qui sçait si les prieres du Pere Verbiest & les soins de plusieurs fervens Missionnaires qui luy ont succedé, ne hasteront point l'execution des desseins que la Providence semble avoir sur ce grand Prince ? Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,
L. J.

LETTRE III.

A Monſeigneur

LE CARD. DE FURSTEMBERG.

Des villes, des baſtimens & des ouvrages les plus conſiderables de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Parmi les differens Empires qui ont juſqu'icy partagé le monde, celuy de la Chine s'eſt toûjours ſi fort diſtingué, qu'un Prince ne peut entierement ignorer ce qui le regarde, ſans negliger l'une des connoiſſances les plus propres de ſa dignité & de ſon eſtat.

C'eſt ſans doute, MONSEIGNEUR, ce qui a porté voſtre Alteſſe à s'en inſtruire avec tant de ſoin, & ce qui luy fait encore ſouhaiter aujourd'huy d'avoir quelque memoire particulier touchant le nombre & la grandeur de ſes Villes, la multitude de ſes

habitans, la beauté de ses ouvrages publics, & la forme particuliere des ses Palais.

On voit assez par là, MONSEIGNEUR, que ce grand genie avec lequel vous estes né pour les affaires publiques, ne diminuë rien du goust exquis que vous avez toûjours eû pour les beaux Arts, & sua tout pour l'Architecture, dont nous avons des modelles parfaits dans les excellens ouvrages qu'on a élevez par vos ordres à Modave, à Saverne, à Berni, à Saint Germain, & sur tout dans la magnifique Eglise de Strasbourg.

Comme j'ay esté obligé de parcourir presque toute la Chine, où j'ay fait en cinq ans plus de deux mille lieuës; il m'est peut-estre plus facile qu'à aucun autre de contenter sur ce point vostre Altesse, & de luy dire à peu prés la juste idée qu'on s'en doit former. Voicy ce qui m'a paru en cette matiere de plus considerable.

PEkin, c'est-à-dire la Cour du Septentrion, est la capitale de la Chine, & le siege ordinaire des Empereurs; on la nomme ainsi pour la distinguer de Nankin, autre Ville tres-considerable, qui veut dire la Cour du Midi. Ce nom luy avoit autre fois esté donné parce que l'Empereur y residoit, comme dans la Ville la plus belle, la plus

commode, la mieux ſituée qui fuſt dans l'Empire ; mais les irruptions continuelles des Tartares, peuples inquiets & belliqueux, l'obligerent à tranſporter ſa Cour dans les Provinces du Nord, afin d'eſtre toûjours en eſtat de s'y oppoſer, avec le grand nombre de troupes qu'il tient ordinairement auprés de ſa perſonne.

On choiſit pour cela Pekin, à 40. degrez d'élevation, ſitué dans une plaine abondante, & peu éloignée de la grande muraille. Le voiſinage de la Mer Orientale, & le grand canal du midy luy donne communication avec pluſieurs belles Provinces, dont il tire en partie ſa ſubſiſtance.

La Ville, de figure perfaitement quarrée, avoit autrefois quatre grandes lieuës de tour, mais les Tartares en s'y plaçant, obligerent les Chinois de ſe loger hors dés murailles, où ils baſtirent en peu de temps une nouvelle cité, qui eſtant plus longue que large fait avec la ville une figure irreguliere. De maniere que Pekin eſt compoſé de deux Villes ; l'une ſe nomme la Ville des Tartares, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'y puiſſent établir : on appelle l'autre, la Ville des Chinois, auſſi grande, mais beaucoup plus peuplée que la premiere. Toutes deux enſemble font ſix grandes lieuës de tour, de trois

mille six cens pas chacune; ces mesures sont justes, & on les a prises au cordeau, par ordre exprés de l'Empereur.

Cela, MONSEIGNEUR, paroistra extraordinaire à ceux qui ne connoissent que l'Europe, & qui s'imaginent que Paris est la plus grande, comme elle est sans doute, la plus belle Ville du monde: cependant il y a bien de la difference entre l'une & l'autre. Paris, selon le plan qu'en a tracé M[r] Bullet par l'ordre de Messieurs de l'Hostel de Ville, pour servir au dessein qu'on a de l'entourer de nouveaux remparts, n'a gueres dans sa plus grande longueur, que deux mille cinq cens pas, & par consequent, quand bien mesme on la supposeroit quarrée, elle n'auroit tout-au-plus que huit mille pas de circuit, c'est-à-dire, qu'elle seroit moins grande de la moitié que la seule ville des Tartares; ainsi Paris n'est tout au plus que la quatriéme partie de Pekin.

Mais d'ailleurs, si l'on fait reflexion que les maisons à la Chine ne sont ordinairement que d'un étage, & qu'on peut icy, l'un portant l'autre, les supposer de quatre; on verra que Pekin ne contiendra pas plus de logement que Paris, & mesme en contiendra un peu moins, parce que ses ruës sont incomparablement plus larges; que le Palais

lais de l'Empereur eſt extraordinairement vaſte & peu habité ; qu'il y a des magazins de ris pour plus de deux cens mille hommes, & de fort grands eſpaces remplis de huttes ou de petites maiſons pour les examens des Docteurs ; ce qui eſtant joint enſemble feroit une ville tres-conſiderable.

Il ne faut pas néanmoins conclure de-là, qu'il y ait à Paris & à Pekin un égal nombre d'habitans ; car les Chinois ſont extraordinairement preſſez dans leurs maiſons ; de maniere que vingt perſonnes & plus encore, ſe placeront où nous nous contentons d'en mettre dix ; & il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque la multitude des gens qui paroiſſent continuellement dans les ruës, eſt ſi grande, qu'on en eſt effrayé ; de ſorte qu'il eſt neceſſaire en pluſieurs endroits, que les perſonnes de qualité ſoient precedez d'un cavalier, qui écarte la foule, ſans quoy ils ſeroient tres-ſouvent obligez de s'arreſter.

Preſque par-tout & meſme dans les grandes ruës, il y a de l'embarras. A voir les chevaux, les mulets, les chameaux, les chariots, les chaiſes, les pelotons de 100. & de 200. perſonnes qui s'aſſemblent d'eſpace en eſpace pour écouter les diſeurs de bonne avanture, on croiroit que toute la Province eſt venuë fondre à Pekin pour quelque ſpe-

ctacle extraordinaire. Et certainement à en juger par les apparences, nos villes les plus peuplées ne sont en comparaison que des solitudes ; sur tout si on considere que le nombre des femmes surpasse de beaucoup celuy des hommes ; & que cependant dans cette prodigieuse multitude qui paroist au dehors, on n'y en rencontre presque jamais aucune. C'est apparemment ce qui a fait juger à quelques-uns qu'il y avoit six ou sept millions d'ames dans ces deux villes, ce qui neanmoins est bien éloigné de la verité.

Voicy, MONSEIGNEUR, quelques reflexions là-dessus, qui feront peut-estre comprendre qu'on ne doit pas tout-à-fait juger de la multitude des habitans, par la foule qui y paroist.

Premierement, de tous les lieux voisins, il se rend tous les jours à Pekin un tres-grand nombre de païsans qui portent une infinité de choses pour les usages ordinaires de la vie. Comme il n'y a point de riviere dans la ville, le transport des denrées multiplie les voituriers, les chariots, les chameaux & les autres bestes de charge. Ainsi tous les matins quand on ouvre les portes de la ville, & les soirs, quelque temps avant qu'on les ferme, il y a une si grande

foule d'étrangers qui entrent ou qui ſe retirent, qu'on eſt preſque toûjours obligé d'attendre fort long temps ſans pouvoir paſſer. Or tout ce peuple qui ſe répand dans les ruës, ne doit pas eſtre compté parmi les habitans.

Secondement, la pluſpart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maiſons des particuliers. Par exemple, quand on veut ſe faire faire un habit, le Tailleur vient le matin dans la maiſon & s'en retourne le ſoir dans la ſienne ; & il en eſt ainſi des autres ouvriers. Ils courent continuellement la ville pour chercher de la pratique, juſques aux Forgerons meſme, qui portent avec eux leurs inſtrumens, leur enclume & leur fourneau pour les ouvrages ordinaires : ce qui augmente ſans doute la foule.

Troiſiémement, toutes les perſonnes, meſme celles qui ſont d'une médiocre condition, ſortent ordinairement à cheval ou en chaiſe, ſuivies de pluſieurs domeſtiques. Si à Paris, les Officiers, les Gentilshommes, les Advocats, les Medecins, les riches Bourgeois alloient toûjours avec un équipage nombreux, les ruës ſeroient bien autrement embarraſſées.

Quatriémement, quand un Mandarin marche, tout ſon tribunal le ſuit en ceremo-

nie; de sorte que c'est une espece de procession. Les Seigneurs de la Cour & les Princes du Sang paroissent aussi accompagnez d'un gros de cavalerie : & parce qu'ils sont obligez de se rendre presque tous les jours au Palais, leur train seul est capable de remplir une bonne partie de la ville.

On ne peut nier que toutes ces coûtumes, qui sont particulieres à la Chine, n'augmentent extraordinairement le monde dans les ruës, ainsi il ne faut pas s'estonner que Pekin paroisse si peuplé, quoy-qu'il n'y ait peut-estre pas tant d'habitans qu'on s'imagine. Mais ce qui doit nous en convaincre, c'est que, comme je l'ay fait voir, il y a à Paris plus de logement qu'à Pekin. Quand donc il seroit vray qu'il ne faut pour vingt ou vingt-cinq personnes, qu'autant de place que nous en donnons icy à dix (car ils sont beaucoup plus pressez que nous) il faut conclure que Pekin n'a presque que le double d'habitans que nous comptons à Paris. Ainsi je crois que je puis luy donner deux millions de personnes, sans craindre de m'éloigner beaucoup de de la verité.

Je me suis étendu sur ce point, parce que je vois que c'est une des choses que les Historiens ont le moins examinée. Il n'est rien qui trompe comme le nombre, quand on

en juge seulement à la vûë & par l'imagination. On croit en voyant le Ciel, que la multitude des étoiles est infinie, & quand on les compte, on est estonné d'en trouver si peu. Une armée de cent mille hommes qui campe, paroit un monde ; & ceux mesme qui y sont faits, s'ils n'y prennent garde, s'y trompent facilement.

Il est bon d'examiner tout par soy-mesme, sans se laisser aller au torrent ; sur-tout à la Chine où l'on est accoûtumé de compter par millions, & quoy qu'en ces matieres il ne soit pas possible d'en venir à la derniere précision, on peut néanmoins, si l'on veut, s'approcher assez de la verité, pour ne pas abuser de la curiosité de ceux qui nous interrogent.

Les ruës de cette grande ville sont presque toutes tirées au cordeau ; les plus grandes sont larges d'environ six-vingt-pieds, & longues d'une bonne lieuë, bordées presque toutes par des maisons marchandes, dont les boutiques ornées de soye, de porcelaine & de vernis, font une agreable perspective. Les Chinois ont une coûtume qui contribuë encore à leur embellissement : chaque Marchand place devant sa porte sur un petit piedestal, une planche haute de sept à huit coudées, peinte, vernie, & sou-

vent dorée, sur laquelle il écrit en gros caracteres les differentes choses dont il trafique. Ces especes de pilastres rangez des deux costez des maisons, & presque dans une égale distance, font une colonnade qui a quelque chose de singulier. Cela est commun à presque toutes les villes de la Chine, & j'en ay vû en certains endroits de si propres, qu'il sembloit qu'on eust voulu faire de la ruë une décoration de theatre.

Deux choses néanmoins diminuent la beauté de ces ruës. La premiere est le peu de proportion qu'elles ont avec les maisons, qui ne sont ni bien basties, ni assez élevées. La deuxiéme vient de la bouë ou de la poussiere qu'on y trouve. La Chine si policée en toute autre matiere, ne se reconnoist pas en celle-cy. L'hyver & l'esté sont également incommodes pour ceux qui sortent, & c'est en partie pour cela qu'on est obligé d'aller à cheval ou en chaise. La bouë gaste les bottes de soye dont on se sert ; & la poussiere s'attache aux étoffes, sur-tout aux satins qu'on prepare à l'huile, pour leur donner plus de lustre. Cette poussiere élevée par le grand nombre des chevaux qui passent, enveloppe continuellement la ville d'un gros nuage, qui penetre dans les maisons & qui s'insinuë dans les cabinets les mieux fermez;

de ſorte que quelque précaution qu'on prenne pour s'en défendre, les tables & les meubles en ſont toûjours couverts. On taſche de diminuer cette incommodité par l'eau qu'on jette continuellement dans les ruës, mais on ne laiſſe pas d'en ſouffrir beaucoup, & pour la propreté & pour la ſanté.

De tous les baſtimens qui compoſent cette grande ville, le ſeul qui merite d'eſtre conſideré, eſt le Palais Imperial, dont j'ay déja eu l'honneur de parler à voſtre Alteſſe. J'ajoûteray, pour luy en donner une connoiſſance plus exacte, qu'il ne comprend pas ſeulement les appartemens & les jardins du Prince, mais encore une petite ville où logent dans leurs maiſons particulieres les differens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers qui ſont pour le ſervice & aux gages de l'Empereur ; car nul ne couche dans les appartemens du dedans que les Eunuques. Cette ville exterieure eſt entourée d'une bonne muraille, & ſéparée du Palais interieur par une autre moins conſiderable. Les maiſons en ſont toutes fort baſſes & moins belles encore que celles de la ville des Tartares ; de maniere que la ſeule qualité des perſonnes qui les occupent, & la commodité qu'on y a d'eſtre à

à la Cour, en rendent le séjour plus desirable.

Le Palais interieur consiste en neuf grandes cours de plein-pied, toutes sur une mesme ligne, car je ne compte pas celles qu'on a pratiqué sur les aisles pour les Offices & pour les Ecuries. Les portes de communication sont de marbre, & portent de gros pavillons d'une architecture Gotique, dont la charpente, qui est à l'extremité du toit, devient un ornement assez bizarre, par un grand nombre de pieces de bois posées en saillies les unes sur les autres en forme de corniche, ce qui de loin fait un assez bel effet.

Les ailes des cours sont fermées ou par de petits corps de logis, ou par des galéries; mais quand on vient aux appartemens de l'Empereur, les portiques soûtenus par de grosses colonnes, les degrez de marbre blanc par lesquels on monte dans les sales avancées, les toits éclatans de tuiles dorées, les ornemens de sculpture, le vernis, les dorures, les peintures, les pavez qui sont presque tous de marbre ou de porcelaine; mais sur tout le grand nombre des differentes pieces qui les composent, tout cela, dis-jè, a quelque chose de magnifique, & ressent le Palais d'un grand Prince. Il est vray

que les idées imparfaites que la nation Chinoise a toûjours eûës pour toutes sortes d'Arts, laissent entrevoir des fautes essentielles dans tout l'ouvrage. Les appartemens ne sont point suivis, les ornemens sont peu reguliers : on n'y voit point cette communication qui fait l'agrément & la commodité de nos Palais. Enfin il y a par-tout je ne sçay-quoy d'informe, si j'ose m'expliquer de la sorte, qui déplait aux Européens, & qui doit choquer tous ceux qui ont quelque goust pour la bonne architecture.

Certaines relations ne laissent pas d'en parler comme d'un chef-d'œuvre: cela vient de ce que les Missionnaires qui les ont écrites, n'avoient peut-estre rien vû de meilleur en Europe; ou bien de ce qu'aprés une longue suite d'années ils s'y estoient accoûtumez : car si l'on n'y prend garde, ce qui choque au commencement devient par l'usage supportable. L'imagination s'y fait, & c'est pour cela qu'en ces matieres, un Européen qui a demeuré vingt ou trente ans à la Chine, est souvent un plus méchant juge de ce qu'on y voit, que celuy qui n'a fait qu'y passer. Car comme le bon accent se corrompt parmi des gens qui parlent mal ; de mesme le bon goust se perd quelquefois parmi ceux qui n'en ont point.

Les soldats des Gardes qu'on voit aux portes & aux avenuës du Palais n'ont pour armes que le sabre,& ne sont pas en si grand nombre que je m'estois imaginé ; mais il y a une multitude surprenante de Mandarins & de Seigneurs qui s'y rendent au temps de leur audience pour les affaires publiques. Autrefois tous les appartemens estoient pleins d'Eunuques, dont le pouvoir devenu presque souverain par la foiblesse du gouvernement, estoit insupportable aux Princes de l'Empire ; mais sous les derniers Empereurs Chinois, & sur-tout sous les Tartares,on les a tellement humiliez, qu'ils ne font à la Cour aucune figure. Les plus jeunes servent de pages ; on occupe les autres dans les appartemens aux offices les plus vils : ils sont obligez de les balier & de les tenir propres ; pour peu qu'ils se negligent on les chastie severement, & les contrôleurs qui ont inspection sur eux, ne leur pardonnent rien.

Le nombre des femmes ou des concubines de l'Empereur ne nous est pas si connu, & parce qu'il est trop grand, & parce qu'il n'est pas reglé : on ne les voit jamais ; à peine ose-t-on s'informer de ce qui les regarde.Ce sont des filles de qualité que les Mandarins des Provinces choisissent,& dés

qu'elles ſont dans le Palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parens, non pas meſme avec leurs peres. Cette ſolitude forcée & continuelle (car la pluſpart ne ſont pas connuës du Prince) les intrigues qu'elles font joüer pour s'en faire connoiſtre, la jalouſie qui y regne, & qui répand les ſoupçons, l'averſion, la haine dans tous les eſprits, les rendent preſque toutes malheureuſes. Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choiſit trois qui portent la qualité de Reines. Celles-cy ſont fort diſtinguées des autres : elles ont chacune un appartement ſeparé, une Cour nombreuſe, des ſuivantes, des Dames d'honneur.

Rien ne leur manque de ce qui peut contribuer à leurs plaiſirs, leurs meubles, leurs habits, leur ſuite, tout en eſt magnifique : il eſt vray que leur bonheur conſiſte à ſe rendre agreables à l'Empereur : car on ne leur communique aucune affaire ; & comme elles ne contribuent en rien de leur conſeil au bon ordre de l'Eſtat, elles ne le troublent point auſſi par leurs intrigues & par leur ambition.

Les Chinois ont là-deſſus des maximes fort differentes des noſtres ; ils diſent ordinairement, que le Ciel a donné aux femmes la douceur, la pudeur, l'innocence en par-

tage, pour s'appliquer dans les familles à l'éducation des enfans, mais que les hommes, qui ont receu de la Nature la force, la grandeur d'ame, la fermeté d'esprit, sont nez pour gouverner le monde. Ils sont surpris d'apprendre que parmi nous, les Princesses succedent quelquefois aux Rois, & ils nous disent souvent en riant, que l'Europe est le Royaume des femmes.

Voilà, MONSEIGNEUR, en general ce qu'on peut dire du Palais de l'Empereur de la Chine, qu'on vante tant dans les Histoires; peut-estre, parce que dans tout Pekin il n'y a en matiere de bastiment, que celuy-là qui merite d'estre estimé : car tout le reste est si peu de chose, que c'est avilir, & si j'ose dire, dégrader nos termes, que de donner aux maisons des Grands, le nom de Palais. Ils sont seulement d'un étage, comme les maisons ordinaires. Il est vray que le grand nombre des appartemens qui servent à loger les Officiers, supplée en quelque façon à leur beauté & à leur magnificence. Ce n'est pas que les Chinois n'aiment le faste & la dépense; mais la coûtume du païs & le danger qu'il y a de se distinguer les arrestent malgré eux.

Quand j'estois à Pekin, un des plus grands Mandarins, je crois mesme que c'estoit un

Prince, avoit basti un Hostel plus élevé & plus magnifique que les autres; on luy en fit un crime, & ceux qui sont établis pour la police l'en accuserent devant l'Empereur; mais durant qu'on examinoit l'affaire, le Mandarin en apprehenda si fort les suites, qu'il fit abbattre sa maison avant mesme que la Sentence fut portée. Cette politique a esté autrefois pratiquée à la fondation des plus grandes Monarchies, & si les Romains eussent pû s'y maintenir, ils seroient peut-estre encore aujourd'huy plus puissans en Europe, que les Chinois ne le sont dans l'Asie.

Les Tribunaux où se rend la Justice ne sont guere plus superbes. Les cours en sont grandes, les portes élevées, on y voit mesme quelquefois des ornemens de sculpture d'assez bon goust, mais les Sales interieures, & les Chambres d'Audience, n'ont ni magnificence ni propreté.

La Religion a esté un peu mieux partagée; on voit par-tout des Temples consacrez aux Idoles, que les Princes & les peuples également superstitieux, ont basti avec beaucoup de dépense & ornez d'un grand nombre de statuës. Les toits en sont sur tout remarquables par la beauté de leurs briques couvertes d'un vernis jaune & verd,

bordez de toutes parts de figures tres-bien travaillées & enrichis aux extrémitez de dragons en saillie de mesme couleur. Les Empereurs en ont élevé plusieurs dans l'enceinte exterieure du Palais, parmi lesquels on en voit deux considerables, bastis par le feu Roy à la sollicitation de la Reine sa mere, qui estoit fort entestée de la Religion des *Lamas*, Prestres Tartares, & les plus superstitieux de tous les Bonzes.*

Il ne nous fut pas permis d'entrer dans ces Temples, parce qu'on nous dit que ces visites tiroient à consequence, & que les Chrestiens en seroient scandalisez; de sorte que nostre curiosité céda à l'édification. Mais nous voulusmes du moins nous contenter sur ce qui regarde l'observatoire Imperial, si fameux dans l'Orient & si celebre dans toutes les Relations. Voicy, MONSEIGNEUR, comme en parle un de nos plus habiles Mathematiciens* sur la foy de quelques voyageurs. *On ne voit rien*, dit-il, *en Europe de comparable, soit pour la magnificence du lieu, soit pour la grandeur des machines de bronze qui sont faites depuis sept cens ans, & qui estant exposées depuis plusieurs siecles sur les plate-formes de*

* Ce sont les Prestres des faux Dieux dans la Chine.
* Dans l'Epistre de sa Geometrie.

ces grandes tours, ſont encore auſſi entieres & auſſi nettes, que ſi elles ne faiſoient que de ſortir de la fonte. Les diviſions en ſont tres-exactes, la diſpoſition tres-propre à obſerver; tout l'ouvrage tres-delicat. En un mot il ſembloit que la Chine inſultoit à toutes les autres nations, comme ſi avec toute leur ſcience & avec toutes leurs richeſſes, elles ne pouvoient rien produire de ſemblable.

En verité, ſi la Chine nous inſulte par la magnificence de ſon obſervatoire, elle a raiſon de nous inſulter à ſix mille lieuës loin; car de prés elle auroit honte de ſe comparer à nous. Nous y fuſmes, tout prévenus de ces grandes idées, & voicy ce que nous y remarquaſmes. Aprés eſtre entrez dans une cour d'une médiocre grandeur, on nous montra un petit corps de logis où demeurent ceux à qui l'on a confié la garde de l'Obſervatoire. A droit en entrant on monte par un eſcalier fort étroit ſur une tour quarrée, ſemblable à celles dont nous avions coûtume autrefois de fortifier les murailles des villes. Elle eſt en effet attachée en dedans aux murs de Pekin, & élevée ſeulement au-deſſus du rempart de dix ou douze pieds. C'eſt ſur la platte-forme de cette tour que les Aſtronomes Chinois

avoient placé leurs machines, qui, quoyqu'en assez petit nombre, en occupoient tout l'espace. Mais le Pere Verbiest Directeur de l'Observatoire, les ayant jugées inutiles pour les observations Astronomiques persuada à l'Empereur de les retirer, pour faire place à plusieurs instrumens de sa façon. Ces machines sont encore dans une sale qui joint la tour, ensevelies dans la poussiere & dans l'oubli : nous ne les vismes qu'au travers d'une fenestre grillée ; elles nous parurent fort grandes & bien fonduës, d'une forme approchante de nos anneaux Astronomiques : c'est tout ce que nous pusmes en découvrir. On avoit néanmoins jetté dans une cour écartée un globe celeste de bronze, de trois pieds ou environ de diametre ; nous le vismes de plus prés, sa figure estoit un peu ovale, les divisions peu exactes & tout l'ouvrage assez grossier.

On a tout auprés, dans une sale basse, pratiqué un *Gnomon*. La fente par où passe le rayon du Soleil, élevée environ de huit pieds, est horizontale & formée de deux portion de cuivre, soûtenuës en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou retrécir l'ouverture. Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu & sur la lon-

gueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, divisée par des lines transversales, qui ne sont ni finies ni fort exactes. Tout au-tour de la table, on a creusé de petits canaux pour recevoir l'eau qui sert à la mettre de niveau : c'est en matiere d'ouvrage Chinois ce que j'ay vû de moins mauvais, & qui pourroit estre de quelque usage entre les mains d'un bon observateur ; mais je doute fort que les Chinois sçachent prendre toutes les précautions qui sont necessaires pour s'en bien servir.

Cet Observatoire peu considerable par les anciennes machines, beaucoup moins encore par sa situation, par sa figure & par le bastiment, est à present enrichi de plusieurs instrumens de bronze que le Pere Verbiest y a placez. Ils sont grands, bien fondus, ornez par-tout de figures de dragons, tres-bien disposez pour l'usage qu'on en doit faire ; & si la finesse des divisions répondoit au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules, on y appliquast des lunettes, selon la nouvelle méthode de l'Academie Royale, nous n'aurions rien en cette matiere qui leur pust estre comparé. Mais quelque soin que ce Pere ait pris de faire diviser exactement les cercles, l'ouvrier Chinois, ou s'est

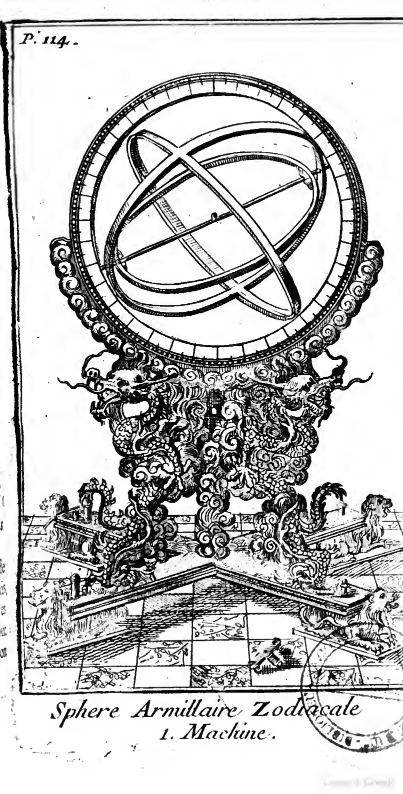
beaucoup negligé, ou n'a pû suivre fidelement ce qu'on luy avoit marqué ; de sorte que je compterois plus sur un quart de cercle de la façon de nos bons ouvriers de Paris, qui n'auroit qu'un pied & demi de rayon, que sur celuy de six pieds qui est à la Tour.

Peut-estre que vostre Altesse sera bien-aise d'en voir tout-d'un-coup la disposition dans une figure. Le dessein que j'en ay fait est tres-conforme à l'original ; & mesme bien loin que la graveure le flatte, comme il arrive presque toûjours en matiere de portraits & de taille douce, je puis dire, qu'elle n'en exprime pas toute la beauté.

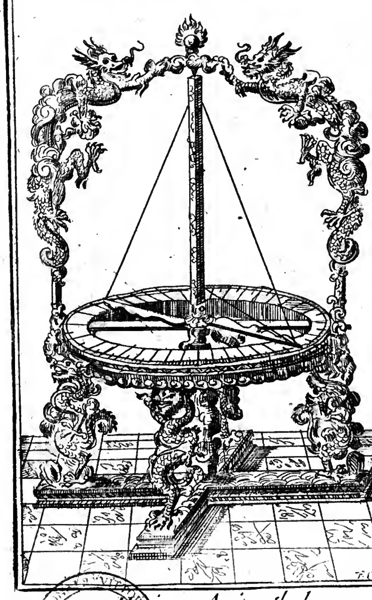
Mais parce que chaque piece ne paroist que confusément dans une espace aussi borné que celuy-cy, j'ay crû qu'il estoit bon de leur donner toute leur étenduë, & d'ajoûter en peu de mots une explication des ornemens & de la forme de ces magnifiques instrumens.

Sphere Armillaire Zodiacale de 6. pieds de diamettre. Premiere machine.

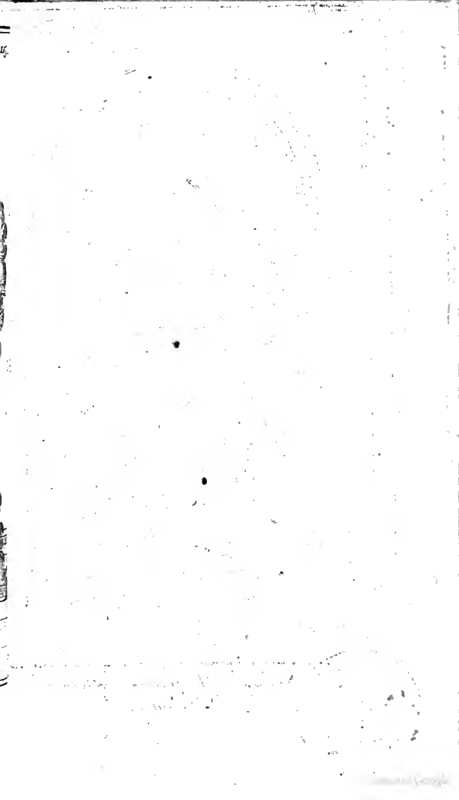
Cette Sphere porte sur quatre testes de dragons, dont les corps aprés divers replis s'arrestent aux extrémitez de deux poutres d'airain mises en croix, afin de soûtenir tout le poids de la machine. Ces dragons qu'on

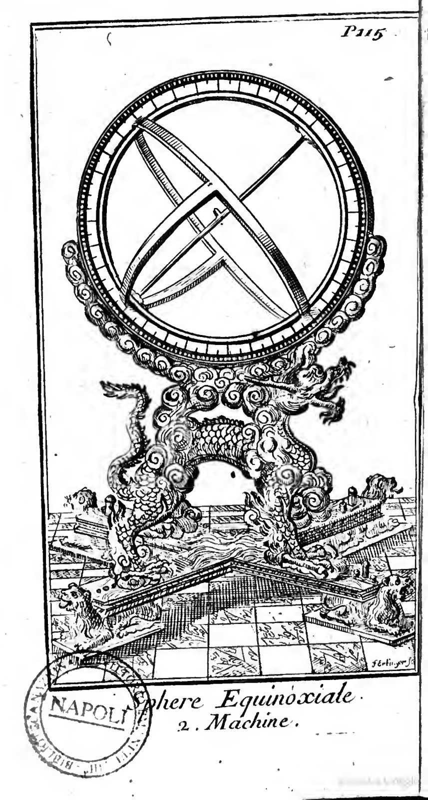


Sphere Armillaire Zodiacale
1. Machine.



Horizon Azimuthal.
[illegible] Machine.





Sphere Equinoxiale.
2. Machine.

à choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'Empereur, sont representez selon l'idée que les Chinois s'en forment, envelopez de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe touffuë sous la machoire inferieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule beante, & vomissant toûjours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de mesme matiere sont chargez des extrémitez des poutres, dont les testes se haussent ou se baissent selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisez sur leur surface exterieure & interieure en 360. degrez; chaque degré, en soixante minutes par des lignes transversales; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphere Equinoxiale de 6. pieds de diametre. Seconde machine.

Cette Sphere est soûtenuë par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposez, saisissent les extrémitez du piédestal, formé comme le précedent par deux poutres croisées à angles droits & terminées par quatre petits lions, qui servent

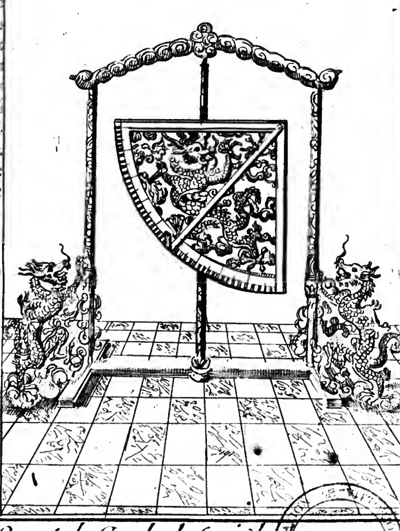
à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien executé.

Horizon Azimuthal de 6. pieds de diametre. Troisiéme machine.

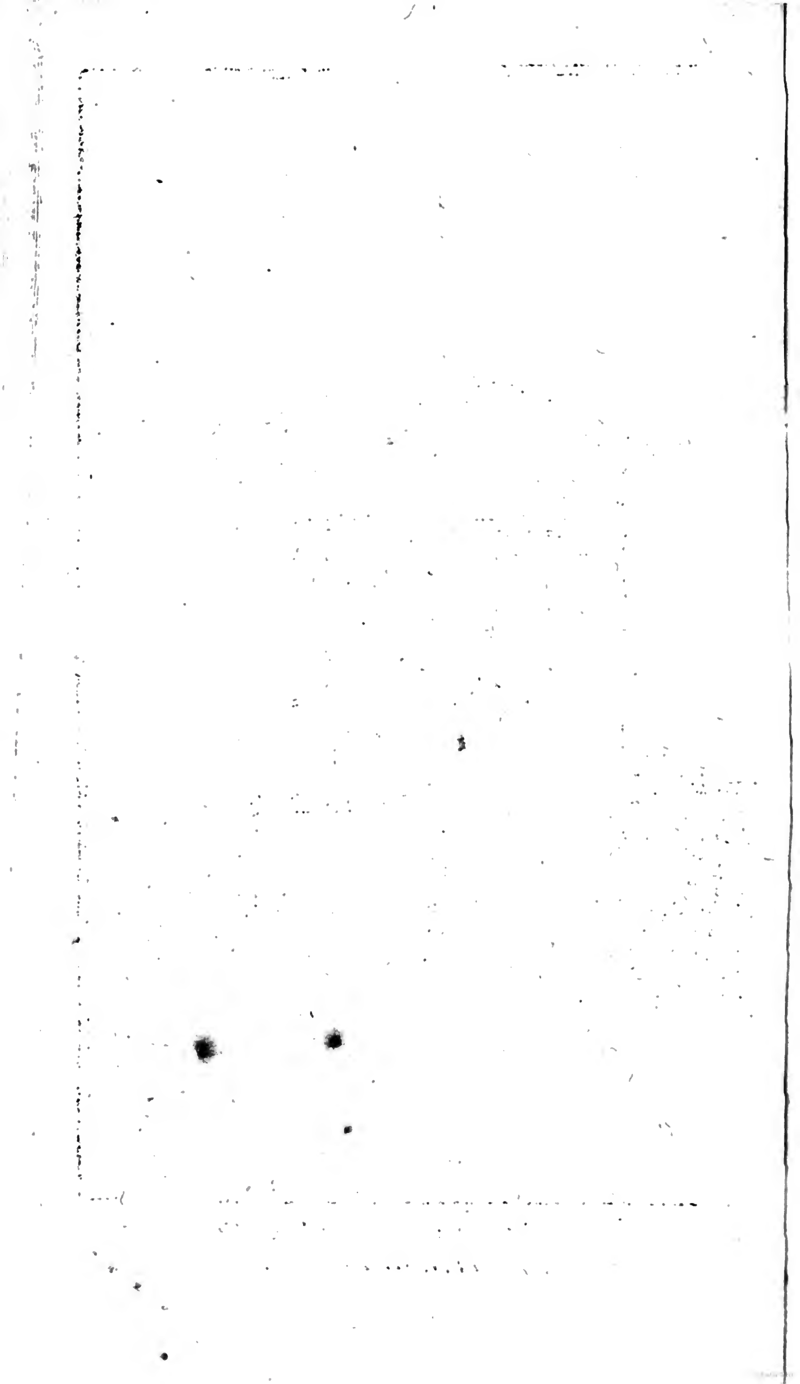
Cet instrument qui sert à prendre les Azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diametre, court tout le limbe selon les degrez de l'horison qu'on y veut marquer, & emporte avec soy un triangle *filaire*, dont le sommet passe dans la teste d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du mesme horison. Quatre dragons repliez courbent leur teste sous le limbe inferieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colonnes s'élevent en l'air chacun de son costé, presque en demi-cercle, jusqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

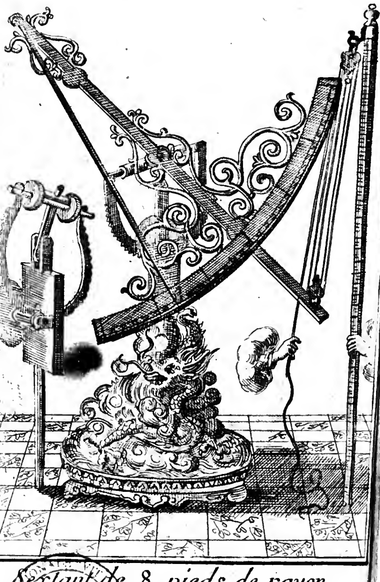
Grand quart de cercle de 6. pieds de rayon. Quatriéme machine.

Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale pese une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre tres-delicat. L'alidade en est mobile & coule aisément sur le limbe. Un dragon replié &



Quart de Cercle de 6. pieds de rayon.
4e. Machine.





Sextant de 8. pieds de rayon.
5.e Machine.

entouré de nuages va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du Ciel qu'on veut observer ; & parce que sa pesanteur pourroit causer quelque trémoussement, ou le faire sortir de sa situation verticale, deux arbres s'élevent par les costez, affermis en bas de deux dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.

Sextant dont le rayon est environ de 8. pieds. Cinquiéme machine.

Cette figure represente la sixiéme partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme un espece de large bassin vuidé, qui est affermi par des dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extremité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses roues le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui represente un des rayons du Sextant; & qui le tient immobilement attaché. Sa partie superieure est terminée par un gros cylindre, c'est le cen-

tre autour duquel tourne l'alidade; l'inferieure s'estend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner prise au *moufle* qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plûtost d'ornemens sur les plate-formes des Observatoires, que d'instrumens pour les observateurs.

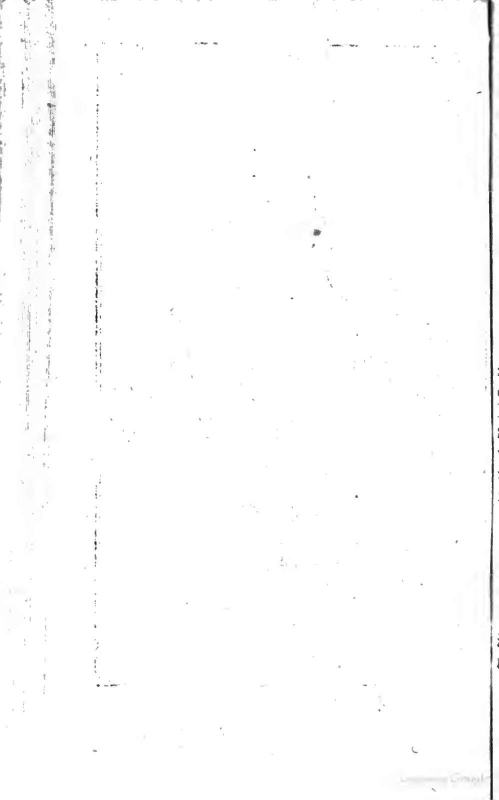
Globe celeste de six pieds de diametre. Sixiéme machine.

Voicy à mon sens, ce qu'il y a de plus beau, & de mieux executé parmi les instrumens dont je parle. Le corps du globe est de fonte, tres-rond & parfaitement uni; les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élevation, quoyqu'il pese plus de deux mille livres. Une large base d'airain formée en cercle & vuidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distans quatre dragons informes, dont la chevelure herissée soûtient en l'air un horison magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornemens,

P. 118.



Globe Celeste de 6. p. de diametre.
6.e Machine.



& par la delicatesse de l'ouvrage. Le meridien qui soûtient l'axe du globe, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées ; de sorte qu'il emporte avec luy tout le Ciel, pour luy donner l'élevation qu'il demande. Outre cela l'horizon, les dragons, & les poutres de bronze qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base qui demeure toûjours immobile : ce qui donne la facilité de placer l'horison de niveau, & de luy faire couper le globe précisément par le milieu. Je ne pouvois assez admirer, que des gens éloignez de nous de six mille lieuës, eussent pû faire un ouvrage de cette force ; & j'avouë que si tous les cercles qui sont chargez de divisions, avoient esté retouchez par nos ouvriers, on ne sçauroit rien desirer en cette matiere de plus parfait. Au reste, toutes ces machines sont environnées de degrez de marbre taillé en amphitheatre pour la commodité de l'observateur, parce qu'elles ont la plûpart plus de dix pieds d'élevation.

Quelque admirables que ces nouveaux instrumens paroissent, les Chinois n'auroient pû se resoudre à s'en servir préfera-

rablement aux anciens sans un ordre exprés de l'Empereur. L'antiquité quoy-que defectueuse, a pour eux des charmes, que la nouveauté la plus parfaite ne peut diminuer; bien differens en cela des Européans, qui n'ont de goust que pour ce qui est nouveau. En quoy nous sommes tous également blasmables, puisque le temps ne peut rien contribuer à la veritable beauté des choses. Mais, si l'on y prend garde, dans les idées qu'on s'en forme; l'imagination, la coustume, les préventions, tout juge, excepté l'esprit, qui estant seul capable d'en faire la veritable difference, est presque le seul qui n'a point de part au jugement que nous en portons. Ce défaut n'auroit peut-estre pas de grandes suites s'il ne s'estendoit que sur les affaires du monde: mais par malheur la Religion y a encore plus de part; & comme en Europe, il semble qu'une doctrine quoy-que fausse ait droit de s'insinuer plus facilement dans les esprits, quand elle porte avec elle le caractere de la nouveauté; les Chinois s'imaginent au contraire avoir raison de rejetter la Loy Chrétienne, parce que par rapport à leur Empire, elle n'est pas assez ancienne. Comme si l'ignorance avec le temps pouvoit prescrire contre la verité, ou si une longue suite de siecles pou-
voit

voit faire que la ſuperſtition ne fuſt plus une erreur.

C'eſt peut-eſtre cet enteſtement de l'antiquité & l'amour des anciennes couſtumes, qui rendent les Chinois ſi attachez à leurs obſervations Aſtronomiques ; car parmi eux, on a obſervé de tout temps ; mais c'eſt une choſe ſurprenante qu'ils ayent ſi peu profité de leur travail. Ils devroient, depuis plus de quatre mille ans qu'ils examinent avec ſoin les mouvemens des aſtres, en avoir acquis une parfaite connoiſſance. Cependant, quand nos Peres entrerent à la Chine, leurs progrés dans l'Aſtronomie eſtoient ſi peu conſiderables, que leurs Mathematiciens n'avoient pû encore avec tous leurs ſoins ſe faire un Calendrier exact ; & leurs Tables pour le calcul des Eclypſes, ſe trouverent ſi peu correctes, qu'à peine pouvoient-ils prédire groſſierement celles du ſoleil. A preſent ils ſont en repos ſur ces deux points. Les Miſſionnaires ont donné une forme conſtante au Calendrier de l'Empire ; & celuy qu'on diſtribuë au commencement de chaque année, marque avec ſoin tout ce qui doit arriver d'extraordinaire dans le mouvement des aſtres. Ils ne laiſſent pourtant pas de continuer leurs obſervations : il y a toutes les nuits cinq Mathema-

ticiens sur la Tour dont je viens de parler, qui regardent continuellement le Ciel. L'un s'attache à considerer ce qui se passe du costé du Zenith, un autre a les yeux tournez à l'Orient, le troisiéme vers l'Occident, le quatriéme au Midy, & le dernier au Septentrion; afin que rien de ce qui se passe aux quatre parties du monde ne puisse échapper à leur exactitude. Ils remarquent les vents, la pluye, la qualité de l'air, les phenoménes extraordinaires, comme sont les éclypses, les conjonctions ou les oppositions des Planetes, les Cometes, les feux, les Meteores, & tout ce qui peut estre de quelque utilité. Ils en tiennent un compte exact, qu'ils communiquent tous les matins au President des Mathematiques, pour estre mis dans les registres du Tribunal. Si cela s'estoit toûjours pratiqué par des gens sçavans & appliquez, nous aurions une infinité de remarques curieuses. Mais outre que ces observateurs sont ordinairement peu habiles, ils s'interessent tres-peu à la perfection des sciences; ainsi pourveû qu'ils soient bien payez de leurs gages, & qu'icy-bas leur petite fortune roulle & aille toûjours son train, ils ne se mettent guere en peine des changemens qui aerivent dans le Ciel. Ce n'est pas que quand ces phenomenes sont

éclatans ; ils les negligent tout-à-fait ; comme lors qu'ils arrive une éclypse, ou qu'une Comete paroist, car alors ils sont obligez d'y apporter quelque soin.

De tout temps les peuples ont esté frappez d'estonnement à la vüë des éclypses du Soleil & de la Lune, dont ils ignoroient les causes naturelles : pour les expliquer, il n'y a point d'extravagance dont ils ne se soient avisez ; & les Chinois, les plus anciens Astronomes du monde, n'ont pas esté en cette matiere plus raisonnables que les autres. Ils se sont imaginez que dans le Ciel il y avoit un dragon d'une prodigieuse grandeur, ennemi déclaré du Soleil & de la Lune, qu'il veut devorer. Ainsi dés qu'on s'apperçoit du commencement de l'éclypse, il font tous un bruit épouventable de tombours & de bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent de toute leur force, jusqu'à ce que le monstre effrayé du bruit, ait lasché prise. Depuis plusieurs années, les gens de qualité qui ont lû nos livres, sont détrompez de cette erreur ; cependant durant le temps de l'éclypse, sur tout si c'est une éclypse de Soleil, on ne laisse pas à Pekin de garder les anciennes coustumes, qui ont quelque chose de superstitieux & de ridicule tout ensemble : car tandis que les ob-

servateurs sont à la Tour, appliquez à en déterminer le commencement, la fin & la durée; les principaux Mandarins du *Lipou* sont à genoux dans une sale ou une cour du Palais, toûjours attentifs à ce qui se passe dans le Ciel. Ils se prosternent continuellement devant le Soleil, comme pour luy porter compassion; ou devant le dragon, pour le prier de laisser le monde en repos, & de ne pas devorer une astre qui luy est si necessaire.

Au reste il faut que tout ce qui a esté prédit par les Mathematiciens se verifie. Si l'Eclypse arrivoit plûtost, si elle estoit plus grande ou plus petite, ou si la durée estoit plus courte ou plus longue; le President des Mathematiques & ses Assesseurs seroient en danger de perdre leur charge. Mais les Mandarins qui sont commis à l'observation, y mettent bon ordre; quelque chose qui arrive, tout est de la derniere exactitude, & on se trouve toûjours d'accord avec le Ciel.

Peut-estre, MONSEIGNEUR, me suis-je trop étendu sur cette matiere. Occupé depuis long-temps comme vous estes, ou de negociations importantes, ou d'affaires qui regardent le bien de l'Eglise; vous devez avoir peu de goust pour toutes nos sciences abstraites, incapables de réveiller

en vous ou d'augmenter ces nobles sentimens qui flattent presque uniquement les grandes ames. J'aurois peut-estre mieux fait de vous écrire les guerres des Tartares & la conqueste de la Chine. Mais outre le penchant naturel qui porte insensiblement chacun à parler des choses de sa profession, j'ay peut-estre encore esté trompé par l'habitude que je me suis faite à la Chine, d'entretenir les Grands de ces matieres ; & j'ay crû qu'une personne comme vous, curieuse, spirituelle, capable de tout, auroit du moins la patience d'écouter ce qui fait les délices du plus puissant, & du plus sçavant Empereur du monde.

Je passerois le plus bel endroit de Pekin, si je ne disois rien à Vostre Altesse de ce qui regarde ses portes & ses murailles. Les unes & les autres sont magnifiques & dignes d'une ville imperiale. Les portes ne sont ornées, ni de figures, ni de bas-reliefs, comme les autres ouvrages publics de la Chine. Toute leur beauté consiste dans leur prodigieuse élevation, qui de loin fait le plus bel effet du monde. Ce sont deux gros pavillons adossez, quoy-que separez l'un de l'autre, dont les flancs sont liez par de hautes & larges murailles ; en sorte qu'elles laissent au milieu une place d'armes capable de

contenir en bataille plus de cinq cens hommes. Le premier pavillon qui ressemble à une forteresse, donne sur la campagne & fait face au grand chemin ; il n'est point percé, mais on entre dans la place d'armes par la muraille du flanc, dont la porte est large, haute & bien proportionnée. Ensuite on détourne à droit, où le second pavillon qui commande toute la Ville, presente dans sa face une seconde porte de mesme grandeur que la premiere, mais si épaisse & si profonde que le passage en devient obscur. C'est là qu'on tient toûjours un corps de garde & une espece de petit arsenal, pour servir aux troupes dans le besoin.

Si l'on n'a égard qu'à la délicatesse de l'ouvrage & aux agrémens de l'Architecture, les Portes de Paris sont incomparablement plus belles. Mais neanmoins quand on approche de Pekin, il faut avoüer que ces grands bastimens, & si je l'ôse dire ces superbes masses, quelque informes qu'elles soient, ont je ne sçay quoy d'auguste, que tous nos ornemens ne peuvent égaler. Au reste, les voûtes de ces portes sont de marbre, & le reste est basti de briques fort épaisses & bien maçonnées.

Les murs de la Ville répondent assez à la grandeur des portes. Ils sont si élevez qu'ils

dérobent la vûë de tous les bastimens, & si larges qu'on fait dessus la garde à cheval. D'espace en espace, à la grande portée de la fleche, il y a de bonnes Tours quarrées pour les défendre. Le fossé est sec, mais large & bien creusé. Tout paroist regulier, & aussi bien entretenu, que si l'on se préparoit tous les jours à soûtenir un siege. Voilà, MONSEIGNEUR, à peu prés ce que c'est que la Capitale de la Chine, recommandable par son étenduë, par la grandeur de ses portes, par la bonté de ses murs. par la magnificence de son Palais, par la force de sa garnison qui est de plus de cent soixante mille hommes, par le grand nombre de ses habitans; & mediocre en tout le reste.

Voicy ce qui regarde en general les autres Villes de l'Empire. Les Chinois les divisent en deux especes. Celles qui sont uniquement destinées à la seureté du païs, se nomment villes de guerre, & les autres, Villes de police. Les Villes de guerre que j'ay veûës en differens endroits, ne sont guere plus fortes que les Villes communes, si ce n'est que la situation en est meilleure, & quelquefois telle, que le lieu les rend presque inaccessibles. Les places frontieres & sur-tout celles qui bornent la Chine du costé de la Tartarie ont quelque chose de sin-

gulier, & les Missionnaires m'ont asseuré qu'il y avoit des défilez si bien fortifiez, qu'il estoit presque impossible de les forcer. J'en ay vû moy-mesme que cent hommes pourroient défendre contre une armée entiere. Les Villes ordinaires n'ont pour toute fortification qu'un bon rempart, des tours, des murailles de briques & un grand & large fossé plein d'eau vive. Les Ingenieurs Chinois n'en sçavent pas davantage; & il ne faut pas s'en étonner, puisque nous-mesmes n'avions rien de meilleur avant l'usage du canon, qui nous a obligé d'inventer une nouvelle défense, à mesure qu'on a changé l'ordre & la maniere des attaques.

Je vous avoûë, MONSEIGNEUR, qu'en parcourant toutes ces Villes de la Chine que leurs habitans estiment les plus fortes de l'univers, je me suis fait quelquefois un plaisir de penser avec combien de facilité LOÜIS LE GRAND emporteroit ces Provinces entieres, si la nature nous avoit rendus plus voisins de la Chine, luy que les meilleures places de l'Europe n'ont arresté que peu de jours. Dieu a bien sceû proportionner toutes choses; il s'est contenté de donner au nouveau monde des capitaines mediocres, parce qu'il n'estoit pas

necessaire d'y faire des actions extraordinaires ; mais pour vaincre des ennemis comme les nostres, nous n'avions besoin de rien moins, que d'un Heros comme luy.

On ne peut neanmoins disconvenir, qu'en matiere de fortification, les Chinois n'ayent surpassé tous les anciens dans le prodigieux ouvrage, dont ils ont renfermé une grande partie de leur Empire. C'est ce qu'on appelle ordinairement la grande muraille, ou comme ils disent eux mesmes, la muraille de dix mille stades, * qui s'étend depuis la mer orientale jusqu'à la province de Chansi. Ce n'est pas qu'elle soit en effet aussi longue qu'ils le disent, mais il est certain que si on en compte tous les détours, elle n'a guere moins de cinq cens lieuës. Au reste ce n'est pas un simple mur ; on y a par tout basti des Tours pour la rendre plus forte, à peu prés comme aux murailles des villes de guerre : & dans les endroits où les passages sont plus aisez à forcer, on a eu soin de multiplier les ouvrages, & d'élever tout de suite deux ou trois remparts, qui se défendent les uns les autres. Leur prodigieuse épaisseur, les tours qui les flanquent de toutes parts, & qui commandent les avenuës, la

* Van-li Tcham Tçhim.

multitudes de soldats qui sont commis à leur garde, mettent de ce costé-là les Chinois en repos contre les entreprises de leurs ennemis.

Comme presque toute la Chine est separée de la Tartarie par des montagnes, on a continué la muraille tout le long des plus hautes collines, sur lesquelles elle serpente, tantost plus basse & tantost plus élevée, selon la disposition du lieu & l'irregularité du terrain. Car il ne faut pas s'immaginer comme quelques-uns l'ont crû, qu'elle soit par tout de niveau, & que dans les fonds où les montagnes s'abaissent : on ait peû l'élever à la hauteur du sommet sur lequel on l'a continuée. Ainsi quand on dit que cette muraille est prodigieusement haute, cela ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'elle est bastie sur un lieu tres-exaucé : car d'elle-mesme elle n'égale pas les murailles ordinaires de leurs Villes ; sa largeur mesme n'est que de quatre à cinq pieds tout au plus.

Presque tout l'ouvrage est de brique & si bien basti que depuis plusieurs siécles, non-seulement il dure, mais il est encore à present presque tout entier. Il y a plus de 1800. ans que l'Empereur *Chi-hoamti* le fit construire, pour servir de barriere aux Tartares. Cette entreprise est l'une des plus grandes

& en mesme temps des plus insensées qui ait jamais esté faite. A la verité la prudence vouloit que les Chinois fermassent les passages les plus accessibles ; mais il estoit ridicule de pousser l'ouvrage jusques sur la pointe des montagnes où les oiseaux ont de la peine à voler, & où il est impossible que la cavalerie Tartare puisse monter. Que si l'on a pû se persuader que les Tartares seroient assez déterminez pour y grimper en corps d'armée, comment a-t-on crû qu'une muraille aussi foible & aussi basse que celle-là seroit capable de les arrester ?

Pour moy j'admire qu'il y ait eu des ouvriers assez adroits pour y porter les materiaux necessaires & pour les y mettre en œuvre. Aussi n'en a-t-on pû venir à bout, qu'en faisant une prodigieuse dépense, & en sacrifiant la vie d'un plus grand nombre d'hommes, que toute la fureur des armées Tartares n'en eussent pû faire mourir. On dit que sous le regne des Empereurs Chinois, cette fameuse muraille estoit gardée par un million de soldats ; à present qu'on est maistre d'une partie de la Tartarie, on se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les passages les plus ouverts & les mieux fortifiez.

Parmi les autres forteresses du Royaume,

on en compte plus de mille du premier ordre ; les autres sont moins considerables? & ne méritent pas mesme d'en porter le nom ; il y a néanmoins par tout des garnisons assez grosses, & par là on peut juger du nombre des troupes entretenuës dans cet empire. Cependant ce n'est point par cet endroit que les Chinois surpassent les autres peuples du monde, & si l'on ne les regarde que par rapport à la guerre, on n'aura pas lieu de les admirer. Mais on ne peut assez s'estonner, quand on considere le nombre, la grandeur, la beauté & l'ordre de leurs Villes de police. On les divise ordinairement en trois ordres. Dans le premier, il y en a plus de 160. dans le second 270. & dans le troisiéme, prés de 1200. sans compter plus de 300. autres Villes murées qu'on met hors de rang, quoy-qu'elles soient presque toutes fort peuplées, & qu'on y fasse un grand commerce. Les bourgs & les villages ne se peuvent compter; sur tout ceux des Provinces meridionales. Dans le Chensi & dans le Chansi ils sont presque tous entourez de murailles, avec de bons fossez & des portes de fer, que les païsans gardent le jour & ferment la nuit, pour n'estre pas exposez aux voleurs. Ils se défendent aussi par là des insultes des soldats qui passent continuel-

lement, & dont les officiers ne sont pas toûjours les maistres.

La grandeur des Villes n'est pas moins surprenante que leur nombre. Pekin, dont j'ay déja eu l'honneur de vous parler, n'est pas comparable à *Nankin*, ou comme on la nomme à present, à *Kiamnim*, qui avoit autrefois trois enceintes de murailles, à la derniere desquelles on donnoit seize grandes lieuës de circuit. On en voit encore quelques vestiges, & il semble que ce soient plûtost les bornes d'une Province que celles d'une Ville. Quand les Empereurs y tenoient leur cour, il est certain que le nombre de ses habitans estoit infini. Sa situation, son port, la fertilité des terres qui l'environnent, les canaux qui facilitent le commerce, tout cela contribuoit à sa splendeur. Depuis ce temps-là elle a beaucoup déchû de son premier estat, cependant si l'on compte ses fauxbourgs & les habitans de ses canaux, il s'y trouve encore plus de monde qu'à Pekin. Et quoy-que les collines incultes, les terres labourées, les jardins & les vuides considerables qu'on voit dans son enceinte en diminuent la grandeur; ce qui est habité fait neanmoins une ville d'une prodigieuse étenduë.

Les ruës en sont mediocrement larges,

mais bien pavées; les maisons basses & propres, les boutiques riches & fournies de toute sorte d'étoffes & d'autres ouvrages de prix. Enfin c'est comme le centre de l'Empire où l'on trouve ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres Provinces. C'est là que les Docteurs les plus fameux & les Mandarins hors de charges viennent ordinairement s'establir ; les Bibliotheques en sont nombreuses, & les livres choisis; l'impression plus belle ; les ouvriers plus habiles, le langage plus pur & l'accent meilleur que nulle autre part. Enfin il n'y auroit aucune autre ville plus propre à estre le siege ordinaire des Empereurs, si leur presence n'estoit pas necessaire sur les frontieres, pour s'opposer aux ennemis de l'Estat.

Il y a encore diverses choses qui la rendent celebre parmi les Chinois.

La premiere est le fleuve Kiam sur lequel elle est située, le plus grand, le plus profond & le plus navigable de tous ceux qui arrosent l'Empire de le Chine. Il a vis-à-vis de le Ville prés de demi-lieuë de large.

La seconde est l'Observatoire royal, placé sur une haute colline. On y avoit autrefois pratiqué une plateforme & dressé des machines propres aux observa tions ; mais les instrumens ont esté transpor tez à Pekin,

l'on n'y voit plus que quelques basti-
ens anciens, & une grande sale quarrée,
ouvellement bastie en reconnoissance de
honneur que l'Empereur *Camhy* a fait à la
ille de la visiter. Ce fut une adresse dont
es Mandarins se servirent pour amasser de
argent : car sous pretexte d'élever un mo-
ument à la memoire de ce Prince, ils tire-
ent du peuple une somme tres-considera-
le, dont ils retinrent pour eux la meil-
eure part.

La troisiéme est la grande Tour, ou la
Tour de Pourcelaine. Il y a hors de la ville
& non pas au-dedans comme quelques-uns
l'ont écrit, un Temple, que les Chinois
nomment le Temple de la *Reconnoissan-
ce* *, basti il y a 300. ans par l'Empereur
Yonlo. Il est élevé sur un massif de brique
qui forme un grand perron entourré d'une
balustrade de marbre brut ; on y monte par
un escalier de dix à douze marches, qui
regne tout le long. La sale qui sert de tem-
ple, a cent pieds de profondeur & porte
sur une petite base de marbre haute d'un
pied, laquelle en débordant laisse tout au
tour une banquette large de deux. La façade
est ornée d'une galerie & de quelques pi-
liers. Les toits (car selon la coûtume de la

* Pao gnen-sse.

Chine il y en a deux, l'un qui naiſt de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, ſont de tuiles vertes, luiſantes & verniſſées, la charpente qui paroiſt en dedans eſt peinte & chargée d'une infinité de pieces differemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'eſt pas un petit ornement pour les Chinois. Il eſt vray que cette foreſt de poutres, de tirans, de pignons, de ſolives, qui regnent de toutes parts, a je ne ſçay quoy de ſingulier, & de ſurprenant ; parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces ſortes d'ouvrages du travail & de la dépenſe, quoy-qu'au fond cet embarras ne vienne que de l'ignorance des ouvriers qui n'ont encore pû trouver cette belle ſimplicité qu'on remarque dans nos baſtimens & qui en fait la ſolidité & la beauté.

La ſale ne prend le jour que par ſes portes ; il y en a trois à l'orient extrémement grandes, par leſquelles on entre dans la fameuſe Tour dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette Tour eſt de figure octogone, large d'environ 40. pieds, de ſorte que chaque face en a quinze. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de meſme figure éloigné de deux toiſes & demie, & portant à une mediocre hauteur un toit couvert de tuiles verniſſées qui paroiſt naiſtre

du corps de la tour & qui forme au-dessous une galerie assez propre. La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenestres, & distingué par des toits semblables à celuy de la galerie ; à cela prés qu'ils ont beaucoup moins de saillie, parce qu'ils ne sont pas soûtenus d'un second mur ; ils deviennent mesme beaucoup plus petits à mesure que la tour s'éleve & se rétrecit.

Le mur a du moins sur le rez de chaussée douze pieds d'épaisseur, & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaines posées de champ; la pluye & la poussiere en ont diminué la beauté, cependant il en reste encore assez pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine quoy-que grossiere; car ils y a apparence que la brique, depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conservé le mesme éclat.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans est petit & incommode, parce que les degrez en sont extrémement hauts ; chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures ; si neanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles

des étages superieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait une espece de marquetage tres-propre : tout l'ouvrage est doré & paroist de marbre ou de pierre cizelée. Mais je crois que ce n'est en effet qu'une brique moulée & posée de champ, car les Chinois ont une adresse merveilleuse pour imprimer toute sorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extrémement fine & bien sassée, est plus propre que la nostre à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entre-eux en égale distance. J'y ay compté cent quatre-vingt-dix marches presque toutes de dix bons pouces, que je mesuray exactement ; ce qui fait cent cinquante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif : celle du neuviéme étage qui n'a point de degrez, & le couronnement ; on trouvera que la Tour est élevée sur le rez de chaussée de plus de 200. pieds.

Le comble n'est pas une des moindres beautez de cette Tour ; c'est un gros masts qui prend au plancher du 8e étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors. Il paroist engagé dans une large bande de fer de la mesme hauteur, tournée en volute & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre ; de

ſorte qu'elle forme en l'air une eſpece de coſne vuidé & percé à jour, ſur la pointe duquel on a poſé un globe doré d'une groſſeur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la Tour de porcelaine, & que quelques Européens nommeroient peut-eſtre la Tour de brique. Quoy-qu'il en ſoit de ſa matiere, c'eſt aſſeurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus ſolide & le plus magnifique qui ſoit dans l'Orient. Du haut de la Tour on découvre preſque toute la Ville, & ſur tout la grande colline de l'Obſervatoire qui eſt à une bonne lieuë delà, & qui reſte au Nord demi-quart à l'Eſt de la bouſſole.

Nankin eſtoit encore celebre autrefois par la grandeur de ſes cloches, mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles eſtoient ſuſpenduës, tout le baſtiment tomba en ruïne; & les cloches ſont depuis demeurées à terre, ſans qu'on ſe ſoit mis en devoir de les remonter. Voicy les meſures de celle qu'on trouve ſur le chemin qui mene de noſtre College à l'Obſervatoire. Sa hauteur eſt d'onze pieds de Roy, & ſon anſe de deux: ſon diametre pris dans sa plus grande largeur, en a ſept, ſi on y comprend l'épaiſſeur des bords. La circonference exterieure eſt de vingt-deux pieds,

& quoy-qu'elle diminuë en montant, ce n'eſt pourtant pas en meſme proportion que nos cloches d'Europe, car ſa figure eſt preſque cylindrique, à la reſerve d'un renflement conſiderable qui paroiſt vers le milieu, où le contour eſt auſſi grand que celuy de ſes bords. Elle eſt entourée de pluſieurs moulures, filets & platebandes. Le limbe inferieur a ſix pouces & demi d'épaiſſeur, ce qui diminuë toûjours juſqu'à la courbure où commence la conoïde, de ſorte que ſous l'anſe elle n'eſt tout au plus épaiſſe que de deux pouces. Ce qui ſe peut meſurer aſſez preciſément, parce qu'on y a laiſſé un trou pour en augmenter le ſon, ſuivant l'opinion des Chinois. Au reſte la fonte n'en paroiſt pas nette, le metal eſt aigre & plein de grumeaux.

Ces cloches ont eſté fonduës ſous le premier Empereur de la Dynaſtie précedente qui regnoit il y a plus de trois cens ans. Elles ont chacune leur nom particulier. * Il n'y en avoit que trois dans la Ville, mais la Geographie Chinoiſe en marque une quatriéme au-delà du fleuve Kiam. Suppoſant que le pied cubique de cuivre peſe ſix cens quarante-huit livres, la cloche dont on a

* *La Pendante* Tchoüi; *la Mangeante* Ché; *la Dormante* Choüi *ou* So, *la Volante* Fi.

pris les mesures peseroit environ quatre-vingt dix milliers ; si sa grosseur & son épaisseur estoient par tout égales. Pour la grosseur, il n'y a pas beaucoup de difference ; mais l'épaisseur diminuë uniformement jusqu'à l'anse, où elle a deux pouces : ainsi prenant quatre pouces & un peu plus pour la moyenne proportionnelle, & supposant l'aliage un peu moins pesant que le cuivre, la cloche avec son anse pesera environ cinquante milliers, c'est-à-dire qu'elle sera deux fois plus pesante que celle *d'Erfort*, que le Pere Kirker dit estre la plus grande cloche du monde.

Mais cela mesme est peu considerable, si l'on regarde qu'il y en a à Pekin sept autres, fonduës sous le regne de *Yonlo* il y a prés de 300. ans, dont chacune pese six-vingt mille livres. Leur ouverture est de 12. pieds de diametre ; elles en ont quarante de circuit & 12. de hauteur, sans compter l'anse qui est pour le moins de trois pieds. Tout cela, MONSEIGNEUR, est surprenant, & on auroit de la peine à le croire, si le Pere Verbiest, sur la foy duquel on peut assûrement compter, n'en avoit luy-mesme pris exactement les mesures.

Mais autant que les cloches de la Chine surpassent celles d'Europe en grandeur, au-

tant leur sont-elles inferieures pour la beauté du son, soit que nostre metal soit plus pur, & l'alliage mieux observé, soit que la figure & la fonte des nostres en soient meilleures. Voicy neanmoins ce que le Pere Magalhaens écrit de celle qui est dans le Palais de Pekin: *Le son*, dit-il, *en est si éclatant, si agreable & si harmonieux, qu'il paroist bien moins venir d'une cloche que de quelque instrument de musique.* Comme tout cela se doit entendre par comparaison, il se peut bien faire que cet auteur n'avoit jamais rien entendu de meilleur en cette matiere. Pour moy j'avouë que toutes les cloches de la Chine m'ont paru avoir un son extrémement obscur; & cela doit paroistre ainsi à tout le monde, parce qu'on les frappe, non avec un battant de fer ou de quelqu'autre metal, mais avec un marteau de bois.

Quoy-qu'il en soit, (car cela ne mérite pas une plus grande discussion,) il est certain que les Chinois ont dans toutes leurs Villes de fort grandes cloches, destinées à marquer les veilles de la nuit. On en distingue ordinairement cinq, qui commencent à sept où huit heures du soir. Au commencement de la premiere on frappe un seul coup, un moment aprés on redouble encore, ce qu'on repete continuellement durant

deux heures, jusqu'à la seconde veille. Car alors on frappe deux coups, & on continuë toûjours à frapper jusqu'à la troisiéme veille, & ainsi de la quatriéme & de la cinquiéme, augmentant le nombre des coups, à mesure qu'on passe d'une veille à l'autre; de sorte que ce sont autant d'Horloges à repetitions, qui font connoistre à tout moment quelle heure il est. On se sert encore, pour marquer les mesmes veilles, d'un Tambour d'une grandeur extraordinaire, sur lequel on frappe toute la nuit selon les mesmes proportions.

Ces deux Villes Imperiales dont je viens de parler à Vostre Eminence pourroient-elles seules rendre la Chine fameuse, quand toutes les autres seroient mediocres; mais la plûpart des Capitales de chaque Province sont si grandes, qu'elle meriteroient toutes d'estre le siege de l'Empire. Celle de *Chen-si*, qu'on nomme *Signanfou* a trois lieuës de tour. J'ay eu la curiosité moy-mesme de la mesurer, & il n'est pas difficile d'en venir à bout, parce que les quatre pans de murailles qui l'enferment, ont esté tirez au cordeau. Les fossez en partie secs, & en partie pleins d'eau, en sont tres-beaux, les murailles fort larges & fort élevées aussi-bien que les tours quarrées qui les flanquent, les rem-

parts extrémement larges, les portes, au-moins quelques-unes, tres-magnifiques & semblables à celles de Pekin. La Ville est partagée en deux par une muraille de terre qui la coupe presque d'un bout à l'autre. D'un costé sont les Tartares, qui en font la principale garnison ; car dans l'autre partie qu'habitent les Chinois, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de troupes. On y voit encore un vieux Palais où demeuroient les anciens Rois de la Province ; puissans, non-seulement par l'étenduë du Païs dont ils estoient les maistres, mais principalement par la valeur des peuples qui leur obéïssoient ; car de toutes les Provinces de la Chine ; il n'y en a aucune dont les habitans soient plus durs au travail, d'une taille plus avantageuse, plus robustes, & plus déterminez. Pour les maisons elles sont selon la coûtume de la Chine, fort basses & assez mal basties ; les meubles moins propres que dans les Provinces du midy, le vernis plus grossier, la porcelaine plus rare, & les ouvriers moins adroits.

La Ville de *Hamt-çhéou* Capitale de la Province de *Tçhéquiam* est aussi l'une des plus riches & des plus grandes Villes de l'Empire. Les Chinois luy donnent quatre lieuës de tour, & je crois qu'ils ne s'éloignent

gnent pas beaucoup de la verité. Il y paroist dans les ruës autant de monde que dans celles de Paris ; & comme d'ailleurs les faux-bourgs en sont immenses, & la multitude de barques qui couvrent tous les canaux, infinie ; je ne la crois pas moins peuplée que les plus grandes villes de l'Europe. La garnison est de dix mille hommes, parmi lesquels on compte trois mille Chinois. L'eau des canaux n'en est pas belle, les ruës sont étroites, mais les boutiques paroissent propres, & les marchands passent pour estre extrémement riches.

A l'Orient elle a une riviere large d'un quart de lieuë à cause du voisinage de la mer, mais en effet peu considerable ; car pour peu qu'on la remonte, ce n'est plus qu'un torrent inutile qui coule au travers d'une infinité de rochers. Du costé de l'Oüest elle est resserrée par un estang, dont le circuit est tout au plus de deux lieuës. L'eau en est claire, mais peu profonde; elle suffit neanmoins pour porter les grandes barques, que les Chinois y entretiennent comme autant d'hostelleries flotantes, où les jeunes gens de qualité se régalent & se promenent. Aprés la promenade ils se rendent ordinairement à une petite Isle qui est au milieu du Lac. Les Chinois y ont basti un Temple & quel-

ques autres maisons de devertissement. Les Relations font de cet estang un lieu enchanté. J'y ay lû que tout estoit bordé de superbes bastimens & de Palais magnifiques. Cela pouvoit estre autrefois ; mais s'il est vray ce qu'on en a écrit, il faut qu'on se soit bien attaché dans la suite à en abolir la memoire, puis qu'à present on n'y en remarque pas le moindre vestige ; si ce n'est qu'on mette au rang des Palais, les maisons de bois & de torchis qui sont si ordinaires à la Chine, & qui peuvent bien tomber d'elles-mesmes, sans que le grand nombre des années soit necessaire pour les détruire. Au reste, si cette ville ne se distingue pas, par la magnificence de ses bastimens, elle est du moins considerable par sa situation l'une des plus belles qui soit dans l'Empire, par le nombre prodigieux de ses habitans, par la commodité de ses canaux & par le commerce des plus belles soyes du monde.

Ce qu'il y a de surprenant à la Chine, c'est qu'aprés avoir passé dans ces grandes villes, on s'imagine qu'il faut courir bien du païs, avant que d'en trouver de semblables. Cependant pour peu qu'on s'avance, on en decouvre toûjours à peu prés de mesme Par exemple, en suivant le grand canal de *Hamtchéou*, on va à *Soutchéou*

qui n'en eſt pas fort éloignée ; les Chinois donnent à cette ville quatre lieuës de tour, & en effet elle eſt d'une étenduë ſurprenante. C'eſt la demeure d'un Viceroy, & le lieu du plus grand commerce qui ſe faſſe dans l'Empire. Je ne trouve pas qu'elle ſoit ſi peuplée à proportion que les autres villes dont je viens de parler ; mais les fauxbourgs & le nombre infini de barques, qui occupent tous les canaux étonnent ceux qui y paſſent pour la premiere fois. Quand on ſe donne la patience de demeurer quelque temps ſur l'eau, & de voir la cohuë & l'embarras que font de tous coſtez ceux qui viennent vendre & acheter, on s'imagine que tout l'Empire ſe fournit à *Soutchéou* ; & les Doüaniers, quoy que peu rigoureux, ſont ſi occupez à faire payer les droits d'entrée, que non-ſeulement ils n'ont jamais un moment de libre, mais qu'ils ſont ſouvent obligez de remettre au lendemain ceux qui ſe preſentent, pour avoir le temps d'expedier les autres qui les ont precedez. Ce mouvement continuel d'un grand peuple, le plus intereſſé qui ſoit au monde, devroit cauſer des querelles continuelles : mais la police eſt ſi bonne, & les ordres des Mandarins ſi exactement obſervez, qu'à la reſerve des injures que les Chinois n'épar-

gnent guere, on n'entend preſque jamais parler d'aucun faſcheux accident.

Non loin de Soutchéou on trouve d'eſpace en eſpace pluſieurs autres villes d'une lieuë & demie, & de deux lieuës de tour. Dés qu'on eſt arrivé au fleuve Kiam, on paſſe par *Chin-Kiam fou* ſitué ſur l'un de ſes bords, dont le ſeul fauxbourg du Nord-Oüeſt, a d'enceinte une grande lieuë d'Allemagne. Il eſt au reſte ſi peuplé, que quand j'y paſſay ce ne fut pas pour moy un petit embarras de percer la foule qui ſe preſſoit dans les ruës, comme on fait icy dans les plus celebres Proceſſions. Dés qu'on eſt au-delà de la riviere, on trouve vis-à-vis ſur l'autre bord *Qua-Cheou* autre groſſe ville uniquement deſtinée au commerce, d'où l'on découvre preſque auſſi-toſt la fameuſe ville de *Yamt-Cheou* l'une des plus conſiderables de la Chine, à laquelle les gens du païs donnent deux millions d'habitans.

Si je n'y prenois garde je ſuivrois ainſi toutes les villes de cet Empire; mais parce que j'ay icy ſeulement deſſein de donner à Voſtre Alteſſe une idée generale de leur grandeur & de leur nombre, je me contenteray ſans deſcendre dans un detail inutile, de l'aſſurer que j'y ay vû ſept ou huit villes toutes plus grandes, ou du moins

aussi grandes que Paris, sans compter plusieurs autres où je n'ay pas esté, & ausquelles la Geographie Chinoise donne la mesme étenduë. Il y a plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon ou Bourdeaux. Parmi deux cens soixante du second ordre, il y en a plus de cent comme Orleans: & entre douze cens du troisiéme, on en trouve cinq à six cens aussi considerables que la Rochelle ou Engoulesme; sans parler d'un nombre prodigieux de villages qui surpassent en grandeur & en nombre d'habitans les villages de Marenes & de S. Jean de Luz. Au-reste, MONSEIGNEUR, ce ne sont pas icy des exaggerations, je ne parle pas non plus sur la foy & sur le rapport des autres. J'ay parcouru moy-mesme la plus grande partie de la Chine, & si d'ailleurs Vostre Altesse me fait l'honneur de me croire sincere; plus de deux mille lieuës, que j'y ay faites, peuvent rendre mon témoignage moins suspect.

Je finis par les differens Ports de la Chine, qui ne contribuent pas peu à augmenter son abondance & ses richesses. Sous les Empereurs Chinois, il n'estoit pas permis aux Estrangers d'y aller trafiquer, mais les Tartares plus passionnez pour l'argent que pour l'observation des anciennes coûtumes,

les ont depuis quelques années ouverts à tout le monde.

Le premier qui se presente au midy se nomme Macao, celebre par le grand commerce qu'y faisoient autrefois les Portugais, avant que les Hollandois les eussent chassez de la plus considerable partie des Indes. Ils y ont encore une bonne forteresse. Il est vray que la garnison en est peu considerable, parce qu'ils ne sont plus en estat d'y entretenir beaucoup de troupes : d'ailleurs le meilleur moyen de conserver leur place, c'est de vivre en bonne intelligence avec les Chinois & de les ménager par une obeïssance aveugle à toutes leurs volontez, ce qu'ils font en effet fort prudemment. La ville, si l'on peut donner ce nom à quelques maisons ramassées qui ne sont point fermées de murailles, est bastie dans un terrein sterile & inégal, sur la pointe d'une petite isle, qui commande à une bonne rade où les vaisseaux par le moyen de plusieurs autres isles qui l'environnent sont à couvert de la tempeste. Le port est petit, mais seur & commode. Tous les droits d'entrée en reviennent à l'Empereur : & quoy que les Portugais ayent encore entr'eux une forme de gouvernement, ils obeïssent néanmoins aux Mandarins

dans les affaires où les Chinois ont le moindre interest.

Le second port de cette coste est formé par une riviere assez large, dans laquelle les gros vaisseaux peuvent remonter jusqu'à Canton. Le lieu est tres-commode pour les Marchands étrangers, parce que la ville leur fournit abondamment toute sorte de marchandises & de rafraischissemens; mais les Mandarins ne les souffrent pas volontiers si prés de leurs murs, soit qu'ils craignent toûjours quelque surprise, ou qu'ils soient bien aises d'empescher les negocians Chinois d'entrer en commerce avec les Europeans, à qui sous-main ils vendent eux-mesmes leurs effets par le moyen de leurs commissionnaires.

La province de Fokien qui suit celle de Canton, a un troisiéme Port fort celebre qu'on nomme *Emoüi*, du nom de l'isle qui le forme, car à proprement parler ce n'est qu'une rade, resserrée d'un costé par l'isle & de l'autre par la terre-ferme. Les plus gros vaisseaux y sont en seureté & s'approchent du bord autant qu'ils veulent, tant la mer y est profonde. Le grand commerce qui s'y fait depuis quelques années par les étrangers & par les gens du païs, y attire beaucoup de monde, & on a jugé ce

poste si important, que depuis quelques années l'Empereur y tient six ou sept mille hommes de garnison, commandez par un General Chinois.

Le quatriéme port appellé Nimpo, est situé dans la partie la plus Orientale de la Chine. C'est celuy où nous abordasmes. L'entrée en est tres-difficile, & les grands vaisseaux n'y peuvent aller à cause que la barre dans les plus grandes marées n'a pas quinze pieds d'eau. Cependant il y a un tres-grand commerce. Les Chinois vont de là en tres-peu de temps au Japon; car Nangazaki n'en est éloigné que de deux journées. Ils y portent des soyes, du sucre, des drogues & du vin, & ils en rapportent du cuivre, de l'or & de l'argent.

Nimpo ville du premier ordre & autre fois tres-considerable, a esté presque ruïnée dans les dernieres guerres: mais elle se rétablit tous les jours; les murailles sont en bon ordre, la ville & les fauxbourgs tres-peuplez & la garnison assez grosse. On y voit encore dans les ruës un grand nombre de * monumens qu'on appelle Arcs de triomphe, & qui sont ordinaires à la Chine.

Ce sont trois grandes portes de front basties sur la mesme ligne, de longues pier-

* *Les Chinois les nomment* paï-fam *ou* paï-lou.

tes de marbre : celle du milieu est considerablement plus élevée que les deux autres. Les jambages en sont formez par quatre grosses colonnes ou pilliers, quelquefois ronds & plus souvent quarrez, dont le fust est d'un seule pierre, posé sur une espece de base irreguliere. Il y en a mesme où la base ne paroist point, soit qu'en effet il n'y en ait jamais eu, soit qu'on l'ait peu à peu enterrée. On n'y voit point de chapiteau : mais le tronc aboutit ou mesme est enchassé dans l'architrave, si l'on veut donner ce nom à quelques moulures & à une bande qui regne quelquefois au dessus des posteaux. La frise en est beaucoup mieux marquée, mais elle a trop de hauteur à proportion des autres membres. On y grave des inscriptions, des figures & des bas-reliefs d'une beauté surprenante, des cordons en saillie, vuidez & passez les uns dans les autres, des fleurs parfaitement bien travaillées, & sur tout des oyseaux presque tous hors d'œuvre, qui s'eslancent avec differentes attitudes, & qui sont à mon sens des ouvrages finis.

Je ne pretens pas que ces ornemens soient de mesme force dans tous les Arcs de triomphe ; il y en a plusieurs si grossiers qu'ils ne meritent pas mesme qu'on y fasse reflexion ;

mais on en trouve qu'on ne sçauroit assez estimer. Au lieu de corniche on a placé devant & derriere de larges tables de marbre en forme de toit, qui en font tout le couronnement. Au reste ces arcs de triomphe qui traversent les ruës sont en si grand nombre à Nimpo, qu'en quelques endroits ils embarrassent beaucoup plus le chemin qu'ils ne l'ornent, quoy que de loin cette longue suite de portes, ne laisse pas de faire une agreable perspective.

Je ne parle point du port de Nankin, qui devroit ce me semble tenir le premier rang à cause de la largeur & de la profondeur du *Kiam*; mais les vaisseaux n'y entrent plus. Je ne sçay si la barre s'est bouchée d'elle-mesme; il est certain neanmoins, que toute la flotte de ce fameux Corsaire qui assiegea Nankin durant les derniers troubles, y passa sans peine; & peut-estre que c'est pour empescher de semblables accidens, que les Chinois ne s'en servent plus, afin d'en oster peu a peu la connoissance.

Voilà, MONSEIGNEUR, une idée generale des ports, de forteresses & des villes de la Chine, dont le nombre est si prodigieux qu'à peine les voyageurs les distinguent-ils, tant elles sont entassées les unes sur les autres. C'est pour cela que les

Chinois ont esté toûjours persuadez qu'il n'y avoit rien dans le monde de si grand; semblables à ces habitans dont parle le Prophete, qui disoient, * *C'est ici cette vaste, cette glorieuse cité qui subsiste depuis tant d'années, & qui dit, Je suis veritablement une ville, & hors de moy il n'y en a point d'autre sur la terre.* Ces sentimens estoient d'autant plus pardonnables aux Chinois, qu'ils ne voyoient autour d'eux que les mers du Japon & les forests de la Tartarie; mais quand les Européans leur ont fait connoistre que l'Occident avoit aussi-bien qu'eux ses villes & ses royaumes, qui surpassoient mesme en beaucoup de choses leur Empire; cela les a humiliez, & ils ont paru faschez de voir qu'on leur disputoit la Monarchie universelle dont ils estoient en possession depuis plus de quatre mille ans.

* Soph. 2.

Ce qu'il y a de consolant pour nous, MONSEIGNEUR, c'est que ces forteresses & ces superbes villes qui se disoient les maistresses du monde ont esté obligées d'ouvrir leurs portes à l'Evangile, & se sont en partie soumises au joug de la Foy. *Ceux qui habitoient les endroits les plus élevez ont courbé leurs testes, & le Seigneur a saintement humilié les citez les plus superbes.* C'est, MONSEIGNEUR, ce qui m'a for-

Isaye. 26. 5

tifié plus d'une fois dans mes courſes & au milieu de mes travaux. Je n'ay preſque point vû de villes où le Chriſtianiſme n'ait laiſſé quelques veſtiges, & parmi cette foule criminelle d'adorateurs de Belial, j'ay par tout remarqué un peuple choiſi, qui adoroit en eſprit & en verité le Seigneur du ciel & de la terre. Nos Temples ſont à preſent l'ornement de ces meſmes villes, qui durant tant de ſiecles avoient eſté ſoüillées par les idoles; & la Croix élevée juſques ſur les toits de maiſons, confond la ſuperſtition, & ſe fait déja reſpecter des idolâtres.

C'eſt à nous, Monseigneur, de travailler de toutes nos forces à la perfection de ce grand ouvrage digne du zele des premiers Apoſtres. Malheur à ceux que les ſoins du ſouverain Pontife & la liberalité des Princes de l'Europe y conſervent, ſi par leur lâcheté ou par une fauſſe crainte d'annoncer nos redoutables myſteres, ces vaſtes citez ne ſe rempliſſent pas *d'une nation ſainte*. Juſqu'icy par la grace de Dieu, les Miniſtres de Jesus-Christ n'ont pas rougi de l'Evangile au milieu des tribunaux idolâtres, & quand ils ont eſté obligez par l'exil de pluſieurs années, d'abandonner leurs Egliſes, chacun a pû dire a ſon troupeau comme Saint Paul: Vous ſçavez que

j'ay tasché de servir le Seigneur en toute humilité & avec beaucoup de larmes, parmi les traverses qui me sont survenuës par la conspiration des payens ; que je ne vous ay rien caché de ce qui vous pouvoit estre utile, rien ne m'ayant empesché de vous l'annoncer & de vous en instruire en public & en particulier, preschant à tous la penitence envers Dieu, & la foy envers nostre Seigneur JESUS-CHRIST.

Je sçay bien que ceux qui ont composé des volumes entiers pour décrier ces ferventes Missions, ne conviendront pas de ce que je dis. Quand on s'est une fois declaré contre la bonne doctrine, on l'attaque par tout, & par tout on s'attache à calomnier ceux qui la preschent ; mais nous devons nous consoler de n'avoir pour adversaires que les ennemis de la religion, & de n'estre accusez que par des gens, de la bouche desquels nous serions bien faschez d'estre loüez.

Cependant nous ne laissons pas d'avoir besoin de protecteurs (car où est-ce que la simple verité & l'innocence toute nuë ont jamais pû triompher dans le monde ?) C'est en vous, MONSEIGNEUR, que nous esperons en trouver un plein de zele & d'équité. Le témoignage d'un grand Prince com-

me vous, dont l'esprit, la penetration, la droiture sont connuës de toute l'Europe, peut seul confondre le mensonge & fermer la bouche à la médisance. Quand on sçaura que vous prenez quelque part à ce qui nous touche; que vous estes sensible à nos travaux; que vous paroissez convaincu de nos bonnes intentions; que vous contribuez à nos établissemens; qui osera décrier les Missions de la Chine & blasmer la conduite que nous y tenons? Je suis avec un profond respect,

DE VOSTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obeissant serviteur,
L. J.

LETTRE IV.

A Monſieur LE COMTE DE CRECI.

Du climat, des terres, des canaux, des rivieres & des fruits de la Chine.

MONSIEUR,

Les Miſſions Françoiſes de la Chine ont des obligations ſi eſſentielles à toute voſtre famille, que parmi les importantes affaires dont j'ay eſté chargé pour l'Europe, on ne m'a rien tant recommandé, que de vous en marquer une parfaite reconnoiſſance.

Je ſçay bien, MONSIEUR, que quelques marques ſolides que nous ayons receuës de voſtre affection, vos emplois continuels & vos preſſantes occupations pour le ſervice du Roy, auſquelles vous avez donné une application entiere & ſans bornes, ne vous ont pas toûjours permis de ſuivre en cela tous les mouvemens de voſtre zele.

Mais que ne devons-nous point à cet autre vous-mesme, si j'ose m'expliquer de la sorte, que le sang, le nom, l'esprit & mille autres belles qualitez confondent tellement avec vous, qu'à peine pouvons-nous l'en distinguer? Dans tous nos voyages, où quelques-uns de nous comptent déja plus de quarante mille lieuës, nous n'avons pas fait un pas sans son appuy ou sans son ordre. Son zele nous a inspiré de grands desseins; sa prudence a trouvé les moyens les plus seûrs de les executer; son courage nous a affermis en nos traverses, & j'espere que sa fermeté qui ne se rebute de rien, fera enfin réüssir une des plus belles entreprises qui se soient faites en ce siecle pour le bien de la Religion, pour la perfection des Sciences, & pour la gloire du regne de LOÜIS LE GRAND.

Ainsi, MONSIEUR, tandis que vous rendez son nom illustre dans toutes les Cours de l'Europe, il fait connoistre le vostre dans le nouveau monde, où il est également reveré par les Ministres de l'Evangile, dont il est l'ame; & apprehendé des idolatres, qu'il y détruit. Je rends d'autant plus volontiers ce témoignage à son merite, que je sçay ne pouvoir rien vous écrire qui vous soit plus agreable; & si en

particulier, je ne m'estois déja là-dessus expliqué plus au long, je suis seûr que vous ne m'écouteriez pas volontiers sur tout le reste.

Mais aprés avoir satisfait à vostre tendresse naturelle, n'est-il pas temps, MONSIEUR, de donner quelque chose à vostre curiosité? J'ay souvent parlé de l'Europe aux Chinois, qui en admiroient la politesse, la beauté, la magnificence; il est juste à present que je fasse connoistre la Chine à l'un des hommes du monde le plus capable de juger de sa veritable grandeur. Voicy, MONSIEUR, quelques particularitez qui vous en donneront une idée assez juste, & qui pourront peut-estre vous plaire.

COMME la Chine est fort étenduë, la nature des terres en est differente, selon leur situation particuliere, c'est-à-dire, selon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent davantage du Midy. Je puis neanmoins vous asseûrer que la moindre des quinze Provinces qu'on y compte, est si fertile & si peuplée, qu'elle seule pourroit en Europe faire un Estat considerable; & qu'un Prince qui en seroit le maistre, auroit assez de bien & de sujets pour contenter une ambition bien réglée.

Le païs, comme tous les autres, a ſes montagnes & ſes plaines; mais les plaines ſont ſi unies, qu'il ſemble qu'on ſe ſoit attaché depuis la fondation de l'Empire à les égaler & à en faire des jardins. Les Chinois qui rendent leurs terres ſi fertilles à force de les arroſer, n'ont point trouvé de meilleur moyen de diſtribuer l'eau également, qu'en mettant toutes les terres de niveau, ſans quoy les plus hautes demeureroient dans la ſechereſſe, tandis que les fonds ſeroient noyez. C'eſt ainſi qu'ils en uſent, meſme dans la culture des collines; car ils les coupent par étages & par degrez depuis le pied juſqu'au ſommet, afin que les pluyes ſe répandant également par tout, n'entraiſnent pas avec elles les ſemences & les terres.

Ils ont comme forcé la nature en faiſant par artifice des pleines où elle avoit formé des montagnes; & c'eſt une choſe bien agreable que la veûë d'une longue ſuite de collines entourées & comme couronnées de cent terraſſes qui ſe ſurmontent les unes les autres en ſe retreciſſant, & dont les terres ſont auſſi abondantes que les plaines les mieux cultivées.

Il eſt vray que la pluſpart des montagnes de la Chine ne ſont pas pierreuſes comme

les noſtres ; la terre en eſt meſme legere, porreuſe, facile à couper ; & ce qui eſt ſurprenant, ſi profonde en la pluſpart des Provinces, qu'on y peut creuſer trois & quatre cens pieds ſans trouver le roc. Cette profondeur ne contribuë pas peu a l'abondance, parce que les ſels qui tranſpirent continuellement, renouvellent le terroir & rendent le païs toûjours fertile.

Mais les montagnes de toutes les Provinces ne ſont pas de la meſme nature, ſur-tout celles du Chenſi, de Honan, de Canton, & de Fokien. Ces dernieres qu'on ne cultive guere portent des arbres de toute eſpece, grands, droits, propres pour les édifices, & ſur-tout pour la conſtruction des vaiſſeaux. L'Empereur s'en ſert pour ſes baſtimens particuliers, & fait quelquefois venir de trois cens lieuës par eau & par terre, des colonnes d'une prodigieuſe groſſeur qu'on employe en ſon Palais & dans les ouvrages publics.

Les marchands font auſſi un grand commerce de ces arbres ; aprés en avoir coupé toutes les branches, ils en percent les extremitez du tronc, pour les attacher fortement enſemble. Eſtant ainſi liez 80. ou 100. enſemble, on en joint un ſi grand nombre à la queuë les uns des autres, qu'il ſe fait

une espece de chaisne, longue d'un quart de lieuë, qu'ils traisnent de Province en Province, par le moyen des canaux & des rivieres. Sur ces arbres ainsi disposez ils pratiquent plusieurs petites maisons assez commodes, où le marchand avec sa famille & ses matelots couchent durant tout le voyage, qui dure quelquefois trois ou quatre mois entiers.

Il y d'autres montagnes qui sont encore plus utiles au public par leurs mines de fer, d'estain, de cuivre, de mercure, d'or, & d'argent. Il est vray qu'on ne creuse plus celles d'argent, soit parce qu'il y en a suffisamment dans l'Empire, soit parce qu'on ne veut pas sacrifier la vie du peuple dans un travail si penible.

Pour ce qui est de l'or, les torrens en entraisnent beaucoup dans la plaine, & il y a une infinité de gens qui n'ont d'autre métier que de le chercher. On le trouve dans la bouë & parmi le sable : au reste il est si pur qu'il ne faut point d'artifice, ou pour me servir du terme propre, de *benefice* particulier, comme dans le Pérou, pour le retirer des pierres où il se trouve ordinairement engagé.

Si nous en croyons des Chinois, qui sont eux-mesmes credules à l'exces, leurs mon-

tagnes ont des proprietez admirables. Quelques-unes, disent-ils, paroissent toûjours envelopées de nuages, d'autres au contraires n'en sont jamais couvertes, & jouïssent d'une tranquillité continuelle. Il y en a qui ne produisent que des herbes utiles & salutaires ? toutes les autres n'y peuvent croistre. On assure qu'une montagne de Chensi qui a la figure d'un grand coq, chante quelquefois si haut, qu'elle se fait entendre de trois lieuës; qu'une autre dans la Province de Fokien, s'ébranle quand le Ciel menace de quelque orage, & se balance à droit & à gauche, comme un arbre que le vent agite.

Il s'en trouve qui sont perpetuellement glacées. Il y en a une dans la Province de Kiamsi qu'on nomme le *dragon-tigre*, parce que les Bonzes prétendent que sa partie superieure qui a la figure de dragon, s'élance sur celle qui est plus basse, & qui represente un tigre.

On admire sur tout la montagne de Fokien, qui dans toute son étenduë n'est autre chose qu'une statuë, ou une figure de l'Idole Foé, * si monstrueuse, que les yeux en sont grands de plusieurs milles, & le nez

* Les Peres Kirker & Martini disent *Fe*, mais la lettre Chinoise, dit *Fo* ou *Foe*, Pagode.

long de plusieurs lieuës. Ce n'est pas apparemment un ouvrage des Chinois; ils luy auroient donné moins de nez, eux qui se font une beauté de l'avoir court.

La montagne du Chensi n'est pas moins admirable; elle jette feu & flammes; elle excite des vents, des pluyes, des orages, dés qu'on jouë auprés d'elle du tambour on de quelque autre instrument. Enfin celle de Houquam a cette merveilleuse proprieté de troubler tellement l'esprit aux voleurs qui en veuleut emporter quelque chose, qu'il leur est impossible d'en sortir; au-lieu qu'on trouve facilement une issuë, quand on y est entré pour quelque autre fin.

Il y a à la Chine beaucoup de curiositez semblables, que quelques Philosophes d'Europe admirent, & taschent tous les jours d'expliquer par des raisons naturelles. Mais je crois qu'il vaut mieux y laisser resver les Chinois, qui apparemment en resvant eux-mesmes, ont trouvé tous ces miracles de la nature.

Ils se font sur-tout entestez d'un dragon chimérique, auquel ils donnent une force extraordinaire & un pouvoir souverain. Il est dans le Ciel, dans l'air, sur les eaux, & ordinairement dans les montagnes. Ils

croyent aussi que dans ces mesmes montagnes il y a des especes d'hommes, qu'ils nomment *les immortels*, parce qu'en effet, disent-ils, ils ont obtenu le don d'immortalité. Bien des gens, infatuez de cette ridicule opinion, entrent dans ces rochers & s'y perdent, dans l'esperance de ne mourir jamais. On voit en plusieurs endroits des grottes celebres où les Bonzes menent une vie fort austere ; mais pour un petit nombre qui vit avec édification, il y en a une infinité d'autres, dont les vices font horreur, qui sont méprisables aux gens de quaiité, & que le peuple souffre à peine par un faux zele de religion.

Les Temples les plus fameux sont aussi bastis dans les montagnes. On y vient de deux cens lieuës en pelerinage, & le nombre des pelerins est quelquefois si grand, qu'ils font dans les chemins des especes de processions. Les femmes sur-tout n'y manquent pas ; & rien ne leur plaist tant que la qualité de pelerines ; car n'ayant point d'autre occasions de paroistre au-dehors, elles sont ravies de voir un peu le monde par dévotion. Mais comme ces voyages n'augmentent pas toûjours leur vertu ; les maris, qui en craignent les suites, n'aiment pas trop ces confreries ; aussi n'y voit-on

presque jamais que des personnes du commun; & les gens de qualité obligent presque toûjours leurs femmes de renfermer leur ferveur dans l'enclos de leurs maisons.

Si aprés avoir consideré les montagnes de la Chine, nous jettons les yeux sur le plat païs; nous trouverons que les Chinois, quelque outrez qu'ils soient, dans l'idée qu'ils se sont formez de leur Empire, auroient de la peine à inventer rien de plus beau, que ce que la Nature leur a donné. Toutes les plaines en sont cultivées, on n'y voit ni hayes, ni fossez, ni presque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En plusieurs Provinces elles portent deux fois l'an, & mesme entre les deux recoltes on y seme de petits grains & des légumes.

Toutes les Provinces qui sont au Nord & à l'Occident, comme Pekin, Chanti, Chensi, Soutçhouen, portent du froment, de l'orge, diverses sortes de millet, du tabac, des poids noirs & jaunes, dont on se sert au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux. Celles du Midy, & sur tout Houquam, Nankin, Chequiam, portent du ris, parce que les terres sont basses & le païs aquatique. Les laboureurs en jettent d'abord

d'abord les grains ſans ordre ; enſuite, quand l'herbe a crû environ de deux pieds, ils l'arrachent avec la racine, ils en font des bouquets ou de petites gerbes qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épics appuyez les uns ſur les autres, ſe ſoûtiennent facilement en l'air, & ſoient plus en eſtat de reſiſter à la violence des vents ; de maniere que les plaintes reſſemblent plûtoſt à de vaſtes jardins qu'à une ſimple campagne.

La terre y porte toute ſorte de fruits. On y mange des poires, des pommes, des peſches, des abricots, des figues, des raiſins & ſur-tout d'excellens muſcats. On y voit auſſi des grenades, des noix, des chaſtaignes, & preſque tous les autres fruits de l'Europe. Leurs olives ſont differentes des noſtres ; on n'en tire point d'huile, peut-eſtre parce qu'elles ne ſont pas propres à cela ; peut-eſtre auſſi parce que les Chinois ne s'en ſont pas encore aviſez. Generalement parlant tous les fruits qui leur ſont communs avec nous, excepté les grenades, & les muſcats ne ſont pas comparables aux noſtres, parce qu'ils n'ont pas l'art de les enter. Mais il y a trois ſortes de melons, tous admirables dans leur genre ; les uns fort petits, jaunes au-dedans, & d'un gouſt

sucré, qu'on mange avec la peau, comme nous mangeons ici quelquefois les pommes. Je n'en ay vû que dans le Chensi. Les autres extrémement gros & longs, dont la chair est quelquefois blanche & quelquefois rouge; quoy-qu'ils soient pleins d'une eau fraische & sucrée, jamais ils ne font de mal, & on en peut manger sans crainte dans les plus grandes chaleurs: on les nomme des melons d'eau. Il y en a dans toutes les Indes, & ceux du territoire de Louveau à Siam sont d'un goust merveilleux. La troisiéme espece est semblable à nos melons ordinaires.

Outre les fruits qui nous sont connus en Europe, on en trouve à la Chine plusieurs autres que nous n'avons pas. Le plus délicat se nomme *Létchi*, & se trouve dans la Province de Canton. Il est de la grosseur d'une noix, le noyau long & gros paroist couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & tres-agreable au goust; je ne sçay aucun fruit en Europe qui en approche. Cette chair est renfermée dans une écorce chagrinée en dehors, fort mince, & terminée en pointe comme un œuf. Quand on en mange beaucoup on en est ordinairement incommodé, & il est si chaud qu'il fait sortir des froncles par tout le corps. Les Chi-

nois le laissent secher dans l'écorce mesme où il devient noir & ridé comme nos pruneaux. On en mange ainsi toute l'année, & l'on s'en sert ordinairement dans le Thé, pour luy donner un petit goust aigre, qu'on aime beaucoup mieux que la douceur du sucre.

Dans la mesme Province & dans celle de Fokien on mange un autre petit fruit, que les gens du païs appellent *lon-yen*, c'est-à-dire, œil de dragon. Les arbres en sont grands comme nos noyers. La figure de ce fruit est tout-à-fait ronde, l'écorce exterieure unie & grise, mais sur la fin elle tire sur le jaune. La chair en est blanche, aigre, pleine d'eau, & plus propre à amuser ceux qui n'ont point d'apétit, qu'à rassasier quand on a faim; il est extrémement frais, & ne fait point de mal.

Le *sêze* autre sorte de fruit particuliere à la Chine, croist presque dans toutes les Provinces; il y en a, comme des pommes, de plusieurs especes: ceux des terres meridionales sont d'un goust fort sucré & se fondent en eau. Dans le Chansi & le Chensi, ce fruit est plus ferme, plus gros, mieux nourri, & plus aisé à conserver. La peau de ceux qui viennent au Midy est délicate, unie, transparente & d'un rougé éclatant,

ſur-tout quand le fruit eſt bien meûr. Quelques-uns ſont ovales comme un œuf, mais ordinairement plus gros ; ils ont des pepins noirs & applatis, la chair en eſt glaireuſe & pleine d'eau ; de maniere qu'en ſuçant par un des bouts, on attire tous le fruit dans la bouche, & c'eſt ainſi qu'on les mange. Quand on les fait ſecher, comme nos figues, ils deviennent farineux & ſe couvrent peu à peu d'une crouſte ſucrée qui leur donne un excellent gouſt.

Ceux du Chanſi, comme j'ay dit, ſont plus fermes, plus gros, & ont la chair ſemblable à celle de nos pommes, mais la couleur en eſt differente : on les cüeille de bonne heure, afin de les laiſſer meurir ſur la paille, ou bien on les met quelque temps dans l'eau chaude pour leur oſter un gouſt aſpre & deſagreable, qu'ils conſervent preſque toûjours ſur l'arbre. Au reſte, les Chinois ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour les cultiver, parce qu'ils viennent d'eux-meſmes, & que toute ſorte de terroir leur eſt bon. Que ſi l'on ajoûtoit l'art à la nature, & qu'on prit ſoin de les enter, je ſuis perſuadé que le fruit en ſeroit delicieux.

Je ne vous parle point, MONSIEUR, des Ananas, des Goïaves, des Cocos, &

de quelques autres fruits que les Indes leur ont fournis ; & qui sont déja connus en France par nos Relations. Mais je ne puis m'empescher de vous dire un mot de leurs Oranges, qu'on nomme en France, oranges de la Chine, parce que celles que nous vismes pour la premiere fois, en avoient esté apportées. Le premier & unique oranger, duquel on dit qu'elles sont toutes venuës, se conserve encore à Lisbone dans la maison du Comte de S. Laurent ; & c'est aux Portugais que nous sommes redevables d'un si excellent fruit ; mais ils n'en ont que d'une espece, quoy-qu'il y en ait à la Chine de plusieurs sortes.

Celles qu'on estime le plus & qu'on envoye par rareté dans les Indes, ne sont pas plus grosses qu'une boule de Billart, la peau en est d'un jaune tirant sur le rouge, finie, unie, & extrémement douce : cependant les grosses me paroissent beaucoup meilleures ; sur-tout celles de Canton sont tres-agreable au goust, & tres-bonnes pour la santé. On en donne communément aux malades, avec cette précaution, qu'il faut auparavant les ramollir au feu ou sous la cendre chaude ; aprés quoy on les coupe pour les remplir de sucre, lequel s'incorporant peu-à-peu avec le suc, en fait

une eau tres-douce & tres-saine : il n'y a rien de meilleur pour la poitrine. Je ne sçay comment les distinguer de celles que nous avons en Provence & qui nous viennent de Portugal ; si ce n'est qu'elles sont plus fermes ; que la peau ne quitte pas nettement la chair ; & que la chair mesme n'est pas divisée en petites costes comme les nostres ; quoy-que la figure en paroisse peu differente.

Quand j'estois à Siam, la pluspart de nos François se récrioient sur la bonté de certaines oranges, dont l'écorce est rude, épaisse, & presque toute verte : Peut-estre auroient-ils la curiosité de sçavoir, si celles de la Chine leur sont preferables. En matiere de goust on ne convient pas toûjours avec soy-mesme, beaucoup moins avec les autres ; ainsi il n'est pas facile de faire une regle generale : elles sont toutes excellentes, chacune en son genre, & tout ce que je puis dire à present, c'est qu'ordinairement celles qu'on a mangé les dernieres, nous paroissent toûjours les meilleures.

Les limons, les citrons, & ce qu'on nomme dans les Indes, les *Pampelimouses*, y sont aussi tres-ordinaires, & pour cela mesme beaucoup moins estimez qu'en Europe : mais on cultive avec grand soin une espece

particuliere de citronniers, dont les fruits sont de la grosseur d'une noix, parfaitement ronds, verds, aigres, & excellent pour toute sorte de ragousts : on les met souvent dans des caisses pour en faire l'ornement des cours & des sales.

Mais de tous les arbres qui croissent dans la Chine, celuy qui porte le suif, est, à mon sens le plus admirable. Cela est assez surprenant, & comme il n'y a rien de semblable au monde, on s'imagine d'abord que c'est un paradoxe : cependant il n'est rien de si vray, & peut-estre, MONSIEUR, que vous serez bien-aise de sçavoir en particulier, la nature & les proprietez d'un Arbre aussi extraordinaire que celuy-là.

Il est de la hauteur de nos cerisiers, les branches en sont tortuës, les feüilles taillées en cœur, d'un rouge vif & éclatant ; l'écorce unie, le tronc court, la teste arondie & chargée. Le fruit paroist renfermé dans une écorce partagée en trois portions de sphere, qui s'ouvre par le milieu quand il est meur comme celle de la chastaigne, & qui découvre trois grains blancs de la grosseur d'une petite noisette. Toutes les branches en sont couvertes, & ce mélange de blanc & de rouge fait à la vûë le plus bel effet du monde ; desorte que la campa-

gne où ces arbres ſont ordinairement plantez en échiquier, paroiſt de loin un vaſte partere, couvert de pots & de bouquets de fleurs.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que cette chair blanche qui couvre le noyau, a toutes les qualitez du ſuif, la couleur, l'odeur, la conſiſtance, tout en eſt parfaitement ſemblable: auſſi en fait-on des chandelles, aprés l'avoir fonduë; on y meſle ſeulement un peu d'huile, pour en rendre la paſte plus molle & plus douce. Si les Chinois avoient l'art de la purifier, comme nous purifions en Europe le ſuif, je crois que leurs chandelles ſeroient auſſi bonnes que les noſtres; mais ils n'y font pas tant de façon. Ainſi l'odeur en eſt plus forte, la fumée plus épaiſſe; & la lumiere beaucoup moins éclatante.

Il eſt vray que leurs méches n'y contribuent pas peu: car au lieu de coton, quoyqu'ils en ayent en abondance, il ſe ſervent d'une petite baguette de bois ſec & leger, entourée d'un filet de moëlle de jonc, tres-poreux & tout propre à filtrer les parties inſenſibles du ſuif, que le feu attire, & qui entretiennent la lumiere. Ce bois qu'on allume, non-ſeulemeut diminuë l'éclat de la flamme, mais augmente encore la fumée & la mauvaiſe odeur.

Parmi les arbres extraordinaires de la Chine, je ne dois pas omettre ceux qui portent le poivre, non pas un poivre semblable à celuy dont nous usons en Europe, & que les Indes seules nous fournissent, mais une autre espece de grains qui ont à peu-prés les mesmes proprietez. Ils viennent dans une arbre grand comme nos noyers, de la grosseur d'un pois, de couleur grise, mêlée de quelques filets rouges : quand ils sont meurs ils s'ouvrent d'eux-mesmes, & font paroistre un petit noyau noir comme du jayet. L'odeur en est si forte qu'on ne peut, sans s'incommoder notablement, demeurer long-temps sur l'arbre pour les cueillir, ainsi il faut se retirer bien-tost & y revenir à diverses fois. Aprés avoir exposé ces grains au soleil, on jette le noyau qui est d'un goust trop fort & trop aspre, mais son écorce dessechée quoy-que moins agreable & moins piquante que nostre poivre ordinaire, ne laisse pas d'estre d'un assez bon usage dans les ragousts.

J'ajoûteray encore, MONSIEUR, pour vous faire connoistre la fertilité de cet Empire, qu'il n'y a pas de lieu au monde si abondant en racines & en legumes ; c'est presque l'unique nourriture du peuple, & l'on n'omet rien pour en avoir de bons. Je

serois infini si j'en voulois faire ici le détail. Je vous diray seulement qu'outre les especes que nous avons en Europe, il y en a encore beaucoup d'autres que nous ne connoissons pas, & qu'on y estime plus que les nostres. Leur soin & leur adresse à les cultiver passe tout ce que nostre agriculture champestre nous a jusqu'icy enseigné; & si nous sommes plus magnifiques qu'eux dans nos jardins, par les differens ornemens dont nous les embellissions; il faut avoüer qu'ils nous surpassent dans leurs potagers.

Quoy que cette matiere commune en elle-mesme & peu digne de vostre application, ne fournisse presque rien de fort rare, je ne sçaurois m'empescher de vous parler d'une espece d'oignon que j'y ay vû; il ne vient point de graine comme ceux d'Europe; mais à la fin de la saison on voit sortir ces petits filamens sur la pointe ou sur la tige des feüilles, au milieu desquels se forme un oignon blanc, semblable à celuy qui germe dans la terre. Ce petit oignon pousse avec le temps des feüilles comme celles qui le soûtiennent, lesquelles à leur tour portent un troisiéme oignon sur leur pointe; de maniere neanmoins que leur grosseur & leur hauteur diminuënt à mesure qu'ils

s'éloignent de la terre. Il ſemble que ce ſoit un ouvrage de l'art, tant il y a d'ordre & de proportion dans ces differens eſtages ; ou que la nature ait voulu nous apprendre, que meſme en ſe joüant elle eſt plus parfaite que l'art le mieux entendu & le plus regulier.

Si ce qu'on a écrit du *Pétçi* eſtoit vray, ce ſeroit encore une choſe beaucoup plus merveilleuſe. C'eſt une eſpece de lenufar ou de nymphée, qui croiſt dans l'eau, dont la racine eſt attachée à une ſubſtance blanche, couverte d'une peau rouge ; qui ſe partage en pluſieurs gouſſes ; quand il eſt frais, le gouſt en eſt ſemblable à celuy de la noiſette. On aſſûre qu'il a la proprieté d'amollir le cuivre dans la bouche, & de le rendre, ſi j'oſe ainſi dire, *comeſtible*, quand on les meſle enſemble.

Cela me paroiſſoit d'autant plus ſurprenant, que le ſuc qui en ſort eſt doux, rafraiſchiſſant, & n'a aucune de ces qualitez *corroſives*, qui ſont ſeules capables de produire cet effet. Dés que nous fuſmes à Hamtchéou où l'on mange beaucoup de Pétçi, nous euſmes la curioſité d'en faire l'experience : on meſla un double de la Chine de cuivre fondu, fort aigre & fort caſſant, avec un morceau de cette racine ; &

l'un de nous qui avoit les meilleures dents, rompit le double en plusieurs morceaux ; les autres qui craignoient de s'incommoder, & qui s'épargnoient un peu davantage, n'en purent venir à bout.

Les morceaux du double rompu estoient cependant tres-durs, ce qui nous fit croire que le Perçi n'avoit eu d'autre effet en enveloppant le cuivre, que de conserver les dents, & de leur donner plus de force pour le rompre sans s'incommoder ; ce qu'un peu de cuir eust pû faire aussi-bien que ce fruit : pour nous en convaincre, nous nous servismes de cuivre battu, sur lequel ni les dents ni le Perçi ne firent aucune impression. On réïtera l'experience plusieurs fois dans la ville de *Kiahin*, mais ce fut toûjours avec le mesme succés ; tant il est vray qu'il faut écouter les choses extraordinaires plus d'une fois, avant que de les croire, si l'on ne veut pas y estre trompé.

Quand les terres de la Chine ne seroient pas aussi bonnes & aussi profondes que je viens de dire, les seuls canaux dont elles sont coupées, suffiroient pour les rendre extrémement fertiles. Mais outre l'abondance qu'ils y portent, & le commerce qu'ils y facilitent, ils en font encore la beauté. L'eau en est claire, profonde, &

coule si doucement, qu'on a bien de la peine à s'en appercevoir. Il y a pour l'ordinaire dans chaque Province un large canal, qui tient lieu de grand chemin, renfermé entre deux petites levées; reveſtuës de pierres plattes ou de tables de marbre groſſier, poſées de champ & engagées dans de gros poteaux de meſme matiere, qui les lient enſemble par des rainures, comme nous avons couſtume d'en uſer quand nous travaillons en bois.

Durant les guerres on a eu ſi peu de ſoin d'entretenir les ouvrages publics, que celuy cy, l'un des plus beaux & des plus utiles de l'Empire, a eſté ruïné en pluſieurs endroits; il eſt pourtant encore d'un grand uſage pour reſſerrer les eaux du canal & pour ſervir de chemin à ceux qui tirent les barques. Outre ces digues, on a baſti une infinité de ponts pour la communication des terres: ils ſont de trois, de cinq, & de ſept arches; celle du milieu eſt extraordinairement haute, afin que les barques en paſſant, ne ſoient pas obligées d'abaiſſer leurs maſts: les voutes qu'on a baſties de grands quartiers de pierres ou de marbre en ſont tres-bien cintrées, les appuis tres-propres, & les piles ſi étroites, qu'on s'imagine de loin que toutes les arches ſont en

l'air. On en voit ainsi presque par tout d'espace en espace; & quand le canal est droit comme il l'est ordinairement, cette longue suite de ponts fait une espece d'allée qui a quelque chose d'agreable & de magnifique.

Ce grand canal se décharge à droit & à gauche en plusieurs autres plus petits, qui se divisent en un grand nombre de ruisseaux, lesquels vont aboutir à de gros villages, ou mesme à des villes considerables. Quelquefois ils forment de grands bassins, des étangs, des lacs, dont les terres voisines sont arrosées. De sorte que cette eau si pure & si abondante, embellie de tant de ponts, resserrée par des levées si propres & si commodes, distribuée également dans de vastes plaines, couverte d'une infinité de batteaux & de barques, & couronnée, si j'ose ainsi parler, d'un prodigieux nombre de villages & de villes, dont elle va remplir les fossez & former les ruës, fait non-seulement le plus fertile, mais encore le plus beau païs du monde.

Pour moy, surpris & comme frappé d'étonnement à la vûë d'un si grand spectacle, j'ay quelquefois porté une secrette envie à la Chine en faveur de l'Enrope, qui doit avoüer de bonne foy, qu'elle n'a rien en ce genre qui luy soit comparable. Que seroit-

ce si l'art, qui souvent en France embellit les lieux les plus sauvages par la magnificence des Palais, des Jardins & des Bois, avoit esté employé dans ces riches campagnes, où la nature n'a rien épargné ?

Les Chinois disent que ce païs estoit autrefois tout-à-fait inondé, & qu'à force de travail on fit écouler une partie des eaux, retenant le reste dans ce grand nombre de canaux qu'on ouvrit pour cela de toutes parts. Si cela est, je ne sçaurois assez admirer la hardiesse & l'industrie de leurs Ingenieurs, qui ont creusé des Provinces entieres, & fait naistre d'une espece de mer, les plus belles & les plus fertiles plaines du monde.

On a de la peine à croire que des gens si peu instruits des principes de la Physique & du nivellement, ayent pû conduire à sa perfection un aussi grand ouvrage que celuy-là. Cependant il est certain que ces canaux ont esté faits à la main. Ils sont ordinairement tirez au cordeau: il y a de l'ordre dans la distribution qu'on en a faite, on a ouvert des passages aux rivieres pour les entretenir & des issuës pour les vuider quand ils sont trop pleins. De sorte qu'on ne peut pas douter que l'industrie des Chinois n'y ait du moins beaucoup de part.

Parmi tous ces canaux des Provinces me-

ridionales, il y en a un qu'on nomme le grand canal, parce qu'il traverse tout l'Empire depuis Canton qui est au midy, jusqu'à la ville de Pekin située dans la partie la plus septentrionale. On est seulement obligé de faire une petite journée par terre pour traverser la montagne de *Moilin* qui borne la Province de Kiamsi. De cette montagne coulent deux rivieres, dont l'une va au Sud jusqu'à la mer, & l'autre au Nord jusques dans le fleuve de Nankin, d'où par divers canaux & par le moyen du fleuve *Jaune* on continuë le voyage jusqu'auprés des montagnes de Tartarie.

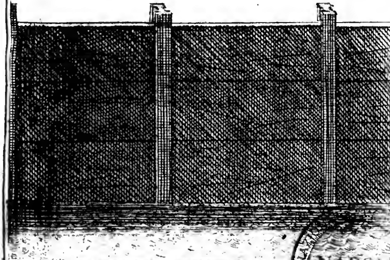
Mais parce que dans cette étenduë de plus de quatre cens lieuës, les terres ne sont pas égales, ou n'ont pas une pente proportionnée à l'écoulement des eaux, il a esté necessaire de pratiquer un grand nombre d'écluse. On les appelle ainsi dans les Relations, quoy qu'elles soient bien differentes des nostres. Ce sont des chûtes d'eau & comme des torrens qui se précipitent d'un canal dans un autre, plus ou moins rapides, selon la difference de leur niveau. Pour y remonter les barques, on se sert d'un grand nombre d'hommes, qui sont entretenus pour cela auprés de l'écluse.

Aprés avoir passé des amarres à droit &

To. 1. P184.

*Maniere de faire passer une barque d'un Canau
dans un autre de different niveau.*

To. 1.
P.180.



Levées qui bordent les Canaux de la Chine.

à gauche pour ſaiſir la barque, de maniere qu'elle ne puiſſe pas échaper, ils ont pluſieurs *cabeſtans* par le moyen deſquels ils l'élevent peu à peu à force de bras, juſqu'à ce qu'elle ſoit dans le canal ſuperieur, en eſtat de continuer ſa route. Cette manœuvre eſt longue, rude & tres-dangereuſe; ils ſeroient bien ſurpris s'ils voyoient avec quelle facilité un ſeul homme qui ouvre & qui ferme les portes de nos écluſes, fait monter ou deſcendre avec ſeureté les batteaux les plus longs & les plus peſans.

J'ay vû à la Chine quelques endroits où les eaux des deux canaux ne communiquent point; on ne laiſſe pas de faire paſſer les batteaux de l'un à l'autre, quoy-que le niveau ſoit different de plus de quinze pieds. Voicy de quelle maniere ils s'y prennent.

A la teſte du canal ſuperieur, ils ont baſti un double glacis de pierre, qui s'uniſſant par la pointe, s'étend des deux coſtez juſqu'à la ſurface de l'eau. Quand la barque eſt dans le canal inferieur, on la guinde par le moyen de pluſieurs *cabeſtans* ſur le plan du premier glacis, juſqu'à ce qu'étant élevée ſur la pointe, elle retombe par ſon propre poids le long du ſecond glacis dans l'eau du canal ſuperieur, où elle va durant quelque temps comme un trait. On

les fait descendre à proportion de la mesme maniere. Je ne sçay comment ces barques qui sont ordinairement fort longues & bien chargées ne se rompent point par le milieu, quand elles se trouvent balancées en l'air sur cet angle aigu : car dans cette longueur, se levier doit faire un furieux effort. Cependant je ne sçache pas qu'il en arrive d'accident. J'y ay passé assez sovent ; & toute la précaution qu'on prend, quand on ne veut pas mettre pied à terre, c'est de s'attacher fortement à quelque cable de peur d'estre emporté de la prouë à la pouppe.

Il n'y a point de semblables écluses dans le grand canal, parce que les barques de l'Empereur qui sont grandes comme nos vaisseaux, n'y sçauroient estre élevées à force de bras, & se briseroient infailliblement dans la chute. Toute la difficulté consiste à remonter ces torrens dont j'ay parlé, & c'est ce qu'ils font avec succés, mais non pas sans peine & sans dépense.

Ce chemin d'eau, comme ils l'appellent, estoit necessaire pour le transport des grains & des étoffes qu'on fait venir des Provinces meridionales à Pekin. Il y a, si l'on en croit les Chinois, mille barques de 80. à 100. tonneaux, qui font le voyage une

fois l'an, toutes chargées par l'Empereur, ſans compter celles des particuliers dont le nombre eſt infini. Quand ces prodigieuſes flottes paſſent, on diroit qu'elles portent le tribut de tous les Royaumes de l'Orient, & qu'un ſeul de ces voyages doit fournir pour pluſieurs années à la ſubſiſtance de la Tartarie ; cependant Pekin ſeul en profite, & ce ſeroit encore peu, ſi d'ailleurs la Province ne contribuoit à l'entretien des habitans de cette grande ville.

Les Chinois non contens de faire des canaux pour la commodité des voyageurs, en creuſent pluſieurs autres, qui ſervent à recueillir les pluyes, dont ils arroſent leurs campagnes au temps de la ſechereſſe, ſur tout dans les Provinces du Nord. Durant l'eſté, on voit tous les païſans avec leurs *chapelets*, occupez à élever cette eau dans une infinité de petites rigoles qu'ils pratiquent au travers des champs. Ils font en d'autres endroits de grands reſervoirs de gazon, dont le fond eſt élevé au-deſſus du rez de chauſſée, pour s'en ſervir au beſoin Outre cela dans le Chanſi & dans le Chenſi ils ont par tout creuſé des puits de quatre vingt à cent pieds de profondeur, dont ils tirent l'eau avec un travail incroyable. Que ſi par haſard, l'on trouve dans le païs de

l'eau vive, il faut voir avec quelle adresse ils s'en servent : ils la soûtiennent par des digues dans les lieux les plus élevez ; ils la détournent par cent endroits differens, afin que toute la contrée en profite ; ils la partagent par des saignées, selon le besoin que chacun en a ; de maniere qu'un petit ruisseau bien ménagé fait quelquefois la fertilité d'une Province.

Les rivieres de la Chine ne sont pas moins considerables que ses canaux. Il y en a deux sur tout que les Relations ont rendu celebres. La premiere se nomme *Kiam* ou *Tamçe*, qu'on traduit ordinairement *le fils de la mer*. Mais je crois qu'on se trompe, car la lettre dont se servent les Chinois pour écrire *Tam* est differente de celle qui signifie la mer, quoy-que le son & l'accent en soient semblables. Parmi plusieurs significations que cette lettre peut avoir, celle qu'on luy donnoit autrefois fait assez à nostre sujet. Sous le regne de l'Empereur *Yon*, elle signifioit une Province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il est probable qu'on donna au fleuve ce mesme nom, parce que ce Prince y detourna les eaux qui inondoient alors tout le païs.

Ce fleuve prend sa source dans la Pro-

vince de *Yunnan*, traverse celles de Soutchuen, de Houquam, de Nankin, & aprés avoir arrosé quatre Royaumes dans l'étenduë de 400. lieuës, il se jette dans la mer Orientale vis-à-vis de l'Isle de *Tçoummin*, formée à son embouchure par les sables qu'il y charie. Les Chinois ont un proverbe, qui dit, *la mer n'a point de bornes & le Kiam n'a point de fond.* * En effet en quelques endroits ils n'en trouvent point, en d'autres ils prétendent qu'il y a deux & trois cens brasses d'eau. Je suis neanmoins persuadé que leurs pilotes, qui ne portent que cinquante ou soixante brasses de corde tout au plus, n'ont jamais eu la curiosité de sonder jusqu'à trois cens brasses : & l'impossibilité qu'il y a de trouver le fond avec leurs sondes ordinaires, suffit a mon avis, pour les porter à de semblables exaggerations.

J'ay souvent navigé sur ce fleuve, & j'ay mesme pris avec soin son cours & sa largeur depuis Nankin, jusqu'à l'embouchure d'une autre riviere, dans laquelle on entre pour suivre le chemin de Canton. Il a devant Nankin, à plus de trente lieuës de la mer, une petite demi-lieuë de large ; le passage en est dangereux, & devient cha-

* Haï vou pim : Kiam-vou-ti.

que jour plus fameux par les naufrages. Dans son cours, qui est tres-rapide, il forme un grand nombre d'Isles, toutes tres-utiles à la Province, par la multitude des jones de 10. à 12. pieds de haut, qu'elles produisent & qui servent au chauffage de toutes les Villes d'alentour; car à peine a-t-on assez de bois pour les bâtimens & pour les vaisseaux. Elles sont d'un grand revenu, & l'Empereur en retire des droits considerables.

La riviere, que les torrens des montagnes enflent quelquefois extraordinairement, devient si rapide que souvent elle emporte ces Isles ou les diminuë de la moitié; par la mesme raison, elle en forme ailleurs de nouvelles, & l'on est tout surpris de les voir ainsi changer de place en peu de temps, comme si en plongeant, elles avoient passé sous l'eau d'un lieu à un autre. Cela n'arrive pas toûjours, mais toutes les années il s'y trouve un changement si considerable, que pour ne s'y pas tromper, les Mandarins les font mesurer de trois en trois ans, pour en augmenter ou en diminuer les droits selon l'estat où elles se trouvent.

Le second fleuve de la Chine se nomme *Hoambo*, c'est-à-dire la riviere jaune, parce

que les terres qu'elle entraîne, sur tout au temps des plüyes, luy donnent cette couleur. J'en ay vû plusieurs autres, dont les eaux en certain temps de l'année sont si épaisses & si chargées de limon, qu'elles ressemblent plus à des torrens de bouë qu'à de veritables rivieres. Le Hoamho prend sa source à l'extrémité des montagnes qui bornent la Province de Soutchoûen à l'Occident; delà il se jette dans la Tartare, où il coule durant quelque temps le long de la grande muraille, par laquelle il rentre dans la Chine entre les Provinces de *Chansi* & de *Chensi*. Il arrose ensuite celle de *Honan*, & aprés avoir traversé une partie de la Province de Nankin, & coulé plus de six cens lieuës dans les terres, il se jette enfin dans la mer Orientale, non loin de l'embouchure du Kiam. Je l'ay traversé & costoyé en plusieurs endroits; par tout il est fort large & fort rapide, mais peu profond & peu navigable.

Ce fleuve a fait autrefois de grands ravages dans la Chine, & on est encore aujourd'huy obligé d'en soûtenir les eaux en certains lieux par de longues & de fortes digues. Ce qui n'empesche pas que les villes d'alentour, n'en craignent encore les inondations. Aussi a-t-on eu soin dans la Pro-

vince de Honan, dont les terres sont basses, d'entourer la plufpart des Villes à un demi-quart de lieuë des murs, d'une bonne levée de terre revestuë de gazon, pour se précautionner contre les accidens, en cas que les digues se rompent, comme il arriva il y a cinquante-deux ans. Car l'Empereur voulant obliger un rebelle, qui tenoit depuis long temps la ville de Honan, étroitement assiegée, à se retirer; il fit rompre une partie des digues pour noyer l'armée ennemie. Mais le secours qu'il donna à la ville, luy fut plus funeste que n'auroit esté la fureur des assiegeans; presque toute la Province se trouva inondée avec plusieurs villes, & un grand nombre de villages; plus de trois cens mille personnes furent submergées dans la Capitale, & quelques-uns de nos Missionnaires, qui y avoient alors une nombreuse Chrétienté y perdirent la vie & leur Eglise.

Le plat païs est depuis ce temps-là, devenu une espece d'étang ou de marais. Ce n'est pas qu'on n'ait dessein de reparer cette perte, mais l'entreprise est difficile, & d'une grande dépense. La Cour Souveraine qui prend soin des ouvrages publics, pressa plus d'une fois l'Empereur d'y envoyer le Pere Verbiest, & peut-estre qu'enfin ce Prince

Prince y auroit consenti ; mais il découvrit que les Mandarins se servoient de ce pretexte, pour éloigner ce Pere de la Cour, & que leur dessein estoit de l'engager dans une entreprise difficile, capable de le perdre ; ou de laquelle au moins il ne sortiroit jamais avec honneur.

On voit à la Chine un grand nombre d'autres rivieres moins celebres, mais beaucoup plus utiles pour le commerce. Comme elles n'ont rien de particulier, ce seroit MONSIEUR, abuser de vostre patience, que de vous en faire le détail. Pour ce qui touche les fontaines il seroit à souhaiter qu'il y en eût davantage, & de meilleures. Il est certain que les eaux ordinaires ne sont pas bonnes ; ce qui a peut-estre obligé les habitans, sur tout ceux des Provinces meridionales, de boire toûjours chaud ; mais parce que l'eau chaude est fade & dégoustante, ils se sont avisez d'y mettre des feüilles d'arbre, pour luy donner quelque goust. Celle de Thé leur a paru la meilleure, & ils s'en servent communément.

Peut-estre aussi que Dieu dont la providence a si universellement pourvû aux besoins de tous les peuples, & si je l'ose dire, à leurs plaisirs & à leurs delices, n'a pas

voulu priver la Chine de ce qui est le plus necessaire à la vie; ainsi pour suppléer au défaut des puits & des fontaines, que la nature des terres a presque par tout rendu salées, il y a fait croistre en abondance cette espece d'arbre particulier, dont les feüilles servent, non-seulement à purger les eaux de leurs mauvaises qualitez, mais encore à les rendre salutaires & agreables.

On asseure que parmi les fontaines de la Chine il s'en trouve plusieurs qui ont regulierement leur flux & leur reflux, comme la mer; soit qu'elles ayent communication avec l'Ocean par des conduits soûterrains, ou qu'en passant par certaines terres, elles se chargent de sels & d'esprits propres à causer cette fermentation.

Puisque j'ay commencé à parler des differentes eaux de la Chine, je ne puis passer sous silence, les étangs & les lacs qu'on y voit presque dans toutes les Provinces. Ceux qui se forment en hyver par les torrens des montagnes, désolent les campagnes, & rendent durant l'esté tout le païs sterile, sablonneux & plein de cailloux. Les autres qui viennent de source sont extrémement poissonneux, & donnent un revenu considerable à l'Empereur par le sel qu'on en retire. Il y en a un entre-autres

(je crois que c'eſt dans le Chanſi) au milieu duquel paroiſt une petite Iſle, où l'on ſe contente durant la grande chaleur, de jetter l'eau de tous coſtez. Il s'y fait en peu de temps une crouſte d'un ſel fort blanc & de bonne odeur, ce qu'on continuë durant tout l'eſté avec un tel ſuccés, que ce ſel ſuffiroit pour toute la Province, s'il eſtoit auſſi ſalant que celuy de la mer, qu'on employe plus ordinairement pour les chairs.

Quoy-que je n'aye pas vû tous ſes fameux lacs de la Chine, à qui les Hiſtoriens attribuent tant de merveilles, j'en rapporteray neanmoins quelque choſe, dont je n'ay garde d'eſtre garant; mais qui ne laiſſera pas de faire connoiſtre le génie du païs, où l'on croit ſi facilement ce qui paroiſt le plus incroyable.

Dans la Province de Fokien il y en a un dont l'eau eſt verte, & qui change le fer en cuivre. On a baſti un Palais ſur le bord d'un autre qui n'eſt pas fort éloigné du premier, dans les appartemens duquel on entend le ſon des cloches toutes les fois que le Ciel menace de quelque orage. Il y a des eaux dans la Province de Canton qui changent de couleur toutes les années. En eſté & en hyver, elles ſont tres-claires; en automne elles deviennent bleuës, mais d'un ſi beau

bleu, qu'on s'en sert pour la teinture des étoffes.

Là-mesme on voit une montagne pleine de cavernes dont le seul aspect est horrible, dans laquelle il se trouve un lac de telle nature, que si du haut on y jette une pierre, on entend un bruit semblable au tonnerre; peu de temps aprés, il s'en éleve un gros nuage qui se résoud incontinent en pluye.

Mais le plus celebre de tous, est celuy de la Province de Iünnan. Les Chinois assûrent que ce lac se forma tout d'un coup par un tremblement de terre, qui engloutit tout le païs avec ses habitans. Ce fut en punition de leurs crimes; car ils estoient d'une vie fort dereglée. De tous ceux qui s'y trouverent alors, il n'y eut qu'un seul enfant de sauvé, qu'on trouva au milieu du lac, porté sur une piece de bois.

Dans l'Isle de Haïnan, qui appartient à la Chine, il y a une espece d'eau, je ne sçay si c'est lac ou fontaine, qui petrifie les poissons, J'ay moy-mesme apporté des cancres qui conservant toutes leur figure naturelle, sont tellement changez en pierre, que les patres & le corps en sont tres-durs, tres-solides, & peu differens du caillou. Ces merveilles de la nature, ne sont pas tellement particulieres à la Chine qu'on n'en trouve

ailleurs de ſemblables ; & ſi on n'ajoûte pas foy à tout ce que les Chinois diſent, ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque fois du fondement à leurs hiſtoires ; mais c'eſt qu'elles ont pour l'ordinaire un air de fable & d'exaggeration, qui feroit meſme douter de la verité.

Je voudrois bien, MONSIEUR, pour ne rien omettre de ce qui regarde cette matiere, vous pouvoir expliquer toutes les eſpeces de poiſſons que les rivieres & les lacs leur fourniſſent, auſſi-bien que ceux qui ſe peſchent ſur leurs coſtes : mais en verité, j'en ſuis trop peu inſtruit, pour m'engager en ce détail. J'ay ce me ſemble, vû à la Chine tous les poiſſons que nous avons en France ; j'en ay meſme remarqué pluſieurs autres que je ne connois point, & dont je ne ſçay pas le nom. C'eſt tout ce que j'en puis dire. Outre cela je vous confirmeray ce que vous avez lû ſans doute dans les Relations, touchant les poiſſons qu'on nomme poiſſons d'or & poiſſons d'argent, qui ſe trouvent en pluſieurs Provinces, & qui ſont un ornement particulier dans les cours & dans les jardins des Grands.

Ils ſont d'ordinaire de la longueur du doigt, & gros à proportion. Le maſle eſt d'un

beau rouge, depuis la teste jusqu'à la moitié du corps, & mesme davantage ; le reste avec toute la queuë en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos veritables dorures n'en approchent pas. La femelle est blanche ; elle a la queuë & mesme une partie du corps, parfaitement argentée. La queuë de l'un & de l'autre n'est pas unie & platte comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

Ceux qui les veulent nourrir doivent en prendre un grand soin, parce qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond duquel on a accoûtumé de renverser un pot de terre troüé par les costez, afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre ainsi à couvert du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau certaines herbes particulieres qui s'y conservent toûjours vertes ; & qui y entretiennent la fraischeur. Cette eau se change deux ou trois fois la semaine ; de maniere neanmoins qu'on en met de nouvelle à mesure qu'on vuide le bassin, qu'il ne faut ja-

mais laisser à sec. Si l'on est obligé de transporter le poisson d'un vase à un autre, il se faut bien donner de garde de le prendre avec la main ; tous ceux qu'on touche, meurent bien-tost aprés, ou se flétrissent. Il faut pour cela se servir d'une petite cüeillere de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on les engage insensiblement. Quand ils y sont entrez d'eux-mesmes, on a soin de ne les pas heurter, mais de les tenir toûjours dans la premiere eau qui ne se vuide que lentement, & qui donne le temps de les transporter dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celuy de l'artillerie ou du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement violent, tout cela leur est nuisible, & quelquefois mesme les fait mourir ; comme je l'ay souvent remarqué sur mer où nous en portions, toutes les fois qu'on tiroit le canon, ou qu'on faisoit fondre du gaudron. D'ailleurs ils vivent presque de rien ; les vers insensibles qui se forment dans l'eau, ou les parties les plus terrestres qui y sont meslées, suffisent presque pour les empescher de mourir. On y jette neanmoins de temps en temps des petites boules de paste, mais il n'y a rien de meilleur que du pain à chanter, qui estant détrempé fait une espece de

boüillie, dont ils sont extrémement avides, & qui est en effet tres-proportionnée à leur délicatesse naturelle.

Dans les païs chauds, ils multiplient beaucoup, pourvû qu'on ait soin de retirer les œufs qui surnagent, & qu'ils mangent presque tous. On les place dans un vase particulier exposé au Soleil, & on les y conserve jusqu'à ce que la chaleur les ait fait éclorre. Les poissons en sortent avec une couleur noire, que quelques-uns d'eux conservent toûjours, mais qui se change peu à peu dans les autres, en rouge, en blanc, en or, en argent, selon leur differente espece. L'or & l'argent commencent à se former à l'extrémité de la queuë, & s'étendent un peu plus ou un peu moins selon leur disposition particuliere.

Tout cela, MONSIEUR, & les autres merveilles de l'Univers, nous font par tout reconnoistre le doigt de Dieu, qui, pour l'amour de nous, a embelli le monde d'une infinité de manieres. Non content d'éclairer le ciel, & d'enrichir la terre, il est descendu jusques dans les abismes; dans les eaux mesmes, il a laissé des vestiges de sa profonde sagesse; & sans parler de ces monstres prodigieux qui semblent faits pour étonner la nature; il a encore formé ces

merveilleux poissons que je viens de vous décrire, lesquels quoy-que petits, ne laissent pas par leur beauté singuliere d'attirer nostre admiration, & de nous donner quelque idée de la grandeur du Createur.

Voila, MONSIEUR, en racourci le plan & comme la Carte du païs, que je m'estois proposé de vous faire connoistre. Ce ne sont que les dehors, & si je l'ose dire, le corps de cet Empire, dont l'ame & l'esprit est répandu dans ses habitans. Peut-estre que quand vous aurez lû ce que je viens de vous en écrire, vous aurez la curiosité d'apprendre, quels peuples assez heureux ont receu en partage la plus grande, la plus belle, la plus fertile portion de ce monde; telle enfin, qu'il ne luy manque rien, pour une veritable terre de promission, que d'estre cultivée par le peuple de Dieu, & habitée par de veritables Israëlites. Si nous n'avions comme les Hebreux, que la mer rouge & quelques deserts à traverser, peut-estre que quarante ans suffiroient pour la soumettre à l'Evangile; mais cette vaste étenduë de mers, ces chemins de terre infinis & impraticables, qui pourroient mesme retarder Moïse & les Prophetes, ralentissent quelquefois le zele des Ministres de Jesus-Christ, & dimi-

nuent le nombre de ses nouveaux Apostres.

Plust à Dieu que je puisse ici, comme firent autrefois ces Hebreux, que Moïse avoit envoyez à la découverte de la terre promise, representer les richesses immenses, & les précieuses récoltes que la Chine promet aux ouvriers Evangeliques; peut-estre que la vûë d'une si obondante moisson entraisneroit toute l'Europe. J'espere du moins que mon témoignage ne sera pas tout-à-fait inutile, & que le zele extraordinaire du peu de Missionnaires qui me suivront, suppléera au grand nombre de ceux qu'un si vaste empire demanderoit. Je suis avec beaucoup de respect.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur, L. J.

LETTRE V.

A Monſeigneur

LE MARQUIS DE TORSE,

Secretaire d'Eſtat pour les Affaires Eſtrangeres.

Du caractere particulier de la nation Chinoiſe ; ſon antiquité, ſa nobleſſe, ſes modes, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez.

MONSEIGNEUR,

Puiſque dans le glorieux employ dont le Roy vous a honoré, & que vous rempliſſez déja avec tant de ſageſſe, rien ne peut contribuer davantage à vous élever à ce haut point de perfection, que toute l'Europe attend de vous, que la parfaite connoiſſance des mœurs & du genie des Eſtrangers ; j'ay crû qu'en m'ordonnant de vous écrire ſur ce qui regarde l'Empire de la Chine, vous ſouhaitiez particulierement

apprendre quel est le génie de ses habitans.

Il est vray qu'à juger de l'avenir par les regnes précedens, ces connoissances vous seroient peut-estre assez inutiles. Jusqu'icy la France n'a rien eu à démesler avec ces peuples, & il semble que la nature ne les ait placez si loin de nous, que pour les separer entierement de nos interests. Mais sous le regne de LOÜIS LE GRAND, pour qui la nature mesme a si souvent changé ses loix, est-il quelque chose d'impossible ? Et le Ciel, qui semble jusqu'icy avoir occupé toutes les nations à le rendre celebre, n'obligera-t-il point la Chine toute fiere qu'elle est, de contribuer quelque chose à sa gloire ?

C'est apparemment, sous vostre Ministere, MONSEIGNEUR, que nous verrons le plus grand Empire de l'Orient s'unir avec le plus puissant Royaume de l'Europe; & peut-estre que sans cette fatale guerre, dont les suites se font sentir jusqu'à l'extrémité de l'univers, vous auriez déja écouté les Envoyez d'un Prince, qui n'a jamais reconnu d'autre souverain que luymesme dans le monde. Cette negociation si glorieuse pour vous & si utile pour l'établissement de la religion, que le malheur des

temps a jusqu'icy interrompuë, pourra bien se renoüer, & c'est pour vous y disposer, MONSEIGNEUR, que je prens la liberté de vous faire connoistre le caractere de ceux qui y doivent estre employez.

LEs Chinois sont si anciens dans le monde qu'il en est de leur origine comme de ces grands fleuves dont on ne peut presque découvrir la source. Il faut pour cela remonter plus loin que toutes nos histoires profanes; & le temps mesme qui nous est marqué par la Vulgate n'est pas trop long, pour justifier leur chronologie.

Il est bien vray que l'histoire populaire de cette grande Monarchie, est non-seulement douteuse, mais encore manifestement fausse; car elle compte plus de quarante mille ans depuis la fondation de l'Empire. Mais celle dont tous les sçavans conviennent est si suivie, si bien circonstanciée, établie par une tradition si constante, qu'on ne peut en douter parmi eux, sans passer pour ridicules, & comme ils s'expliquent eux-mesmes, pour heretiques.

Suivant cette histoire qu'aucun de leurs sçavans ne revoque en doute, il y a beaucoup plus de quatre mille ans que la Chine avoit ses Rois qui ont continué jusqu'à pre-

sent sans aucune interruption. La mesme famille n'a pas toûjours esté sur le trône : il y en a eu vingt-deux differentes, qui ont donné deux cens trente-six Empereurs. Plusieurs docteurs font encore remonter cette Monarchie six cens ans plus haut, mais quoy-que leur opinion soit tres-probable, on peut neanmoins s'en tenir à la premiere, & c'est une chose qui fait bien voir la grandeur & la noblesse de cet Empire, puisque cinq ou six cens ans de plus ou du moins, ne diminuent pas notablement son antiquité.

Certainement aprés tous les examens qu'on a faits de cette chronologie, il ne nous est pas plus permis d'en douter que des histoires le plus communément receuës parmi nous, d'autant plus qu'elle n'a pû estre alterée par les étrangers ; qu'elle a toûjours passé parmi les sçavans du païs pour seure & incontestable, qu'elle est écrite sans affectation & d'un stile simple & naïf, qui porte avec soy un air de verité qui persuade ; que Confucius, estimé pour sa capacité, sa bonne foy, sa droiture, n'en a jamais douté, & establissoit mesme là-dessus toute sa doctrine, cinq cens cinquante ans avant la naissance de nostre Seigneur ; que ces livres sont tres-conformes à l'Ecriture Sainte touchant l'âge des premiers

hommes; car ils asseurent que Fohi regna cent cinquante ans, Chinnum cent quarante, Hoamti cent-onze, Yao cent dix-huit, & ainsi des autres en décroissant toûjours, selon que l'Histoire Sainte nous l'apprend; enfin que les éclypses observées dés ce temps-là ont dû en effet arriver, ce qu'ils ne pouvoient sçavoir que par l'observation & non pas par leurs calculs qui n'estoient pas assez exacts. Tout cela nous persuade qu'il y a peu de seureté dans l'histoire profane du monde, si nous pouvons raisonnablement douter de celle de la Chine.

Au reste, cet empire eut le sort de tous les autres, dont l'origine est toûjours peu considerable. Il y a de l'apparence que les enfans ou les petits-fils de Noé se répandirent dans l'Asie & percérent enfin jusques dans cette partie de la Chine qui est la plus occidentale, & qu'on nomme à present le Chansi & le Chensi. Ils vivoient au commencement en famille, & les Rois estoient des peres à qui une longue suite d'années, beaucoup de troupeaux & les autres richesses champestres avoient donné de l'autorité.

Fohi fut celuy qui jetta le premier les fondemens de la monarchie; sa sagesse, sa capacité, ses bonnes mœurs, sa puissance

& la reputation que son experience & son grand âge luy avoient acquise, le firent écouter comme un oracle. Il regla tout pour la vie privée, pour la police, pour la religion; de maniere que l'Etat devint en peu de temps tres-florissant; ses sujets occuperent d'abord la province de Honan & quelques années aprés défrischerent toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale.

Il semble que les Chinois dés leur origine se soient senti quelque chose de plus que les autres hommes; semblables à ces Princes qui portent en naissant, une fierté naturelle qui les distingue toujours du peuple. Soit que les royaumes d'alentour fussent barbares, ou qu'il leur fussent inferieurs en sagesse; ils se firent desslors une maxime d'Etat, de n'avoir commerce avec les étrangers, qu'autant qu'il seroit necessaire pour recevoir leurs hommages; encore ne cherchoient-ils pas ces marques de souveraineté par un esprit d'ambition, mais pour avoir occasion de donner aux autres peuples de la terre les loix & les regles du gouvernement parfait.

Ainsi quand parmi leurs tributaires quelqu'un se dispensoit de comparoistre au temps marqué, ils ne l'obligeoient point

à force ouverte de se soûmettre ; au contraire ils luy portoient compassion. Qu'y perdons-nous, disoient-ils, s'il est toujours barbare ? puisqu'il s'éloigne de la sagesse, il doit s'en prendre à luy-mesme, toutes les fois qu'il manquera par passion ou par aveuglement.

Cette sage politique fit une si grande reputation aux Chinois, que dans toutes les Indes, dans la Tartarie, dans la Perse on les regardoit comme des oracles du monde ; & les Japonnois en avoient conçû une si haute idée, que quand Saint Xavier leur porta la foy, (quoy que en ce temps-là la Chine eust beaucoup perdu de son ancienne probité) une des plus grandes raisons qu'ils opposoient au Saint, estoit que cet Empire si sage, si éclairé ne l'avoit pas encore embrassée.

Mais cette politique qui les porta à se distinguer des autres, ce qui peut-estre estoit au commencement une maxime tres-utile, dégenera dans la suite en orgueil. Ils se regarderent comme un peuple choisi, que le Ciel avoit fait naistre au milieu de l'univers pour luy donner la loy, seule capable d'instruire, de polir, de gouverner les natins. Ils se figuroient les autres hommes comme des nains & de petits monstres qui

avoient esté jettez sur les extrémitez de la terre, comme la crasse & le rebut de la nature ; au lieu que les Chinois placez au milieu du monde, avoient seuls receu de Dieu une forme raisonnable & une veritable grandeur. Leurs Cartes anciennes sont remplies de ces sortes de figures, & de plusieurs emblemes propres à inspirer le mépris qu'ils faisoient du genre humain.

Mais quand ils virent les Européens instruits en toute sorte de sciences, ils furent frappez d'étonnement. *Comment se peut-il faire*, disoient-ils, *que des gens si éloignez de nous ayent l'esprit & de la capacité ? Jamais ils n'ont lû nos livres, ils n'en connoissent pas mesme les lettres; ils n'ont point esté formez par nos loix, & cependant ils parlent, ils raisonnent juste comme nous.*

Nos ouvrages, comme sont les étoffes, les montres, les instrumens de Mathematique & semblables curiositez, les surprirent encore beaucoup : car ils pensoient qu'on ne trouvoit qu'à la Chine des gens adroits, & de bons ouvriers. Ils connurent alors que nous n'estions pas si barbares qu'ils s'étoient imaginez; & ils dirent assez plaisamment : *Nous pensions que les autres peuples fussent tous aveugles, & que la nature n'eust donné des yeux qu'aux Chinois : cela*

n'est pas universellement vray, & si les Européans ne voyent pas aussi clair que nous, ils ont du moins chacun un œil.

J'ay vû quelquefois des François si piquez de cette ridicule vanité, qu'ils ne pouvoient retenir leur colere. Ils auroient peut-estre mieux fait de s'en divertir; il faut du moins excuser les Chinois : jusqu'alors ils n'avoient vû que des Tartares ou des Indiens ; & ils regardoient de loin l'Occident comme nous regardons à present les terres Australes & les forests du Canada. Si à trois cens lieuës de Quebec nous trouvions des Mathematiciens Iroquois ou de sçavans Alkonkins qui nous découvrissent une nouvelle philosophie plus claire, plus étenduë, plus parfaite que la nostre ; nous ne serions pas moins blasmables que les Chinois, de nous estre preferez à ces peuples & de les avoir jusqu'icy traitez de barbares.

A cet orgueil prés, il faut avoüer que la nation Chinoise a eu de grandes qualitez : beaucoup de douceur & de politesse dans l'usage du monde, du bon sens & de l'ordre dans leurs affaires ; du zele pour le bien public ; des idées justes pour le gouvernement ; de l'esprit, mediocre à la verité dans les sciences speculatives, mais droit & seur dans la morale, qu'ils ont toû-

jours conservée tres - conforme à la raison.

Le peuple estoit appliqué à l'éducation des enfans dans leurs familles, estimant par dessus toutes choses l'agriculture, laborieux à l'excés, aimant & entendant parfaitement le commerce. Les Juges & les Gouverneurs des Villes affectoient une gravité dans leur exterieur, une sobrieté dans leurs tables, une moderation dans le domestique, & une équité dans tous les jugemens qui leur attiroient le respect & l'amour de tous les peuples. L'Empereur mesme ne mettoit sa gloire que dans le bonheur qu'il procuroit à ses sujets; & ils se consideroit moins comme le Roy d'un grand Etat, que comme le pere d'une nombreuse famille.

Ce caractere de la Chine, MONSEIGNEUR, que je viens de vous faire, n'est point flatté, mais tiré fidellement de son histoire, qui nous fournit une infinité d'exemples de cette haute sagesse qui a esté si lonn-temps l'ame de son gouvernement. Il est vray que les guerres civiles, les Rois foibles ou méchans; la domination étrangere ont troublé de temps en temps un si bel ordre. Mais soit que les loix fondamentales de l'Etat fussent excellentes, ou que les peuples apportassent en naissant de si

heureuses dispositions ; il est certain que ces fascheux intervales n'ont pas duré long-temps : pour peu qu'on les laissast à eux-mesmes, ils reprenoient leur premiere conduite ; & nous voyons encore à present au milieu de la corruption, que les troubles domestiques & le commerce des Tartares y ont portée, des vestiges de cette ancienne probité.

Je ne pretens pas, MONSEIGNEUR, m'étendre fort au long sur cette matiere. Je sçay que c'est une Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire & non pas une histoire. D'ailleurs on travaille à mettre en François celle que les Chinois eux-mesmes nous ont laissée, & je suis seur qu'elle vous plaira par sa nouveauté, & par les choses extraordinaires qu'elle contient.

Je me contente icy de vous tracer quelque image de l'état present de la Chine par rapport aux mœurs & aux coustumes de ses peuples. Je pourrois en peu de mots vous en faire le portrait, en disant qu'on y vit à peu prés comme nous vivons en Europe ; l'avarice, l'ambition, l'amour du plaisir ont beaucoup de part à tout ce qui s'y passe : on trompe dans le negoce, l'injustice regne dans les Tribunaux, les intrigues occupent les Princes & les courtisans. Ce-

pendant les gens de qualité prennent tant de mesures pour cacher le vice ; & les dehors sont si bien gardez, que si un étranger n'a soin de s'instruire à fond des choses, il s'imagine que tout est parfaitement reglé, C'est par là que les Chinois ressemblent aux Européans. Voicy ce qui les en distingue : leur air, leur langage, leur naturel, leur civilitez & leurs manieres sont non-seulement differentes des nostres, mais encore de celles que nous remarquons dans toutes les autres nations du monde.

Vous aurez sans doute, MONSEIGNEUR, remarqué les figures qui sont peintes sur les porcelaines & sur les cabinets de la Chine. Nos peintures en Europe nous flattent toûjours, mais celles des Chinois les estropient & les rendent ridicules. Ils ne sont point si mal-faits qu'ils se font eux-mesmes. Il est vray qu'ils ne conviennent pas dans l'idée que nous nous formons de la veritable beauté. Ils veulent qu'un homme soit grand, gros & gras ; qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court ; les oreilles un peu grandes, la bouche mediocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Cette taille fine, cet air vif, cette demarche noble & assûrée que les François estiment tant, ne sont nul-

To. 1
P. 214



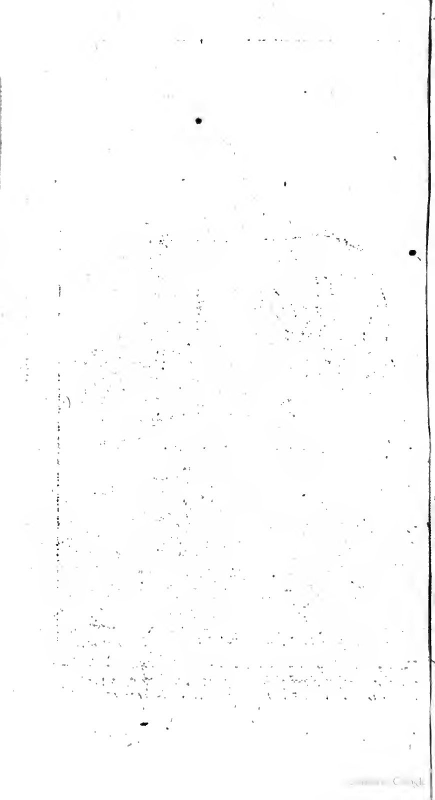
G. F. Edelinck Fecit

Colonel Chinois

To. 1.
P. 214



Mandarin Chinois en habit de cérémonie





Escolier Chinois.

To. 1
P. 214



Soldat Chino



To. 1.
P. 215

G. F. Edelinck fecit

Dame Chinoise en deshabillé

lement de leur goust. Un homme est bien fait, lors qu'il remplit un fauteüil, & que par sa gravité & son embonpoint il fait, si je l'ôse dire une grosse & une vaste figure. Pour ce qui est de la couleur, ils sont naturellement aussi blancs que nous, sur-tout du costé du Nord ; mais comme les hommes se ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils ne portent sur la teste qu'un petit bonnet peu propre à défendre le visage des rayons du soleil ; ils sont ordinairement aussi blasmez que les Portugais des Indes, & mesme le peuple dans les Provinces de Canton & de Iiinnan, qui à cause des grandes chaleurs, travaille presque demi-nud, est d'un teint fort olivastre.

Autant que les hommes se negligent sur ce point, autant les femmes ont-elles soin de se conserver : je ne sçay si le fard leur est ordinaire ; mais on m'a dit qu'elles se frottent tous les matins le visage, d'une espece de farine blanche, plus propre à ternir le teint qu'à luy donner un nouvel éclat. Elles ont toutes les yeux petits & le nez court : à cela prés, elles ne cedent en rien aux Dames d'Europe ; mais la modestie qui leur est naturelle, releve infiniment leur bonne grace : un petit colet de satin blanc qui tient à la veste leur serre & leur couvre

entierement le cou : les mains sont toûjours cachées dans de longues & larges manches : elles marchent mollement & lentement, les yeux baissez, la teste panchée; & l'on diroit à les voir que ce sont des Religieuses ou des devotes de profession, recueillies & occupées uniquement de Dieu. Ainsi la coustume a souvent plus de force pour gesner le sexe, que la vertu la plus austere ; & Il seroit à sauhaitter que la sainteté du Christianisme eust pû obtenir ici des Dames Chrestiennes, ce que l'usage du monde a inspiré depuis tant de siecles aux Chinoises idolâtres.

Cette modestie n'empesche pas qu'elles n'ayent les entestemens ordinaires des femmes ; plus on les resserre, moins elles aiment la solitude. Elles s'habillent magnifiquement, & passent le matin plusieurs heures à se parer, dans la pensée qu'elles pourront estre veuës le jour, quoy que pour l'ordinaire elles ne le soient que de leurs domestiques. Leur coiffure qui consiste ordinairement ed plusieurs boucles de cheveux, meslées de toutes parts de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent, a quelque chose de fort singulier. Mais je ne puis, ni ne veux, MONSEIGNEUR, vous en faire la description, parce que je sçay bien que vous n'attendez

n'attendez pas de moy ce détail. Je crois neanmoins que si on en voyoit en France des modelles, on y seroit tenté de quitter ces amas bizarres d'ornemens dont on se sert, pour se coiffer à la Chinoise.

Les Dames portent comme les hommes une longue veste de satin ou de brocard rouge, bleu ou verd, selon leur goust particulier. Les plus âgées s'habillent de noir & de violet. Elles ont outre cela pardessus une espece de sur tout, dont les manches extrémement larges traisnent jusqu'à terre, quand on n'a pas soin de les relever. Mais ce qui les distingue de toutes les autres femmes du monde & qui en fait presque une espece particuliere, est la petitisse des pieds, & c'est le point le plus essentiel de leur beauté. Cela est surprenant & ne se peut comprendre. Cette affectation va mesme quelquefois à un excés qui passeroit pour folie, si une bizarre & ancienne coustume, qui en matiere de mode, prevaut toûjours aux idées les plus naturelles, ne les obligeoit de suivre le torrent, & de s'accommoder à l'usage du païs.

Dés que les filles naissent, les nourrices ont grand soin de leur lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent. La nature qui semble estre faite à cette gesne, s'en

accommode plus facilement qu'on ne s'imagine, & on ne s'apperçoit pas que leur ſanté en ſoit alterée. Leurs ſouliers de ſatin brodez d'or, d'argent & de ſoye, ſont d'une propreté achevée ; & quoy que petits, elles s'étudient fort en marchant, à les faire paroiſtre. Car elles marchent, MONSEIGNEUR, ce qu'on auroit de la peine à croire, & elles marcheroient volontiers tout le jour, ſi elles avoient la liberté de ſortir. Quelques-uns ſe ſont perſuadez, que ç'a eſté une invention des anciens Chinois, qui pour mettre les femmes dans la neceſſité de garder la maiſon, mirent les petits pieds à la mode. Je m'en ſuis informé tres-ſouvent des Chinois meſme, qui n'en ont jamais oüy parler. *Ce ſont des contes*, me dit l'un d'eux en riant : *nos peres auſſi-bien que nous, connoiſſoient trop bien les femmes pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur oſteroit le pouvoir de marcher & l'envie de voir le monde.*

Pour peu qu'on euſt voulu conſulter les relations ſur l'air & la phyſonomie des femmes Chinoiſes, il n'auroit pas eſté facile d'abuſer de la charité de quelques Dames de Paris, qui l'an paſſé recueillirent une Françoiſe abandonnée, & luy donnerent toute ſorte de ſecours, parce qu'elle ſe di-

ſoit étrangere, & d'une des meilleures familles de la Chine. Cet accident ſurprit tous les curieux ; & Monſieur le Marquis de Croiſſi me témoigna que je luy ferois plaiſir d'examiner la verité de cette hiſtoire.

La charité, m'ajouta-t-il, n'en eſt pas moins agreable à Dieu, quoy qu'on l'exerce ſur des ſujets qui ne la meritent point ; s'il n'eſtoit icy queſtion que d'une pure mépriſe en fait d'aumoſne, on pourroit ſans ſcrupule laiſſer dans l'erreur ceux qu'on trompe ſous un faux pretexte de neceſſité. Mais cette fille s'eſt dite payenne, on l'exhorte depuis long-temps à ſe convertir, on l'inſtruit ; elle conçoit déja ou fait ſemblant de concevoir nos myſteres ; en un mot elle veut embraſſer noſtre Religion ; & l'on eſt ſur le point de luy donner le Bapteſme en ceremoie. Si elle eſt Chinoiſe, tout cela eſt bien ; & nous devons admirer la Providence qui amene de ſi loin cette ame pour la mettre dans le ſein de l'Egliſe ; mais ſi c'eſt une Françoiſe, qui apparemment a eſté baptiſée dés ſon enfance, cet abus du Sacrement qu'elle veut recevoir une ſeconde fois, eſt un ſacrilege digne de punition, dont les perſonnes qui l'aſſiſtent deviennent elles-meſmes coupables.

J'eſtois déja fort prévenu contre cette

pretenduë Chinoise; mais outre l'ordre de Monsieur de Croissi, je crûs qu'il seroit bon de m'en instruire à fond, pour désabuser ceux qui y estoient interessez. Quand elle sçeut que je la voulois voir, elle ne fut pas peu embarrassée. Ce n'est point un Pere de la Chine, dit-elle, mais un de ces Missionnaires des Indes, que la revolution de Siam a obligez de revenir. On eût mesme, quand je parus, beaucoup de peine à la trouver, & ce ne fut qu'aprés l'avoir long-temps cherchée, qu'on la déterra enfin, & qu'on luy persuada de comparoistre.

Dés que je la vis, je n'eus pas besoin d'examen; les traits de son visage, sa démarche, ses pieds, toutes ses manieres la trahirent. Elle feignoit en parlant François, de ne sçavoir pas bien la langue; mais outre que la construction des mots qu'elle taschoit de mal articuler, estoit tout-à-fait naturelle, ce qu'un étranger n'attrape presque jamais bien; elle prononçoit d'ailleurs avec beaucoup de fermeté plusieurs lettres, dont les Chinois n'ont pas l'usage, & qu'il leur est impossible d'exprimer.

Aprés les premiers discours, je luy demanday de quelle province de la Chine, de quelle famille elle estoit; & par quelle étrange avanture elle se trouvoit si éloignée

de son païs. Je suis de Pekin mesme, repondit-elle, capitale de l'Empire, née dans le palais de l'Empereur, élevée à la Cour, & fille du Prince Couronné; c'est-à-dire, d'un Prince qui dispose souverainement de tout, plus maistre, plus puissant que l'Empereur mesme, dont les plaisirs ne sont jamais troublez par les soins des affaires publiques, & qui peu touché du bon où du mauvais état de son Empire, borne toute son ambition à se rendre heureux, & à mener une vie molle & delicieuse.

Je m'étois embarquée avec ma mere, qui avoit dessein de passer aux Japon, afin d'y ménager un mariage pour ma famille. Dans le trajet, nostre vaisseau fut attaqué par un pirate Hollandois, qui le prit, le brusla, & m'amena prisonniere. Ce barbare eut neanmoins pour moy des soins capables d'adoucir ma captivité, si la perte de ma mere ne m'eust renduë inconsolable; car elle estoit morte à mes yeux, & l'image d'un si funeste accident qui se presentoit nuit & jour à mon esprit, ne me permettoit presque pas de faire reflexion à tous les bons offices qu'il me rendoit.

Cependant ma condition n'estoit point encore si déplorable que je m'imaginois. Le Hollandois victorieux fut quelques

jours aprés vaincu luy-meſme par un Corſaire François. Je fus une ſeconde fois captive & traitée par le nouveau Capitaine avec tant de dureté, que je compris en ce moment que ma douleur pouvoit croiſtre, & que l'excés des miſeres qu'on ſouffre en ce monde, n'eſt jamais ſi grand qu'on ne puiſſe encore devenir plus miſerable. Cette navigation fut pour moy plus que pour tout autre, longue, dangereuſe, pleine de chagrins & d'amertumes. Enfin nous abordaimes à un port que je ne connoiſſois point; on me débarqua, & aprés m'avoir traiſnée au travers de pluſieurs Provinces, on m'a cruellement abandonnée, & je me ſuis trouvée ſans ſecours, ſans appuy, au milieu de cette grande ville, que j'entends appeller Paris.

Il eſt vray que le Ciel ne m'a pas tout-à-fait abandonnée; le mot de Pekin, le ſeul par lequel je pouvois en quelque façon faire connoiſtre ma patrie, & que je répetois pour cela tres-ſouvent, m'a tirée de la miſere. Quelques Dames à ce ſeul nom furent touchées de compaſſion, me recueillirent dans leur maiſon, & m'ont depuis ce temps-là traitée avec tant de charité, que je ne ſçay ſi je dois me plaindre du deſtin qui m'a conduite en de ſi bonnes mains.

Elle avoit en effet quelque ſujet d'eſtre contente de ſon ſort, beaucoup meilleur qu'elle ne devoit naturellement eſperer. On la traitoit en fille de bonne maiſon, & peu s'en falloit qu'on ne luy donnaſt la qualité de Princeſſe Couronnée, nom beaucoup plus connu en France qu'à la Chine, où cette dignité eſt encore à naiſtre. On m'ajoûta que beaucoup de perſonnes s'empreſſoient pour luy faire plaiſir, & que Monſieur N. un de nos plus celebres Ecrivains avoit déja compoſé en ſon nom, trois lettres extreſmement éloquentes, l'une pour l'Empereur, l'autre pour le Prince Couronné, & la troiſieme pour quelque autre Prince de ſa famille. Il en a ſans doute tout le merite devant Dieu, & peut-eſtre meſme devant les perſonnes qui l'y ont engagé; mais je ne crois pas que jamais la Chine luy en ſçache gré.

Pour moy, MONSEIGNEUR, j'avouë que le ſeul recit de cette avanture m'a paru un peu fabuleux, & qu'il a un air de Roman capable de détromper ceux qu'un excés de charité n'auroit pas entierement aveuglez. La connoiſſance particuliere que j'ay de ce qui ſe paſſe dans ce nouveau monde, contribuë encore beaucoup à m'affermir dans ce ſentiment. Le Prince Couron-

né est une chimere, qui n'a pas mesme la moindre apparence de verité. La naissance d'un fille dans un Palais où il n'y a que des Eunuques, est encore plus difficile à croire. Les Hollandois ne sont point en guerre avec les Chinois, & il n'est pas de leur interest de se broüiller avec eux en attaquant leurs vaisseaux. Les Dames Chinoises qui ne sortent presque jamais de leur maison, n'ont garde d'entreprendre sur mer un voyage de long cours ; & ce mariage qu'elles vont ménager au Japon, n'est pas plus vray-semblable que le seroit celuy d'une Princesse de France, qu'on feindroit d'embarquer à Brest, pour aller aux Indes épouser un Mandarin Siamois.

D'ailleurs on connoist tous les vaisseaux que nous avons pris sur les Hollandois, aussi-bien que ceux qui sont arrivez des Indes en France : nous en connoissons les Capitaines ; nous sçavons leurs prises, leurs combats, leurs avantures ; cependant il ne s'est rien passé de tout ce que nostre Chinoise raconte ; & si elle est assez malheureuse pour se trouver au milieu des rûës de Paris, pauvre, abandonnée, inconnuë ; elle doit moins s'en prendre à la cruauté de nos François, qu'à sa mauvaise fortune, qui n'a pas eu soin de la mieux placer en ce monde.

Pour achever de convaincre ceux qui estoient presens à nostre entrevûë, je luy fis diverses questions touchant les principales villes de la Chine. Je l'interrogeay sur la monnoye, l'écriture, les caracteres, & la langue du païs. Elle me dit qu'elle avoit souvent fait le voyage de Pekin à Nankin en moins de trois jours, quoy-quil y ait plus de deux cens lieuës de l'un à l'autre; qu'on usoit de monnoye d'or, quoy-que l'or n'ait de cours dans l'Empire, que comme le pierres precieuses en ont en Europe; que celle d'argent estoit frappée au coin comme la nostre, ronde, platte, portant les armes de l'Empereur, & diverses figures, selon la coustume de l'Orient. Cependant l'argent n'a point de figure reglée; on le fond en lingots, on luy donne telle forme qu'on veut, sans armes, sans ordre, sans ornemens; on le couppe en divers morceaux grands ou petits selon le besoin, & c'est au poids seulement, & non pas à la marque du Prince, qu'on en connoist la valeur.

J'écrivis quelques caracteres Chinois; car elle s'estoit vantée de sçavoir lire; une personne de sa qualité n'eust osé dire les contraire. Mais par malheur elle se trompa, & prit le papier à revers, lisant hardi-

ment les lettres renversées, comme si elles eussent esté droites. Au reste, ce qu'elle prononçoit n'avoit nul rapport au sens naturel de l'Ecriture. Enfin je luy parlay Chinois, & de crainte qu'elle n'évitast la difficulté, je luy declaray que je parlois la langue Mandarine qui a cours par tout l'Empire, & dont on use constamment à la Cour. Elle eut assez de hardiesse pour former sur le champ un jargon bizarre & ridicule, mais si mal entendu, qu'on voyoit assez qu'elle n'avoit pas eu le temps de le bien concerter. Ainsi comme elle ne put comprendre ce que je luy disois, j'eusse esté fort embarrassé d'expliquer ce qu'elle me vouloit dire ; si neanmoins elle me vouloit dire quelque chose.

Aprés cet éxamen elle devoit rougir de honte, & confesser de bonne foy son imposture ; mais elle soûtint toûjours la conversation d'un sang froid, & avec un air d'assurance, qui fit juger à tout le monde, que son Roman Chinois n'estoit pas la premiere histoire qu'elle eust faite.

J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous seriez bien aise d'estre instruit de celle-cy : outre qu'elle peût vous donner quelque plaisir, elle servira encore à vous faire comprendre, que l'air, le visage, & les manieres des femmes de la Chine n'ont rien de com-

mun avec celles des Européennes; & qu'une Françoise est bien hardie, quand sous le nom emprunté de Chinoise, elle pretend imposer aux gens, qui ont long-temps comme moy pratiqué l'une & l'autre nation.

Aprés cette petite digression, vous voulez bien que je reprenne mon premier discours.

L'habillement des hommes, comme partout ailleurs, y est fort different de celuy des femmes. Ils se rasent toute la teste, excepté par derriere, où ils laissent croistre au milieu autant de cheveux, qu'il est necessaire pour faire une longue queuë tressée. Ils n'ont point l'usage de chapeau comme nous; mais ils portent continuellement un bonnet, que la civilité leur défend d'oster.

Ce bonnet est different selon les differentes saisons de l'année; celuy dont on use en esté, a la forme de cosne, c'est-à-dire qu'il est rond & large par le bas, mais court & étroit par le haut, où il se termine tout à fait en pointe. Le dedans est doublé d'un beau satin, & le dessus couvert d'une natte tres-fine, & tres-estimée dans le païs. Outre cela on y ajoûte un gros flocon de soye rouge, qui tombe tout à l'entour, & qui se répand jusques sur les bords; de sorte que quand on marche, cette soye flotte irregu-

lierement de tous costez ; & le mouvement continuel de la teste luy donne un agrément particulier.

Quelquefois au lieu de soye on porte une espece de crin, d'un rouge vif & éclatant, que la pluye n'efface point, & qui est sur-tout en usage parmi les Cavaliers. Ce crin vient de la Province de Soutchoüen, & croist aux jambes de certaines vaches ; sa couleur naturelle est blanche, mais on luy donne une teinture qui le rend plus cher que la plus belle soye. En hyver on porte un bonnet de peluche, bordé de zibeline, ou de peau de renard ; le reste est d'un beau satin noir ou violet, couvert d'un gros flocon de soye rouge, comme celuy d'esté. Il n'y a rien de plus propre que ces bonnets, & on les vend quelquefois huit & dix écus ; mais ils sont si courts, que les oreilles paroissent toûjours découvertes, ce qui est tres-incommode au soleil & dans les voyages. Quand les Mandarins se trouvent en ceremonie, le haut du bonnet est terminé par un diamant, ou par quelque autre pierre de prix assez mal taillé, mais enchassée dans un bouton d'or tres-bien travaillé. Les autres ont un gros bouton d'étoffe, de cristal, d'agate, ou de quelque autre matiere que ce soit.

Leur habit eſt long & aſſez commode pour les gens de lettres, mais embarraſſant pour les cavaliers. Il conſiſte dans une veſte, qui deſcend juſqu'à terre, dont les pans ſe replient pardevant l'un ſur l'autre, de maniere que celuy de deſſus s'étend juſqu'au coſté gauche, où on l'attache tout le long avec quatre ou cinq petits boutons d'or ou d'argent. Les manches, qui ſont larges auprés de l'épaule, vont peu à peu ſe retreciſſant juſqu'au poignet comme celles de nos Aubes; mais elles s'étendent preſque ſur toute la main, & ne laiſſent par-deſſus de découvert que le bout des doigts. On ſerre la veſte avec une large ceinture de ſoye, dont les deux bouts pendent juſqu'aux genoux. Les Tartares y attachent aux deux coſtez un mouchoir, un étuy à coûteau & à fourchette avec des cure-dents, une bourſe, & d'autres petits ornemens de toilette. En eſté on a le col tout nud, ce qui a fort mauvaiſe grace: en hyver on le couvre d'un collet de ſatin qui tient à la veſte, ou d'une bande de zibeline ou de peau de renard large de trois ou quatre doigts, qui s'attache par devant avec un bouton, & qui ſied ford bien, ſur tout aux cavaliers.

Outre la veſte, on prend par deſſus une eſpece de ſurtout à manches larges & cour-

tes, comme celles des robes de Palais ; les gens de lettrés les portent fort longs; les cavaliers, & sur tout les Tartares les veulent courts; & ceux dont ils usent, ne descendent que jusqu'à la hauteur de la poche. Pour les habits de dessous on se contente en esté d'un simple calçon de taffetas blanc sous une chemise fort ample & fort courte de mesme étoffe ; mais en hyver la chemise est de toile, & par dessous on a des hauts-de-chausses de gros satin fourré de coton, ou de soye cruë, ce qui est encore plus chaud.

Tout cela est assez naturel, mais peut-estre, MONSEIGNEUR, serez-vous surpris d'apprendre, que les Chinois sont toûjours bottez, & que lors qu'on leur rend visite, si par quelque accident ils se trouvoient sans bottes, ils font attendre les gens pour les aller prendre. Nous avions besoin de cet exemple pour justifier notre ancienne coûtutume; mais nous avons encore poussé cette mode plus loin qu'eux ; car on a vû, que nos François, non contens de marcher bottez par les ruës, s'armoient autrefois de grands éperons, afin que rien ne manquast à l'ornement du cavalier. Le bon goust nous est venu sur ce point, comme sur plusieurs autres ; mais apparemment les Chinois qui sont entestez de l'antiquité ne s'en

gueriront pas si-tost : & c'est sur tout pour eux une assez grande bizarrerie, de n'oser aller en ville sans bottes, puis qu'ils se font toûjours porter en chaise.

Encore cette mode seroit-elle pardonnable en hyver ; car comme leurs bottes sont de soye, & les bas à botter d'une étoffe piquée, doublée de coton & épaisse d'un bon pouce ; la jambe est par-là bien défenduë contre le froid : mais en esté, dans un païs où les chaleurs sont extresmes, il n'y a que les Chinois au monde, qui pour conserver un air de gravité, puissent se resoudre d'estre ainsi dans une espece d'étuve depuis le matin jusqu'au soir. Aussi le peuple qui travaille ne s'en sert presque point, soit pour la commodité, soit pour s'en épargner la dépense.

La forme de ces bottes est un peu differente des nostres, car elles n'ont ni talon ni genoüilliere. Quand on fait un long voyage à cheval, elles sont d'un cuir bien passé, ou d'une grosse toile noire de coton piquée ; mais dans la ville on les porte ordinairement de satin, avec un gros bord de velours ou de panne sur le genou. Le peuple en public, & les gens de qualité dans leur domestique, chaussent au lieu de souliers des patins de toile noire ou d'é-

toffe de soye tres propres, & tres commodes : ils tiennent d'eux mesmes au pied par un rebord qui couvre le talon, sans qu'il soit besoin de les attacher par devant.

On n'a point à la Chine l'usage des gands & des manchons ; mais comme les manches de la veste sont fort longues, on y retire la main durant le froid, pour la tenir plus chaude. Je ne sçay, MONSEIGNEUR, si j'oserois ajoûter une autre coûtume, qui est fort ancienne parmi les Chinois, & qui n'est guere conforme à la politesse Françoise. Leurs Docteurs & les autres gens de lettres laissent croistre excessivement leurs ongles, de maniere que quelques-uns ne les ont guere moins longs que les doitgts ; c'est parmi eux non seulement un ornement, mais encore une distinction, par laquelle on connoist, qu'ils sont éloignez par leur estat des arts mécaniques, & que les sciences les occupent uniquement. Enfin comme ils affectent en tout un air de gravité, qui attire le respect, ils se sont imaginé qu'une longue barbe y pouvoit contribuer ; ils la laissent croistre, & s'ils n'en ont pas beaucoup, ce n'est pas faute de la cultiver ; mais la nature en ce point les a tres-mal partagez, & il n'y en a aucun, qui ne porte envie aux Europeans, qu'ils regar-

dent en cette matiere comme les plus grands hommes du monde.

Voilà, MONSEIGNEUR, un détail, qui fera en quelque sorte connoistre l'air & les manieres Chinoises. Je ne crois pas, me disoit un jour un Espagnol, à qui je parlois de cette matiere, qu'on en doive estre fort choqué en France. Il y a bien de l'apparence, que ces modes ont autrefois regné parmi vous. Car y en a-t-il aucune, qui ait échapé à une imagination aussi féconde que celle des François? Depuis quatorze cens ans que la Monarchie dure, il y a eû plus de quatorze cens modes. On a épuisé toutes les combinaisons, & parcouru toutes les figures. Ainsi peut-estre qu'il n'y a point d'habit au monde, qui vous doive paroistre étranger, & tout ce que nous pouvons dire, quand quelqu'un de ceux qu'on vous presente, vous déplaist, c'est que la mode en est passée.

Il est vray, que les Chinois sont moins changeans que nous; mais ils ont poussé les choses à une autre extremité: car plûtost que d'abandonner leur ancien habit, ils ont renouvellé une cruelle guerre contre les Tartares, & la pluspart on mieux aimé perdre la teste, que de permettre qu'on leur coupast les cheveux. Neanmoins il faut

avoüer, que la constance de ces peuples a quelque chose d'admirable; car quand les Tartares les attaquerent, il y avoit plus de deux mille ans qu'ils conservoient leur premier habit; ce qu'on ne peut attribuer qu'au bon ordre de l'Empire, dont le gouvernement a toûjours esté uniforme, & où les loix se sont exactement observées jusques dans le moindres choses.

Cependant je suis bien persuadé, que ces manieres ne plairont pas à tous nos François; mais aussi les modes dont nous sommes si entestez, ne paroissent pas aux Chinois si belles que nous pourrions nous l'imaginer. Les perruques sur tout leur blessent étrangement l'imagination; & ils nous regardent comme des gens, qui au défaut de barbe s'en feroient attacher une artificielle au menton, laquelle descendroit jusqu'aux genoux. Cette bizarre coiffure, disent-ils, & cet amas prodigieux de cheveux crépus, sont bons sur le theatre, pour ceux qui veulent representer le Diable; mais a-t-on la figure naturelle de l'homme, quand on est ainsi contrefait? De sorte que peu s'en faut que la politesse Chinoise ne nous fasse sur cet article seul nostre procés comme à des barbares.

Ils ont aussi de la peine à se persuader,

que de longues jambes découvertes, avec un bas bien tiré, & des culottes étroites fassent un bon effet, parce qu'ils sont accoustumez à un air de gravité, qui leur donne d'autres idées. Ils s'accommoderoient beaucoup mieux de la figure d'un Magistrat rasé, sans perruque, & à qui avec sa robe de Palais on donneroit des bottes, qu'à tous ces ajustemens, qui laissent à nos cavaliers un taille fine, une démarche aisée, un air vif & degagé : ce qui n'est du tout point de leur goust. C'est ainsi que le ridicule plaist, & qu'on est souvent choqué des veritables agrémens, selon que la prévention ou la coustume ont tourné differemment l'imagination ; si neanmoins dans toutes ces modes, il y a d'autre beauté veritable, que cette simplicité toute nuë, que la nature encore innocente & libre de passions a inspirée aux hommes, pour la neçessité & la commodité de la vie.

Quoy-que les gens de qualité observent exactement toutes les bienseances de leur estat, & ne paroissent jamais découverts en public, quelque grande que soit la chaleur ; neanmoins dans le particulier, & parmi leurs amis, il sont libres jusqu'à l'excés ; ils quittent souvent bonnet, sur tout, veste & chemise, ne se reservant qu'un

Aprés vous avoir expliqué les modes de la Chine, peut-estre serez-vous bien-aise, MONSEIGNEUR, que je vous parle de leurs étoffes. Voicy en general ce que j'en ay remarqué. Leur soye est sans contredit la plus belle qui soit au monde. On en fait en plusieurs Provinces, mais la meilleure & la plus fine se trouve dans celle de *Tchekiam*, parce que le terroir est tres-propre pour les meuriers, & que l'air a un certain degré de chaleur & d'humidité, plus conforme à la nature des vers dont on la tire. Tout le monde s'en mesle, & le commerce en est si grand, que cette seule Province en pourroit fournir à toute la Chine, & à une grande partie de l'Europe.

Neanmoins les plus belles étoffes se travaillent dans la Province de Nankin, où presque tous les bons ouvriers se rendent. C'est-là que l'Empereur se fournit de celles qui se consomment dans le Palais, & dont il fait present aux Seigneurs de la Cour. Les soyes de Canton ne laissent pas d'estre estimées, sur tout parmi les Estrangers, & les étoffes de cette Province sont mesme d'un plus grand debit, que celles de toutes les autre Provinces de la Chine.

Quoy-que toutes ces étoffes ayent beaucoup de rapport aux nostres, l'ouvrage

neanmoins a toûjours quelque chose de different. J'y ay vû de la panne, du velours, des brocards, du satin, des taffetas, des crespons, & plusieurs autres especes, dont je ne sçay pas mesme le nom en France. Celle qui parmi eux a le plus de cours, se nomme *toüanse* ; c'est une sorte de satin plus fort & moins lustré que le nostre, quelquefois uni, & souvent diversifié par des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons & des nuages.

Ces figures ne sont pas relevées sur le fond, par un mélange de soye cruë, comme nos ouvriers le pratiquent en Europe, ce qui rend nos ouvrages moins durables ; toute la soye en est retorse, & les fleurs y sont distinguées par la seule difference des couleurs & des nuances. Quand on y mesle de l'or ou de l'argent, il ressemble fort à nostre brocard ; mais leur or & leur argent se met en œuvre d'une maniere qui leur est particuliere. Car au lieu qu'en Europe nous passons l'or par la filiere avec tant de subtilité qu'on le peut retordre avec le fil ; les Chinois pour épargner la matiere, ou pour ne s'estre pas avisez de cet artifice, se contentent de dorer ou d'argenter une longe feüille de papier, qu'ils coupent ensuite en de tres-petites bandes, dont ils enveloppent la soye.

Il y a en cela beaucoup d'adresse, mais cette dorure n'est pas de durée; l'eau ou mesme l'humidité en ternit aisément l'éclat: cependant quand les pieces sortent des mains de l'ouvrier, elles sont tres-belles, & on les prendroit pour des étoffes de grand prix. Quelquefois on se contente de passer dans la piece ces petites bandes de papier doré, sans les avoir roulées sur le fil, & pour lors les figures, quoique propres & bien tournées, durent beaucoup moins; aussi le brocard en est-il à meilleur marché.

Parmi les differentes figures qu'ils y representent, celle de dragon est tres-ordinaire. Il y en a de deux sortes: celuy auquel on donne cinq ongles, & qui se nomme *Lom*, est uniquement employé sur les étoffes que l'on destine pour l'Empereur: ce sont ses armes, que *Fohi* fondateur de l'Empire, prit le primier pour luy & pour ses successeurs, il y a plus de quatre mille ans. La seconde espece de dragon n'a que quatre ongles, il s'appelle *Mam.* L'Empereur *Vouvam*, qui regnoit il y a deux mille huit cens trente-deux ans, ordonna que tout le monde en pourroit porter, & depuis ce temps-là l'usage en est devenu commum.

On use en esté d'une autre sorte d'étoffe plus simple & plus legere, que les Chinois nomment *Cha* ; elle est moins serrée, & moins lustrée que nostre taffetas, mais beaucoup plus moëlleuse; quoique plusieurs la veulent unie, la pluspart neanmoins la portent semée de grandes fleurs percées à jour & vuidées comme les dentelles d'Angleterre, & souvent en si grand nombre qu'on ne voit presque pas le corps de l'étoffe. Ces habits d'esté sont tres-commodes, & d'une propreté achevée, ainsi tous les gens de qualité s'en servent : d'ailleurs le taffetas n'en est pas cher, & une piece entiere qui suffit pour une longue veste & un surtout, ne revient pas à deux pistoles.

La troisiéme espece est encore un taffetas particulier, qui sert à faire des calçons, des chemises, & des doublures : on le nomme *tchouze*. Il est serré, & neanmoins si pliant qu'on a beau le doubler & le presser à la main, on ne peut presque jamais luy faire prendre aucun pli. Il se vend au poids, & il est d'un si bon usage qu'on le lave comme la toile, sans qu'il perde beaucoup de son premier lustre.

Outre la soye ordinaire, dont je viens de parler, & que nous connoissons en Europe, la Chine en a d'une autre sorte, qu'on

trouve

trouve dans la Province de *Chanton*. Les vers dont on la tire sont sauvages; on les va chercher dans le bois, & je ne sçache pas qu'on en nourrisse dans les maisons. Cette soye est de couleur grise, sans aucun lustre; de sorte que ceux qui n'y sont pas accoustumez, prennent les étoffes, qui en sont faites, pour de la toile rousse, ou pour un droguet des plus grossiers: cependant elles sont infiniment estimées, & coustent beaucoup plus que le satin. On les nomme *kien-tchéou*; elles durent tres-long-temps; quoy-que fortes & serrées, elles ne se coupent point; on les lave comme la toile, & les Chinois asseurent que non-seulement les taches ne les gastent pas, mais qu'elles ne prennent pas mesme l'huile.

La laine est tres-ordinaire, & à fort bon marché par toute la Chine, sur tout dans les Provinces de Chensi, de Chansi, & de Soutchoüen, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps. Ceux d'Europe, que les Anglois leur portent y sont tres-estimez; mais parce qu'ils les vendent incomparablement plus cher que les plus belles étoffes de soye, on n'en achette guere. Ainsi les Mandarins se font en hyver des robes de chambre d'une espece de bure, faute de meilleur drap. Pour

les droguets, les serges, & les étamines; nous n'en avons pas de meilleures que les leurs. Ce sont pour l'ordinaire les femmes des Bonzes qui y travaillent, parce que les Bonzes s'en servent eux-mesmes. Il s'en fait par tout un grand commerce.

Outre les toiles de cotton, qui sont tres-communes, ils usent encore en Esté de toiles d'ortie pour de longues vestes; mais celle qui est la plus estimée, & qui ne se trouve nulle autre part, se nomme *Copou*; parce qu'elle est faite d'une herbe, que les gens du pays appellent *Co*, qui se trouve dans la Province de Fokien.

C'est une espece d'arbrisseau rampant, dont les feüilles sont beaucoup plus grandes que celles du lierre; elles sont rondes, molles, vertes par le dedans, blancheastres & cottonnées par le dehors. Le petit baston, qui fait le corps de ce lierre, devient extrémement long; on le laisse croistre & ramper dans les champs. Il y en a de gros comme le petit doigt, qui est pliant & cottonné comme ses feüilles. Quand il commence à sécher, on le coupe; l'on en fait pourrir les gerbes dans l'eau, comme le chanvre; & on en tire toûjours la premiere peau qu'on rejette, mais de la seconde, qui est beaucoup plus

fine, & qu'on divise à la main en de trespetits filets, sans la battre & sans la filer, on en fait cette belle toile dont je parle : elle est transparente, assez fine, mais si fraische & si legere, qu'il semble qu'on ne porte rien.

Tous les gens de qualité en font de longues vestes durant les grandes chaleurs, avec un sur-tout de Cha. Au printemps & en automne on prend du kien-tchéou, & en hyver du tòüanzé, c'est-à-dire, du gros satin ou du brocard. Les gens graves le veulent tout uni, les autres le portent avec des fleurs ; mais personne, excepté les Mandarins dans les assemblées, ou dans certaines visites de ceremonies, n'use de brocard d'or ou d'argent. Le peuple, qui ne s'habille ordinairement que de grosse toile teinte en bleu ou en noir, la fourre de cotton, on la double de peau de mouton durant le froid ; mais les gens de qualité doublent leurs vestes & leurs surtouts de ces belles peaux de zibeline d'hermine, de renards & d'agneau. On se sert aussi pour le mesme usage de petit-gris & de panne.

Comme l'hermine y est fort rare ; on se contente ordinairement d'en mettre sur les bords de la veste & sur les bouts des

* In-chu.

manches : celle * que j'y ay vûë ne me paroist pas d'un beau blanc.

La zibeline est assez connuë en France, mais elle y est beaucoup moins commune qu'à la Chine, où tous les Mandarins considerables en portent. Une seule peau d'un pied de long, & de quatre à six pouces de larges (car * cet animal est fort petit) coustera quelquefois dix écus ; mais quand on en choisit des plus belles pour un habit complet, la doublure entiere d'une veste coustera jusqu'à cinq & six mille francs : on peut neanmoins en avoir une assez belle pour deux cens pistoles.

* Tiaochu.

Les peaux de renard sont aussi d'un grand usage. Ceux qui veulent estre magnifiques ne prennent que celles du ventre de cet * animal, où le poil est plus long, plus fin & plus doux ; & ainsi d'une infinité de petites pieces que l'on joint ensemble, on fait une doublure entiere, qui pour la veste & le surtout revient ordinairement à cinq ou six cens francs.

* Sao-chu.

Il y a plusieurs autres especes de peaux, que la Tartarie leur fournit & dont les Mandarins se servent pour s'asseoir à terre, sur tout dans le Palais, quand ils attendent le temps de leur audience. On en met aussi sous les matelats, non-seulement

afin d'échauffer le lit, mais encore pour en oster toute l'humidité. Outre cela il en est d'une espece particuliere * que je trouve parfaitement belle : le poil, qui paroist long, doux, extrémement fourni, est d'un beau gris-blanc, mêlé de noir, coupé de bandes jaunes & noires, comme celles des Tigres ; on en fait de grandes robes d'hyver qu'on porte en ville, dont le poil se met en-dehors; de sorte que quand les Mandarins sont gros & courts, ce qui leur est assez ordinaire, & qu'outre deux fourrures de dessous pour la veste & pour le surtout, ils ont encore endossé une de ces robes à longs poils, ils ne paroissent pas fort differens d'un ours, ou de l'animal dont ils empruntent la peau ; quoy-qu'en cet estat ils s'imaginent estre tres-propres, & avoir fort bonne grace. * Tauchu.

De toutes les fourrures, les plus communes sont celles de peau d'agneau * : elles sont blanches, cottonnées & fort chaudes, mais pesantes, & dans les commencemens, d'une odeur forte ; à peu-prés comme les gands gras qui sentent l'huile. Je m'estonne que la mode n'en soit en France : ceux qui aiment les tailles fines & déliées ne s'en accommoderoient pas; mais d'ailleurs il n'y a rien de plus propre & de plus commode pour l'hyver. * Yam pi.

Au reste, si l'on n'y apporte un grand soin, toutes ces peaux se gastent facilement, sur tout dans les païs chauds & humides ; les vers s'y mettent, & le poil tombe. Pour les conserver, les Chinois, dés que l'esté s'approche, les exposent à l'air durant quelques jours, quand le temps est beau & sec ; ils les battent ensuite avec des verges, ou les secoüient souvent, pour en faire sortir la poussiere ; & aprés les avoir renfermées dans de grands pots de terre, qu'ils bouchent exactement, aprés y avoir jetté des grains de poivre, & d'autres graines ameres, ils ne les en retirent qu'au commencement de l'hyver.

Outre les habits ordinaires, il y en a de deux sortes qui méritent bien d'estre connus. On prend les premiers pour se garentir de la pluye ; car les Chinois qui aiment fort les voyages, n'épargnent rien pour voyager commodement : ils sont d'un gros taffetas, encrousté d'une huile épaisse, laquelle tient lieu de cire, & qui estant une fois bien seche, rend l'étoffe verte, transparente & extrémement propre ; ils en font des bonnets, des vestes, & des surtouts qui resistent à la pluye durant quelque temps, mais qui perçent à la longue, à moins que l'habit ne soit bien choisi & pré-

paré avec beaucoup de soin. Les bottes sont de cuir bien passé, mais si petites que les bas se gastent aux genoux, à moins que l'on ne soit à cheval comme les Tartares, les jambes doublées & les étriers extrémement courts.

Les habits de deüil ont aussi quelque chose de singulier. Le bonnet, la veste, le surtout, les bas, & les bottes, se font de toile blanche, & depuis les Princes jusqu'au derniers artisans, nul n'oseroit en porter d'une autre couleur. Dans le grand deüil le bonnet a une figure tout-à-fait bizarre, qu'il est difficile de bien representer; il est d'une toile de chanvre rousse & fort claire, à peu-prés comme nostre toile d'emballage. La veste est serrée par une ceinture de chanvre à demi-retort. Les Chinois en cet équipage affectent au commencement un air negligé, & la douleur paroist peinte en tout leur exterieur; mais comme parmi eux tout n'est guere que ceremonie & qu'affectation, ils reprennent aisément leur air naturel, & souvent je les ay vûs rire un moment aprés avoir pleuré sur le tombeau de leurs peres.

Peut-estre, MONSEIGNEUR, aurez-vous la curiosité de sçavoir de quelle maniere s'habillent les Missionnaires, qui travail-

lent dans cet Empire à la conversion des infideles ? Les loix, qui n'y souffrent aucune mode étrangere, déterminerent les premiers Jesuites à prendre au commencement un habit de Bonze. Mais cet habit, quoyque modeste & assez grave, estoit si décrié par l'ignorance & par la vie dereglée de ces méchans Prestres, que cela seul suffisoit pour nous oster le commerce des honnestes gens.

Rien en effet n'estoit plus opposé à l'établissement de la Religion : de sorte qu'aprés une longue déliberation, on jugea plus à propos de prendre l'habit des Lettrez, qui avec la qualité de Docteur European, nous mettoit en estat de parler au peuple avec quelque autorité, & d'estre écoutez des Mandarins avec estime. Dés-lors nous eusmes entrée par tout, & Dieu donna une si grande benediction aux travaux de nos premiers Missionnaires, que l'Evangile fit en tres-peu de temps des progrés considerables.

Mais dans la derniere révolution de l'Empire, ces Peres aussi-bien que les Chinois, furent obligez de s'habiller à la Tartare, de la maniere que je viens de décrire. Dans les visites que nous rendons aux Mandarins pour le bien de la Religion, nous ne pouvons pas nous dispenser de porter ordinai-

rement une veste & nn surtout de soye commune ; mais dans la Maison nous sommes vestus de serge ou de toile peinte.

Ainsi, MONSEIGNEUR, en conservant autant qu'il se peut l'esprit de pauvreté qui est propre de nostre estat, nous tâchons de nous faire tout à tous, à l'exemple de l'Apostre, pour gagner plus aisément tout le monde à JESUS-CHRIST ; persuadez que dans un Missionnaire les vestemens, la nourriture, la maniere de vivre, les coustumes exterieures doivent toûjours estre rapportées au grand dessein qu'il se propose de convertir toute la terre. Il faut estre barbare avec les barbares, poli avec les gens d'esprit, d'une vie plus commune en Europe, austere à l'excés parmi les penitens des Indes, proprement habillé à la Chine & à demi-nud dans les forests de Maduré : afin que l'Evangile toûjours uniforme, toûjours inalterable en luy-mesme, s'insinuë plus facilement dans des esprits, qu'une sainte complaisance, & une conformité de coûtumes reglée par la prudence chrestienne, auront déja prévenus en nostre faveur. Je suis

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur, L. J.

LETTRE VI.

A Madame LA DUCHESSE DE BOÜILLON.

De la propreté & de la magnificence des Chinois.

MADAME,

Le zele qui a porté Voſtre Alteſſe à s'inſtruire de l'eſtat preſent des Miſſions de la Chine m'a infiniment édifié ; mais j'avoûë que j'ay eſté un peu ſurpris de ce que parmi tant de choſes curieuſes qui ſe trouvent dans ce nouveau monde, vous vous eſtes preſque uniquement attachée à ce qui touche la propreté & la magnificence des Chinois. Je ſçay bien que c'eſt la matiere ordinaire des converſations parmi les Dames; & de toute autre je n'euſſe preſque rien attendu de plus.

Mais pour vous, MADAME, quand j'eus l'honneur de vous voir, je m'eſtois preparé ſur des matieres bien differentes.

Je comptois sur tout que vous me parleriez de l'esprit, des sciences, de la politesse de ces peuples : & au lieu que les voyageurs affectent ordinairement de preferer ce qu'ils ont vû parmi les étrangers à ce qui se trouve dans leur païs, je me faisois un plaisir de pouvoir vous dire avec sincerité, que les Dames Françoises (je dis celles qui comme vous, se sont elevées au-dessus de ces petits soins qui occupent presque uniquement le sexe) ont plus d'esprit, plus de capacité, plus de genie, mesme dans les sciences solides que tous les Docteurs de cet Empire. Car pour la politesse, je ne crois pas, MADAME, que vous en doutiez ; & il n'est pas necessaire d'en avoir autant que vous, pour effacer les Cours les plus polies de l'Orient.

Mais puisque soit par hasard ou par reflexion, vous avez bien voulu vous borner à une autre matiere, & que vous souhaitez mesme avoir par ordre ce que j'ay eû l'honneur de vous en dire, je vous obéïray, MADAME, non-seulement avec le profond respect que je dois à vostre qualité & à vostre mérite ; mais encore avec tous les sentimens de reconnoissance que m'ont inspirez les bontez dont il vous a plû de m'honorer.

IL s'en faut bien que les Chinois dans leurs maisons ne soient aussi magnifiques que nous. Outre que l'architecture n'en est pas si belle, ni les appartemens si bien entendus, ils ne s'étudient pas beaucoup à les orner, principalement pour deux raisons. La premiere parce que tous les palais des Mandarins appartiennent à l'Empereur; c'est luy qui les loge, & en plusieurs endroits (je ne sçay si par tout l'Empire on garde la mesme coustume) c'est le peuple qui les meuble. Le peuple fait toûjours le moins de dépense qu'il peut, & les Mandarins n'ont garde de se ruïner à embellir des palais, qu'ils sont tous les jours en danger d'abandonner, parce que leurs charges ne sont proprement que des Commissions qu'on leur oste souvent pour la moindre faute.

La seconde raison se prend de la coustume du païs, qui ne permet pas de recevoir les visites dans l'interieur de la maison, mais seulement à l'entrée, dans un divan qu'on a pratiqué pour les ceremonies. C'est un salon tout ouvert, qui n'a d'autre ornement qu'un simple ordre de colomnes de bois peint ou verni, dont on se sert pour soûtenir les poutres & la charpente, qui souvent

paroist toute nuë sous la tuile, sans qu'on se donne la peine de la couvrir d'un lambris. Ainsi il ne faut pas s'estonner s'ils retranchent de leurs appartemens tous les ornemens superflus, puisque les étrangers n'y entrent presque jamais. Ils n'ont ni miroirs, ni tapisseries, ni chaises garnies. Les dorures ne sont point d'usage, si ce n'est en quelques appartemens de l'Empereur ou de quelque Prince du sang. Les lits qui sont parmi nous un des principaux ornemens, ne paroissent jamais chez eux, & ce seroit une incivilité grossiere de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, lors mesme qu'on luy fait voir sa maison.

De maniere que toute leur magnificence se reduit à des cabinets, des tables, des paravents de vernis, quelques peintures, diverses pieces de satan blanc, sur lequel on a écrit en gros caracteres des sentences de morale, & qu'on pend en plusieurs endroits de la chambre; quelques vases de porcelaine, encore n'ont-ils pas lieu de s'en servir comme nous, parce que dans les chambres on ne voit jamais de cheminée.

Cependant tout cela ne laisse pas d'estre fort propre & de plaire, quand on sçait en ménager les ornemens. Le vernis qui est si commun à la Chine, est répandu par tout

Il prend toute sorte de couleurs ; on y mesle des fleurs d'or & d'argent ; on y peint des hommes, des montagnes, des palais, des chasses, des oiseaux, des combats & plusieurs figures qui relevent l'ouvrage & le rendent extrémement agreable ; de sorte qu'en cette matiere les Chinois sont magnifiques à peu de frais.

Outre l'éclat & le lustre qui est le propre du vernis, il a encore la qualité de conserver le bois sur lequel on l'applique, sur tout si l'on n'y mesle aucune autre matiere. Les vers ne s'y engendrent pas facilement & l'humidité n'y penetre presque jamais. L'odeur mesme ne s'y attache point, & si l'on a répandu durant le repas de la graisse ou du boüillon sur la table, dés qu'on y a passé un linge moüillé, non-seulement on n'y en remarque plus aucun vestige, mais on n'y sent pas mesme la moindre odeur.

On s'est trompé quand on a crû que le vernis estoit une composition & un secret particulier ; c'est une gomme qui degoutte d'un arbre à peu-prés comme la résine. Dans les tonneaux où on le transporte, il ressemble au goudron fondu, à cela prés qu'il n'a presque aucune odeur : quand on l'employe, il y faut mesler de l'huile pour le délayer, plus ou moins selon la qualité de l'ouvrage.

Pour les tables, & pour les chaiſes ordinaires, on ſe contente de paſſer deux ou trois couches de vernis, ce qui le laiſſe ſi tranſparent qu'on voit toutes les veines du bois au travers. Que ſi on veut cacher toute la matiere ſur laquelle on travaille, on y revient pluſieurs fois; de ſorte qu'à la fin ce n'eſt plus qu'une glace, mais ſi belle dans les commencemens, qu'on pourroit s'en ſervir au lieu de miroir. Quand l'ouvrage eſt ſec, on y peint diverſes figures en or, en argent, ou en quelque autre couleur, ſur leſquelles on paſſe encore, ſi l'on veut, une legere couche de vernis, pour leur donner de l'éclat, & pour les conſerver davantage.

Mais ceux qui ſouhaitent faire quelque choſe de fini, colent ſur le bois une eſpece de carton composé de papier de filaſſe, de chaux, & de quelques autres matieres bien battuës, dans leſquelles le vernis s'incorpore. Ils en compoſent un fond parfaitement uni & ſolide, ſur lequel s'applique le vernis peu à peu par petites couches, qu'on laiſſe ſecher l'une aprés l'autre. Chaque ouvrier a un ſecret particulier pour perfectionner ſon ouvrage, comme dans tous les autres meſtiers. Mais je croy qu'outre l'adreſſe de la main, & ce juſte temperament que

demande le vernis, pour n'estre ni trop liquide ni trop épais, la patience est une des choses qui contribuë le plus à réüssir dans ce travail. On en fait au Tonkin des cabinets fort propres : mais ce qui nous vient du Japon en cette matiere ne cede point aux ouvrages de la Chine.

Pour ce qui est de la porcelaine, c'est un meuble si ordinaire qu'elle fait l'ornement de toutes les maisons. Les tables, les buffets, les cabinets, les cuisines mesme en sont pleines; car on boit & on mange dedans, c'est leur vaisselle commune. L'on en fait aussi de grands pots de fleurs. Les Architectes mesmes en couvrent les toits, & s'en servent quelquefois au lieu de marbre pour en incruster les bastimens.

Parmi celles qui sont les plus estimées ; on en voit de trois couleurs differentes. Les unes sont jaunes; mais quoy-que la terre en soit tres-fine ; elles paroissent neanmoins plus grossieres que les autres, parce que cette couleur ne prend pas un si beau poli. On en use dans le Palais de l'Empereur. Le jaune est sa couleur particuliere, qu'il n'est permis à personne de porter. Ainsi l'on peut dire qu'en matiere de porcelaine, le Prince pour son usage est le plus mal partagé de tous.

La deuxiéme eſpece eſt de couleur griſe, & ſouvent hachée d'une infinité de petites lignes irregulieres, qui ſe croiſent, comme ſi le vaſe eſtoit par tout feſlé, ou travaillé de pieces de rapport à la Moſaïque. Je ne ſçay comme ils forment ces figures, car j'ay de la peine à croire qu'ils puiſſent les tracer avec le pinceau. Peut-eſtre que quand la porcelaine eſt cuite & encore chaude, on l'expoſe à un air froid; ou qu'on la trempe dans de l'eau fraiſche, qui l'ouvre ainſi de tous coſtez, comme il arrive quelquefois aux criſtaux durant l'hyver. On y paſſe enſuite une couche de vernis, qui couvre ces inégalitez, & qui par le moyen d'un petit feu, où on la remet; la rend auſſi unie & auſſi polie qu'auparavant. Quoy-qu'il en ſoit, ces ſortes de vaſes ont à mon ſens une beauté particuliere, & je ſuis ſeur que nos curieux en feroient cas.

Enfin la troiſiéme ſorte de porcelaine eſt blanche avec differentes figures de fleurs, d'abres, d'oiſeaux, que l'on y peint en bleu, telle que nous l'avons en Europe. C'eſt la plus commune de toutes, & il n'y a perſonne qui ne s'en ſerve; mais comme en matiere de verres ou de cryſtaux, tous les ouvrages ne ſont pas également beaux; auſſi parmi les porcelaines il s'en trouve de

fort mediocre, & qui ne valent guere mieux que nostre fayance.

Les connoisseurs ne conviennent pas toujours dans le jugement qu'ils en portent, & je vois qu'à la Chine aussi-bien qu'en France l'imagination y a beaucoup de part: Il faut pourtant avoüer que quatre ou cinq choses differentes doivent concourir à les rendre parfaites. La finesse de la matiere, la blancheur, le poli, la peinture, le dessein des figures & la forme de l'ouvrage.

On connoist la finesse de la matiere quand elle est transparente, en quoy il faut avoir égard à l'épaisseur. Les bords sont ordinairement plus minces; & c'est par cet endroit qu'on la doit considerer. Quand les vases sont grands, il est difficile d'y rien connoistre, à moins qu'on n'en veüille casser par le bas quelque petit morceau; car alors la seule couleur du dedans, ou comme on parle, le seul grain; fait qu'on en juge assez seurement: ce qui paroist encore quand on rejoint ensemble les deux pieces si parfaitement, qu'il n'y paroist aucune rupture; car c'est une marque de la dureté & par consequent de la finesse de la matiere.

La blancheur ne se doit pas confondre avec l'éclat du vernis dont la porcelaine est enduite, & qui fait une espece de miroir;

de sorte qu'en la regardant auprés de quelques autres objets, les couleurs s'y peignent; & cette reflexion seule est capable de faire mal juger de sa blancheur naturelle. Il faut la porter au grand air, pour en connoistre la beauté ou les défauts. Quoy-que ce vernis soit parfaitement incorporé à la matiere, & qu'il dure éternellement, il se ternit néanmoins un peu à la longue, & il perd ce grand éclat qu'il avoit au commencement; d'où il arrive que la blancheur paroist plus douce & plus belle dans les anciennes porcelaines; les nouvelles ne laissent pas d'estre aussi bonnes, & prendront avec le temps la mesme couleur.

Le poli consiste en deux choses; dans l'éclat du vernis, & dans l'égalité de la matiere. Le vernis ne doit pas estre épais, autrement il se feroit une crouste qui ne seroit pas assez incorporée avec la porcelaine; d'ailleurs l'éclat en seroit trop grand & trop vif. La matiere est parfaitement égale, quand elle n'a aucune bosse: qu'on n'y remarque ni grain, ni sable, ni élevûre, ni enfoncement. Si l'on y fait bien reflexion, il y a peu de vases qui n'ayent quelqu'un de ces défauts: non-seulement on n'y doit pas trouver de taches, mais il faut encore prendre garde qu'il n'y ait des endroits plus é-

éclatans les uns que les autres ; ce qui arrive, quand on appuye inégalement le pinceaux : quelquefois aussi cela vient de ce que lorsqu'on passe le vernis, toutes les parties ne sont pas toûjours également seches ; la moindre humidité y cause une difference sensible.

La peinture n'est pas une des moindres beautez de la porcelaine ; on y peut employer toute sorte de couleurs, mais pour l'ordinaire on se sert de rouge, & beaucoup plus de bleu. Je n'ay vû aucun vase, dont le rouge fust bien vif ; ce n'est pas que les Chinois n'en ayent de beau, mais peut-estre que cette couleur se ternit sur la matiere, qui en aspire les parties les plus subtiles & les plus colorées : car les differens fonds contribuënt beaucoup à relever ou à diminuer l'éclat des couleurs. Pour le bleu, ils en ont de parfaitement beau ; cependant il est difficile d'attraper ce juste temperament, dans lequel il ne soit ni passe, ni enfoncé, ni trop éclatant. Mais ce que les ouvriers cherchent avec plus de soien, c'est de terminer parfaitement les extrémitez des figures : de maniere que la couleur ne s'étende pas plus loin que le pinceau ; afin que la blancheur da la porcelaine ne soit pas salie par une certeine eau bleüastre, qui s'écoule si on

n'y prend garde, de la couleur mesme, quand elle n'est pas bien broyée, ou quand la matiere sur laquelle on l'employe, n'a pas un certain degré de secheresse ; à peu prés comme il arrive au papier, qui boit quand il est humide, ou quand l'ancre ne vaut rien.

Il seroit à souhaiter, que les desseins, dont les Chinois se servent dans la peinture de la porcelaine, fussent plus beaux. Ils y peignent assez bien les fleurs; mais les figures humaines y sont toutes estropiées. Ils se font tort par là dans l'esprit des Etrangers, qui ne les connoissent que par cet endroit, qui s'imaginent qu'ils sont en effet aussi ridicules & aussi monstrueux dans leur taille, qu'ils paroissent dans ces peintures. Cependant ce sont-là leurs ornemens les plus ordinaires. Les desseins les plus reguliers & les mieux entendus leur plairont quelquefois moins que ces grotesques.

Ils sont en recompense fort habiles à bien contourner leurs vases, de quelque grandeur qu'ils soient. La figure en est hardie, bien proportionnée, parfaitement arrondie, & je ne crois pas que nos meilleurs ouvriers puissent mieux former les grandes pieces. Ils estiment aussi-bien que nous les anciens vases, mais par une raison differen-

te de la noſtre ; nous, parce qu'ils ſont plus beaux; eux, parce qu'ils ſont plus anciens ; ce n'eſt pas en effet, que les ouvriers ne ſoient auſſi habiles, & que la matiere ne ſoit auſſi bonne à preſent qu'autrefois : il s'en fait encore aujourd'huy de tres-belle,& j'en ay vû chez quelques Mandarins des ſervices entiers d'une fineſſe ſurprenante. Mais les Marchands Européans n'ont plus commerce avec les bons ouvriers; & comme ils ne s'y connoiſſent pas, ils reçoivent tout ce que les Chinois leur preſentent, parce qu'ils en ont le débit dans les Indes. D'ailleurs perſonne ne ſe met en peine de donner des deſſeins, ou de commander des ouvrages particuliers. Si Monſieur Conſtance euſt veſcu,on auroit bien-toſt connu en France, qu'on n'a pas perdu à la Chine le ſecret de la porcelaine ; mais ce n'eſt pas la plus grande perte que nous ayons faite à ſa mort ; & ce que la Religion en ſouffre dans tout l'Orient, ne nous permet preſque pas de faire attention aux changemens qu'elle a cauſez dans les Arts & dans le commerce.

Il y a encore une autre raiſon, qui rend la belle porcelaine ſi rare. L'Empereur a établi dans la Province où l'on y travaille un Mandarin particulier, qui a ſoin de choiſir pour la Cour les plus beaux vaſes ; il les

achete à un prix tres-modique. Ainsi les ouvriers estant tres-mal payez se negligent, & ne se veulent pas donner une peine qui ne les enrichit point. Mais si un particulier les employoit & n'épargnoit pas la dépense, nous aurions à present d'aussi beaux ouvrages que ceux des anciens Chinois.

La porcelaine qui nous vient de Fokien ne mérite pas d'en porter le nom ; elle est noire grossiere, & ne vaut pas nostre fayence. Celle qu'on estime se fait dans la province de *Quamsi* ; la matiere se trouve dans un endroit & l'eau dans un autre, parce qu'elle est plus claire & plus nette. Peut-estre aussi que cette eau dont on use preférablement à toutes les autres, est empreinte de certains sels particuliers, qui sont propres à purifier & à dégrossir la terre, ou qui en unissent plus fortement les parties ; comme il arrive dans la chaux, qui ne vaut rien quand elle a esté éteinte en certaines eaux, au lieu que d'autres la rendent beaucoup plus liée plus forte & plus adherente.

Au reste c'est une erreur de s'imaginer qu'il faille cent, & deux cens ans pour préparer la matiere de la porcelaine, & que la composition en soit fort difficile. Si cela estoit, elle ne seroit ni si commune, ni à si bon marché. C'est une terre plus dure que

les terres ordinaires, ou plûtost une espece de pierre molle & blanche qui se trouve dans les carrieres de cette Province. Voicy la maniere, dont on la prepare. Aprés en avoir lavé les morceaux, & separé le sable ou la terre étrangere qui s'y peut mesler, on la broye jusqu'à ce qu'elle soit reduite en une poussiere tres-fine. Quelque fine qu'elle paroisse; on ne laisse pas de continuer encore à la piler tres-long-temps. Quoy-qu'à la main on n'y sente point de difference, ils sont neanmoins persuadez qu'elle se subtilise en effet beaucoup plus que les parties insensibles sont moins meslées, & que l'ouvrage en devient plus blanc & plus transparent. Ils font de cette poussiere une paste, qu'ils *brassent* & qu'ils battent encore plus long-temps, afin qu'elle devienne plus douce, & que l'eau en soit parfaitement incorporée. Quand la terre est bien *voquée*, ils travaillent aux figures, il n'y a pas d'apparence qu'ils se servent de moules comme en quelques autres sortes de poteries, mais il est plus probable qu'ils les forment sur la rouë comme nous. Dés qu'ils sont contents de leur ouvrage, ils l'exposent au soleil le matin & le soir, mais ils le retirent quand la chaleur est trop forte, de peur qu'il ne se *tourmente*. Ainsi les vases

sechent

ſechent peu à peu, & on y applique la peinture à loiſir, lorſqu'on juge que le fond eſt propre à la recevoir ; mais parce que ni les couleurs ni le vaſe n'ont pas aſſez de luſtre, ils font de la meſme matiere de la porcelaine, une boüillie tres-fine, dont ils paſſent ſur tout l'ouvrage diverſes couches, qui luy donnent un éclat & une blancheur particuliere. C'eſt ce que j'appelle le vernis de la porcelaine. On m'avoit aſſeuré dans le royaume de Siam, qu'on y meſloit du vernis ordinaire avec une compoſition faite de blanc d'œuf, & d'os de poiſſons luiſans ; mais c'eſt une imagination ; & les ouvriers de Fokien, qui travaillent comme ceux de Quamſi, n'y font pas d'autre façon. Aprés toutes ces preparations, on met les vaſes dans les fourneaux, où on allume un feu lent & uniforme, qui les cuit ſans les rompre ; & de crainte que l'air exterieur ne les endommage, on ne les en retire que long-temps aprés, quand ils ont pris toute leur conſiſtence, & qu'ils ſe ſont refroidis à loiſir.

Voilà, MADAME, tout le myſtere de la porcelaine, qu'on a ſi long-temps cherché en Europe. La providence & le bien de la Religion, qui m'ont obligé de parcourir la plus grande partie de la Chine,

ne m'ont pas porté dans la Province de Quamsi, où se trouve la matiere dont on la fait; ainsi je ne la connois pas assez par moy-mesme pour en pouvoir décrire la nature & les qualitez particulieres : peut-estre qu'elle n'est pas fort differente de certaines pierres molles, qui se trouvent en plusieurs Provinces de la France. Et si les curieux vouloient faire quelques experiences, & travailler avec soin, en y employant differentes sortes d'eaux, de la maniere que je viens de dire, il ne seroit pas impossible d'y réüssir.

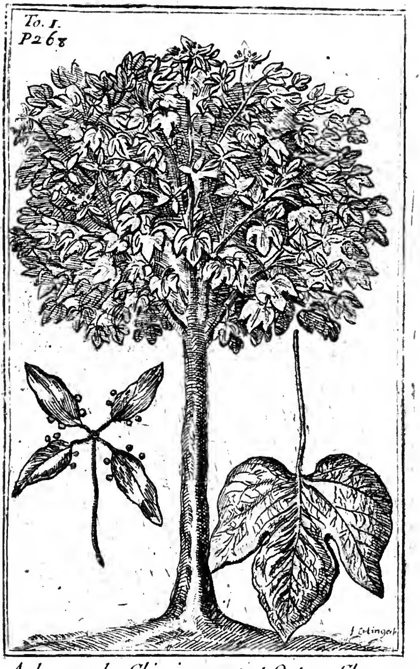
Outre ces cabinets de vernis & ces vases de porcelaine, les Chinois ornent encore leurs appartemens de peintures. Ils n'excellent pas dans cet Art, parce qu'ils n'entendent pas finement la perspective : cependant ils s'y appliquent beaucoup, ils l'aiment, & il y a dans l'Empire une infinité de peintres. Quelques-uns peignent leurs platfonds, & representent sur les murailles des chambres, un ordre d'architecture assez informe par de larges bandes qui regnent tout à l'entour au haut & au pied des murailles en forme de buse & d'entablement, & qui renferment de simples colonnes posées en égale distance, sans aucun autre ornement d'architecture. Les autres se

contentent de blanchir la chambre, ou d'y coler proprement du papier. Ils ſuſpendent en differens endroits les tableaux de leurs Anceſtres, des cartes de Geographie, des pieces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des fleurs, des oiſeaux, des montagnes, & des Palais; ſur quelques autres on écrit en gros caracteres des ſentences de morale, & ſouvent des diſcours entiers; qui expliquent les maximes & les regles du parfait gouvernement : des chaiſes, des tables vernïſſées, quelques cabinets, des pots à fleurs, de petites lanternes de ſoye ſuſpenduës au plancher; tout cela bien ordonné & placé dans une juſte ſymetrie, qu'ils entendent aſſez bien, fait un appartement fort propre.

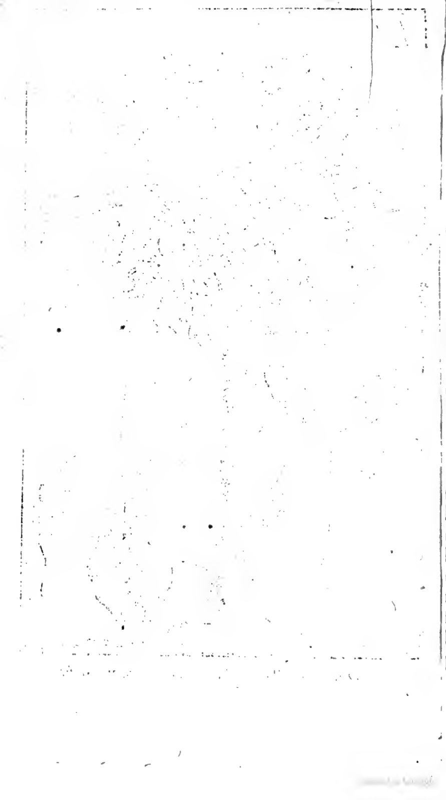
Quoy-qu'on n'entre point dans la chambre où ils couchent, leurs lits ne laiſſent pas d'eſtre beaux. En eſté ils ont des rideaux de taffetas blanc ſemez de fleurs, d'arbres & d'oiſeaux en broderie d'or & de ſoye. Ces ouvrages qui viennent de la Province de Nankin ſont eſtimez; & en matiere de meubles, je n'ay rien vû à la Chine de plus magnifique. D'autres ont des rideaux de gaze tres-fine, qui n'empeſche pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons, qui ſont

insupportables durant la nuit. En hyver ; on se sert de gros satin broché de dragons, & d'autres figures, selon le caprice d'un chacun. La courte-pointe est à peu prés de mesme ; ils ne se servent point de lits de plumes, mais leurs matelas bourrez de cotton sont fort épais. Le bois de lit est ordinairement de menuiserie ornée de figures ; j'en ay vû dont la sculpture estoit belle & recherchée.

Par tout ce que je viens de vous dire, vous jugez bien, MADAME, que ces peuples se sont bornez au necessaire & à l'utile, sans se mettre beaucoup en peine de la magnificence, qui est trés-reglée, & mesme fort mediocre dans leurs maisons. Ils paroissent encore plus negligez dans leurs jardins ; ils ont mesme en cela des idées fort differentes des nostres ; & excepté les lieux destinez à la sepulture de leurs Ancestres qu'ils laissent en friche, ils croiroient manquer au bon sens d'occuper uniquement la terre en parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées, à planter des bosquets d'arbres inutiles. Le bien public demande que tout soit semé, & leur interest particulier qui les touche encore plus que le bien public, ne leur permet pas de preferer l'agreable à l'utile.



Arbre que les Chinois nomment Outom-Chu.



Il eſt vray que les fleurs du païs ne meritent guere leurs ſoins; ils n'en ont point de belles, & quoy-qu'on y en trouve pluſieurs ſemblables à celles d'Europe; ils les cultivent ſi mal qu'on a de la peine à les reconnoiſtre. On voit neanmoins en quelques endroits des arbres, qui feroient un fort grand ornement dans leurs jardins s'ils ſçavoient les y bien placer. Au lieu de fruits, ils ſont preſque toute l'année chargez de fleurs d'un rouge vif & incarnat; les feüilles en ſont petites, comme celles de l'ormeau, le tronc irregulier, les blanches tortuës & la peau unie: ſi l'on en formoit des allées, en y meſlans, comme on le peut facilement, des orangers, ce ſeroit la plus belle choſe du monde; mais comme les Chinois ſe promenent rarement, les allées ne ſont guere de leur gouſt.

Parmi les autres arbres qu'on pourroit employer dans les jardins, il y en a un que lon nomme, *Outom-chu*, ſemblable au Sicomore. Les feüilles en ſont longues & larges de huit à neuf pouces, attachées à une queue d'un pied de long; ils eſt extrémement touffu, & chargé de bouquets ſi preſſez, que les rayons du Soleil ne ſçauroient les percer: le fruit, qui en eſt extrémement petit, quoy-que l'arbre ſoit des plus grands,

vient de la maniere que je vais dire. Vers le mois d'Aoust, ou à la fin de Juillet, il se forme sur la pointe des branches de petits bouquets de feüilles differentes des autres; elles sont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs; sur le bord de chacune de ces feuilles naissent trois ou quatre petits grains de la grosseur de nos pois, qui renferment une substance blanche, d'un goust assez agreable, & semblable à celuy d'une noisette, qui n'est pas encore meure. Comme cet arbre est beau, & que la maniere, dont il porte son fruit à quelque chose d'extraordinaire, j'ay crû, MADAME, que vous ne seriez pas marrie d'en voir le dessein que j'ay fait graver.

Les Chinois qui s'appliquent si peu à ordonner leurs jardins, & à y ménager de veritables ornemens, ne laissent pas de s'y plaire, & d'y faire mesme de la dépense. Ils y pratiquent des grottes, ils y élevent de petites collines artificielles; ils y transportent par pieces des rochers entiers, qu'ils entassent les uns sur les autres, sans autre dessein que d'imiter la nature. S'ils peuvent outre cela trouver autant d'eau qu'il est necessaire pour arroser leurs choux & leurs legumes, ils croyent qu'en cette matiere ils n'ont rien plus à desirer. L'Empereur a des

jets d'eau de l'invention des Européans, mais les particuliers ſe contentent de leurs étangs & de leurs puits.

Si ces peuples ſe negligent dans le domeſtique, il n'y en a point qui affectent plus qu'eux de paroiſtre magnifiques en public. Le gouvernement, qui condanne, on plûtoſt qui regle la dépenſe en tout le reſte, non-ſeulement l'approuve, mais y contribuë encore en ces occaſions, par les raiſons que je diray dans la ſuite. Quand les gens de qualité reçoivent des viſites, ou qu'ils en font ; lorſqu'ils paſſent dans les ruës, ou qu'ils ſont en voyage ; mais ſur tout lorqu'ils paroiſſoient devant l'Empereur, ou qu'ils font leur Cour aux Vice-Rois, c'eſt toûjours avec un train & un air de grandeur qui eſtonne.

Les Mandarins magnifiquement veſtus ſont dans une chaiſe dorée & découverte, portez ſur les épaules par huit ou par ſeize perſonnes, accompagnez de tous les Officiers de leur Tribunal, qui les entourent avec des paraſols & d'autres marques de leur dignité. Il y en a qui les précedent marchant deux à deux, & portant des chaiſnes, des baſtons propres à punir, des tableaux de bois vernis, ſur leſquels ont lit en gros caracteres d'or les tires d'honneur

qui sont attachez à leurs Charges, & un bassin d'airain sur lequel on frappe un certain nombre de coups, selon le rang qu'ils tiennent dans la Province: on crie continuellement & l'on menace, pour écarter la foule. D'autres Officiers les suivent dans le mesme ordre, & quelquefois quatre ou cinq cavaliers ferment la marche. Il y a tel Mandarin, qui ne paroist jamais sans une suite de soixante & de quatre-vingt domestiques.

Les gens de guerre vont ordinairement à cheval, & quand ils sont d'un rang considerable, c'est toûjours à la teste de vingt-cinq ou de trente cavaliers. Les Princes du sang sont précedez à Pekin par quatres de leurs Officiers, & suivent au milieu d'un escadron, qui marche sans ordre. Au reste on ne porte point de livrées à la Chine; mais les domestiques s'habillent selon la qualité de leur Maistre, de satin noir, ou de toile peinte. Quoy-que les chevaux ne soient ni beaux, ni bien dressez, le harnois en est magnifique, le mords, la selle, les étriez sont dorez ou mesme d'argent. Au lieux de cuir, ils font la bride de deux ou trois lesses de gros satin piqué, large de deux doits. Sous le coû du cheval & à la naissance du poitrail, pendent deux gros

floccons de beau crin rouge dont on couvre les bonnets, qui ſont engagez dans des boutons de fer doré ou argenté, & ſuſpendus par des anneaux de meſme métail. Cela donne un grand air au cheval dans une marche, quoy-que dans un long voyage, & ſur tout dans la courſe il en ſoit embarraſſé.

Non-ſeulement les Princes & les perſonnes du premier rang paroiſſent en public avec ſuite, mais encore ceux d'une qualité mediocre vont toûjours dans les ruës à cheval, ou dans une chaiſe fermée, ſuivis de pluſieurs valets ou eſtafiers. Les Dames Tartares ſe ſervent quelquefois de caléches à deux roües, mais on n'a point l'uſage du carroſſe.

La magnificence des Mandarins Chinois éclate particulierement dans les voyages qu'ils font par eau. La grandeur prodigieuſe de leurs barques, qui égale celle des vaiſſeaux, la propreté, la ſculpture, les peintures & les dorures des appartemens, le grand nombre d'Officiers & de matelots qui y ſervent, les differentes marques de leurs dignitez qui éclatent de toutes parts, leurs armes, leur pavillon, leurs banderolles, tout cela les diſtingue infiniment des Européens, qui ne ſont jamais plus negligez &

plus mal en ordre que dans leurs voyages.

Outre cela les Chinois ont leurs Festes qu'ils celebrent avec beaucoup de dépense. Les trois premiers jours de l'année se passent dans tous l'Empire en réjoüissance. On s'habille magnifiquement, on se visite, on fait des presens à tous ses amis & aux personnes qu'on a quelque interest de menager. Le jeu, les festins, les comedies occupent tout le monde. Dix ou douze jours auparavant il se fait une infinité de petits vols, parce que ceux qui n'ont point d'argent en cherchent, & en veulent trouver à quelque prix que ce soit pour fournir à ces divertissemens.

Le quinziéme jour du premier mois est encore plus celebre. On le nomme le jour, ou la feste des *Lanternes*, parce qu'on en suspend dans les maisons & dans les ruës en si grand nombre, que c'est une espece de fureur plûtost qu'une feste. On en allume peut-estre plus de deux cens millions ce jour-là. Vous verrez, MADAME, par ce que je vous en vais dire, qu'on a outré en cette matiere une ceremonie, qui d'ailleurs eust pû estre tolerée comme plusieurs autres coûtumes, pour s'accommoder au caprice du peuple ; & qui est devenuë par un entestement ridicules, le plaisir le plus serieux des gens de qualité.

On expose ce jour-là des lanternes de toutes sortes de prix; quelques-unes coustent jusqu'à deux mille écus; & il y a tel Seigneur, qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits, de son équipage, pour estre magnifique en lanternes. Ce n'est pas la matiere qui couste; la dorure, la sculpture, les peintures, la soye, & le vernis, en font toute la beauté : pour la grandeur, elle est énorme. On en voit de vingt-cinq à trente pieds de diametre. Ce sont des salles, ou des chambres; & trois ou quatre de ces machines feroient des appartemens fort raisonnables; de sorte que vous serez étonnée, MADAME, d'apprendre qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir des visites, representer des Comedies, & danser des Ballets dans une lanterne.

Il faudroit pour l'éclairer, y allumer un feu de joye, tel que nous le representons dans nos places publiques; mais comme on en seroit incommodé, on se contente d'y mettre un nombre infini de bougies, ou de lampes, qui de loin font un fort bel effet. On y represente aussi divers spectacles pour divertir le peuple; & il y a des gens cachez, qui par le moyen de plusieurs petites machines font joüer des marionnettes de grandeur humaine, dont les actions

sont si naturelles, que ceux mesme qui en sçavent l'artifice ont de la peine à ne s'y pas méprendre. Pour moy, j'avouë, MADAME, que je n'y ay point esté trompé, parce que je n'ay jamais assisté à ces spectacles; ce que je vous en ay dit est sur le rapport des Chinois, & sur la foy de quelques relations, dont les Auteurs sont connus, & que je ne voudrois pas condanner.

Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité d'autres mediocres, dont je puis parler plus seurement. J'en ay vû non-seulement de propres, mais encore de magnifiques. Elles sont ordinairement composées de six faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni, & orné de quelques dorures. Ils y tendent un toile de soye fine & transpatente, sur laquelle on peint des fleurs, des arbres, des rochers, & quelquefois des figures humaines. La peinture en est belle, les couleurs vives, & quand les bougies sout allumées, la lumiere y répand un éclat, qui rend l'ouvrage tout-à-fait agreable.

Ces six panneaux joints ensemble composent un *hexagone* surmonté par les extrémitez de six figures de sculpture, qui en sont le couronnement. On y suspend tout

autour de larges bandes de ſatin de toutes couleurs en forme de rubans, avec divers autres ornemens de ſoye qui tombent ſur les angles, ſans rien cacher de la peinture ou de la lumiere. Nous nous en ſervons quelquefois pour l'ornement de nos Egliſes. Les Chinois en ſuſpendent aux feneſtres, dans leurs cours, dans les ſalles, & quelquefois dans les places publiques.

La feſte des lanternes eſt encore celebre par les feux de joye, qui paroiſſent en ce temps-là dans tous les quartiers de la ville; car il n'y a perſonne qui ne tire des fuſées. Quelques-uns ont parlé de ces feux, comme des plus beaux artifices qui ſoient au monde. On y repreſente, dit-on, des arbres entiers couverts de feüilles & de fruits; on y diſtingue les raiſins, les pommes, les oranges, non-ſeulement par leurs figures, mais encore par leur couleur particuliere: tout y eſt peint au naturel, de ſorte qu'on s'imagine que ce ſont des arbres veritables qu'on éclaire durant la nuit, & non pas un feu artificiel, auquel on a donné la figure & l'apparence des arbres.

Ces deſcriptions qu'on lit en quelques relations de la Chine, donnent à ceux qui y voyagent, une veritable paſſion de voir toutes ces merveilles. J'aurois eſté bien-

aise, comme les autres, de m'en instruire par moy-mesme; j'en ay souvent cherché l'occasion, mais inutilement: ces feux ne sont pas si ordinaires qu'on s'imagine, & pour les retrouver, peut-estre faudroit-il remonter au temps de ceux qui nous en ont écrit. Les Peres, qui demeurent à Pekin, & qui ont esté témoins de ce qu'on fait en cette matiere dans le Palais de l'Empereur, m'ont souvent dit, que ce n'estoit pas tout ce qu'ils s'en estoient figurez, & qu'au fond il n'y avoit rien de fort extraordinaire.

Cependant, MADAME, il n'est pas juste de condanner tout-à-fait ces auteurs, comme des gens de mauvaise foy; ce sont de bons Missionnaires qui ne voudroient par nous imposer à plaisir; & ce que j'ay vû dans les Indes & sur tout à la coste de Coromandel, peut les justifier en quelque maniere. On y represente en effet toute sorte de figures, non pas par des artifices qui crévent en l'air comme nos fusées (car il ne me paroist guere possible de donner à la flamme des figures si terminées, telles qu'il seroit necessaire pour distinguer des raisins & des feüilles, moins encore d'imiter toutes les couleurs, qui sont naturelles aux fruits) mais par le moyen d'une matiere composée de souffre, de camphre & de

quelques autres ingrediens, dont ils enduisent des bois formez en croix, en arbres & en fleurs, ou de quelque autre maniere qu'il leur plaist.

Dés qu'on y a mis le feu, cette gomme répanduë s'enflamme de tous costez comme des charbons, & represente, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait consumée, la figure du bois, sur laquelle elle a esté appliquée. Ainsi ce n'est pas merveille qu'on fasse des arbres & des fruits de feu; & je m'imagine que ceux, dont on a parlé avec admiration à la Chine, estoient quelque chose de semblable.

Ce n'est pas que ces sortes de feux n'ayent leur beauté; car outre leur couleur particuliere, la plus belle, la plus éclatante, & en mesme temps la plus douce qu'on se puisse imaginer, ce n'est pas un petit ornement dans une illumination publique, de pouvoir representer des hommes & des chevaux de feu, des Palais embrasez avec leur ordre d'architecture, des cartouches & des armoiries de lumiere, & une infinité d'autres desseins, qu'on pourroit faire en Europe avec beaucoup plus de justesse qu'en Orient, où les ouvriers n'ont ni genie pour former de grandes idées, ni adresse pour les executer parfaitement.

Peut-estre, MADAME, auriez-vous la curiosité d'apprendre ce qui a pû donner occasion aux Chinois d'instituer une feste aussi bizarre que celle dont j'ay l'honneur de vous parler. Comme elle est fort ancienne, l'origine en paroist assez obscure. Le peuple l'attribuë à un accident, qui arriva dans la famille d'un celebre Mandarin, dont la fille, en se promenant le soir sur le bord d'une riviere, tomba dans l'eau & se noya. Ce Pere affligé y accourut avec tous ses gens; & pour la retrouver, il fit allumer un grand nombre de lanternes. Tous les habitans du lieu le suivirent en foule avec des torches. On la chercha inutilement toute la nuit, & la seule consolation du Mandarin fut de voir l'empressement de ce bon peuple, dont chacun croyoit avoir perdu sa sœur, parce qu'ils le regardoient tous comme leur pere.

L'année suivante on fit des feux au mesme jour sur le rivage; on continua la ceremonie tous les ans; chacun allumoit pour lors des lanternes, & peu à peu on en fit une coustume. Les Chinois sont assez superstitieux pour cela; mais il n'y a pas d'apparence, qu'une si petite perte fut capable de se faire sentir si vivement dans tout l'Empire.

Quelques Docteurs Chinois prétendent que cette feste tire son origine d'une histoire qu'ils rapportent de la maniere suivante. Il y a trois mille cinq cens quatre-vingt-trois ans, que la Chine estoit gouvernée par un Prince nommé *Ki*, dernier Empereur de la premiere race, à qui le Ciel avoit donné des qualitez capables de former un Heros ; si l'amour des femmes & l'esprit de débauche, qui s'emparerent de son cœur, n'en ussent fait un monstre de l'empire & un objet d'horreur dans toute la nature.

Il avoit de l'esprit, de l'agrément, du courage, & une force de corps si extraordinaire, qu'il brisoit le fer avec les mains. Mais ce Samson trouva des maistresses, & il devint foible. Parmi ses extravagances on raconte, qu'il employa tous ses tresors à bastir une tour de pierres prétieuses pour honorer la memoire d'une concubine, & qu'il remplit un étang de vin, afin de s'y baigner avec trois milles jeunes hommes d'une maniere lascive. Ces excés & plusieurs autres abominations porterent les plus sages de sa Cour à luy donner quelques avis, selon la coustume ; mais il les fit mourir. Il emprisonna mesme un des Rois de l'Empire, qui taschoit de le retirer de ses desordres. Enfin il fit une action qui acheva

de le perdre avec toute sa famille.

Un jour se plaignant dans la chaleur de ses débauches, de ce que la vie estoit trop courte: je serois content, au moment que je vous parle, dit-il à la Reine qu'il aimoit à la fureur, si je pouvois vous rendre éternellement heureuse; mais en peu d'années & peut-estre en peu de jours, la mort bornera malgré nous le cours de nos plaisirs; & toute ma puissance ne suffit pas pour vous donner une vie plus longue que celle qu'espere le dernier de mes sujets. Cette pensée vient continuellement troubler mon esprit, & répand dans mon cœur une amertume qui m'empesche de gouster les douceurs de la vie. Que ne puis-je vous faire regner toûjours! Et puisqu'il y a des astres qui ne s'éteignent jamais, pourquoy faut-il que vous soyez sujette à la mort, vous, qui paroissez avec plus d'éclat sur la terre, qui ne font toutes les étoiles dans le ciel?

Il est vray, Seigneur, luy répondit cette folle Princesse, que vous ne pouvez rendre nostre vie éternelle; mais il dépend de vous d'en oublier la brieveté, & de vivre comme si vous ne deviez jamais mourir. Quel besoin avons-nous du soleil & de la lune, pour regler le nombre de nos années? L'aurore qui se leve tous les matins,

la nuit qui revient tous les ſoirs, nous remettent continuellement devant les yeux le commencement & la fin de nos jours: comme ceux-cy commencent & finiſſent, les noſtres qui ont commencé, s'avancent avec précipitation & finiront bien-toſt.

Croyez-moy, Seigneur, ne jettons plus les yeux ſur ces globes qui roulent ſur nos teſtes. Voulez-vous une bonne fois vous en guerir l'imagination? Baſtiſſez-vous un nouveau ciel toûjours éclairé, toûjours ſerain, toûjours favorable à vos plaiſirs, où nous n'appercevions plus aucun veſtige de l'inſtabilité des choſes humaines. Vous le pouvez facilement, en élevant un grand & magnifique palais, fermé de tous coſtez à la lumiere du ſoleil. Vous ſuſpendrez par tout de magnifiques lanternes, dont l'éclat toûjours conſtant ſera préferable à celuy du ſoleil

Faites-y tranſporter tout ce qui peut contribuer à vos plaiſirs; & de crainte d'en eſtre un ſeul moment diſtrait, rompez tout commerce avec les autres creatures. Nous entrerons tous deux dans ce nouveau monde que vous aurez formé; je vous y tiendray lieu de toutes choſes; vous m'y donnerez vous ſeul plus de plaiſirs que tout le monde ancien n'en peut offrir: & la natu-

re, qui se renouvellera en nostre faveur, nous rendra plus heureux que les Dieux ne le sont dans le Ciel. C'est-là que nous oublierons la vicissitude des jours & des nuits. Il n'y aura plus de temps pour nous, plus d'embarras, plus d'ombres, plus de nuages, plus de changement dans la vie; & pourvû, Seigneur, que vous soyez vous-mesme toûjours constant, mon bonheur me semblera inalterable, & vostre felicité sera éternelle.

L'Empereur, soit qu'il s'imaginast en effet pouvoir s'abuser luy-mesme, ou qu'il voulust plaire à la Reine, fit bastir ce palais enchanté, & s'y renferma avec elle. Il y passa plusieurs mois plongé dans la mollesse, & uniquement occupé de sa nouvelle vie; mais le peuple ne pouvant souffrir tant d'excés, obligea l'un des plus sages Rois de l'Empire à se declarer contre luy.

Dés que l'Empereur fut averti de la conjuration, il parut tout d'un coup dans l'ancien monde, qui, malgré qu'il en eust, luy tenoit encore plus au cœur que le nouveau: il se mit mesme à la teste d'une armée pour punir le rebelle; mais s'estant vû abandonné du peuple, qu'il avoit luy-mesme si follement quitté, il prit le parti de la fuite. Durant trois ans, qui luy resterent de vie, il

courut de Province en Province inconnu, pauvre, toûjours en danger d'estre découvert ; comme si Dieu par cette inquiétude & cette agitation continuelle eust voulu le punir du repos mou & effeminé, dans lequel il avoit crû trouver des plaisirs constans & un bonheur éternel.

Cependant on détruisit son palais ; & pour conserver à la posterité la memoire d'une si indigne action ; on en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la Ville. Cette coustume se renouvella tous les ans, & devint depuis ce temps-là une feste considerable dans tout l'Empire. On la celebre à *Yamt-chéou* avec plus de magnificence que nulle autre part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations en estoient si belles, qu'un Empereur n'osant quitter ouvertement sa Cour pour y aller, se mit avec la Reine & plusieurs Princesses de sa maison entre les mains d'un Magicien, qui luy promit de les y transporter en tres-peu de temps. Il les fit monter durant la nuit sur des thrônes magnifiques, qui furent enlevez par des cignes, & qui en un moment arriverent à *Yamt-chéou*.

L'Empereur porté en l'air sur des nuages, qui s'abaissèrent peu à peu sur la Ville, vit à loisir toute la feste : il en revint en-

suite avec la mesme vitesse, & par le mesme équipage, sans qu'on se fust apperçû à la Cour de son absence. Ce n'est pas la seule fable que les Chinois racontent; ils ont des histoires sur tout, car ils sont superstieux à l'excés; & en matiere de magie, soit feinte soit veritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalez.

Quoy-qu'il en soit, il est certain qu'ils se font un grand plaisir des illuminations publiques: & un de leurs Rois, qui estoit devenu par ses belles qualitez les délices de ses peuples, ne crut pas autrefois pouvoir mieux leur marquer son affection réciproque, qu'en inventant pour l'amour d'eux de semblables festes. Ansi durant huit nuits consecutives il ouvroit tous les ans son palais, qu'on avoit soin d'éclairer par une infinité de lanternes & de feux d'artifice. Il y paroissoit luy-mesme sans gardes, & il se mesloit dans la foule, sans souffrir qu'on le distinguast; afin que chacun fust en liberté de parler, de joüer, d'entendre les divers concerts de musique qu'on y faisoit.

Cette action a rendu ce Prince celebre dans l'histoire des Chinois; mais que diroient-ils, s'ils se trouvoient dans les appartemens de Versailles, où le meilleur & le plus puissant des Rois assemble si sou-

vent tout ce que le Christianisme permet de plaisirs innocens, pour rendre sa Cour, s'il pouvoit, aussi heureuse que luy-mesme; s'il voyoient ces illuminations, ces concerts, ces jeux, ces repas magnifiques, ce Prince mesme qui tasche de se confondre dans la multitude; & qui y seroit inconnu, si un air de grandeur, qui n'est point attaché à sa dignité, & dont il ne sçauroit se dépoüiller, ne le distinguoit de tout le reste.

Puisque je parle, MADAME, de la magnificence des Chinois, je ne puis, sans manquer à un point essentiel, passer sous silence ce qui regarde leurs Empereurs, qui ne paroissent jamais en public que comme des divinitez, environnez de tout l'éclat qui peut attirer le respect & la veneration des peuples. Autrefois ils se montroient rarement, mais les Tartares, qui regnent à present, sont beaucoup plus populaires, & le feu Roy n'y faisoit pas tant de façon. Celuy-cy tient en cela, aussi-bien qu'en tout le reste, un milieu qui contente sa nation, sans déplaire tout-à-fait aux Chinois. Cependant tout moderé qu'il est, en comparaison des anciens, on peut dire qu'il ne marche jamais qu'à la teste ou au milieu d'un corps d'armée.

Alors il est accompagné de tous les Seigneurs de la Cour : on ne voit que soye, que dorures, que pierres prétieuses ; tout y est éclatant ; les armes, les harnois des chevaux, les parasols, les banderoles, & cent autres marques de la dignité royale ou de la qualité particuliere de chaque Prinne y brillent de tous costez. Au reste il n'est rien en ces rencontres de plus reglé que cette foule, qui porte par tout ailleurs la confusion. Chacun sçait son rang & sa place ; & il y va de la teste ou du moins de la fortune de celuy qui troubleroit indiscretement l'ordre de la marche.

Quand le Prince qui est à present sur le Trosne, visite les Provinces de l'Empire, il va ordinairement en poste suivi de peu de gardes & de quelques Officiers de confiance ; mais dans toutes les Villes, qui se trouvent sur la route & dans tous les passages difficiles, il y a tant de troupes en bataille, qu'il semble courir la poste au travers d'une armée.

Il va souvent en Tartarie prendre le divertissement de la chasse, mais toûjours accompagné, comme s'il alloit à la conqueste d'un nouvel Empire, il n'y méne pas moins de quarante mille hommes, qui y souffrent ordinairement beaucoup, soit qu'il fasse froid

froid ou qu'il fasse chaud ; parce qu'on y campe d'une maniere fort incommode ; & il arrive souvent que dans une de ces penibles chasses il y meurt plus de chevaux qu'il ne s'en perdroit dans un jour de bataille.

Les Peres qui l'y ont accompagné, disent que jamais sa magnificence n'éclate davantage que dans cette occasion. Il y voit quelquefois trente & quarante petits Rois Tartares qui viennent luy faire leur cour, ou luy payer tribut ; il s'en trouve mesme quelques-uns qui portent le nom de *Ham*, ou *Kam*, c'est-à-dire Empereur : ils sont tous ses pensionnaires comme les Mandarins du premier ordre ; il leur donne ses filles en mariage ; & pour se les attacher plus étroitement, il se déclare leur protecteur contre tous les Tartares occidentaux, qui les inquiétent fort souvent, & qui ont mesme assez de forces pour attaquer quelquefois la Chine avec succés.

Durant que cette foule de petits Souverains paroist dans le camp de l'Empereur, la Cour est d'une grande somptuosité : & afin de donner à ces barbares quelque idée de la puissance de la Chine, le train, les habits, les tentes des Mandarins, tout y est riche & superbe jusqu'à l'excés & à la profusion. C'est ainsi que le rapportent les Mis-

ſionnaires qui en ont eux-meſmes eſté témoins ; & je crois qu'on peut ajoûter foy à leurs relations, non-ſeulement parce qu'elles s'accordent toutes en ce point, mais encore parce que ce qu'ils en diſent, eſt tout-à-fait dans le genie des Chinois.

Ce que la relation du Pere Magalhaens, nouvellement traduite avec des notes également ſçavantes & inſtructives, nous rapporte de la ſuperbe marche de l'Empereur, quand il va dans le Temple offrir au ciel des ſacrifices, a quelque choſe de ſingulier & merite bien d'eſtre ici repeté ; d'autant plus que ces choſes ne peuvent y eſtre ni ſuppoſées ni exaggerées : car l'ordre qu'on obſerve dans les ceremonies publiques eſt connu de tout le monde, & ſi reglé par les anciennes coûtumes, que l'Empereur meſme n'oſeroit y ajoûter ou en retrancher le moindre article.

Cette pompeuſe ceremonie commence par vingt-quatre trompettes ornées de cercles d'or, avec vingt-quatre tambours rangez chacun en deux files : vingt-quatre hommes armez de baſtons verniſſez & dorez, de ſix à huit pieds de long, les ſuivent en meſme ordre & ſur le meſme front : enſuite marchent cent ſoldats portant de magnifiques hallebardes, armées d'un demi-

cercle de fer en forme de croissant, suivis de cent massiers & de deux officiers, dont les piques peintes d'un vernis rouge sont en differens endroits ornées de fleurs & de figures d'or.

Aprés cette premiere file, on porte quatre cens grandes lanternes parfaitement bien travaillées, quatre cens flambeaux d'un bois doré qui brusle comme nos torches, deux cens lances chargées de gros floccons de soye, vingt-quatre bannieres où l'on a peint les signes du Zodiaque; & cinquante-six autres qui representent les constellations du ciel. On voit de plus, deux cens éventails dorez, avec des figures de dragons & de plusieurs autres animaux; vingt-quatre parasols encore plus magnifiques, & un buffet porté par les officiers du palais, dont les ustanciles sont d'or.

Tout cela précede immediatement l'Empereur, qui paroist ensuite à cheval, superbement vestu, entouré de dix chevaux de main de couleur blanche, dont le harnois est couvert d'or & de pierreries, de cent gardes de la Manche, & des pages du palais. On soûtient devant luy un parasol qui fait ombre au Roy & au cheval, mais qui brille de tous les ornemens qu'on a pû inventer pour l'enrichir.

L'Empereur est suivi de tous les Princes du sang, des Mandarins du premier ordre, des Vice-Rois & des premiers Seigneurs de la Cour, tous en habits de ceremonie : immediatement aprés, on voit cinq cens jeunes hommes de qualité, qu'on peut appeller les Gentils-hommes du palais, accompagnez de mille valets-de-pied vestus de soye incarnate, brodée de fleurs, & piquée de petites étoiles d'or & d'argent. C'est proprement la maison de l'Empereur.

Ce cortége est encore plus extraordinaire par ce qui suit, que par ce qui a précedé. Car immediatement aprés, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui ressemble à un char de triomphe ; six-vingts porteurs, en soûtiennent une autre fermée, & si grande qu'on la prendroit pour un appartement entier ; quatre chariots paroissent ensuite, dont les deux premiers sont tirez par des élephans, & les deux autres par des chevaux ; chaque chaise & chaque chariot a une compagnie de cinquante hommes pour sa garde : les cochers en sont richement vestus, & les élephans aussibien que les chevaux sont couverts de housses en broderie.

Enfin cette superbe marche est fermée par deux mille Mandarins de lettres, &

deux mille Officiers de guerre, tous avec des habits tres-riches, marchant d'ordre & ſelon leur coûtume avec une gravité qui inſpire du reſpect. Il ne faut point que la Cour faſſe pour cela de dépenſe extraordinaire: & dés que l'Empereur veut aller offrir un ſacrifice, on eſt toûjours preſt à l'accompagner en cet ordre. Je ne ſçay, MADAME, ſi dans nos carouſels & dans nos feſtes nous avons rien de plus magnifique.

Mais le Roy de la Chine ne paroiſt jamais plus grand, &, ſi je l'oſe dire, plus ſouverain, que dans les audiences qu'il donne aux Ambaſſadeurs. Ce nombre prodigieux de troupes qui ſont alors ſous les armes, cette multitude incroyable de Mandarins en habits de ceremonie, diſtinguez ſelon leur rang & leur dignité, placez d'ordre, ſans confuſion, ſans bruit, ſans embarras, & tels qu'ils paroiſtroient dans les temples de leurs Dieux; les Miniſtres d'Etat, les Chefs de toutes les Cours ſouveraines, les petits Rois, les Princes du Sang, les heritiers de la couronne encore plus humiliez devant ce Prince, qu'ils ne ſont élevez au-deſſus du peuple: l'Empereur meſme aſſis ſur ſon Thrône, qui voit proſternée à ſes pieds cette foule d'adorateurs; tout cela, dis-je, a un air de ſouveraineté & de grandeur qui

ne se trouve qu'à la Chine, & que l'humilité chrestienue ne permet pas mesme aux Rois de desirer dans les Cours les plus superbes de l'Europe.

Je ne finirois point, si je voulois parler en détail des ceremonies publiques, où les Chinois étalent leur magnificence. Je croy, MADAME, en avoir assez dit, pour vous en donner une juste idée. Que si vous me permettez d'ajoûter en finissant cette lettre, ce que j'en pense moy-mesme, par rapport à la France, où la richesse & l'ambition des particuliers ont porté le faste plus loin que dans aucnn autre Royaume de l'Europe; il me semble que les Chinois nous surpassent presque toûjours dans les actions ordinaires & publiques par un exterieur plus affecté & plus specieux; mais que dans le domestique, nos appartemens sont incomparablement plus riches, le train des gens de qualité plus leste quoy-que moins nombreux, les équipages plus commodes, les tables mieux servies, & generalement parlant, la dépense plus constante & mieux entenduë. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeissant serviteur,

L. J.

LETTRE VII.

A Monſeigneur

l'ARCHEV. DUC DE RHEIMS, premier Pair de France.

De la langue, des caracteres, des livres, de la Morale des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Aprés avoir eu l'honneur d'entretenir voſtre Grandeur à loiſir ſur les differentes proprietez de l'Empire des Chinois, j'ay crû que vous ne ſeriez pas faſché de voir par écrit ce qui regarde leur langue, leurs caracteres, leurs livres, & leur morale. Il y a certains points d'hiſtoire qu'on ne peut bien toucher ſans beaucoup de préparation, & quand on doit ſur tout les expliquer à une Perſonne comme vous, dont le caractere particulier eſt de ſçavoir à fond & dans la derniere juſteſſe tout ce que vous ſçavez, il y faut apporter une exactitude

& un certain ordre, qui ne se trouve presque jamais dans le discours.

Je sçay bien, MONSEIGNEUR, qu'il est difficile d'ajoûter en cette matiere quelque nouvelle counoissance à toutes celles qui vous ont rendus l'un des plus sçavans Prelats de vostre siécle. Quelque belle, quelque étenduë que soit la morale de la Chine, ce ne sont là que de foibles lueurs d'une raison fort bornée, qui disparoissent dés qu'on les approche de ces divines lumieres que la Religion nous découvre, & où vous avez puisé si long-temps, par la lecture continuelle des Peres; des Canons & des Conciles.

Cependant quoy-que toute la Philosophie de cette fameuse nation ne soit pas en present capable de nous instruire; il n'est pas inutile de sçavoir jusqu'où elle a autrefois porté la perfection des sciences, dans un temps où tous les autres peuples du monde estoient encore ignorans ou barbares. Et pour commencer par leur langue & par leurs caracteres, qui sont parmi eux l'un des principaux points de litterature, voici ce que j'en ay remarqué.

LA langue Chinoise n'a aucune analogie avec toutes celles qui ont cours dans le

monde, rien de commun ni dans le son des paroles, ni dans la prononciation des mots, ni dans l'arrangement des idées. Tout est mysterieux dans cette langue, & vous serez sans doute étonné, MONSEIGNEUR, de sçavoir qu'on en peut apprendre tous les termes en deux heures, quoyqu'il faille plusieurs années d'étude pour la parler; qu'on peut sçavoir lire tous les Livres, & les entendre parfaitement, sans y rien comprendre si un autre en fait la lecture; qu'un Docteur pourra composer des ouvrages avec toute la politesse imaginable, & que ce mesme Docteur n'en sçauroit pas assez pour s'expliquer dans les conversations ordinaires; qu'un muet instruit dans les caracteres pourroit avec les doigts sans écriture, parler presque aussi viste qu'il est necessaire pour ne pas ennuyer ses auditeurs: enfin, que les mesmes mots signifient souvent des choses opposées, & que de deux personnes qui les prononceront, ce sera un compliment dans la bouche de l'un, & des injures atroces dans la bouche de l'autre. Ces paradoxes, quelque surprenans qu'ils paroissent, ne laissent pas d'estre tres-veritables; & vostre Grandeur en conviendra, pour peu qu'elle se veüille donner la peine de jetter les yeux sur

ce que j'ay l'honneur de luy en écrire.

Cette langue ne contient que trois cens trente mots ou environ, tous d'une syllabe, ou qu'on prononce au moins d'une maniere si serrée qu'on n'en distingue presque jamais qu'une : quoy-que ce soit une chose ennuyante d'en lire toute la suite, je ne laisseray pas de les écrire ici, soit pour en faire connoistre les sons, soit pour vous donner le plaisir de voir d'un coup d'œil renfermée dans une seule page une langue aussi ancienne, aussi celebre, & je puis dire aussi éloquente que celle-cy.

Ce peu de mots ne suffiroit pas pour s'expliquer avec facilité sur toutes sortes de matieres, pour fournir aux sciences & aux arts, pour soûtenir l'éloquence dans le discours & dans les ouvrages, ce qui est parmi les Chinois tres-different ; si l'on n'avoit trouvé l'art de multiplier le sens sans multiplier les paroles. Cet art consiste particulierement dans les differens accens qu'on leur donne. Le mesme mot prononcé avec une inflexion de voix plus forte ou plus foible a diverses significations. Ainsi la langue Chinoise, quand on la parle exactement, est une espece de musique, & renferme une veritable harmonie qui en fait l'essence & le caractere particulier.

chay	cham	chan	chao	ché
chouaon	choué	choui	choun	choum
fouen	foum	guei	haï	ham
hiam	hiao	hie	hien	hieou
hao	hoai	hoam	hoan	hoé
ïao	ïe	ïen	iéou	im
ken	keou	ki	kia	kiao
kioum	kiun	la	laï	lam
lié	lien	lieou	lim	lin
ma	maï	mam	man	mao
mim	min	mo	mou	mouen
ngai	ngan	ngao	nguè	nguén
nio	nim	niu	no	nou
pao	pe	peou	pi	piao
pouon	qua	quouè	quouai	quouam
ſé	ſem	ſen	ſeou	ſi
ſiué	ſiuen	ſiun	ſo	ſou
tan	tao	te	tem	teou
toum	tun	touon	tſa	tſaï
tſié	tſien	tſieou	tſim	tſin
tſui	tſoum	tſun	tſouon	tcha
tchin	tcho	tchoua	tchouam	tchu
van	ven	ve	vi	vo

Il y a cinq tons qui s'appliquent à chaque parole, selon le sens qu'on luy veut donner. Le premier est une prononciation uniforme, sans élever ou abaisser la voix, comme si l'on continuoit durant quelque temps la premiere note de nostre musique. Le second éleve la voix notablement plus haut. Le troisiéme est tres-aigu : dans le quatriéme, de ce ton aigu on descend tout d'un coup à un ton grave : dans le cinquiéme on passe encore à une note plus profonde, si j'ose m'expliquer de cette sorte, creusant & formant une espece de basse. On ne sçauroit se faire parfaitement entendre en cette matiere que par le langage mesme.

Cependant vous voyez déja, MONSEIGNEUR, que par cette difference de prononciation, de trois cens trente-trois mots on en fait seize cens soixante-cinq. Outre cela on peut prononcer unîment ou aspirer chaque parole; ce qui est fort ordinaire, & qui augmente encore la langue de la moitié. Quelquefois on joint ces monosyllables ensemble, comme nous assemblons nos lettres, pour en composer des mots differens. On fait plus, car souvent une phrase toute entiere, selon qu'elle suit ou qu'elle en précede une autre, a un sens

tout-à-fait contraire ; de sorte qu'il est aisé de voir que cette langue si pauvre, si resserrée en apparence, ne laisse pas d'estre en effet fort riche & assez étenduë pour s'expliquer facilement.

Mais ces richesses coustent bien aux Etrangers à recüeillir, & je ne sçay si plusieurs Missionnaires n'aimeroient pas mieux travailler aux mines que de s'appliquer durant plusieurs années à ce travail le plus dur & le plus rebutant qu'on puisse experimenter en matiere d'étude. Je ne comprens pas qu'on ait d'autres sentimens, quand on a demeuré quelque temps à la Chine, & j'avoûë que j'ay esté surpris de lire dans la nouvelle relation du Pere Magalhaens, que la langue Chinoise est plus facile que la Grecque, la Latine & toutes les autres langues de l'Europe. Il ajoûte qu'on n'en peut pas douter, si l'on considere que comme la difficulté dans les langues vient de la memoire, on n'a presque aucune peine en celle-cy, qui n'a que tres-peu de mots en comparaison des autres, & qu'on peut apprendre en un jour.

A raisonner comme ce Pere, la musique ne nous devroit couster qu'une heure. Sept mots & sept tons ne chargent pas beaucoup la memoire, & pour peu qu'on ait la voix

flexible, il ſemble qu'il n'y ait pas grande peine à les apprendre. Cependant nous voyons tous les jours qu'un homme qui commence à trente ou à quarante ans, à moins qu'il n'ait beaucoup de naturel pour la muſique, ne l'apprend preſque jamais bien; & aprés beaucoup d'application & un long exercice, eſt encore à la fin de ſa vie un aſſez méchant Muſicien. Que ſera-ce d'une perſonne qui a ſix tons à combiner avec plus de trois cens mots qu'on ne connoiſt pas par l'Ecriture; mais qu'il faut rappeller ſur le champ, quand on veut parler couramment, ou qu'il faut diſtinguer dans un autre qui parle avec précipitation, & qui marque à peine l'accent & le ton particulier de chaque parole?

Ce n'eſt pas la memoire qui travaille en cette occaſion, mais l'imagination & l'oreille, qui en certaines perſonnes ne diſtinguent jamais un ton d'un autre. Le tour de langue y fait encore infiniment; & il y a des gens qui ont aſſez de memoire pour apprendre en peu de jours un Livre, & qui ſe tuëront inutilement durant un mois à bien prononcer un ſeul mot: d'ou vient que, quelque ſoin qu'on prenne, on n'a jamais un bon accent dans noſtre langue lors qu'on eſt né en certaines Provinces, &

qu'on n'en sort qu'à un âge fort avancé.

Cependant, pour se faire entendre en Chinois, il faut donner à chaque parole son accent particulier : pour peu qu'on varie ou tombe dans un autre ton qui fait un contre-sens ridicule. Desorte qu'on appellera *beste*, par exemple, celuy qu'on voudra nommer *Monsieur*, parce que le mot, qui est commun à l'un & à l'autre, n'a un sens different que par le different ton qu'on luy donne. Ainsi c'est proprement en cette langue qu'on peut dire que le ton fait tout.

Voicy encore ce qui rend la langue Chinoise plus difficile que les autres. Quand un Estranger peu instruit, parle François, pour peu de paroles qu'il prononce bien, on devine facilement les autres qu'il dit mal, & on l'entend ; mais à la Chine un seul mot mal prononcé suffit ordinairement pour rendre toute la phrase inintelligible ; & une phrase au commencement du discours mal entenduë, empesche souvent qu'on n'en comprenne toute la suite. Ainsi quand quelqu'un survient dans une assemblée, où l'on a déja commencé à parler de quelque affaire, il demeure assez longtemps sans rien entendre, jusqu'à ce que peu à peu on le mette, pour ainsi dire, sur

les voyes, & qu'il entre comme les autres dans le fil du discours.

Outre ce que je viens de dire, cette langue a des caracteres particuliers qui la distinguent de toutes les autres. Premierement, on ne parle point comme on écrit, & le discours le plus poli est barbare & choquant dés qu'on l'imprime. Il faut, pour bien écrire, se servir de termes plus choisis, d'expressions plus nobles, de tours particuliers qui n'entrent point dans l'usage ordinaire, & qui sont propres aux Livres qu'on compose, dont le style est plus different de l'élocution commune, que nos Poëtes Latins les plus obscurs ne le sont de la prose la plus unie & la plus naturelle.

Secondement, l'éloquence ne consiste point dans un certain arrangement periodique, tel que nos Orateurs l'affectent; qui pour imposer à l'auditeur l'embarrassent quelquefois de beaucoup de paroles, parce qu'ils n'ont pas beaucoup de choses à luy dire. Les Chinois sont éloquens par des expressions vives, des métaphores nobles des comparaisons hardies & peu étenduës, & sur tout par une infinité de sentences & de passages tirez des anciens, qui parmi eux sont toûjours d'un grand poids : ils disent beaucoup de choses en peu de mots; leur

ſtile eſt ſerré, myſterieux, obſcur, & peu ſuivi. On ne ſe ſert guere de toutes ces particules, qui font dans nos langues l'agrément & la liaiſon du diſcours. Il ſemble quelquefois qu'ils parlent pour n'eſtre pas entendus, ou qu'ils prétendent qu'on les entende, lors meſme qu'ils ne parlent pas; tant ils renferment de ſens & de penſées en peu de mots.

Il eſt vray que cette obſcurité s'évanoüit preſque toute, à l'égard de ceux qui ont une parfaite connoiſſance des caracteres; & un habile homme qui lit un ouvrages, s'y méprend tres-rarement. Mais en parlant, on eſt ſouvent arreſté; & j'ay vû des Docteurs, qui, pour s'entendre dans les entretiens familiers, eſtoient obligez de former en l'air avec le doigt, la lettre particuliere qui exprimoit leurs paroles, dont le ſens ne ſe pouvoit déterminer par la prononciation.

Troiſiémement, le ſon des paroles eſt aſſez agreable à l'oreille, ſur tout dans la Province de Nankin, où l'accent eſt meilleure que nulle autre part; car pluſieurs y prononcent les differens tons ſi finement, qu'un Eſtranger a bien de la peine à s'en appercevoir. Outre cela on ne ſe ſert jamais de l'*r*, ce qui contribuë beaucoup à adou-

tir la langue. Il faut pourtant avoüer que la plufpart des Chinois, qui veulent parler correctement, ont je ne sçay quoy de choquant dans le langage. Ils allongent qu'elquefois leurs paroles d'une maniere insupportable; & quoy-qu'elles soient chacune d'une seule syllabe, à force de les étendre, ils en font des mots infinis & semblables à des phrases entieres.

Ils ont encore une terminaison qui revient fort souvent, & que nous exprimons ordinairement par une double *ll*. Le son vient du fond du gosier, si desagreable & si peu naturel, qu'il est seul capable de gaster la plus belle langue. Mais comme certaines aspirations forcées dans la langue Castillane, ne laissent pas de plaire aux Espagnols, ainsi les Chinois se persuadent que ces gutturales, qui nous choquent, sont un veritable agrément, & que ces tons plus masles & plus forts que les autres donnent à leur langue du corps, sans lequel elle tomberoit dans une délicatesse puerile, qui n'auroit de grace tout au plus que dans la bouche des femmes ou des enfans.

Quatriémement, ils manquent de beaucoup de sons que nous exprimons par nos Lettres. Ainsi ils ne prononcent point *a b d o r x z* de la maniere que nous faisons

en France ; & quand on les force à les prononcer, ils y changent toûjours quelque chose, & se servent des sons qui dans leur langue en approchent le plus, sans pouvoir presque jamais les exprimer exactement. Cela a fait autrefois une difficulté particuliere pour la consecration de l'Hostie dans les Prestres Chinois, qui ne pouvoient dire la Messe en Latin sans faire un jargon ridicule. On s'est neanmoins dans la suite donné tant de soin pour les former, qu'on en est enfin venu à bout. De sorte que le Latin dans leur bouche n'est guere plus different de celuy des Portugais, que celuy des Portugais l'est du nostre.

Tout ce que je viens de dire, MONSEIGNEUR, se doit entendre de la langue Mandarine, qui a cours dans tout l'Empire, & qu'on entend universellement par tout. Car dans la Province de Fokien le peuple outre cela parle une langue particuliere, qui n'a rien de commun avec celle-cy, & qu'on regarde à la Chine comme nous regardons en France le Basque, ou le Basbreton.

Ce qui touche les caracteres Chinois n'est pas moins singulier que leur langue. Ils n'ont point d'Alphabet comme nous, qui contienne les élemens & comme les

principes des paroles. Ils ne comprennent pas mesme comment nous pouvons avec un si petit nombre de figures, dont chacune ne signifie rien, exprimer sur le papier toutes nos idées, composer une infinité de Livres & fournir à des Bibliotheques entieres. Cet art d'assembler les Lettres, d'en former les mots, & de combiner l'un & l'autre en une infinité de sens, est pour eux un mystere inconnu; & ce qui est si commun parmi toutes les autres nations, n'a jamais eû lieu parmi eux, soit par le peu de communication qu'ils ont euë avec leurs voisins, soit par le peu d'estime qu'ils faisoient de toutes les inventions étrangeres.

Au lieu d'Alphabet ils se sont servis au commencement de leur Monarchie, de Hieroglyphes. Ils ont peint au lieu d'écrire, & par les images naturelles des choses qu'ils formoient sur le papier, ils taschoient d'exprimer & de communiquer aux autres leurs idées. Ainsi pour écrire un oiseau, ils en peignoient la figure; & pour signifier une forest, ils representoient plusieurs arbres; un cercle vouloit dire le soleil, & un croissant la lune.

Cette maniere d'écrire estoit non-seulement imparfaite, mais encore tres-incommode. Outre qu'on n'exprimoit qu'à demi

ses pensées ; ce peu mesme qu'on exprimoit, n'estoit jamais parfaitement conçû ; & il estoit impossible de ne s'y pas méprendre. De plus il falloit des volumes entiers pour dire peu de chose, parce que la peinture occupoit beaucoup de place. Ainsi les Chinois changerent peu à peu leur écriture, & composerent des figures plus simples, quoy-que moins naturelles ; ils en inventerent mesme plusieur pour exprimer des choses que la peinture ne pouvoit representer comme la voix, l'odeur, les sentimens, les passions, & mille autres objets qui n'ont point de corps & de figures. De plusieurs traits simples ils en firent ensuite des composez, & de cette maniere ils multiplierent leurs caracteres à l'infini, parce qu'ils en destinoient un & mesme plusieurs pour chaque mot particulier.

Cette abondance de lettres est à mon sens la source de l'ignorance des Chinois, parce qu'ils employent toute leur vie à cette étude, & qu'ils n'ont presque pas le temps de songer aux autres sciences, s'imaginant estre assez sçavans quand ils sçavent lire. Cependant il s'en faut bien qu'ils ne connoissent toutes leurs lettres : c'est beaucoup, quand aprés plusieurs années d'un travail infatigable ils en peuvent entendre

quinze ou vingt mille. Le commun des *Lettrez* ſe contente encore de moins : & je ne croy pas que jamais aucun Docteur en ait ſçû parfaitement la moitié : car on en compte plus de quatre-vingt mille.

Pour ce qui eſt des eſtrangers, on ne ſçauroit croire le dégouſt que leur cauſe cette étude ; c'eſt une croix bien peſante que d'eſtre obligé durant toute ſa vie (car ordinairement elle n'eſt pas trop longue pour cela) de ſe mettre dans la teſte cette affreuſe multitude de figures, & d'eſtre toûjours occupé à déchiffrer des hieroglyphes imparfaits, qui n'ont preſque aucune analogie avec les choſes qu'ils ſignifient. On ne trouve icy aucun attrait comme dans nos ſciences d'Europe, qui en fatiguant ne laiſſent pas d'occuper agreablement l'eſprit. Il faut à la Chine, pour ne ſe pas rebuter, chercher des motifs plus relevez, au défaut du gouſt naturel ; & nous faire un plaiſir de ſonger que cette étude, quelque rude & quelque ingrate qu'elle paroiſſe, n'eſt pas ſterile, parce que c'eſt un moyen tres-ſeur de faire connoiſtre JESUS-CHRIST.

C'eſt par-là qu'on ſe fait écouter des ſçavans, qu'on s'inſinuë dans leurs eſprits, & qu'on les prépare aux grandes veritez de la Religion chreſtienne. Il n'y a perſonne à

qui cette esperance d'annoncer utilement l'Evangile, ne donne du courage, & mesme de l'esprit. On ne peut pas aussi douter que Nostre-Seigneur n'accompagne d'une benediction particuliere les efforts de nostre bonne volonté; & il y a bien de l'apparence que sans un secours extraordinaire du ciel, jamais les Missionnaires n'auroient fait dans cette science ces progrés surprenans, qui ont estonné les plus habiles Docteurs de l'Empire.

Parmi ces caracteres il y en a de plusieurs sortes. Les premiers ne sont presque plus d'usage, & on ne les conserve que pour faire honneur à l'antiquité. Les seconds beaucoup moins anciens, n'ont place que dans les inscriptions publiques : quand on en a besoin, on consulte les livres, & à la faveur des Dictionnaires, il est facile de les déchiffrer. Les troisiémes, beaucoup plus reguliers & plus beaux, servent dans l'impression & mesme dans l'écriture ordinaire. Neanmoins comme les traits en sont bien formez, il faut un temps considerable pour les écrire; c'est pour cela qu'on a trouvé une quatriéme espece d'écriture, dont les traits plus liez & moins distinguez les uns des autres, donnent la facilité d'écrire plus viste. On la nomme pour cela *lettre*

tourante. Ces trois derniers caracteres ont entre-eux beaucoup de ressemblance & répondent assez à nos lettres capitales, aux lettres d'impression, & à l'écriture ordinaire.

Au lieu de plume, on se sert pour écrire d'un pinceau qu'on tient à la main, non pas obliquement comme nos peintres, mais tout droit, comme si l'on vouloit piquer le papier. Les Chinois écrivent toûjours de haut en bas; & commencent la premiere ligne où nous finissons la nostre; ainsi pour lire leurs livres, il faut d'abord aller chercher la derniere page, qui parmi eux en est le commencement. Comme leur papier est tres-mince & presque transparent, ils sont obligez de le doubler, de peur que les lettres ne se confondent, quand ils écrivent sur le revers; mais ces feüilles doublées sont si bien unies qu'on a de la peine à s'en appercevoir.

Ecrire mal, n'a jamais esté à la Chine, comme autrefois en France une marque de noblesse. Tout le monde s'y pique de bien peindre, & avant que de se presenter pour estre admis au premier degré des lettrez, il faut avoir fait preuve de bon écrivain. Une lettre mal formée dans la composition, dans un ouvrage, dans une requeste est une fau-

te considerable ; & parce que souvent un trait de plus ou de moins change entierement le sens, il n'en faut pas davantage pour perdre dans un examen le degré de Docteur, & par consequent pour ruiner sa fortune. Ainsi tous les Mandarins écrivent bien, & l'Empereur se distingue en cela comme en toute autre chose.

L'Imprimerie, qui est un Art naissant en Europe, a presque de tout temps esté en usage à la Chine. Elle est neanmoins un peu differente de la nostre. Comme nous avons tres-peu de lettres, & comme on peut en les assemblant, former de gros volumes, peu de caracteres nous suffisent ; parce que ceux qui ont servi aux premieres feuilles, sont encore employez à toutes les autres. Le prodigieux nombre des caracteres Chinois empesche qu'on n'en use de la sorte, si ce n'est en certaines matieres limitées, qui concernent le Palais & les inscriptions, ou tres-peu de lettres peuvent entrer ; dans toutes les autres occasions, ils trouvent plus de facilité à graver leurs lettres sur des planches de bois ; & la dépense en est beaucoup moindre.

Voicy comme ils s'y prennent. Celuy qui veut imprimer un livre, le fait premierement écrire par un excellent maistre.

Le

Le graveur en colle chaque feüille sur une table bien unie, & en suit les traits avec le burin si fidellement, que les caracteres marquez ont une ressemblance parfaite avec l'original. De sorte que l'impression est bonne ou mauvaise, selon qu'on a employé un bon ou mauvais écrivain. Cette adresse des Graveurs est si grande, qu'on ne sçauroit distinguer ce qui est imprimé d'avec ce qui est écrit à la main, quand on s'est servi du mesme papier & de la mesme ancre.

Il est vray que cette maniere d'imprimer a quelque chose d'incommode, en ce qu'il faut multiplier les planches autant que les feüilles; de sorte qu'une chambre mediocre ne suffira pas pour contenir toutes les petites tables qui auront servi à l'impression d'un gros volume. Mais aussi quand la graveure est finie, on n'est point obligé de tirer en mesme temps tous les exemplaires, au hasard de n'en vendre que la moitié & de se ruiner par une dépense inutile. Les Chinois impriment leurs feüilles à mesures qu'ils les debitent; & les planches qu'on retouche facilement aprés en avoir tiré deux & trois mille exemplaires, servent à plusieurs autres impressions differentes. Outre qu'on n'a point besoin de Correcteurs d'Imprimerie; car pourvû que la feüille soit exa-

ctement écrite, il eſt tres - rare que le Graveur faſſe des fautes ; ce qui n'eſt pas un mediocre avantage.

Le papier de la Chine paroiſt ſi fin,qu'on s'eſt imaginé en France, qu'il eſtoit de ſoye ou de coton ; mais le coton n'eſt pas ſi propre à cela qu'on s'imagine, & les gens du meſtier m'ont aſſeuré que les filets de ſoye ne ſçauroient eſtre aſſez foulez pour ſe briſer, & pour compoſer une paſte uniforme telle qu'elle eſt neceſſaire dans des feuilles. Tout le papier de la Chine ſe fait d'écorce de *Bambou* ; c'eſt une eſpece d'arbre, plus uni, plus gros, plus droit & plus fort que le ſureau : on en rejette la premiere peau, parce qu'elle eſt trop épaiſſe & trop dure ; celle de deſſous plus blanche, plus molle, ſe broye avec de l'eau claire, & ſert de matiere au papier, qu'on éleve comme nous les faiſons avec des formes auſſi longues & auſſi larges qu'on juge à propos. Il y a des feuilles de dix & de douze pieds de long dont le papier eſt auſſi blanc & beaucoup plus uni que le noſtre.

Au lieu de colle on y paſſe de l'alun ; ce qui non - ſeulement l'empeſche de boire, mais encore le rend quelquefois ſi éclatant, qu'il paroiſt argenté ou imbu de vernis. Il eſt extrémement doux ſous la plume &

beaucoup plus ſous le pinceau, qui demande un fond uni; car dés qu'il eſt raboteux, comme noſtre papier, les filets du pinceau ſe ſeparent, & les lettres ne ſont jamais bien terminées.

Cependant le papier Chinois n'eſt pas de durée, il ſe coupe facilement, l'humidité & la pouſſiere s'y attachent, & parce qu'il eſt d'écorce d'arbre, les vers s'y mettent infailliblement, ſi l'on n'a ſoin de battre ſouvent les livres & de les expoſer au ſoleil. Ainſi l'on ne peut conſerver à la Chine comme en Europe de vieux manuſcrits, & l'on renouvelle continuellement les Bibliotheques qui ne ſont anciennes que parce que ce ſont des copies fidelles des anciens originaux.

Puiſque j'ay parlé à V. G. de tout ce qui regarde les livre & l'impreſſion des Chinois, elle ne trouvera pas mauvais que je luy diſe un mot de la qualité particuliere de leur encre. Elle eſt admirable, & juſqu'icy on a taſché inutilement de la contrefaire en France: celle de Nankin eſt la plus eſtimée, & il s'en fait des baſtons ſi propres & de ſi bonne odeur, qu'on auroit la curioſité d'en conſerver quand ils ne ſeroient d'aucun autre uſage.

Je dis des baſtons d'encre, car ce n'eſt

pas une liqueur comme la nostre. Elle est solide & semblable à nos couleurs minerales, quoy-que beaucoup plus legere. On en fait de toutes sortes de figures : les plus ordinaires sont quarrées. Mais plus longues que larges, épaisses seulement de deux ou trois lignes. Il y en a de dorées avec des figures de dragons, d'oiseaux & de fleurs. On forme pour cela de petits moules de bois si bien travaillez, que nous aurions de la peine à faire rien de plus fini sur le métal.

Quand on veut écrire, on a sur la table un petit marbre poli, creusé à l'extrémité, & propre à contenir de l'eau. On y trempe dedans par un bout le baston d'encre, qu'on frotte doucement sur la partie du marbre qui est unie ; & dans un moment, selon qu'on frotte, il se fait une liqueur plus ou moins noire, dans laquelle on trempe la pointe du pinceau qui sert à écrire. Cette ancre est luisante, extrémement noire, & quoy-qu'elle perce quand le papier est trop fin, jamais néanmoins elle ne s'estend plus que le pinceau. De maniere que les lettres sont exactement terminées, quelques gros qu'en soient les traits.

Elle a encore une autre qualité qui la rend merveilleuse pour le dessein, c'est qu'elle

prend toutes les diminutions qu'on luy veut donner, & il y a beaucoup de choſes qu'on ne ſçauroit repreſenter au naturel ſans l'uſage de cette couleur. Au reſte elle n'eſt pas ſi difficile à faire qu'on s'imagine, quoique les Chinois y employent du noir de fumée tiré de diverſes matieres; la meilleure neanmoins ſe fait avec la fumée de la graiſſe de cochon, qu'on bruſle à la lampe. On y meſle une eſpece d'huile pour la rendre plus douce, & des odeurs agreables, pour empeſcher la mauvaiſe odeur de l'huile & de la graiſſe. Aprés l'avoir miſe en conſiſtence, on fait de cette paſte de petites tablettes qu'on jette dans un moule. Elle eſt au commencement fort peſante; mais dés qu'elle eſt ſeche & dure, le poids en diminuë de la moitié, & ce qu'on donne pour une livre, ne peſe ordinairement que huit ou dix onces.

La relieure de la Chine, quoy-que fort éloignée de la perfection de la noſtre, ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément. On ne dore point ſur la tranche, on n'y jette pas meſme de couleurs. Les livres ordinaires ſont couverts d'un carton gris aſſez propre. On relie les autres, ſi l'on veut avec un ſatin fin, ou une eſpece de petit tafetas à fleurs, qui eſt à grand marché, & qu'on fait ordi-

nairement pour cet usage. J'en ay vû quelques-uns couverts d'un brocard rouge à fleurs d'or & d'argent ; la forme en est toûjours la mesme, mais on fait de la dépense selon la matiere qu'on y veut employer. Je n'eusse jamais osé, MONSEIGNEUR, prendre la liberté de vous écrire toutes ces minucies, si je ne sçavois qu'un petit détail n'est pas toûjours desagreable aux hommes sçavans, qui comme vous sont déja instruits des matieres les plus essentielles. Voicy quelque chose de plus solide, que vous aurez sans doute lû, & que je n'ajoûte icy en peu de mots, que pour vous en rafraischir la memoire.

La premiere histoire qui soit au monde, est sans doute celle de la Genese : mais il faut convenir que de tous les Livres qui sont venus à nostre connoissance, ceux de la Chine sont les premiers qu'on ait mis au jour. On les nomme par excellence les cinq Volumes, & les Chinois n'ont rien de plus sacré que la doctrine qu'on y enseigne. Il y a quatre mille trois cens ans, que l'Empereur *Hoam-ti*, aprés avoir inventé les caracteres, fit des traitez d'Astronomie, d'Arithmetique, de Musique, & de Medecine.

Environ trois cens ans aprés on recüeillit les ordonnances, & l'on écrivit l'histoi-

re du Roy *Yao*. Prince recommandable par ſa pieté, par ſa prudence & par les ſoins qu'il ſe donna d'établir une forme de gouvernement dans l'Etat. *Chun* & *Yu* ſes ſucceſſeurs ne furent pas moins celebres. Ils reglerent les ceremonies des ſacrifices qu'on devoit offrir au ſouverain Maiſtre du ciel, & aux eſprits inferieurs qui préſidoient aux fleuves & aux montagnes. Ils diviſerent l'Empire en Provinces, ils marquerent leur differente ſituation, par rapport aux conſtellations du Ciel; ils reglerent les tailles que le peuple ſeroit obligé de payer, ils firent pluſieurs autres Ordonnances utiles pour les bonnes mœurs, & neceſſaires pour la tranquillité publique. Toutes ces choſes furent écrites, & ce que ces trois Empereurs laiſſerent à la poſterité, a toûjours eſté conſideré des Chinois comme des Oracles.

Neanmoins comme les premieres loix n'embraſſent jamais tout, les Empereurs qui regnoient mille ſept cens ſoixante & ſeize ans avant JESUS-CHRIST, aprés une meure déliberation & par le conſeil de leurs plus ſages Miniſtres, crurent eſtre obligez d'en ajoûter de nouvelles. On dit que *Caotſon*, Prince en qui la pieté & l'amour de la Religion relevoient infiniment les

grandes qualitez qu'il avoit reçûës de la nature, vit en ſonge la figure d'un homme qui venoit du ciel. Aprés ſon reveil l'image luy en demeura ſi vivement gravée dans l'eſprit, qu'il le fit chercher, & le trouva enfin parmi des Maçons. Cet homme, dés qu'il fut appliqué au gouvernement, parut inſpiré, & fit pluſieurs beaux reglemens qui perfectionnerent les anciennes Ordonnances; leſquelles furent encore augmentées ſous les regnes ſuivans. De ſorte qu'eſtant ramaſſées toutes enſemble, on en compoſa ce premier Livre que les Chinois appellent *Chu-kin**, qui parmi eux eſt d'une auſſi grande autorité, par rapport à l'Etat politique; que le ſont Moïſe & les Prophetes parmi les Juifs, en ce qui touche le culte de Dieu & la forme de la Religion.

Le ſecond Livre que la Chine révere pour ſon antiquité, eſt une ſuite d'Odes & de Poëſies compoſées ſous les regnes de la troiſiéme race*, où l'on décrit les mœurs & les coûtumes des petits Rois de la Chine, qui gouvernoient les Provinces ſous la dépendance de l'Empereur. *Confucius* en parle avec éloge, ce qui fait juger que dans la ſuite elles ont eſté corrompuës par le meſ-

* Premier Livre appellé *Chu-kin.*
* Second Livre *Chi-Kim.*

lange de plusieurs méchantes pieces, parce qu'il s'y en trouve de ridicules & mesme d'impies. *Fohi*, fondateur de la Monarchie avoit fait long-temps auparavant de semblables Poësies; mais elles estoient si obscures, que quelque soin qu'on ait pris de leur donner un bon sens, on a esté aprés tout obligé d'avoûër qu'elles n'estoient pas intelligibles. Cette obscurité impenetrable à toutes les lumieres des Sçavans, a donné lieu à plusieurs superstitions. Les Bonzes en abusent, pour dire tout ce qui leur plaist; & c'est pour eux un fond inepuisable de fables & de chimeres, dont ils se servent pour s'attacher le peuple. Cependant on en a fait un tome *, qui tient le troisiéme rang parmi les Livres classiques.

Le quatriéme *, contient l'histoire de plusieurs Princes, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, qui a esté recueillie par Confucius, & commentée par ses disciples.

Le cinquiéme *, traite des coustumes & des ceremonies. On y parle des temples, des sacrifices, des vases sacrez; des

* Troisiéme Livre *Y kim*.
* Quatriéme Livre *Tum-tsiou*.
* Cinquiéme Livre *Li-Ki*.

devoirs des enfans à l'égard de leurs peres & des femmes à l'égard de leurs maris ; des regles de la veritable amitié, des civilitez dans les festins, de l'hospitalité, de la Musique, de la guerre, des honneurs funebres, & de mille autres choses qui regardent la societé.

Ce cinq livres sont tres-anciens, & tous les autres qui ont quelque autorité dans l'Empire n'en sont que des copies ou des interpretations. Parmi une infinité d'Auteurs qui ont travaillé sur ces fameux originaux, Il y n'y en a aucun qui soit si illustre que Confucius. On estime sur tout ce qu'il a ramassé en quatre Livres, sur les loix anciennes, qu'on regarde comme la regle du parfait gouvernement. Il y traite du grand Art de regner, de la mediocrité des vertus & des vices, de la nature des choses, & des devoirs communs. Ce dernier tome n'est pourtant pas tant l'ouvrage de Confucius que de Mencius son disciple, d'une vie moins reglée que celle de son maistre, mais d'un style plus éloquent & plus agreable.

Outre ces neuf livres, il y en a quelques autres fort estimez ; comme l'histoire universelle de l'Empire, dont la verité n'est pas moins établie dans la Chine, que cel-

le de nos histoires les plus connuës. l'est en Europe. Les livres qui traitent de l'éducation des enfans, de l'obéïssance, de la fidelité, sont attribuez à Confucius. Il s'en trouve qui parle de la Medecine, de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art Militaire, des Arts liberaux & méchaniques, des Histoires particulieres, de la Philosophie, de l'Astronomie & de plusieurs autres parties de la Mathematique. Enfin ils ont leurs Romans, leurs Comedies, & ce que je mets au mesme rang, une infinité de Traitez composez par les Bonzes sur le culte deû aux divinitez du païs, qu'ils changent, qu'ils diminuent, qu'ils augmentent à mesure qu'ils le jugent necessaire pour tromper le peuple, & pour grossir leurs revenus.

De tous ces Livres on en a fait des Bibliotheques nombreuses, dont quelques-unes ont esté autrefois composées de plus de quarante mille volumes; mais tous ces excellens ouvrages que l'antiquité avoit enfantez avec tant de peine, & que les particuliers avoient ramassez à grands frais; furent presque tous détruits en un moment par l'ordre tyrannique d'un Empereur. Trois cens ans ou environ aprés la mort de Confucius, c'est-à-dire deux cens ans avant

la naissance de JESUS-CHRIST, l'Empereur, *Chi-hoamti* illustre par sa valeur & par la science militaire qu'il possеda plus parfaitement qu'aucun de ses prédecesseurs, plus illustre encore par la grande muraille qu'il fit bastir pour mettre ses Estats à couvert des irruptions des Tartares, résolut d'éteindre toutes les sciences ; & non content de faire inhumainement mourir un grand nombre de Docteurs, il ordonna sous peine de la vie à ses sujets, de brusler tous les livres de l'Empire, excepté ceux qui traitoient de l'Agriculture, de la Medecine & des Sortileges.

Cet incendie, le plus grand qu'ait jamais souffert la Republique des Lettres, pensa ruiner le gouvernement, & eust fait avec le temps, de l'Etat le plus poli, le Royaume le plus ignorant & le plus barbare ; si aprés la mort du Tyran, l'amour des sciences qui se réveilla dans tous les esprits, n'eust porté les Chinois à reparer cette perte.

Les vieillards, qui selon la coustume, avoient durant leur jeunesse appris par cœur presque tous ces livres, eurent ordre de les écrire fidellement. On en trouva dans les tombeaux, que les plus zelez y avoient cachez, & qu'on fit, pour ainsi dire, ressusci-

ter en les mettant nouvellement au jour. Quelques-uns furent retirez des fossez & des trous de murailles, endommagez à la verité par l'humidité & par les vers, mais neanmoins en estat de servir à ceux qui travailloient à les restituer; ce qui se trouvoit effacé en ceux-cy estant encore assez entier en quelques autres.

Tous ces soins n'empescherent pas que le nouvel ouvrage ne fust defectueux; il reste en plusieurs endroits des lacunes, & on a inseré en d'autres quelques pieces étrangeres qui n'estoient pas dans les originaux. Les Chinois y reconnoissent eux-mesmes ces fautes & quelques autres de moindre consequence; mais ils sont si religieux à conserver ce qu'ils ont receu de l'antiquité, qu'ils en reverent mesme les défauts.

Ce ne seroit pas, MONSEIGNEUR, vous donner une connoissance assez étenduë de la literature Chinoise, si je ne vous parlois plus particulierement de Confucius qui en fait le principal ornement. C'est la source la plus pure de leur doctrine, c'est leur Philosophe, leur Legislateur, leur Oracle: & quoy-qu'il n'ait jamais esté Roy, on peut dire neanmoins qu'il a gouverné durant sa vie une grande partie de la Chine, &

qu'il a eu depuis sa mort plus de part qu'aucun autre à l'administration de l'Etat, par les maximes qu'il y a répanduës, & par les beaux exemples qu'il y a donnez : de sorte que c'est encore le modelle de tous les gens de bien. Sa vie a esté écrite par plusieurs personnes : j'en rapporteray ici ce qu'on en dit ordinairement.

Confucius, que les Chinois nomment *Coumt-se*, nasquit dans la province de Chanton, la trente-septiéme année du regne de l'Empereur *Kim*, quatre cens quatre-vingt-trois ans avant la venuë de Nostre Seigneur. La mort de son pere, qui préceda sa naissance, luy fit donner le nom de *Tcesse*, qui veut dire *enfant de douleur*. Il tiroit son origine de *Ti-y*, vingt-septiéme Empereur de la seconde race. Quelque illustre que fust cette famille par une longue suite de Rois, elle le devint beaucoup plus par la vie de ce grand homme : il effaça tous ses ancestres, mais il donna à sa posterité un éclat qui dure encore aprés plus de deux mille ans. La Chine ne reconnoist de veritable noblesse que dans cette famille, également respectée des Souverains, qui y ont puisé comme dans leur source les loix du parfait gouvernement, & aimée de tous les peuples, au bonheur des-

quels elle a si utilement travaillé.

Confucius ne passa point par les degrez ordinaires de l'enfance : il parut raisonnable beaucoup plûtost que les autres hommes; car il n'aimoit rien de ce qui occupe les enfans. Le jeu, la promenade, les amusemens propres de son âge ne le touchoient presque point. Il avoit un air grave & serieux qui luy attiroit du respect, & qui fut deslors un presage de ce qu'il devoit estre un jour : mais ce qui le distingua le plus, fut une pieté tendre & reglée. Il honoroit ses parens, il taschoit en tout d'imiter son ayeul, qui vivoit pour lors à la Chine en odeur de sainteté ; & on remarqua que jamais il ne mangeoit rien qu'aprés s'estre prosterné par terre, & l'avoir offert au souverain Maistre du ciel.

Estant encore enfant il entendit un jour son grand pere qui soupiroit : il s'avança ; & aprés l'avoir salué en se courbant plusieurs fois, à la maniere du païs : Puis-je, luy dit-il, sans perdre le respect que je vous dois, vous demander la cause de vostre douleur ? Peut-estre craignez vous que vos descendans ne negligent le soin de la vertu, & ne vous deshonnorent par leurs vices ? Qui vous a donné cette pensée, luy dit *Coumt-se*, & d'où avez-vous appris à parler

de la sorte ? De vous-mesme, répondit Confucius ; je vous écoute avec application toutes les fois que vous parlez, & je vous ay souvent oüi dire, qu'un fils qui par sa vie ne soûtient pas la réputation de ses ancestres, en dégenere & ne mérite pas d'en porter le nom. Quand vous parliez de la sorte, pensiez-vous à moy, & ne seroit-ce point ce qui vous afflige ? Ce bon vieillard fut charmé de ce discours, & dans la suite ne parut plus inquiet.

Confucius aprés la mort de son ayeul s'attacha à *Tcen-se* fameux Docteur de ce temps-là ; & sous un si grand Maistre il fit en peu de temps des progrés considerables dans la connoissance de l'antiquité qu'il regardoit deslors comme son modelle. Cet amour des anciens luy pensa un jour couster la vie, quoy-qu'il n'eust encore que seize ans. Car s'entretenant avec un homme de la premiere qualité, qui parloit de l'obscurité & de l'inutilité des livres Chinois, cet enfant luy fit une leçon trop vive sur le respect qu'on leur devoit.

Les livres dont vous parlez, luy dit Confucius, renferment une doctrine profonde, dont le sens ne doit estre pénetré que des Sçavans. Le peuple ne les estimeroit pas, s'il les comprenoit de luy-mes-

me. Cette dépendance des esprits par laquelle les plus grossiers sont soûmis aux plus éclairez, est tres-utile dans la societé civile. Si toutes les familles estoient également riches, également puissantes, il n'y auroit plus de forme de gouvernement ; mais ce seroit encore un plus grand desordre, si les hommes estoient également sçavant, tout le monde voudroit gouverner, & personne ne se croiroit obligé d'obéïr.

Il y a quelque temps, ajoûta ce sage enfant, qu'un homme de la lie du peuple me parla comme vous, je n'en fus pas étonné; mais j'admire à present qu'un Docteur comme vous me parle comme un homme de la lie du peuple. Ce discours devoit attirer l'estime du Mandarin ? mais la confusion qu'il eût de se voir poussé à bout par un enfant, le piqua tellement qu'il résolut de s'en venger. Il fit investir sa maison par ses domestiques, & il se seroit sans doute porté à quelque extrémité, si le Roy, qui en fut averti, ne luy eust donné ordre de se retirer.

Quand Confucius fut dans un âge plus avancé, il fit un recueil des plus belles maximes des anciens, qu'il tascha de suivre & d'inspirer à tous les peuples. Chaque Province estoit alors un Royaume distingué ;

qu'un Prince, quoy-que dépendant de l'Empereur, ne laiſſoit pas de gouverner par des loix particulieres. Il levoit les tailles, il diſpoſoit de toutes les charges, il declaroit la guerre ou faiſoit la paix comme il jugeoit. Ces petits Rois avoient ſouvent entre-eux des differens; l'Empereur luy-meſme les craignoit, & n'avoit pas toûjours aſſez d'autorité pour s'en faire obéïr.

Confucius perſuadé que jamais les peuples ne ſeroient heureux, ce qu'il ſe propoſoit neanmoins comme la fin du bon gouvernement, tandis que l'intereſt, l'ambition; la fauſſe politique regneroient dans toutes ces petites Cours, reſolut de preſcher par tout une morale ſevere, d'inſpirer le mépris des richeſſes & des plaiſirs; une eſtime infinie pour la juſtice, pour la temperance & pour les autres vertus; une grandeur d'ame à l'épreuve des reſpects humains, une ſincerité incapable du moindre déguiſement, meſme à l'égard des plus grands Princes; enfin un genre de vie qui combatiſt toutes les paſſions, & qui cultivaſt uniquement la raiſon & la vertu.

Ce qui eſt admirable, c'eſt qu'il preſchoit plus par ſes exemples que par ſes paroles; auſſi fit-il par tout des fruits tres-

considerables. Les Rois se gouvernoient par ses conseils, les peuples le reveroient comme un Saint ; tout le monde le loüoit ; & ceux mesme qui ne suivoient pas ses exemples, ne laissoient pas de les admirer : mais il avoit quelquefois une severité qui éloignoit de luy jusqu'à ses amis.

Ayant esté choisi pour remplir une charge considerable dans le Royaume de *Lou*, en moins de trois mois qu'il l'exerça, il se fit par tout un changement si prodigieux, que la Cour & les Provinces ne se reconnoissoient plus. Les Princes voisins en eurent de la jalousie, ils conçurent qu'un Roy gouverné par un homme de ce caractere, se rendroit bien-tost trop puissant, n'y ayant rien qui soit plus capable de faire fleurir un estat que l'ordre & l'exacte observance des loix. Le Roy de *Tçi*, assembla ses Ministres, & leur proposa d'arrester le cours de ce nouveau gouvernement : aprés une longue déliberation, voicy le moyen qui leur vint dans l'esprit.

Ils choisirent un grand nombre de jeunes filles bien faites, bien élevées & parfaitement instruites de tout ce qui peut plaire. Ensuite, sous pretexte d'ambassade, ils en firent present au Roy de *Lou*, & aux principaux Seigneurs de sa Cour. Le pre-

sent fut reçû avec joye, & fit tout l'effet qu'on s'estoit proposé. On ne songea plus qu'à bien divertir les étrangeres; ce ne fut durant plusieurs mois que festins, que danses, que comedies; & les plaisirs occuperent uniquement la Cour.

Confucius s'appercevant que les affaires publiques en souffroient, tascha de ramener les esprits; mais ce nouveau genre de vie les avoit tellement charmez, que tous ses efforts furent inutiles; & il fallut malgré luy que la severité du Philosophe çedast à la galanterie & au dereglement des Courtisans. Ainsi il ne crut pas qu'il fust de sa réputation de demeurer plus long-temps dans un lieu où la raison n'estoit plus écoutée; il remit sa charge entre les mains du Prince, & chercha d'autres Royaumes plus disposez à profiter de ses maximes.

Mais il y trouva de grands obstacles, & courut long-temps de Province en Province, sans faire presque aucun fruit; parce que les Politiques le craignoient, & que les Ministres des Princes ne vouloient point un concurrent capable de diminuer leur autorité ou de leur oster leur credit. De sorte qu'abandonné de tout le monde, il se trouva souvent réduit à la derniere extrémité, en danger de mourir de faim ou de

perdre la vie par la conjuration des méchans. Neanmoins toutes ces disgraces ne le touchoient point, & il disoit ordinairement que la cause qu'il défendoit estoit trop bonne pour en devoir apprehender les suites ; qu'il n'y avoit point d'homme assez puissant pour luy nuire, & que quand on estoit élevé jusqu'au ciel par un sincere desir de la perfection, bien loin de craindre l'orage, on n'entendoit pas mesme le bruit qui se faisoit en ce bas monde.

Aussi ne se lassa-t-il jamais d'instruire ceux qui aimerent la verité. Parmi une infinité de disciples, qui se mettoient sous sa conduite, il en destinoit quelques-uns à écrire poliment ; d'autres s'appliquoient à raisonner juste, & à parler en public avec éloquence. Il vouloit que plusieurs s'estudiassent à se former l'idée du bon gouvernement. Mais il ne conseilloit rien tant à ceux qu'il cherissoit particulierement, que de se bien gouverner eux-mesmes, de cultiver leur esprit par la meditation, & de purifier leur cœur par l'amour de la vertu.

La nature humaine, leur disoit-il souvent, *nous est venue du ciel tres-pure, tres-parfaite ; dans la suite l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompuë ; tout consiste à luy redonner sa premie-*

re beauté ; & pour estre parfait il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obeissez au ciel, & suivez en tout, les ordres de celuy qui le gouverne. Aimez vostre prochain comme vous-mesme ; ne souffrez jamais que vos sens soient la regle de vostre conduite, mais écoutez la raison en toutes choses : elles vous apprendra à bien penser, à parler avec discretion, à faire vos actions saintement.

Il envoya cinq cens de ses disciples en differens endroits de l'Empire pour reformer les mœurs des peuples ; & non content de faire le bien dans sa patrie, il prit souvent la résolution de passer luy-mesme les mers, & d'étendre sa doctrine jusqu'aux extrémitez de l'Univers. On ne peut presque rien ajoûter ni à son zelé, ni à la pureté de sa morale. Il semble quelquefois que ce soit un Docteur de la nouvelle loy qui parle, plutost qu'un homme élevé dans la corruption de la loy de nature : & ce qui persuade que l'hypocrisie n'avoit point de part en ce qu'il disoit, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. Enfin sa gravité & sa douceur dans l'usage du monde, son abstinence rigoureuse, car il passoit pour l'homme de l'Empire le plus sobre, le mépris qu'il avoit pour les biens

de la terre, cette attention continuelle sur ses actions, &, ce que nous ne trouvons pas dans les Sages de l'antiquité, son humilité & sa modestie donneroient lieu de juger que ce n'a pas esté un pur Philosophe formé par la raison, mais un homme inspiré de Dieu pour la reforme de ce nouveau monde.

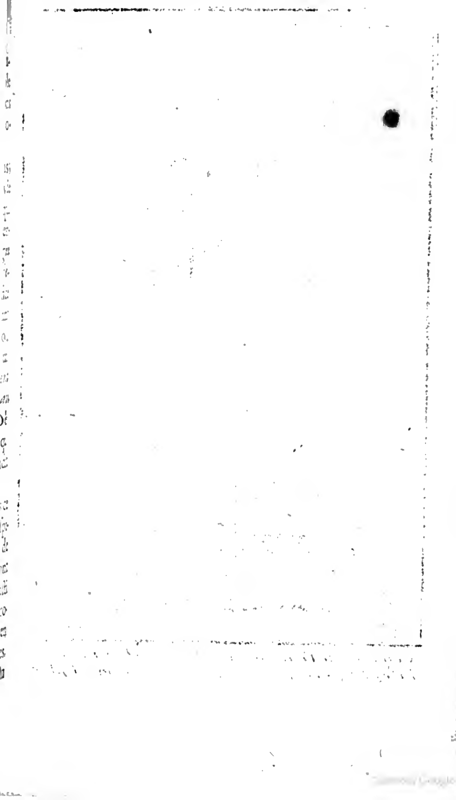
Les Chinois rapportent qu'il disoit souvent : *C'est dans l'Occident que se trouve le veritable Saint.* Et cette sentence estoit tellement gravée dans l'esprit des Sçavans, que soixante-cinq ans aprés la naissance de Nostre Seigneur, l'Empereur *Nimti* touché de ces paroles, & déterminé par l'image d'un homme qui se presenta à luy durant le sommeil venant de l'Occident, envoya de ce costé-là des Ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le Saint que le ciel luy avoit fait connoistre.

C'estoit à peu prés le temps auquel Saint Thomas preschoit dans les Indes la Loy Chrestienne; & si ces Mandarins eussent suivi leurs ordres, peut-estre que la Chine auroit profité de la prédication de cet Apôtre. Mais les dangers de la mer qu'ils craignirent, les obligerent de s'arrester à la premiere Isle, où ils trouverent l'idole *Fo*, ou

Foe, qui avoit déja corrompu les Indes plusieurs siecles auparavant, de son execrable doctrine. Ils s'instruisirent des superstitions du pays, & répandirent à leur retour, l'idolatrie & latheïsme dans tout l'Empire.

Confucius vécut soixante & treize ans; mais il passa les dernieres années de sa vie dans la douleur, à la vûë des desordres qui regnoient parmi les peuples. On luy entendoit dire ordinairement: *La montagne est tombée, & une haute machine a esté détruite.* Pour marquer que ce grand édifice de la perfection, qu'il avoit élevé avec tant de soin dans tous les Royaumes, se trouvoit à demi renversé. *Les Rois*, dit-il un jour durant sa derniere maladie, *ne suivent pas mes maximes: je ne suis plus utile au monde, ainsi il est temps que j'en sorte.* Dés ce moment il tomba dans une létargie qui dura sept jours, au bout desquels il rendit l'esprit entre les mains de ses disciples.

Il fut pleuré de tout l'Empire, qui dés ce temps l'honora comme un Saint, & inspira pour luy à la posterité des sentimens de veneration, qui apparemment ne finiront qu'avec le monde. Les Rois luy ont basti des Palais aprés sa mort dans toutes les Provinces, où les Sçavans luy vont rendre en certains temps des honneurs politiques.





Confucius le Prince des Philosophes Chinois, mort à l'age de 73 ans; 478. ans avant la Naissance de J. C.

On y voit en plusieurs endroits ces titres d'honneur écrits en gros caracteres : *Au grand Maistre : au premier Docteur : Au Saint : A celuy qui a enseigné les Empereurs & les Rois.* Cependant, ce qui est fort extraordinaire, jamais les Chinois n'en ont fait une divinité, eux qui ont donné la qualité de Dieu, ou comme ils parlent, de purs esprits à tant de Mandarins moins illustres que luy. Comme si le Ciel, qui l'avoit fait naistre pour la réforme des mœurs, n'eust pas voulu permettre qu'une vie si reglée fust aprés sa mort une occasion de superstition & d'idolatrie.

On conserve encore en plusieurs endroits de la Chine des antiques qui le representent au naturel, & qui s'accordent assez avec ce que l'histoire nous en a laissé. Il n'estoit pas bel homme : il avoit mesme au front une enflure ou une espece de bosse qui le disgracioit, & qu'il faisoit souvent remarquer aux autres pour s'humilier. D'ailleurs sa taille estoit si avantageuse & si proportionnée, son air si grave, sa voix si forte & si éclatante, que pour peu qu'il s'échauffast, on ne pouvoit s'empescher d'estre émeu, & de l'écouter avec respect.

Mais les maximes de morale qu'il a répanduës dans ses ouvrages, ou que ses dis-

ciples ont eu soin de recüeillir, font un portrait de son ame beaucoup plus avantageux. Il faudroit un volume entier, pour les rapporter toutes.; en voicy quelques-unes qui sont venuës à ma connoissance, & que j'ay prises en partie dans un livre composé par un des premiers Mandarins de l'Empire, qui gouverne presentement à Pekin.

I. MAXIME.

La beauté n'est point à souhaitter pour le Sage.

Confucius estant allé voir le Roy d'une Province, il le trouva avec son favori, qui estoit un Seigneur parfaitement bien fait. Le Roy, dés qu'il le vit entrer, luy dit en riant : Confucius, si les visages se pouvoient changer, je vous donnerois volontiers toute la beauté de ce jeune courtisan. Sire, luy répondit le Philosophe, ce n'est pas ce que je souhaite ; cette forme exterieure de l'homme est de peu d'usage pour le bien public. Que souhaitez-vous donc, ajoûta le Prince ? Je souhaite, Seigneur, luy dit-il, dans tous les membres de l'Empire cette juste proportion, qui fait la beauté du gouvernement, & qui empesche le corps de l'Etat d'estre difforme.

II. MAXIME.

Il faut se borner, si l'on veut estre parfait.

Dés qu'il apprit que sa mere estoit morte, il vint en son pays pour luy rendre les derniers devoirs. Il la pleura amérement, & passa trois jours sans rien manger. C'estoit peut-estre trop. Cependant un Philosophe du pays ne crut pas que ce fust assez. Pour moy, luy dit-il, j'ay esté sept jours sans rien prendre, à la mort de mes parens; & vous, qui estes le petit fils d'un Saint, & sur qui tout le monde jette les yeux pour voir de quelle maniere vous l'imiterez; vous vous estes contenté de trois jours d'abstinence. Confucius luy répondit. Les ceremonies ont esté reglées par les anciens pour arrester les indiscrets, & pour exciter les lasches. C'est à nous de suivre les loix, si nous ne voulons pas nous égarer. N'est-ce pas dans cette belle mediocrité que réside la sagesse & le Sage? Pour n'en sortir jamais, *souvenez-vous que la vertu n'est point un excés, & que la perfection a ses bornes.*

III. MAXIME.

Un homme doit souvent changer, s'il veut estre constant dans la sagesse.

Un homme de qualité dit un jour à Con-

fucius : voſtre ayeul n'a jamais manqué à aucun devoir de civilité à l'égard des Grands, cependant ſa doctrine, quoy-que ſainte, n'a point eû de cours : comment donc croyez-vous que la voſtre ſera ſuivie, puiſque vous avez une gravité qui rebute, & qui va quelquefois juſqu'à la fierté ? ce n'eſt pas le moyen d'eſtre bien venu à la Cour des Princes. Chaque ſiécle a ſes manieres, répondit Confucius. Du temps de mon ayeul, les Princes & leurs officiers eſtoient polis : on aimoit l'ordre, & chacun tenoit ſon rang ; pour s'inſinuer dans leurs eſprits, il falloit eſtre poli & reglé comme eux : à preſent on n'eſtime que le courage & la fierté, que les Princes taſchent d'inſpirer à tous leurs officiers. Il faut changer avec le monde, pour eſtre en eſtat de le gagner. *Un homme ſage ceſſeroit de l'eſtre, s'il agiſſoit toûjours comme les Sages du temps paſſé ont agi.*

IV. Maxime.

Les Grands dans un Royaume ne ſont pas toûjours les plus grands hommes de l'Etat.

Confucius eſtant venu dans la Cour d'un Roy de la Chine, en fut parfaitement bien receu. Ce Prince luy fit donner un appar-

tement en son palais, & l'y visita luy-mesme. A la fin de la visite, il luy dit : Vous ne venez pas pour rien dans mes Etats, apparemment vous avez dessein de me faire quelque bien. Seigneur, repartit Confucius, je suis un homme assez inutile; j'avouë neanmoins que si vostre Majesté veut suivre mon conseil, elle ne s'en trouvera pas mal. J'ay dessein de luy presenter des gens sages, pour remplir les principales charges de son Etat. Volontiers, dit le Prince, qui sont-ils? Seigneur, *Li-in* fils d'un Laboureur est un homme sur qui vous pouvez compter. Le Roy fit un éclat de rire : Comment, dit-il, un Laboureur? Je n'ay pas assez d'emplois pour les Seigneurs de ma Cour; & vous voulez que je prenne un Laboureur à mon service?

Le Philosophe sans s'émouvoir repartit : La vertu est de toutes les conditions : quoy-qu'ordinairement elle soit plus attachée à la condition mediocre. Nous avons dans l'Empire deux Royaumes qui ont esté fondez par deux Laboureurs, * quel inconvenient y a-t-il, qu'un homme de ce caractere gouverne le vostre? Croyez-moy, Sire, la Cour jusqu'icy vous a fourni un assez grand nombre de méchans Ministres;

* Tcheou-Coum, & Cam-tçho.

souffrez que le village vous donne un homme sage. Vous manquez d'emplois ; dites-vous, pour placer tous les Seigneurs qui vous environnent ; si la vertu estoit seule récompensée, vous trouveriez en vostre Cour plus de charges que d'Officiers ; & peut-estre seriez-vous obligé d'appeller les Laboureurs pour les remplir. *Quand le corps de la noblesse ne fournit pas de grands hommes à l'Etat, il faut prendre les grands hommes qui se trouvent parmi le peuple, & en former le corps de la Noblesse.*

V. MAXIME.

Un défaut mediocre marque souvent de grandes qualitez.

Il conseilla un jour au Roy de *Ouei* de mettre à la teste de ses armées un certain Officier de réputation ; mais le Prince s'en excusa; sur ce qu'estant autrefois petit Mandarin, il avoit pris deux œufs à un païsan. Un homme qui a abusé de son pouvoir, dit-il, ne merite plus de commander. Ces sentimens d'équité, Seigneur, répondit Confucius, sont tres-loüables dans un Roy; mais peut-estre que la moderation du Mandarin, qui n'a volé que deux œufs, n'est pas moins admirable : une si petite faute dans toute la vie d'un homme marque

en luy de grandes qualitez. Au reste, un Prince habile se sert de ses sujets dans le gouvernement, comme un Charpentier se sert du bois dans ses ouvrages; il ne rejette pas une bonne poutre, parce qu'elle a une tache; pourvû que d'ailleurs elle soit assez forte pour soûtenir tout l'édifice; & je ne conseille pas à vostre Majesté, pour la perte de deux œufs, de rejetter un grand Capitaine, qui peut vous conquerir deux Royaumes.

VI. MAXIME.

Un Prince est sans conseil lors qu'il a trop d'esprit, & qu'il dit son sentiment le premier.

Le mesme Roy tint un jour son conseil en la presence de Confucius, où il parla de quelques affaires avec tant de force d'esprit, que ses Ministres luy applaudirent, & donnerent sur le champ dans toutes ses veûës. A la fin ce Prince dit à Confucius: Que vous semble du parti que nous avons pris dans cette derniere déliberation? Sire, luy dit ce Philosophe, je ne me suis pas encore apperçû qu'on ait deliberé. Vous avez parlé avec beaucoup d'esprit, vos Ministres fort attentifs à vous plaire ont repeté le discours avec beaucoup de fidelité; ils ont dit

vostre sentiment ; & non pas le leur ; & quand vous avez rompu l'assemblée, j'attendois encore le commencement du conseil.

Quelques jours aprés, ce mesme Roy luy demanda son avis sur le gouvernement present. Il luy répondit : Personne n'en parle mal. C'est ce que je souhaite, dit le Roy. Et c'est, Sire, ce que vous ne devez pas souhaiter, reprit Confucius. Un malade abandonné, & qu'on flatte de se bien porter, n'est pas loin de la mort. Il faut qu'on puisse découvrir au Prince les défauts de l'esprit avec la mesme liberté, qu'on luy découvre les maladies du corps.

VII. Maxime.

Le Sage avance beaucoup, parce que le droit chemin est toûjours le plus court. Au contraire le méchant politique arrive plus tard à ses fins, parce qu'il marche par des routes écartées, & par des sentiers détournez.

Le Roy de *Ouei* avoüa un jour à Confucius qu'il n'y avoit rien de plus beau que la sagesse ; mais que la difficulté de l'acquerir rebutoit les plus courageux, & en détournoit les mieux intentionnez. Pour moy, ajoûta-t-il, j'y ay fait des efforts inu-

tiles ; je ſuis réſolu de ne me plus tant geſner : & pour celle qui eſt neceſſaire au bon gouvernement, un peu de politique y ſuppléera. Sire, répondit Confucius, il eſt vray que la ſageſſe eſt ſituée ſur un lieu fort élevé ; mais le chemin n'en eſt pas ſi impraticable qu'on s'imagine ; il s'applanit à meſure qu'on avance ; & quand on y eſt arrivé, on ne peut reculer ſans ſe mettre en danger de tomber dans le précipice. De maniere qu'un homme ſage ne ſçauroit ceſſer de l'eſtre ſans ſe faire en quelque maniere violence.

Mais penſez-vous qu'un Prince n'ait point de peine, quand il marche par les détours d'une politique trop artificieuſe ? tous ces rafinemens embarraſſent l'eſprit ; le moyen de démeſler facilement tant d'intrigues ? On ne s'engage point dans un labyrinthe ſans crainte, ſouvent on s'y perd ; & quand on en ſort, c'eſt toûjours aprés une infinité d'erreurs & de mépriſes, qui ont long-temps donné de l'inquiétude à l'eſprit. Vous prendrez tel parti qu'il vous plaira. *Pour moy, Sire, je ſuis perſuadé que dans le gouvernement des peuples, une vertu ſolide & conſtante avance plus que la politique la plus rafinée.*

VIII. Maxime.

Ceux qui desirent l'estat le plus parfait n'en cherchent pas toûjours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde? Mettez-vous bien dans l'esprit, que prendre un nouveau genre de vie, n'est autre chose que de passer d'une peine à une autre.

Le fils d'un Roy touché de la vie que menoit Confucius, sentit naistre en son cœur ces premiers desirs de la sagesse, qu'une bonne éducation & de bons exemples ont coustume d'inspirer aux jeunes gens, quand ils n'ont pas encore esté corrompus par le commerce du monde. Il l'alla trouver, & luy dit qu'il estoit résolu d'abandonner toutes choses pour se faire son disciple : car enfin, ajoûta-t-il, je sens bien qu'il y a mille chagrins à essuyer dans le genre de vie où ma naissance m'engage, au lieu que la vostre me semble pleine de douceur.

Puisque c'est la douceur que vous cherchez dans mon estat, luy répondit Confucius, je ne vous conseille pas de vous y engager. On trouve souvent la peine, à mesure qu'on la fuit. Le ciel qui m'a inspiré l'amour de la vie privée, vous a fait naistre pour commander. Soyez Roy, & ne cher-

chez pas trop la paix ; au contraire, *si vous ne voulez pas perdre vos Estats, faites une bonne guerre à vos ennemis ; mais combattez encore avec plus de courage vos passions & l'amour d'une vie douce, si vous ne voulez pas vous perdre vous-mesme.*

IX. MAXIME.

Ceux qui sont diligens, & qui veulent tout faire, remettent beaucoup de choses au lendemain.

Son propre fils luy dit un jour : Je m'applique avec soin à toute sorte d'étude ; je n'obmets rien pour me rendre habile, & cependant j'avance peu. Ce sage pere luy dit : Obmettez quelque chose, & vous avancerez beaucoup. Parmi ceux qui font de grands voyages à pied, en avez-vous vû un seul qui courust ? Il faut en toutes choses aller d'ordre, & ne vouloir embrasser que ce qui est à la longueur de vostre bras, autrement vous vous donnerez des mouvemens inutiles. Les Saints se sont d'abord appliquez aux choses les plus aisées ; le succés leur a donné du courage & de la force pour se porter aux plus difficiles ; peu à peu ils sont devenus parfaits. *Ceux qui, comme vous, veulent tout faire en un jour, ne font rien en toute leur vie ; & au con-*

traire ceux qui ne s'appliquent jamais qu'à une chose, trouvent à la fin qu'ils ont tout fait.

X. MAXIME.

On ne doit pas s'estonner que le Sage marche plus lentement dans la voye de la vertu, que les méchans en celle du vice. La passion entraisne, & la sagesse conduit.

Un de ses amis se plaignoit du peu de progrés qu'il avoit fait dans la vertu. Je travaille, disoit-il, depuis plusieurs années à imiter les Saints de l'antiquité, & je suis encore fort imparfait. Pour peu que je me fusse appliqué à suivre les exemples des méchans, j'aurois bien fait du chemin en peu de temps. Pourquoy n'est-il pas aussi facile d'acquerir la perfection que de s'abandonner au vice?

Ce n'est pas merveille, dit Confucius; la vertu est élevée, & le vice est dans le lieu le plus bas. Il faut de la peine & du temps pour monter, un moment suffit pour tomber dans le précipice. Cependant je vous prie de ne vous pas laisser abuser à cette facilité apparente. *Il est vray qu'on se détermine plus aisément au mal qu'au bien; mais puis qu'ensuite on s'en repent toûjours, c'est une marque qu'il y a moins de*

peine à faire le bien qu'à perseverer dans le mal.

XI. MAXIME.

La veritable Noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le merite. Nous sommes d'un rang bien élevé, quand la vertu nous empesche de ramper avec le reste des hommes.

Confucius voyant un homme qui portoit un poisson, soûpira, & dit à ceux qui luy en demandoient la raison : Ce poisson, qui pouvoit aisément conserver sa vie, la perd neanmoins, pour s'estre laissé aller au plaisir d'une amorce trompeuse. Le défaut de raison excuse son avidité ; mais les hommes sont-ils excusables de perdre la vertu, qui est beaucoup plus prétieuse que la vie, en se laissant prendre aux amorces que les biens & la vanité du monde leur presentent ? Si l'on connoissoit ce qu'on cherche, on tiendroit une autre route pour le trouver. Voulez-vous estre riche, ne prenez rien de personne : Voulez-vous estre noble, méprisez tout, jusqu'au mépris mesme qu'on pourroit avoir pour vous. *Un homme est bien élevé au-dessus des autres, quand la calomnie & les injures ne peuvent atteindre jusqu'à luy.*

XII. Maxime.

Dans l'estat où nous sommes, la perseverance dans le bien consiste moins à ne pas tomber, qu'à se relever toutes les fois qu'on tombe.

Vous estes bien-heureux, Confucius, disoient un jour quelques Mandarins qu'il instruisoit, d'estre arrivé au souverain degré de la vertu. Il y a long-temps que vous ne pechez plus. Pour nous, quelque effort que nous fassions pour devenir gens de bien, il ne se passe pas de jour que nous ne commettions des fautes considerables. Quoy-que toute faute soit blasmable, leur répondit Confucius, vous n'estes pas si malheureux que vous pensez, d'en faire plusieurs: vostre vie aussi-bien que la mienne est un long voyage: le chemin est difficile, & nostre raison à demi-éteinte par les passions nous fournit peu de jour pour nous conduire; quel moyen de ne pas broncher quelquefois dans les tenebres? quand on se releve, les chûtes retardent le voyage, mais elles ne le rompent pas. Ce seroit un grand malheur pour nous de n'en faire qu'une, comme les méchans qui ne tombent qu'une fois, parce que le premier précipice les arreste; mais les gens de bien qui con-

tinuënt à marcher, tombent ſouvent.

XIII. MAXIME.

Il n'eſt point d'homme qui ne ſe cache la moitié de ſes défauts ; cependant tout flatté qu'il eſt, il rougiroit de paroiſtre aux yeux des autres ce qu'il paroiſt à ſoy-meſme.

On ſe plaignoit un jour dans une aſſemblée de ce que la nature en donnant des yeux aux hommes pour découvrir la beauté des corps, ne luy en avoit pas donné qui puſſent voir les eſprits & découvrir les ſecrets des cœurs. C'eſt ainſi, diſoit-on, que la vertu & le vice ſont confondus dans le monde.

Confucius leur dit : Nous ſerions fort embarraſſez vous & moy, ſi nous n'avions ce retranchement, pour mettre à couvert nos foibleſſes. Nous y gagnons plus que vous ne penſez, car je tiens que *le Philoſophe ſouffriroit plus de paroiſtre foible, que le méchant de paroiſtre vicieux.*

XIV. MAXIME.

Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croyent déja plus que vous ne voulez.

C'eſt ainſi qu'il parla un jour à ſes diſci-

ples, qui affectoient à tout moment de se blasmer ; à quoy il ajoûta :

Avoüer ses défauts, quand on nous en reprend, c'est modestie :

Les découvrir à ses amis, c'est ingenuité, c'est confiance :

Se les reprocher à soy-mesme, c'est humilité :

Mais les aller prescher à tout le monde, si l'on n'y prend garde, c'est orgueil.

Par cet échantillon de la morale de Confucius vous jugez bien, MONSEIGNEUR, que la raison est de tous les temps & de tous les lieux. Seneque ne nous a rien dit de meilleur; & si j'ay le loisir, comme j'en ay la pensée, de faire un recueil entier des maximes de nostre Philosophie; peut-estre y trouvera-t-on tout ce qu'il faut, pour luy donner rang parmi nos Sages de l'antiquité. Je souhaite du moins, MONSEIGNEUR, que le portrait que je viens de vous en faire, ne vous ait pas tout-à-fait déplu. S'il vivoit encore aujourd'huy, tout Philosophe qu'il est, je suis seur qu'il seroit sensible à l'approbation que vous luy donneriez. Un témoignage comme le vostre, toûjours éclairé, toûjours sincere, doit necessairement faire plaisir aux plus grands.

hommes: Peut-estre jusqu'icy on a peu compté en France sur l'idée que tout l'Orient s'en est formée; mais dés que vous l'honorerez de vostre estime, tout le monde sera persuadé que l'antiquité ne l'a point flatté, & que la Chine en le choisissant pour Maistre & pour Docteur a rendu justice à son merite. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obéissant serviteur, L. J.

LETTRE VIII.

A Monseigneur DE PHELIPEAUX, Secretaire d'Etat.

Du caractere particulier de l'esprit des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Si dans cette Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire, je me borne à ce qui touche le caractere particulier de l'esprit des Chinois, ce n'est pas que je ne sçache l'obligation où je suis de vous rendre un compte exact de toutes les autres connoissances que nous avons acquises en nos voyages : mais j'ay crû que je ne pouvois mieux commencer à satisfaire à ce devoir, qu'en vous entretenant d'abord de ce qui doit naturellement vous faire plus de plaisir. Un Capitaine écouteroit parler plus volontiers des guerres, & de la bravoure des Tartares, &

un courtiſan de la politeſſe des Chinois; mais quand on eſt auſſi ſpirituel que vous l'eſtes, & l'heritier d'une maiſon qui s'eſt toûjours diſtinguée par l'eſprit dans les ſciences, & par la penetration dans le maniment des plus importantes affaires; je ne crois pas qu'on puiſſe traiter une matiere qui vous ſoit plus propre & plus agreable que celle-cy.

De tous les peuples du monde, il n'en eſt aucun qui ne ſe pique d'eſprit; & ſouvent en cette matiere, les plus barbares ſe préferent aux plus polis. Les habitans du Cap de bonne eſperance, que nous ne pouvons guere nous repreſenter ſans quelque eſpece d'horreur, & qu'on a bien de la peine à compter parmi les hommes, regardent neanmoins les Européens comme des eſclaves, & traitent les Hollandois de gens groſſiers & peu éclairez dans le gouvernement.

Les Siamois, dont la phyſionomie eſt aſſez connuë en France, & qui ont dans les Indes des ames toutes faites pour leurs corps, diſent ordinairement, que le Ciel, dans le partage qu'il a fait des qualitez naturelles, a accordé aux François la bravoure & la ſcience de la guerre, aux Hollandois le genie du commerce, aux Anglois l'art de

la navigation, aux Chinois la sagesse propre du gouvernement; mais qu'il a donné l'esprit aux Siamois. S'ils ne nous en avoient averti, peut-estre n'y aurions-nous pas fait réflexion, & c'est une découverte dont nous leur sommes redevables. Aprés cela, il ne faut pas s'étonner, si les Chinois, qui traitent d'aveugles tous les peuples de l'Orient, se sont à leur tour donné la préference & ont cru estre sans contredit la nation du monde la plus spirituelle.

On ne peut pas douter qu'ils n'ayent en effet de l'esprit; mais il me semble qu'on n'en connoist pas encore assez bien le caractere. A voir leurs Bibliotheques, leurs Universitez, le nombre prodigieux de leurs docteurs, leurs Observatoires, & le soin qu'ils prennent de bien observer, on jugeroit que cette nation est non-seulement habile, mais encore parfaitement instruite en toute sorte de sciences; qu'elle a de la penetration, de l'invention, du genie pour tout. Cependant; quoy-que depuis plus de quatre mille ans, on propose des récompenses aux sçavans, & que la fortune d'une infinité de gens dépende de leur capacité, ils n'ont pas eû encore un seul homme mediocrement profond en aucune science speculative. Ils ont découvert toutes ces mi-

nes précieuſes, ſans en creuſer aucune; joüiſſant en paix durant tant de ſiécles de la réputation des plus ſçavans hommes du monde, parce qu'ils ne voyoient perſonne, qui ne fut encore plus ignorant qu'eux.

Ainſi je crois pouvoir aſſurer, ſans leur faire aucune injuſtice; que parmi les qualitez dont le Ciel a differemment enrichi les peuples de la terre, ils n'ont pas receu en partage cet eſprit de penetration & de ſubtilité, ſi neceſſaire à ceux qui s'appliquent à la connoiſſance de la Nature. Cette Logique ſur laquelle nous avons ſi fort rafiné, la Geometrie qu'on a portée en France à un ſi haut point de perfection, & qui peut paſſer pour le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, n'entreront jamais dans leurs Academies; & malgré l'orgueil naturel dont ils ſont pleins, ils avoüëront ſans peine, qu'en ces matieres, les Européans ſeront apparemment toûjours leurs maiſtres.

Il eſt vray qu'ils ont leur Philoſophie; qu'ils établiſſent certains principes pour expliquer la compoſition des corps, leurs proprietez, leurs effets. Ils ne ſont pas auſſi tout-à-fait ignorans dans l'Anatomie; ils reconnoiſſent meſme une circulation de ſang & d'humeurs; mais toutes leurs idées ſont ſi generales, ſi confuſes & ordinaire-

ment si fausses, que je n'oserois ici en faire le détail.

Leur Arithmetique est moins imparfaite, quoy-qu'ils n'y employent point comme nous le *Zero*, ce qui est pourtant d'un tres-grand secours. Ils n'en pratiquent guere les regles par le calcul, mais ils se servent d'un instrument composé d'une petite planche d'un pied & demi de long, sur le travers de laquelle ils passent dix ou douze petits bastons paralleles ; chacun desquels enfile plusieurs boutons coulants : en les assemblant, ou en les retirant les uns des autres, ils comptent à peu-prés comme nous ferions avec des jettons, mais avec une si grande facilité qu'ils suivent sans peine un homme, quelque viste qu'il lise un livre de compte : à la fin on trouve l'operation toute faite, & ils ont leur maniere d'en faire l'épreuve.

Leur Geometrie est fort superficielle, elle se borne à peu de propositions, & à quelques problêmes d'Algebre, dont ils font la resolution sans principe, & seulement par induction.

Ils prétendent estre les inventeurs de la Musique, & l'avoir portée autrefois à la derniere perfection : mais ou ils se trompent, ou ils l'ont tout-à-fait perduë ; car celle

qu'ils employent à present est si imparfaite qu'elle n'en merite pas mesme le nom.

Pour ce qui est de l'Astronomie, il faut avoüer que jamais peuple dans le monde ne s'y est si constamment appliqué. Cette science leur est redevable d'une infinité d'observations; mais l'histoire, qui les rapporte en general, n'a pas eû soin de descendre dans le détail qui seroit necessaire pour retirer tout le fruit qu'un si grand travail sembloit promettre. Cependant il n'a pas esté tout-à-fait inutile à la posterité. Nous avons plus de quatre cens observations tant d'Eclypses que de Cometes & de conjonctions, qui asseurent leur Chronologie, & qui peuvent servir à perfectionner la nostre.

Quoyque leurs tables fussent imparfaites, elles n'ont pas laissé de servir utilement à regler les temps; mais aprés une certaine suite d'années leurs astronomes estoient obligez d'y faire des corrections, parce qu'elles ne s'accordoient pas exactement avec le Ciel, jusqu'au commencement de ce siecle qu'ils eurent quelque connoissance de nostre astronomie. Les Européens ont depuis entierement réformé leur Calendrier, ce qui les a rendus si celebres & si necessaires à l'Etat, que rien n'a tant contribué

à y affermir la Religion, & à la défendre dans les diverses persecutions qu'elle a souffertes.

Si les Chinois ont manqué d'excellens Mathematiciens, ils ont eû du moins de parfaits Astrologues; parce que pour réüssir dans l'Astrologie judiciaire, il suffit d'estre habile trompeur; & de sçavoir mentir adroitement; ce que nulle nation ne peut disputer à la Chinoise. Il y a depuis plusieurs siécles des fourbes de profession, qui promettent par la connoissance des astres la pierre philosophale & l'immortalité. On marque chaque année dans l'Almanach, les bons & les mauvais jours pour les bastimens, pour les mariages, pour le commencement des voyages, & pour de semblables actions, dont le succés dépend plus de la sagesse des hommes que de toutes les influences du Ciel.

Les Missionnaires craignant qu'on ne leur attribuast ces sottises & ces superstitions ridicules, parce qu'on les fait auteurs du Calendrier, se crurent obligez de faire une déclaration publique du peu de part qu'ils y avoient: ils protesterent qu'ils les condamnoient absolument; & l'Empereur, qui ne donne point dans ces foiblesses, a bien voulu, & mesme a esté fort

fort édifié qu'ils s'expliquassent là-dessus.

La Medecine n'a pas esté negligée ; mais comme la Physique & l'Anatomie qui en sont les principes, leur ont toûjours manqué, ils n'y ont jamais fait de grands progrés. Il faut pourtant avoüer qu'ils ont acquis une connoissance particuliere du pouls, qui les a rendus celebres dans le monde. Il y a * plus de quatre mille ans que l'Empereur *Hoamti* en composa un traité, & depuis ce temps-là les Medecins Chinois ont regardé cette science comme le fondement de toute la Medecine.

Ils touchent le pouls d'une maniere à faire rire ceux qui n'y sont pas accoustumez. Aprés avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artére, & pressé fortement & uniformement le poignet du malade, ils se relaschent peu à peu jusqu'à ce que le sang arresté par le pressement, ait repris son cours ordinaire. Ils recommencent un moment aprés, à serrer le bras comme auparavant ; ce qu'ils continuent assez long-temps à diverses reprises. Ensuite comme des gens qui voudroient toucher le clavessin, ils élevent & abaissent les doigts successivement l'un aprés l'autre, appuyant mollement ou avec force, quelquefois plus viste, & quel-

* Il y a 4392. ans.

quefois plus lentement, jusqu'à ce que l'artere réponde aux touches que le Medecin remuë; & que la force, la foiblesse, le déreglement, & tous les autres symptomes du pouls se manifestent.

Ils prétendent qu'il n'arrive jamais d'accident extraordinaire dans la constitution qui n'altere le sang, & qui par consequent ne fasse quelque impression differente dans les vaisseaux. Ce n'est pas tant par le raisonnement qu'on s'instruit en cette matiere, que par une longue experience, qui découvre beaucoup mieux que la speculation, tous ces merveilleux changemens.

Quand on s'est long-temps appliqué à écouter la voix de la nature, qui s'explique par les battemens du pouls, on sent parfaitement ces differences, qui d'ailleurs paroissent imperceptibles. L'insomnie ou la létargie, le dégoust ou la faim, un mal de teste, ou une foiblesse d'estomach, la plénitude, ou l'épuisement, tout cela est l'effet ou la cause de quelque intemperie qui arrive dans la masse du sang.

Ainsi son mouvement sera pour lors moins frequent ou plus viste, plus plein ou plus foible, uniforme ou irregulier. Quelquefois ce sera un tremoussement causé par une ébullition de toute la masse des hu-

meurs, qu'on sentira à peu prés comme une cloche qui tremble encore aprés avoir esté sonnée. Quelquefois aussi l'artére ne battera pas de coup, mais s'enflera peu à peu. En la pressant on pourra encore s'appercevoir de plusieurs effets qui ne se declarent pas au seul attouchement; car pour lors le cours de la circulation qu'on suspend, ou qu'on diminuë, & qui recommence un moment aprés avec plus de force, fera juger differemment de la disposition du cœur, de la fermentation qui s'y fait, de la qualité du sang, qui s'y prépare, des obstacles qui s'opposent à son passage, des matieres grossieres & cruës dont il est chargé, de la nature des esprits qui le subtilisent trop, & qui précipitent la transpiration. Les Medecins Chinois prétendent avoir distingué par une longue experience toutes ces differences de pouls, & avoir connu les effets & les maladies qui y sont ordinairement attachées; ainsi ils tiennent la main de leur malade un quart d'heure, tantost la droite, quelquefois la gauche; & souvent toutes les deux en mesme temps. Ensuite, comme s'ils avoient esté inspirez, ils font hardiment les Prophetes: Vous n'avez point eû de mal de teste, disent-ils, mais une pesanteur qui vous a assoupi; ou bien, vous avez perdu

l'appetit ; en deux jours précisément il vous reviendra ; ce soir, quand le soleil se couchera, vous aurez la teste plus libre ; vostre pouls indique des douleurs dans le bas ventre ; assurément vous avez mangé d'une telle viande ; cette incommodité durera cinq jours, aprés quoy elle cessera ; & ainsi des autres symptomes de la maladie qu'ils découvrent, ou qu'ils prédisent assez juste, quand ils sont habiles ; car pour les autres ce sont ordinairement de faux Prophetes.

On ne peut pas douter, aprés tous les témoignages que nous en avons, qu'ils n'ayent en cette matiere quelque chose d'extraordinaire, & quelquefois mesme de surprenant. Néanmoins il faut presque toûjours s'en défier, & on ne sçauroit estre trop en garde contre eux ; parce qu'ils se servent de toute sorte de moyens pour s'instruire secrettement de l'estat du malade avant que de le visiter. Ils feignent mesme pour se faire de la réputation, un genre de maladie qu'ils procurent quelquefois dans la suite. Une personne m'a dit qu'ayant fait appeller un Medecin & un Chirurgien pour le guerir d'une playe, l'un d'eux luy avoit dit que tout le mal estoit causé par un petit ver qui s'estoit insinué dans les chairs, & qui luy causeroit infailliblement la can-

grene, si par quelque remede on ne l'en faisoit sortir; que luy seul dans le païs avoit ce secret, & qu'il l'employeroit en sa faveur, pourveu qu'il luy donnast une somme considerable d'argent. Le malade la luy promit, & en avança une partie; mais ce fourbe, aprés divers remedes inutiles, engagea enfin adroitement un petit ver dans son emplastre, qu'il retira une heure aprés en triomphant, comme s'il estoit sorti de la playe mesme. Son compagnon, qui n'avoit rien gagné à ce manége, le découvrit dans la suite; mais il n'estoit plus temps, & le Chirurgien se consola plus facilement de la perte de sa réputation, que le malade de la perte de son argent.

Quoy-qu'il en soit de la capacité des Medecins Chinois, il est certain qu'ils prédisent plus facilement le mal, qu'ils ne le guerissent; & l'on meurt entre leurs mains comme par tout ailleurs. Ils préparent eux-mesmes leurs remedes, qui consistent ordinairement en pillulles: selon qu'ils les préparent, elles sont sudorifiques, elles purifient le sang & les humeurs, elles fortifient l'estomach, elles abbattent les vapeurs, elles sont restringentes, ou disposent peu à peu à l'évacuation; mais elles n'operent guere par la purgation. Ils ne saignent point, &

ne connoissent l'usage du lavement que depuis qu'ils ont eû communication avec les Medecins de Macao. Ils ne desapprouvent par ce remede, mais ils le nomment le remede des Barbares. Ils appliquent des ventouses non-seulement sur les épaules, mais encore sur le ventre, pour diminuer les douleurs de la colique.

Ils sont presque tous persuadez que la pluspart des maladies sont causées par des vents malins & corrompus qui se glissent dans les chairs, & qui affectent mal toutes les parties du corps. Le moyen le plus seur de les dissiper, c'est d'appliquer en differents endroits des aiguilles rouges ou des boutons de feu, c'est leur remede ordinaire. Un jour que j'en paroissois surpris, un Chinois me dit, en faisant allusion à la saignée. *On vous traite en Europe avec le fer, ici on nous martirise avec le feu; la mode apparemment n'en changera pas, parce que les Medecins ne sentent pas le mal qu'ils nous font, & qu'ils ne sont pas moins bien payez pour nous tourmenter, que pour nous guerir.*

Je ne sçay si les Chinois ont appris des Indiens ce violent remede, ou si les Indiens eux-mesmes l'ont receu des Medecins Chinois; mais dans les Indes on prétend que le feu guerit de tous maux. Cette persuasion

où l'on est fait tous les jours une infinité de malheureux qu'on brûle à petit feu pour la moindre incommodité. Il y a pourtant des maladies qui ne se guerissent que par là. Les gens du pays, & sur-tout les esclaves, sont sujets à une violente colique, que les Portugais appellent *Mor-detchin* : causée par une indigestion d'estomach, & accompagnée d'ordinaire de vomissemens continuels : les tranchées en sont cruelles, & la douleur oste souvent la connoissance. Ce mal est infailliblement mortel, si on n'y remedie de la maniere que je vas dire.

On applique legerement sur la plante des pieds une pelle de feu toute rouge ; si le malade donne quelque marque de sentiment, on ne passe pas outre, & il est gueri ; s'il est insensible à cette premiere operation, on appuye avec force, & on continuë toûjours de presser la pelle, brûlant impitoyablement jusqu'à l'os, sans jamais s'arrester, jusqu'à ce que le malade s'en plaigne ; ce qui met fin au remede & à la maladie. Mais si le feu, quelque violent qu'il soit, ne se fait point sentir, on desespere de la guerison, & en peu de temps le malade meurt.

Parmi les remedes de la Chine, il n'en est point qui soient si estimez que les cor-

diaux. Ils en ont de plusieurs sortes, & fort naturels, parce qu'ils ne consistent la plus-part que dans des herbes, des feüilles ou des racines. Leurs simples sont en grand nombre : & si l'on en croit les gens du pays, ils ont tous des vertus singulieres & éprouvées. J'en ay apporté ici prés de quatre cens dessinez avec leurs couleurs & leur forme naturelle, sur celles que l'Empereur a fait peindre pour son cabinet. Le Pere Visdelou, l'un des six Jesuites que Sa Majesté y envoya en 1685. s'applique à la traduction de l'Herbier Chinois, où les vertus & les qualitez de toutes ces plantes sont expliquées. Ce Pere, qui s'est rendu tres-capable dans la connoissance des livres, y ajoûtera ses reflexions particulieres; & je ne doute point que ce qu'il nous donnera là-dessus n'enrichisse nostre Botanique & ne contente tous les curieux.

Parmi ces simples il y en a de deux especes particulieres dont je puis parler par avance. Le premier est la feüille de * *Thé*, ou plûtost de *Tçha*, comme on l'appelle à la Chine. On est ici fort partagé sur les proprietez qu'on luy attribuë. Les uns soûtiennent qu'il en a d'admirables ; d'autres que

* *Thé* est un méchant mot de la Province de Fokien. Il faut dire *Tçha*, c'est le terme de la langue Mandarine.

c'eſt une imagination, & un pur enteſtement des Européans, qui eſtiment toûjours les nouveautez, & qui donnent du prix à tout ce qu'ils ne connoiſſent pas. En celà, comme en la pluſpart des choſes où les hommes ne conviennent point, je croy qu'il y a un milieu à prendre.

A la Chine on n'eſt ſujet ni à la goute, ni à la pierre, ni à la ſciatique; & on s'imagine que le frequent uſage du *Thé* preſerve de tous ces maux. Les Tartares qui ſe nourriſſent de chair cruë ſont malades & ſouffrent des indigeſtions continuelles dés qu'ils ceſſent d'en boire; & pour en avoir abondamment, ils fourniſſent à l'Empereur preſque tous les chevaux qui ſervent à remonter ſa cavalerie. Quand on a des vertiges ou des fumées qui chargent la teſte, on ſe ſent extrémement ſoulagé dés qu'on s'accoûtume au *Thé*. En France il y a une infinité de gens qui s'en trouvent bien pour la gravelle, les indigeſtions, les maux de teſte; & quelques-uns prétendent avoir eſté gueris de la goute preſque miraculeuſement, tant ſon effet a eſté prompt & ſenſible. Tout cela prouve que le *Thé* n'eſt pas une chimere & un pur enteſtement. Mais auſſi quelques-uns, aprés en avoir bû, en dorment mieux; ce qui prouve qu'il n'eſt pas

propre à abbatre les fumées. Il y en a qui n'en prennent jamais aprés le repas, sans experimenter de méchans effets; leur digestion en est troublée, & ils sentent long-temps aprés des cruditez & une réplétion incommode. D'autres n'en sont soulagez ni dans la goute, ni dans la sciatique. Plusieurs disent qu'il desséche, qu'il maigrit, qu'il resserre; & que si l'on y trouve quelques bonnes qualitez, la pluspart des autres feüilles feroient à peu-prés le mesme effet. Ces experiences prouvent au moins que sa vertu n'est pas si universelle qu'on s'imagine.

Ainsi je croy qu'il faut en parler moderément & pour le bien & pour le mal. Peut-estre que l'eau chaude est toute seule un bon remede contre les maladies, dont on attribuë la guerison au *Thé*: Et il y a des gens qui sont exempts de beaucoup d'incommoditez, parce qu'ils se sont fait une habitude de boire chaud. Cependant il est certain que le *Thé* est corrosif de sa nature, car il attendrit les viandes dures avec lesquelles on le fait boüillir, & par consequent qu'il est propre à la digestion, c'est-à-dire à la dissolution. Cela mesme prouve qu'il est contraire aux obstructions; & les liqueurs empreintes de ses particules ou de ses sels détachent

& entraiſnent plus facilement tout ce qui s'attache aux tuniques des vaiſſeaux. Cette meſme qualité eſt propre à conſumer les humeurs ſuperfluës, à donner du mouvement à celles qui croupiſſent & qui ſe corrompent, à évacuer les autres qui cauſent les douleurs de la ſciatique & de la goute. De ſorte que le *Thé* pris avec précaution eſt un fort bon remede, quoy-qu'il ne ſoit pas ſi efficace, ni ſi univerſel que le temperament de certaines gens, la force du mal, & certaines diſpoſitions occultes n'en puiſſent ſouvent retarder l'effet, ou meſme en rendre la vertu inutile.

Pour s'en ſervir utilement, il eſt bon de le connoiſtre, car il en eſt de plus d'une ſorte. Celuy de la province de Chenſi eſt groſſier, aſpre & deſagreable. Les Tartares en boivent; il leur faut un diſſolvant plus fort qu'aux Chinois, à cauſe de la viande cruë dont ils ſe nourriſſent. Il eſt à grand marché dans le païs, & la livre n'en couſte pas trois ſols. Dans cette meſme Province on en trouve d'une eſpece particuliere, plus ſemblable à la mouſſe qu'aux feüilles d'un arbre. On le garde long temps, & l'on prétend que le plus vieux eſt excellent dans les maladies aiguës. On en donne auſſi aux malades, d'une troiſiéme ſorte, dont les feüil-

les ſont fort longues & fort épaiſſes,& il eſt bon à meſure qu'il eſt gardé; mais ce n'eſt pas là le *Thé* uſuel.

Celuy qu'on boit ordinairement à la Chine n'a point de nom particulier, parce qu'il ſe cueille indifferemment en divers terroirs. Il eſt bon, l'eau en eſt rougeaſtre, le gouſt fade & un peu amer; le peuple s'en ſert indifferemment à toutes les heures du jour, & c'eſt la boiſſon la plus commune.

Mais les gens de qualité en uſent de deux autres eſpeces qui ſont fort celebres à la Chine. La premiere ſe nomme le *Thé ſoumlo*; c'eſt le nom du lieu où on le cueille. Les feüilles en ſont un peu longues, l'eau claire & verte quand il eſt frais,le gouſt agreable; il ſent, dit-on en France, un peu la violette, mais cette odeur ne luy eſt point naturelle: & les Chinois m'ont ſouvent aſſuré que le bon *Thé* ne devoit avoir aucune odeur; c'eſt celuy qu'on preſente ordinairement dans les viſites; mais il eſt extrémement corroſif. On ne doit pas en prendre à jeun, & à la longue on s'en trouveroit incommodé. Peut-eſtre que le ſucre qu'on y meſle en France en corrige l'acrimonie; mais à la Chine où l'on le prend pur, un trop grand uſage de ce *Thé* ſeroit capable de gaſter l'eſtomach.

La deuxiéme espece se nomme le *Thé voüi.* Les feüilles, qui en sont petites & noirastres, donnent à l'eau une couleur jaune. Le goust en est délicat, & l'estomach le plus foible s'en accommode en tout temps. En hyver, il faut en user moderément; mais en esté, on n'en sçauroit trop boire. Il est sur tout admirable dans la sueur, aprés un voyage, une course, ou quelqu'autre exercice violent. On en donne aussi aux malades, & ceux qui ont quelque soin de leur santé n'en boivent point d'autre. Quand j'estois à Siam, j'entendois souvent parler de la fleur de *Thé*, du *Thé* Imperial, & de plusieurs autres sortes de *Thé* dont le prix estoit encore plus extraordinaire que les proprietez qu'on leur attribuoit; mais à la Chine je n'ay rien oüi de semblable.

Universellement parlant, le *Thé* pour estre excellent doit se cueillir de bonne heure, quand les feüilles en sont encore petites, tendres & pleines de suc. On commence ordinairement à les amasser au mois de Mars ou d'Avril, selon que la saison est plus ou moins avancée. On les expose ensuite à la fumée de l'eau boüillante, pour les ramollir; dés qu'elles en sont pénétrées, on les passe sur des plaques de cuivre qu'on tient sur le feu, & qui les sechent peu à peu,

jusqu'à ce qu'elles se rissollent, & qu'elles se roulent d'elles-mesmes de la maniere que nous les voyons. Si les Chinois estoient moins trompeurs, le *Thé* en seroit meilleur; mais souvent ils y meslent d'autres herbes, pour grossir le volume à peu de frais, & en retirer plus d'argent. Ainsi il est rare d'en trouver qui soit parfaitement pur.

Il croist ordinairement dans les vallées & au pied des montagnes. Le meilleur vient dans les terroirs pierreux. Celuy qu'on plante dans les terres legeres tient le second rang. Le moindre de tous se trouve dans les terres jaunes; mais en quelque endroit qu'on le cultive, il faut avoir soin de l'exposer au midy, il en a plus de force, & porte trois ans aprés avoir esté semé. Sa racine ressemble à celle du pescher, & ses fleurs aux roses blanches & sauvages. Les arbres viennent de toute sorte de grandeur, depuis deux pieds jusqu'à cent; & on en trouve de si gros, que deux hommes auroient de la peine à les embrasser. Voilà ce qu'en dit l'Herbier Chinois. Pour moy voicy ce que j'en ay vû.

En entrant dans la Province de Fokien on me fit remarquer pour la premiere fois du *Thé* sur le penchant d'une petite colline; il n'estoit que de cinq ou six pieds de

haut. Plusieurs tiges, dont chacune estoit grosse comme le pouce, jointes ensemble & divisées par la cime en plusieurs petits rameaux, formoient une espece de bouquet, à peu-prés comme nostre myrrhe. Le tronc quoy-que sec en apparence portoit neanmoins des branches & des feüilles bien vertes. Ces feüilles estoient allongées par la pointe, assez étroites, d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, & dentelées dans tout leur contour. Les plus vieilles paroissoient en dehors un peu blanches, elles estoient dures; cassantes, ameres. Les nouvelles au contraire estoient molles, pliantes, un peu rouges, lissées, transparentes & assez douces au goust, sur tout aprés les avoir maschées durant quelque temps.

Comme c'estoit au mois de Septembre, j'y trouvay de trois sortes de fruit. Dans les branches nouvelles il y avoit de petits pois mous, verds par le dehors, & pleins en dedans de graines jaunes. En d'autres, les fruits estoient gros comme des féves, mais de differentes figures; les uns ronds, renfermant chacun un pois; les autres allongez, qui en renfermoient deux; & quelques-uns de figure triangulaire en portoient trois fort semblables à ceux qui portent la hraine de suif, & qui sont si fameux à la Chi-

ne. La premiere peau dont ces fruits ou plûtost ces graines sont enveloppées, est verte, fort épaisse & peu unie. La seconde est blanche & plus mince, sous laquelle une troisiéme pellicule tres-fine couvre une espece de gland ou une noisette parfaitement ronde, qui tient à l'écorce par une petite fibre, d'où elle tire sa nourriture. Quand ce fruit est nouveau, il a peu d'amertume, mais un ou deux jours aprés avoir esté cueilli, il se desseche, il s'allonge, il jaunit, il se ride mesme comme une vieille noisette; enfin il devient huileux & fort amer. Outre cela je trouvay dans ces arbres une troisiéme sorte de fruits vieux & durcis, dont la premiere peau noire & entr'ouverte laissoit voir au-dedans une écorce dure, cassante & tout-à-fait semblable à celle d'une châtaigne. Aprés l'avoir rompuë, à peine y trouvai-je aucun vestige de fruit, tant il estoit desseché & applati. En quelques-uns ce mesme fruit s'estoit pulverisé, en d'autres on y trouvoit une tres-petite noisette tout-à-fait seche, & à demi couverte de sa premiere pellicule.

Parmi ces fruits, on en voit un grand nombre qui n'ont point de germe, & qu'on appelle femelles, ceux qui en ont se peuvent semer; il en vient des arbres. Mais les Chinois se servent ordinairement de gref-

ſes, & en font des plants. Pour mieux connoiſtre la nature de cet arbre, j'eus la curioſité de gouſter l'écorce du tronc & des branches. Je maſchay auſſi du bois & des fibres, l'un & l'autre me parut ſans aucune amertume, & meſme ſur la fin j'y trouvay un gouſt de régliſſe aſſez agreable, mais peu ſenſible, & qui ne ſe découvre qu'aprés y avoir fait quelque réflexion. Quoy-que ce détail puiſſe déplaire à ceux qui prennent peu d'intereſt à la ſcience des plantes, je ſuis ſeur que les curieux ſouhaiteroient encore quelque choſe de plus ſpecifié, comme ſeroit le pannache de ſes fleurs, l'arrangement de leurs fibres, la conformation des rameaux & des racines, & cent autres particularitez qui en font l'anatomie; mais pour cela il faut du loiſir, & je n'eus qu'un quart d'heure pour examiner l'arbre dont j'ay l'honneur de vous parler.

Il y a à la Chine un autre Simple beaucoup moins commun que le *Thé*, & pour cela meſme plus eſtimé qu'on nomme le *Gin-Sem*; *Gin* veut dire homme, & *ſem* plante ou Simple; comme qui diroit Simple humain, Simple qui reſſemble à l'homme. Ceux qui juſqu'ici ont donné une autre interprétation à ces mots, ſont excuſables; parce qu'ils ne connoiſſoient pas la

force des caracteres Chinois, qui seuls renferment la veritable signification des termes. Les Sçavans luy donnent dans leurs livres beaucoup d'autres noms, qui marquent assez le cas qu'ils en font; comme le Simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, le remede qui communique l'immortalité, & plusieurs autres de cette nature.

C'est une racine grosse environ comme la moitié du petit doigt, & une fois plus longue. Elle se divise en deux branches, ce qui fait une figure assez semblable au corps humain avec ses deux jambes. Sa couleur tire sur le jaune; & quand on l'a gardée quelque temps elle se ride & se durcit. Les feüilles qu'elle pousse sont petites & terminées en pointes, les branches en sont noires, la fleur violette, la tige couverte de poil. On dit qu'elle n'en pousse qu'une, que cette tige ne produit que trois branches, & que chaque branche porte les feüilles quatre à quatre, ou cinq à cinq. Elle croist à l'ombre & dans un terroir humide, mais si lentement qu'elle n'est en sa perfection qu'aprés une longue suite d'années. On la trouve ordinairement au-dessous d'un arbre qui se nomme *Kiachu*, peu different du Sicomore. Quoy-qu'on en tire de plusieurs en-

droits, le meilleur venoit autrefois du *Petcij*. Celuy dont on uſe à preſent ſe prend dans le *Leautom*, province dépendante de la Chine, & ſituée dans la Tartarie orientale.

De tous les cordiaux il n'en eſt point au ſentiment des Chinois, qui ſoit comparable au *Gin-ſem*. Il eſt doux & agreable, quoy-qu'on y trouve un petit gouſt d'amertume; mais ſes effets ſont merveilleux. Il purifie le ſang, il fortifie l'eſtomac, il donne aux pouls foibles du mouvement, il réveille la chaleur naturelle, & augmente en meſme temps l'humide radical. Les Medecins ne finiſſent point, quand ils parlent de ſes vertus; & ils ont des volumes entiers ſur ſes differens uſages. J'ay un recüeil de leurs receptes, que je rapporterois icy tout entier, ſi je ne craignois de vous ennuyer. Je le pourray imprimer dans la ſuite avec pluſieurs autres traitez qui regardent la Medecine des Chinois. J'ajoûteray ſeulement à ce que je viens de vous en dire, la maniere dont on uſe ordinairement dans les maladies accompagnées de foibleſſes ou de défaillance, ſoit qu'elles viennent de quelque accident, ou qu'un grand âge les ait cauſées.

Prenez un demi-gros de cette racine (il

faut commencer par une petite dose, on pourra l'augmenter dans la suite, selon l'effet que les premieres prises produiront) faites-là secher au feu dans un papier, ou mettez-là tremper dans du vin, jusqu'à ce qu'elle en soit imbuë & penetrée. Coupez-là ensuite par petites pieces avec les dents (& non pas avec un couteau, le fer en diminuë la vertu) & aprés l'avoir calcinée vous en prendrez la poudre en bol, dans l'eau chaude ou dans du vin, selon que vostre mal vous le permettra. Ce sera un excellent cordial, & à la continuë vous vous trouverez sensiblement fortifié.

Prenez aussi cette mesme quantité de *Gin-sem*, ou davantage si vous estes extrémement foible; & aprés l'avoir partagée en petits morceaux, faites-là infuser dans un demi-verre d'eau boüillante; ou mesme faites-la boüillir avec l'eau; cette eau que vous boirez aura le mesme effet. La racine peut servir une seconde fois, mais elle a moins de force. On en fait aussi des boüillons, des électuaires, des pastes, des sirops, qui sont d'excellens remedes pour toutes sortes de maladies.

Ils ont encore une autre racine, que les Portugais appellent dans les Indes *Pao-China*, qui est un excellent sudorifique, trés-

propre à purger les humeurs & le ſang corrompu ; mais la deſcription de tous ces ſimples ; qui ſont en grand nombre me meneroit trop loin, & n'eſt pas propre d'une Lettre auſſi courte que celle-cy.

Les Medecins Chinois ne ſe ſervent point d'Apotiquaires pour la compoſition de leurs remedes, ils les ordonnent, & les preparent en meſme temps eux-meſmes, quelquefois dans la chambre du malade, quand cela ſe peut facilement, & quelquefois dans leurs maiſons. Ils trouvent étrange que les Européans en uſent autrement, & qu'ils commettent le principal point de la gueriſon des malades à des gens qui ne ſont point intereſſez à les guerir, & qui ſe mettent peu en peine de la qualité & de la bonté des drogues, pourvû qu'ils s'en défaſſent à leur avantage. Mais il y a à la Chine un autre deſordre beaucoup plus dangereux que celuy qu'ils nous reprochent. C'eſt que tout le monde eſt receu à pratiquer la Medecine comme les autres arts méchaniques, ſans examen, & ſans prendre ſes degrez. Ainſi un miſerable qui ne ſçait où donner de la teſte, étudie deux ou trois mois un livre de Medecine, & s'érige en Docteur de pleine autorité aux dépens des malades qu'il aime mieux tuer, que d'eſtre

obligé luy-mesme, faute d'employ, de mourir de faim. Le peuple quoy-qûe maltraité ne laisse pas de s'entester de la capacité de ces fourbes; & ils se reprocheroient leur avarice quand ils sont incommodez, s'ils ne mouroient, ou s'ils ne faisoient mourir leurs parens par une autre voye que par celle de la nature.

Il s'en trouve neanmoins qui quelquefois reconnoissent leur faute, quoy-que trop tard; & je me souviens qu'un habitant de la ville de *Soutcheou* ayant perdu sa fille, beaucoup plus par l'ignorance du Medecin que par la force de la maladie, en fut si outré, qu'il fit imprimer une feüille où la mauvaise conduite de ce prétendu Docteur estoit expliquée avec plusieurs autres reflexions propres à le décrier: il en afficha des copies dans tous les carrefours, & en fit distribuer dans les principales maisons de la ville. Cette vengeance, ou, comme il disoit, ce zele du bien public eut tout l'effet qu'il s'en estoit promis. Le Medecin perdit avec sa réputation toutes ses pratiques, & fut réduit à une si grande extrémité qu'il se vit bien-tost hors d'estat de tuer personne.

Les Chinois, qui sont médiocres dans les sciences, réüssissent beaucoup mieux

dans les Arts ; & quoy qu'ils ne les ayent pas portez à ce degré de perfection, où nous les voyons en Europe, ils sçavent neanmoins en cette matiere non-seulement ce qui est necessaire, pour l'usage ordinaire de la vie ; mais encore tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la propreté, au commerce, & mesme à une magnificence bien reglée. Ils auroient esté plus loin si la forme du gouvernement, qui a mis des bornes à la dépense des particuliers, ne les eust arrestez. Les ouvriers sont extrémement laborieux, & s'ils n'inventent pas aussi aisément que nous, ils conçoivent sans peine nos inventions, & ils nous imitent assez bien. On fait à present en divers endroits de l'Empire, du verre, des montres, des pistolets, des bombes, & plusieurs autres ouvrages dont ils nous sont redevables, mais ils ont de tout temps la poudre à canon, l'Imprimerie, & l'usage de la boussole, qui sont des Arts nouveaux en Europe, & dont nous leur avons peut-estre obligation.

Ils divisent la boussole en vingt-quatre parties seulement, au-lieu que nous y en marquons trente-deux. Ils se sont toûjours imaginez que l'aiguille marquoit par tout le veritable lieu du pole ; & ce n'est qu'a-

prés diverses experiences que nous avons faites devant eux, qu'ils y ont remarqué de la déclinaison. On trouve en presque toutes les Provinces des pierres d'aiman; il leur en vient aussi du Japon; mais le grand usage qu'ils en font est dans la Medecine; on les achette au poids, & les meilleures ne se vendent que huit ou dix sols l'once. j'en ay apporté une d'un pouce & demi d'épaisseur, qui quoy-qu'assez mal armée, leve néanmoins onze livres; elle en levera quatorze ou quinze, quand elle sera en estat. Au reste ils ont une facilité fort grande à les tailler; car en France, quoy-que nous leur donnions toutes sortes de figures, ce n'est pas sans travail & sans dépense. On a coupé à Nankin la mienne en moins de deux heures. La machine dont ils se servirent pour cela est simple; & si nos ouvriers veulent en user, ils abregeront beaucoup leur travail. J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous ne seriez pas marry d'en voir la figure, dont voicy l'explication.

Elle est composée de deux jambages de trois ou quatre pieds de haut, arboutez par deux liens en contre-fiche, & separez par une membrure qui les traverse, & qui est emmortaisée dans leurs semelles. Sur la teste



Machine pour couper l'Aiman

teste des jambages on pose de champ un petit rouleau ou un cylindre d'un pouce & demi de diametre, qui peut tourner circulairement par le moyen d'une corde roulée sur le milieu, dont les deux bouts pendants sont attachez à une double marche, sur laquelle posent les pieds de l'ouvrier.

A l'une des extrémitez du cilindre on a mastiqué par son centre une plaque de fer fort mince, fort ronde, & bien aiguisée en tout son contour qui a environ huit pouces de diametre, & qui se meut avec une grande vîtesse tantost en dessus & tantost en dessous, selon qu'on éleve ou qu'on abat les marches. L'ouvrier cependant presente d'une main l'aiman, & de l'autre de la bouë faite d'un sable tres-fin, qui rafraîchit le fer, & qui sert à couper la pierre; mais parce que le fer en passant au travers du sable, le jette & le pousse tout au tour avec violence ce qui pourroit aveugler celuy qui travaille, on a soin de placer précisement au-dessus une petite latte tournée en demi cercle, qui le reçoit & qui en défend l'ouvrier.

La navigation est un autre point qui fait voir l'adresse des Chinois. Nous n'avons pas toûjours esté en Europe aussi habiles & aussi hardis navigateurs que nous le som-

mes. Les Anciens ne se hasardoient pas facilement dans les mers, où il est necessaire de perdre long-temps les terres de veûë. Le danger de se tromper dans leur estime, (car ils n'avoient pas encore l'usage de la boussole) rendoit alors tous les pilotes circonspects.

Quelques-uns prétendent que les Chinois, long-temps avant la naissance de Nostre Seigneur, avoient couru toutes les mers des Indes, & découvert le Cap de bonne Esperance. Quoy-qu'il en soit, il est certain que de tout temps ils ont eû de bons vaisseaux; & quoy-quils n'ayent pas perfectionné l'art de la navigation, non plus que les sciences, ils en ont pourtant sçû beaucoup plus que les Grecs & que les Romains; & à present ils naviguent aussi seurement que les Portugais.

Leurs vaisseaux sont comme les nostres de toute sorte de grandeur; mais le gabarit n'en est pas si beau. Ils sont tous à platte varangue. La prouë en est coupée & sans esperon, la poupe ouverte par le milieu, afin que le gouvernail, qu'on y enferme comme dans une chambre, soit défendu par les costez des coups de mer. Ce gouvernail beaucoup plus large que les nostres est fortement attaché à l'estambort par deux cables

qui passent sous toute la longueur du vaisseau jusqu'à l'avant, où ils sont bandez à l'aide d'un vireveau. Deux autres cables semblables le soûtiennent en haut sur la poupe, & donnent la facilité de l'abaisser ou de l'élever comme on le juge à propos. La barre est aussi-longue qu'il est necessaire pour le tenir aisément en raison, à quoy les timonniers sont encore aidez par des manœuvres amarrées a basbord & à stribord & roulées sur l'extrémité de la barre qu'ils tiennent à la main, & qu'ils resserrent, ou qu'ils relaschent au besoin, pour pousser ou pour arrester le gouvernail.

Le mast de miséne est tout sur l'avant, & le gros mast n'est pas loin du lieu où nous plaçons nostre mast de miséne. Un cordage, qui se transporte de basbord à stribord, selon que le vent change, leur sert d'estay & d'aubans. Le beaupré & l'artimon, qui sont tres-foibles, sont à basbord éloignez considerablement du milieu où nous avons coustume de les placer.

Les masts de hune, dont ils se servent, sont fort courts; mais le grand mast est d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire: il est fortement saisi depuis la carlingue jusqu'au dessus du dernier pont par deux jumelles qui le fortifient extraordinairement,

& qui luy ostent mesme un certain jeu que nous laissons tout exprés aux nostres, parce qu'il sert à donner de l'air au vaisseaux, & à en augmenter le mouvement.

Les basses voiles sont de nattes fort épaisses, garnies de deux en deux pieds dans toute leur largeur de lattes ou de longues perches d'un bois tres-leger ; ces voiles, qui tiennent à toute la longueur du mast par le moyen de plusieurs chapelets, n'y sont pas attachées par le milieu, mais elles ont prés des trois quarts de leur largeur du costé de l'*écoute*, afin de s'accommoder au vent, & de tourner facilement selon le besoin. Un grand nombre de petites manœuvres, qui pendent des bords de la voile où elles sont placées de distance en distance depuis la vergue jusqu'à la relingue, sont assemblées & fortement tenduës sur l'écoute, où elles tiennent en raison toute la longueur de la natte, & en facilitent le mouvement, quand il faut revirer de bord.

Ces voiles sont d'une pensanteur énorme, & ce n'est pas un petit embarras que de les hisser ; on les ameine un peu plus facilement, parce qu'elles sont composées de differents pans qui tombent en se doublant les uns sur les autres comme ceux d'un paravent. Les huniers & les perroquets,

quand ils en ont, sont de grosse toile de coton; mais on ne les porte jamais en gros temps. Quand le vent est arriere ou fort largue, ces sortes de bastimens font beaucoup de chemin, & sont aussi bons voiliers que les nostres; mais de bouline, ils ne font que dériver.

Pour le calfas, on ne se sert point de goudron, mais on comploye une composition faite de chaux & d'huile ou plutost d'une gomme particuliere, avec la filasse de bombou rapé. Cette matiere n'est point sujette aux accidents du feu; & le calfas en est si bon, que les vaisseaux ne font presque point d'eau; aussi n'usent-ils jamais de pompe; un ou deux *puits* suffisent pour mettre le fond de cale à sec. Dans les gros bastimens les ancres sont de fer; dans les médiocres, ils sont d'un bois dur & pesant, & on se contente d'en bien armer les pattes, mais j'ay souvent remarqué que cela ne suffisoit pas. Une grosse marée ou un vent frais fait chasser le vaisseau, quand le fond n'est pas de bonne tenuë; & pour épargner la dépense d'une ancre de fer, on risque souvent de se perdre. Pour ce qui est des cables, ils en ont de la filasse de *coco*, de chanvre, & de *rotin*. Le rotin est une espece de canne fort longue qu'on tresse ensemble

comme de petites cordes. Les cordages en sont ordinairement plats, & ont plus de force que tous les autres; mais comme ils se coupent facilement sous l'eau, dés qu'ils touchent à quelque roche, on ne s'en sert guere que sur les rivieres pour remonter la marée, & pour se *touër*.

Les Chinois ont dans leurs vaisseaux un Capitaine comme nous; mais tout son soin se borne à contenir l'équipage en son devoir, & à le nourrir. Le Pilote marque le rhum & place la boussole, quand on ne découvre pas les terres, ou qu'on ne les connoist pas; mais les timonniers commandent toûjours la manœuvre, & gouvernent à leur gré, dés qu'ils connoissent la coste, ou qu'ils entrent dans le port. Les matelots sont vigilants & si appliquez à leur devoir, qu'ils n'attendent pas mesme le commandement.

Vous voyez, MONSIGNEUR, par ce que je viens de dire, que nous surpassons de beaucoup les Chinois sur mer dans l'art de la navigation; mais il faut avoûër que sur les rivieres & sur les canaux ils ont une adresse particuliere que nous n'avons pas. Ils y conduisent avec peu de matelots des barques aussi grandes que nos vaisseaux, & il y en a un si grand nombre dans toutes

les Provinces méridionales, qu'on en tient toûjours neuf mille neuf cens quatre-vingts dix-neuf d'équipées *, parmi celles qui sont destinées à l'usage de l'Empereur. C'est ainsi que le peuple parle, parce que cette maniere de s'expliquer dans leur langue a plus d'emphase, & semble marquer davantage, que si l'on disoit en un mot qu'il y en a dix mille. Il est difficile de les convaincre de faux, car on en voit en effet un si grand nombre qu'on ne peut les compter. Elles sont toutes à varangue platte. Leur voilure & leur masture sont peu differentes de celles que je viens de décrire, mais le gabarit n'est pas le mesme. Le corps du bastiment, qui est également large de la poupe à la prouë, a deux ponts; sur le premier, ou sur le tillac, on construit de bout en bout de petites chambres, qui s'élevent au-dessus des bords de sept à huit pieds ou environ; elles sont peintes en dedans & en dehors, vernissées, dorées, & par tout d'une propreté capable de faire trouver trop courts les voyages les plus longs, quoyqu'on en fasse souvent qui durent quatre & cinq mois sans discontinuation; car on couche, on mange, on est toûjours dans ces magnifiques barques; & quand plusieurs

* Kiou-tçien, Kiou-pé, Kiou-ché, Kiou.

Mandarins vont de compagnie (ce qui arrive assez souvent) il n'est point de lieu où ils passent plus agreablement le temps. Ils se visitent presque tous les jours sans façon, ils joüent, ils se traitent réciproquement les uns les autres, comme s'ils estoient de la mesme famille. Cette societé leur paroist d'autant plus agreable, qu'elle n'est point gesnée, comme ailleurs, par l'embarras des ceremonies, ni sujette aux soupçons qu'un commerce si libre ne manqueroit pas de faire naistre, s'ils en usoient ainsi dans les villes.

Quoy-que ces barques soient extrémement grandes, & qu'on aille presque toûjours à la voile ou à la corde, on ne laisse pas de se servir quelquefois de longues rames, quand il faut passer les grandes rivieres, ou traverser les lacs. Pour ce qui regarde les bateaux ordinaires, on ne rame point à la maniere des Européans; mais on attache un long aviron à la poupe beaucoup plus prés d'un bord que le l'autre, & quelquefois un autre semblable à la prouë dont on se sert, comme le poisson fait de sa queuë le poussant & le tirant à soy, sans jamais l'élever au-dessus de l'eau. Cette manœuvre produit dans le bateau un roulis continuel, mais elle a cet avantage, que

le mouvement & la détermination ne sont jamais interrompus, au lieu que le temps & l'effort que nous employons à relever nos rames sont perdus, & deviennent inutiles.

L'adresse avec laquelle les Chinois navigent sur les torrens, a quelque chose de surprenant & d'incroyable. Ils forcent presque la nature, & voyagent hardiment en des endroits que les autres peuples n'oseroient mesme regarder sans quelque apprehension. Je ne parle pas de ces chutes d'eau, qu'ils remontent à force de bras pour passer d'un canal à un autre, & ausquelles on donne quelquefois dans les relations le nom d'écluse; mais de certaines rivieres qui coulent ou plûtost qui se précipitent au travers d'une infinité de rochers durant l'espace de soixante & quatre-vingts lieuës. Si je ne m'estois pas trouvé moy-mesme sur ces perilleux torrens, j'aurois de la peine à croire sur la foy des autres ce que j'en ay vû. C'est une temerité dans les voyageurs de s'y exposer pour peu qu'ils en soient instruits, & une espece de folie dans les matelots de passer leur vie dans un mestier où ils sont à tout moment en danger de se perdre.

Ces torrens dont je parle, & que les gens

du pays appellent *Chan*, ſe trouvent en differens endroits de l'Empire; on en voit pluſieurs, quand on va de *Nam-thcam-fou*, capitale de la province de *Kiam-ſi*, à Canton. La premiere fois que j'y paſſay avec le Pere Fonteney, nous fuſmes un jour emportez avec une rapidité que tout l'effort de nos matelots ne pût ſurmonter. Noſtre barque abandonnée au torrent piroüetta long-temps parmi les détours que le cours de l'eau formoit; & donna enfin ſur une roche à fleur d'eau avec tant de violence, que le gouvernail de la groſſeur d'une poutre, briſa comme un verre, & que le corps du baſtiment fut porté tout entier par l'effort du courant ſur le rocher où il demeura immobile. Si au lieu de toucher par la poupe il euſt donné par le travers, nous eſtions infailliblement perdus; mais ce ne ſont pas là les endroits les plus perilleux.

Dans la province de Fokien; ſoit qu'on vienne de *Canton* ou de *Ham-tchéou*, on eſt durant huit ou dix jours dans un danger continuel de perir. Les chutes d'eau ſont continuelles, toûjours briſées par mille pointes de rochers, qui laiſſent à peine la largeur neceſſaire au paſſage de la barque. Ce ne ſont que détours, que caſcades, que courans oppoſez qui s'entrechoquent les

uns les autres, & qui emportent les bateaux comme un trait. On est toûjours à deux pieds de l'écueil qu'on n'évite que pour tomber sur un autre, & de cet autre sur un troisiéme, si le pilote par une adresse qu'on ne peut assez admirer, ne se sauve du naufrage dont il est à tout moment menacé.

Il n'y a que les Chinois au monde capables d'entreprendre ces sortes de voyages, & assez interessez pour ne se point rebuter, malgré les accidens qui leur arrivent. Car il n'est point de jour qui ne soit fameux par plusieurs naufrages, & je m'étonne mesme que toutes les barques n'y perissent. Quelquefois on est assez heureux pour se briser dans un lieu peu éloigné du bord, comme il m'est arrivé deux fois; pour lors on se sauve à la nage, pourvû qu'on ait assez de force pour se tirer du torrent, qui est ordinairement fort étroit. D'autres fois la barque est emportée, & s'ouvre en un moment sur les roches, où elle demeure à sec avec les passageres; mais souvent il arrive, sur tout en certains détours plus rapides, que le bastiment est en pieces & l'équipage enseveli, avant qu'on ait le temps de se reconnoistre. Quelquefois aussi, quand on descend, les cascades formées par la ri-

viere qui se précipite toute entiere, les bateaux en tombant tout-à-coup plongent dans l'eau par la prouë sans se pouvoir relever, & disparoissent en un moment. Enfin ces voyages sont si dangereux qu'en plus de douze mille lieuës que j'ay faites sur les mers les plus orageuses du monde, je ne croy pas avoir couru tant de dangers durant dix ans, que j'en ay couru en dix jours sur ces torrens.

Les barques qu'on y employe sont faites d'un bois fort mince & fort leger, ce qui les rend plus propres à suivre toutes les impressions qu'on leur veut donner. On les divise en cinq ou six *soutes*, separées par de bonnes cloisons; de sorte que quand elles touchent par un endroit à quelque pointe de rocher, il n'y a qu'une partie du bateau qui se remplit, tandis que le reste demeure à sec, & donne le temps d'arrester la voye d'eau qui s'est faite. Pour moderer la rapidité du mouvement dans les endroits où l'eau n'est pas trop profonde, six matelots, trois d'un bord & trois de l'autre, tiennent chacun une longue perche plongée jusqu'au fond, avec laquelle ils font effort contre le courant, relaschant neanmoins peu à peu par le moyen d'une petite manœuvre amarrée par un bout au bateau,

To. 1
P 396.



Maniere de naviger dans les Torrens de la Chine.

r
f
f
c
fo
d
ti
vi
&
ef
da
co
de
co
la
po
év
po
ch
tou
res
ma
va
for
ba

& roulée par l'autre tout autour de la perche, qui glisse avec peine, & qui par un frottement continuel rallentit le mouvement de la barque, qui sans cette précaution seroit emportée avec trop de rapidité. De sorte que quand le torrent est droit & uniforme, quelque précipité qu'en soit le cours, on y vogue avec la mesme lenteur qu'on feroit sur le canal le plus tranquille ; mais dés qu'il serpente, cette précaution est inutile. Alors on a recours à un double gouvernail fait en forme d'aviron de quarante & de cinquante pieds de long, dont l'un est à la prouë & l'autre à la poupe. C'est dans le jeu de ces deux grandes rames que consiste l'adresse des Noutonniers & le salut de la barque. Les élans réciproques & les secousses ménagées qu'ils luy donnent pour la pousser ou pour la détourner à propos, pour tomber juste dans le fil de l'eau, pour éviter un écueil sans donner sur un autre, pour couper au courant ou pour suivre une chute d'eau, sans se précipiter avec elle ; tout cela la fait piroüetter de mille manieres differentes. Ce n'est pas une navigation, mais un manége ; & il n'y a point de cheval dressé qui travaille avec plus de feu sous la main d'un Ecuyer, que le font ces bateaux entre les mains des matelots Chi-

nois. Aussi quand ils se perdent, ce n'est pas tant faute d'habileté que de force; & si au lieu de huit personnes qui servent ordinairement la barque, on en prenoit quinze, toute la violence des torrens ne seroit pas capable de les emporter. Mais c'est une chose assez ordinaire dans le monde, & sur tout à la Chine, de hasarder plûtost sa vie, & de risquer tous ses biens, que de faire une mediocre dépense, dont on croit se pouvoit absolument passer.

Puisque je parle de l'adresse des Chinois sur les rivieres, je ne sçaurois, MONSEIGNEUR, m'empescher de vous faire remarquer celle dont ils usent dans la pesche. Outre la ligne, les filets & les machines ordinaires, dont nous nous servons en Europe, & qu'ils employent aussi-bien que nous, ils ont encore deux manieres de prendre le poisson qui m'ont paru singulieres. La premiere se pratique de nuit, quand il fait clair de lune. Ils ont des batteaux fort étroits & fort longs, sur les bords desquels ils cloüent d'un bout à l'autre un planche large environ de deux pieds, sur laquelle on a passé un vernis blanc, fort uni & fort luisant. Cette planche est inclinée en dehors, & touche presque à la surface de l'eau; pour s'en servir, on a soin de la tourner du costé

qui est éclairé par la lune, afin que la reflexion de la lumiere en augmente encore l'éclat. Les poissons qui joüent, & qui confondent la couleur de la planche avec celle de l'eau, s'élancent souvent de ce costé, & tombent sans y penser, ou sur la planche, ou mesme dans le bateau. De sorte que le pescheur, sans se donner presque aucune pene, trouve en peu de temps sa petite barque toute remplie.

La seconde maniere de pescher est encore plus agreable. On éleve en diverses Provinces des Cormorans, & on les dresse à la pesche comme nous dressons ici les chiens, ou mesme les oiseaux à la chasse. Un pescheur en peut facilement gouverner cent, il les tient perchez sur les bords de son bateau, tranquilles & attendans l'ordre avec patience, jusqu'à ce qu'ils soient arrivez au lieu de la pesche, Alors au premier signal qu'on leur donne, chacun prend l'essort & s'envole du costé qui luy est assigné. C'est une chose fort agreable, que de voir comme ils partagen tentre-eux toute la largeur de la riviere ou de l'étrang. Ils cherchent, ils plongent, & ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé leur proye; alors ils la saisissent avec le bec par le millieu du corps & la portent in-

continent à leur maiſtre. Quand le poiſſon eſt trop gros, ils s'entr'aident mutuellement; l'un le prend par la queuë, & l'autre par la teſte, & ils vont ainſi de compagnie juſqu'au bateau où on leur preſente de longues rames; ils s'y perchent avec leur poiſſon qu'ils n'abandonnent au peſcheur que pour en aller chercher un autre. Quand ils ſont bien las, on les laiſſe repoſer quelque temps; mais on ne leur donne à manger qu'à la fin de la peſche, durant laquelle ils ont le goſier lié avec une petite corde, de peur qu'ils n'avallent les petits poiſſons, & qu'ils n'ayent plus d'envie de travailler.

Je ne vous parle point, MONSEIGNEUR, de leur adreſſe & de leur propreté dans les ouvrages de ſoye, dans la porcelaine, le vernis, l'architecture. Ce ſont des matieres qu'on a épuiſées dans les relations particulieres. On ſçait aſſez que les étoffes de la Chine ſont non-ſeulement belles, mais encore parfaitement bonnes; que la porcelaine eſt d'une propreté & d'une matiere inimitable; que leur vernis & l'uſage qu'ils en font ſur les cabinets, ſur les tables, ſur les paravents, ont attiré l'admiration de toute l'Europe. Pour ce qui eſt de leur architecture quoy-qu'ils ayent un gouſt fort different du noſtre, & bien éloi-

gné de la perfection, où nous croyons estre parvenus, il faut pourtant avoüer qu'on voit à la Chine des pieces de sculpture parfaitement bien travaillées, & que les ouvrages publics, comme sont les portes des grandes Villes les tours, & les ponts, ont quelque chose de fort beau & de fort noble. Enfin les Chinois en matiere d'arts sont adroits, laborieux, curieux à rechercher les nouvelles inventions des autres peuples, & fort propres à les imiter. Mais ce qui leur est particulier, c'est que dans tous leurs ouvrages ils font avec tres-peu d'instrumens & des machines fort simples ce que nos ouvriers n'executent en Europe qu'avec un nombre d'outils presque inifini.

Pour faire mieux connoistre le caractere de leur esprit, j'ajoûteray qu'il n'y a point de nation au monde qui soit plus propre au commerce, & qui l'entende mieux. On ne sçauroit croire jusqu'où va leur souplesse & leur subtilité, quand il faut s'insinuer dans les esprits, ménager un bonne occasion, ou profiter des ouvertures qu'on leur donne. Le desir d'acquerir les tourmente continuellement, & leur fait découvrir cent nouveaux moyens de gagner, qui ne viennent pas naturellement dans l'esprit. Tout sert, tout est precieux aux Chinois,

parce qu'il n'y a rien dont ils ne sçachent profiter. Pour le moindre gain ils entreprennent les voyages les plus difficiles ; & c'est pour cela que dans la Chine tout est en mouvement ; dans les ruës, dans les grands chemins, sur les rivieres & le longs des costes des Provinces maritimes, on voit un monde de voyageurs, si j'ose m'expliquer de la sorte ; le commerce infini qui se fait par tout est l'ame du peuple, & le principe de toutes leurs actions.

S'ils joignoient au travail & à l'industrie naturelle un peu plus de bonne foy, sur tout à l'égard des étrangers, rien ne leur manqueroit de tout ce qui peut contribuer à former d'habiles negocians. Mais leur qualité essentielle c'est de tromper quand ils peuvent ; plusieurs ne s'en cachent point, & j'ay oüi dire qu'il y en a d'assez effrontez, quand on les a surpris en faute, pour s'excuser sur leur peu d'habileté ; vous voyez, disent-ils, que je n'y entends pas finesse ; vous en sçavez plus que moy : mais peut-estre que je seray ou plus heureux ou plus adroit une autrefois. Ils falsifient presque tout ce qu'ils vendent, quand les choses sont p'une nature à pouvoir estre falsifiées. On dit en particulier qu'ils contrefont si bien les jambons, que souvent on s'y méprend,

& qu'aprés les avoir fait cuire long-temps on ne trouve, quand on en veut manger, qu'une grosse piece de bois sous une peau de cochon. Il est seur qu'un étranger sera toûjours trompé, s'il achete par luy-mesme, quelque précaution qu'il prenne; il faut se servir d'un Chinois affidé qui connoisse le pays, & qui soit fait au manége; encore serez-vous bienheureux, si celuy qui achete & celuy qui vend ne s'accordent pas ensemble à vos dépens en partageant entre-eux le gain.

Quand on leur preste, il faut, bien prendre ses seuretez ; car pour leurs paroles, ceux qui les connoissent n'y font pas grand fond. Il s'en est trouvé qui empruntoient une fort petite somme, promettant de rendre fort exactement le principal avec un gros interest. Ce qu'ils executoient ponctuellement au jour marqué, pour se faire la réputation d'hommes sinceres. Ils en demandoient ensuite une plus grande qu'ils remettoient de mesmes sans y manquer. Enfin ils continuoient des années entieres ce commerce jusqu'à ce qu'ayant engagé les gens à se fier à eux, & à leur prester des sommes considerables, ils emportoient bien loin leur argent, & disparoissoient pour toûjours.

Quand ils veulent obtenir une grace ; ils ne se découvrent pas tout d'un coup ; il y en a qui s'y préparent des années entieres auparavant. Ils font des presents au maistre & à tous ceux de la maison ; ils paroissent d'autant plus desinteressez qu'ils se défient de la bonne volonté des gens. Mais quand on a receu leurs bagatelles, qu'on croyoit pouvoir accepter sans consequence ; ils commencent alors à découvrir leur dessein, & ils ont déja si bien lié leur partie, qu'ils obtiennent presque toûjours ce qu'ils demandent.

Cette addresse à tromper est encore plus extraordinaire dans les voleurs. Ils trouënt sans bruit les plus épaisses murailles, ils bruslent les portes, & y font de grands trous par le moyen d'une machine qui embrase facilement le bois sans aucune flamme ; ils pénêtrent dans les appartemens les plus reculez sans qu'on s'en apperçoive ; & quand on se réveille le matin, on est bien étonné de trouver son lit sans rideaux & sans couverture, & sa chambre entierement dégarnie : tables, cabinets, coffres, vaisselle, tout a esté emporté, sans qu'on puisse ordinairement trouver d'autres vestiges de voleurs que le trou de la muraille par où ils ont passe avec tous les meubles de maison.

Quand on les ſurprend, s'ils ſont armez, on les punit de mort; que s'ils ne ſont en eſtat de bleſſer ou de tuer perſonne, on uſe de quelqu'autre punition corporelle, ſelon la qualité des choſes qu'ils ont volées; car s'ils n'ont encore rien pris, les Juges ſe contentent de trente ou quarante coups de baſton. On dit que ces voleurs ont je ne ſçay quelle drogue dont la fumée aſſoupit extrêmement, ce qui leur donne le temps & la facilité de faire leur coup; & on en eſt ſi perſuadé, que les voyageurs ſe font porter un baſſin d'eau fraiſche dans la chambre de leur auberge, ce qui eſt un remede ſeur pour rendre inutile toute la force ou le charme de la fumée.

Ce n'eſt pas aprés tout, qu'on ne trouve qnelquefois de la bonne foy & meſme du deſintereſſement en pluſieurs Chinois; car (ſans parler des Chreſtiens dans leſquels la religion a réformé les mauvaiſes inclitions de la nature) je me ſouviens qu'arrivant pour la premiere fois à la Chine avec mes compagnons, eſtrangers, inconnus, expoſez à la cupidité des Mandarins, il n'y en eut aucun qui nous fiſt la moindre injuſtice; & ce qui me parut plus extraordinaire, c'eſt qu'ayant offert un preſent au Commis de la Doüanne, gens preſque toûjours

avides & attentifs à profiter de ces sortes d'occasions ; ils protesta, quelque instance que nous luy fissions, qu'il ne prendroit jamais rien de personne, tandis qu'il seroit en charge ; mais que si un jour il se trouvoit dans une autre situation, il recevroit volontiers de nous quelques curiositez d'Europe. Aprés tout, ces exemples sont rares, & ce n'est pas là le caractere de la nation.

Comme les Chinois ont du genie pour le negoce, ils en ont aussi beaucoup pour les affaires. Leur esprit s'est tourné depuis long-temps à la politique & à la negociation, non pas avec les estrangers qu'ils regardent comme des barbares ou comme leurs sujets ; & que l'ancienne fierté de l'Empire empesche depuis long-temps de ménager : mais entre-eux, selon qu'ils sont liez d'interest, ou que leur fortune les y engage. Il y a de la politique parmi les Princes & les autres Grands du Royaume autant qu'en aucune Cour de l'Europe ; ils s'appliquent continuellement les uns les autres à connoistre leur goust, leurs inclinations, leurs humeurs, leurs desseins ; & ils s'estudient d'autant plus qu'ils sont eux-mesmes plus cachez & plus dissimulez : ils ménagent tout le monde, ils gardent mesme des bienseances avec leurs ennemis.

Comme la voye de fait & le duel ne sont point establis dans l'Etat, toute leur vengeance est raisonnée & secrette. On ne peut expliquer par combien de détours & de ressorts ils taschent de se détruire les uns les autres, sans qu'ils semblent y prendre aucune part. Ils sont non seulement dissimulez, mais encore patiens jusqu'à l'insensibilité, pour attendre le moment favorable de se declarer, & de porter seurement leur coup. Mais comme ils gardent toutes sortes de mesures avec leurs ennemis pour les endormir plus facilement, ils brusquent souvent en apparence leurs meilleurs amis, de crainte qu'une liaison trop éclatante ne les engage avec eux dans une méchante affaire; bien éloignez de cette amitié barbare, qui nous porte souvent en Europe à faire entrer dans nos querelles particulieres ceux qui nous sont les plus dévouez, & à exposer sans aucun fruit une vie que nous devrions défendre aux dépens mesme de la nostre.

Les Seigneurs de la Cour, les Vice-Rois des Provinces, les Generaux d'armée sont dans un mouvement continuel, pour conserver ou pour acquerir les principales charges de l'Etat. On se pousse par argent, par faveur, par intrigue; & comme les loix ne

donnent rien ni à la sollicitation, ni aux richesses, ni à l'ambition des particuliers, mais uniquement au merite; les plus adroits paroissent toûjours les plus moderez, tandis que par cent ressorts cachez ils taschent de s'attirer le choix & l'estime de l'Empereur.

Enfin si des voisins plus puissans & plus spirituels que les Tartares les avoient pû accoûtumer à faire des traitez, comme font entre-eux les differents peuples de l'Europe, je suis persuadé que la politique & les negociations auroient esté plus puissantes pour les défendre de leurs ennemis, que cette prodigieuse muraille dont ils ont tasché de se faire un rempart, & ces nombreuses armées qu'ils leur ont jusqu'icy si inutilement opposées.

Aprés tout ce que je viens de dire, je vous laisse à juger, MONSEIGNEUR, du caractere de ces peuples, & de l'estime qu'on en doit faire. Quaud on a le goust aussi-bon que vous l'avez, non seulement on pense finement les choses, mais on en juge encore solidement & avec justesse. Ainsi je ne croy pas que personne trouve mauvais que je soûmette les Chinois à vostre censure. Eux seuls auroient de la peine à y souscrire, s'ils connoissoient les

défauts

défauts de leur esprit, autant que nous connoissons la délicatesse du vostre. Mais comme ils se croyent la nation du monde la plus spirituelle, je suis seur qu'ils seront bien-aise d'estre abandonnez au jugement d'une personne, que toute la France commence d'admirer, & ce qui est beaucoup plus, que LOÜIS LE GRAND honore particulierement de son estime. Vous remarquerez, MONSEIGNEUR, dans les Chinois des défauts qu'on ne peut excuser; toute la grace que je vous demande pour eux, c'est de faire reflexion, qu'autrefois ils ont esté plus sçavans, de meilleure foy, moins corrompus, qu'ils ne sont à present. La vertu qu'ils cultivoient avec tant de soin, & qui contribuoit infiniment à former leur raison, les faisoit en ce temps-là les plus sages peuples de l'Univers; & comme leurs mœurs estoient plus reglées, je ne doute point qu'ils ne fussent alors plus spirituels & plus raisonnables.

Quoy-qu'il en soit, dans l'estat mesme où ils se trouvent à present, vous ne laisserez peut-estre pas de les estimer, & de trouver que s'il n'ont pas assez de genie pour estre comparez à nos sçavans d'Europe, ils ne nous cedent guere dans les Arts; qu'ils nous égalent dans la politesse, &

que peut-estre ils nous surpassent dans la police & dans le gouvernement. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

L. J.



